85-1-7.

0 0 2 6

Palat XLIII 51/C

HISTOIRE
DE LA DERNIERE
RÉVOLUTION
DE
GÊNES,

Avec une Carte de la Ville & de ſes environs.

TOME SECOND.

Contenant les deux derniéres Parties.

A GÈNEVE,

Chez les FRERES CRAMER.

M. DCCLVIII.

Digitized by Google

REVOLUTION DE GENES.

LIVRE TROISIEME,

Qui comprend les Evénemens arrivés en 1747.

AU milieu de la joie universelle occasionnée par l'heureuse révolution que nous venons de voir, & avec laquelle commença l'année 1747., le Gouvernement continua à donner tous ses soins & ses plus sérieuses attentions pour

la conſervation de ſes peuples, & pour rendre ſolide & complette cette liberté qu'ils s'étoient procurée avec tant de courage. Les ennemis s'étoient retirés au-delà de la Bocchetta, & avec leur retraite s'étoient éloignés les dangers & les périls qui menaçoient quelques jours auparavant la vie & la fortune de chaque particulier : mais ces craintes n'étoient pas entiérement évanoüies ; & on n'ignoroit pas que le Marquis de Botta, ſouverainement irrité, méditoit les moyens de ſe venger au plutôt, & attendoit pour cet effet du Duché de Milan les troupes qui y étoient diſperſées dans différentes garniſons. Pour venir plus facilement à bout de ſon deſſein, il crut qu'il étoit à propos de jetter la diſcorde entre les citoyens de la République ; & par le moyen de ſes émiſſaires il faiſoit répandre des diſcours ſéditieux qui ne tendoient qu'à mettre du déſordre & qu'à jetter de la confuſion dans la Capitale. Ces émiſſaires ſous le maſque & le prétexte d'affectionner les intérêts, & de vouloir procurer le ſalut du public, répandoient parmi le commun du peuple,

ple, que la Nobleſſe jalouſe de conſerver les revenus qu'elle poſſédoit dans les Etats de l'Imperatrice Reine d'Hongrie, avoit fait un accord avec la Cour de Vienne, & conſentoit à la ruine entiére des ſujets de la République, qui ſeroient abandonnés à l'indiſcrétion & au reſſentiment des troupes Autrichiennes, tandis que renfermée dans le Palais Royal, ou dans ſes propres maiſons, elle demeureroit ſpectatrice oiſive des proprès des Autrichiens du côté de Gênes, & de la déſolation entiére du public. Les perſonnes les plus ſenſées n'ajoutoient aucune créance à de ſemblables diſcours, & pluſieurs même d'entre le peuple en connoiſſoient & en publioient ouvertement toute la fauſſeté. Cependant parmi la multitude, toujours facile à croire ce qu'elle craint, & à recevoir ſans réflexion toutes les impreſſions qu'on veut lui donner, il s'en trouva quelques-uns qui perſuadés de ce qu'on leur diſoit, ou doutant de ce qu'ils craignoient, étoient dans une agitation d'eſprit continuelle. Le plus grand nombre raiſonnant ſur l'état de l'armée Au-

trichienne, qui étoit paſſée en Provence ſous les ordres du Comte de Broune, obſervoient, qu'elle ne pouvoit faire de ces côtés-là aucun progrès conſidérable, puiſque depuis la perte qu'elle avoit faite du port de Gênes, il lui manquoit la commodité de faire des embarquemens d'artillerie & de vivres dont elle avoit beſoin; qu'ainſi elle ſe verroit indiſpenſablement obligée d'abandonner l'idée de cette entrepriſe, & de repaſſer le Var; qu'alors il étoit à craindre que ce retour ne fût funeſte à la République; que d'ailleurs on ignoroit en quel état ſe trouvoit alors l'armée Françoiſe & Eſpagnole, & quels étoient les ordres dont ſe trouvoit muni le Maréchal de Belliſle qui venoit de ſuccéder au Maréchal de Maillebois dans le commandement de l'armée Françoiſe. La diſette des grains & des autres denrées augmentoit encore la miſére du public; & l'argent néceſſaire pour en faire venir du déhors manquoit encore, ſoit par les ſommes qu'on avoit débourſées aux Autrichiens, ſoit parce que les perſonnes les plus commodes, pour ne pas être témoins de

de la ruine entiére de leur patrie, étoient ſorties du pays, & en avoient emporté avec elles la plus grande partie. A ces maux ſe joignoit encore le déſir effréné du bas peuple de s'enrichir par les voyes même les plus illicites, excité & autoriſé par la confuſion générale & par la difficulté de faire exercer pendant ce tems-là les châtimens que les loix preſcrivent contre les malfaiteurs, qui ne cherchoient qu'à augmenter la confuſion & le déſordre, à la faveur deſquels ils puſſent commettre toutes ſortes de brigandages & de crimes, & ſur-tout celui du vol, dans lequel ils croyoient s'autoriſer en feignant de croire que la plupart des magazins de vivres & de marchandiſes diſperſés dans la ville apartenoient aux ennemis, quoiqu'ils fuſſent aux Marchands Génois; les accuſant encore d'avoir chez eux de l'argent des Autrichiens, avec leſquels ils les ſupoſoient d'intelligence. Il y en avoit d'autres qui ſe prévalant de la liberté qu'ils avoient de porter les armes, ſe partageoient en différentes bandes, entroient dans les maiſons des citoyens les plus

commodes, & en exigeoient ſous différens prétextes des contributions, dont on n'étoit pas même exempt dans les rües, où l'on demandoit inſolemment aux perſonnes les plus reſpectables de l'argent, tantôt à titre de rafraichiſſement pour les fatigues qu'on avoit eſſuiées, tantôt pour faire des proviſions pour ce qui reſtoit à faire. Le mal ſeroit ſans doute parvenu au dernier excès, & auroit occaſionné les derniers malheurs, ſans le prompt remède qu'y apporta l'empriſonnement de quelques-uns de cette avide populace, qui furent arrêtés ſur le fait & envoyés ſur les galères, pour ſervir aux autres de frein & d'exemple; & les patrouilles nombreuſes compoſées de Patrices, de Religieux, de Négotians & de Marchands, achevérent de remettre l'ordre dans la ville, & firent ceſſer un procédé ſi irrégulier & ſi pernicieux.

Pendant ce tems-là le peuple nombreux de la rüe *Portoria* cherchant à donner des marques de ſa joye pour l'heureuſe délivrance de la patrie, & dont l'heureux ſuccès avoit pris naiſſance dans cette même rüe, ſe déter-

mina

mina à raporter à ſa place le mortier que les Autrichiens avoient enlevé, & qui avoit occaſionné la premiére émeute le ſoir du cinq de Décembre. Ayant donc choiſi l'après-diné du huit de Janvier, & après avoir invité la Nobleſſe & la principale Bourgeoiſie, il le tranſporta au ſon des inſtrumens, & au milieu des aplaudiſſemens d'une nombreuſe populace qui étoit accourüe pour être témoin d'une cérémonie auſſi joyeuſe, & on le plaça à ſon premier poſte ſur les murailles de la Ville qui regardent la mer du côté de la côte Orientale, au bruit de l'artillerie qui ſe trouvoit dans ce quartier là.

Les murailles de la Ville, bâties dans un tems où l'attaque des Places étoit ſi différente de celle que l'on pratique aujourd'hui, méritoient une ſérieuſe attention; elles avoient beſoin de beaucoup de réparations, & demandoient une dépenſe conſidérable pour être miſes en état de réſiſter aux attaques des ennemis que l'on regardoit comme prochaines. On ne pouvoit pas eſpérer de tirer d'un peuple affligé & opprimé ſous le poids des derniéres diſgraces

l'argent néceſſaire pour ſe maintenir dans la liberté que l'on venoit de recouvrer; cependant dans cette extrémité on vit éclater dans les Patrices & dans les principaux citoyens cet amour de la patrie, pour le ſalut de laquelle chaque particulier offrit généreuſement ſon argenterie, qui fut auſſi-tot portée à l'hôtel public de la Monnoye & convertie en eſpéces. Les femmes mêmes, émules de la généroſité de leurs maris, offrirent de plein gré pour le même effet leurs toilettes d'argent, leurs tabatiéres & leurs étuis d'or, & tout ce qu'elles avoient de plus précieux.

Ayant ainſi pourvû autant qu'il étoit poſſible au beſoin actuel d'argent, on commença, ſous la direction de Monſieur de Sicre Maréchal de Camp & Ingénieur général, à travailler & à mettre l'enceinte extérieure des murs de la ville dans le meilleur état de défenſe qu'il étoit poſſible. Ces murailles avoient été élevées au commencement du ſiécle paſſé, & avoient été dirigées par un des plus habiles Maitres dans le grand art des Fortifications,

tions, qui avoit ſi bien ſçû profiter de toutes les ſituations & de tous les avantages du terrain, qu'occupant les endroits qui pouvoient ſervir à la défenſe de la ville, il n'avoit rien omis pour ôter à l'ennemi tout ce qui auroit pû lui ſervir pour en former l'attaque; ouvrage célébre & approuvé de tous ceux qui ont quelques connoiſſances des Fortifications; mais comme il avoit été fait à l'uſage des attaques de ces tems-là, il n'étoit pas muni de parapets aſſez forts pour réſiſter à l'impétuoſité de l'artillerie & aux autres moyens que l'on employe aujourd'hui dans le ſiége des Places. La longue paix dont la République avoit joüi par le paſſé, & ſa maxime conſtante d'obſerver une parfaite neutralité dans les guerres qui ſurvenoient en Italie, ce qui la mettoit hors de crainte de voir la Capitale aſſiégée, jointe aux dépenſes exceſſives que le Gouvernement avoit été obligé de faire les années précédentes pour divers ſujets, & particuliérement à l'occaſion de la révolte des Corſes; tout cela avoit fait négliger les réparations néceſſaires, & mê-

me le chemin couvert n'avoit jamais été fermé par des paliſſades, & ſe trouvoit par conſéquent dans un très mauvais état. La vaſte étendue de cette enceinte, qui depuis la petite plaine de Biſagno monte en côtoyant la montagne juſques ſur la hauteur appellée *l'Eperon*, & de là deſcend juſqu'à la porte de la Lanterne, & qui a près de trois lieües de circuit, fit d'abord croire qu'il faloit quelques années pour la réparer ; mais l'ardeur des citoyens & des payſans, & la vigilance infatigable des Patrices qui en avoient la direction, firent que les choſes furent tellement avancées & même perfectionnées en pluſieurs endroits, que ceux mêmes qui en avoient été témoins en étoient ſurpris & ne pouvoient le concevoir ; & les Officiers François & Eſpagnols qui avoient vû les murs dans leur premier état, ne pouvoient ſe perſuader à leur retour comment ils avoient pû ſi-tôt être rétablis. Je craindrois de priver la poſtérité d'une inſtruction & de cette émulation pour le bien que toute Hiſtoire doit inſpirer, en raportant l'exemple des actions loüables

loüables de ceux qui nous ont précédés, ſi je négligeois ici de nommer les Patrices qui contribuérent par leurs ſoins à l'avancement d'un ſi grand ouvrage. Les différentes choſes que l'on devoit faire en différens endroits & éloignés les uns des autres, ne permettoient pas qu'on en donnat la charge à un ſeul ; ainſi on partagea l'ouvrage en quatre parties : l'une qui comprend la plaine qui eſt le long du torrent Biſagno & la montagne qui le cotoye, fut confiée aux ſoins du Patrice Jaques *Cattaneo.* Le poſte élevé & important de l'Eperon, ſur lequel outre les travaux qu'on avoit d'abord tracés on y en ajouta d'autres dans la ſuite, & particuliérement celui d'un cavalier où l'on plaça une batterie qui dominoit la montagne qui conduit à ce poſte, fut donnée à la vigilance du Patrice Lazare *Viganego.* Le Patrice Jean Baptiſte *Spinola* fut prépoſé au rétabliſſement ou plutôt à la conſtruction entiére de l'ouvrage à cornes apellé vulgairement la tenaille, fortification extrémement utile & ſituée avantageuſement pour dominer la plus grande partie du lit du tor-

torrent appellé *Polcevera*. Le reſte des murailles en deſcendant juſqu'à la porte de la Lanterne, où l'on éleva pluſieurs batteries, & où l'on ajouta de nouveaux travaux aux anciens, fut commis aux ſoins du Patrice Etienne *Lomellino*. Ces Patrices ſoigneux de procurer le ſalut du public & de remplir exactement les emplois dont on les avoit chargés, aſſiſtérent continuellement & avec une infatigable aſſiduité à tous les travaux depuis le commencement du jour juſqu'au ſoir ſur les lieux qui leur avoient été aſſignés, ſans que la rigueur de la ſaiſon & les pluies abondantes qui ſurvinrent dans le commencement, ou l'exceſſive chaleur qu'ils eurent à ſupporter dans les derniers mois, fuſſent capables de les rebuter: au contraire, après tant de fatigues on ne leur donna pas le tems de prendre du repos; car à peine eurent-ils exécuté ce dont ils étoient chargés, qu'ils furent deſtinés à la direction de pluſieurs autres travaux, ſoit au dedans, ſoit au dehors de la ville, & dont nous parlerons dans la deſcription que nous ferons bientôt du ſiége que tentérent les ennemis. Il

Il reſtoit encore à pourvoir à la paucité de troupes, dont le nombre étoit extrémement diminué, & preſque réduit à rien, ſoit par les déſaſtres eſſuiés l'année précédente, ſoit par la perte qu'on avoit faite des garniſons de *Gavi*, de *Savone*, & de *Final*, ſoit par l'incorporation que firent les Autrichiens lorſqu'ils étoient maitres de Gênes de tous ceux qui avoient été autrefois ſujets de la Maiſon d'Autriche, ou qui avoient déſerté ſes armées, ſoit enfin par la facilité & les moyens que ces mêmes Autrichiens avoient donnés à quiconque vouloit déſerter par la porte de St. Thomas, ſans que les Officiers reſpectifs puſſent l'empêcher; mais le zéle des citoyens de tous les états ſupléa à ce défaut; on les vit abandonner leurs maiſons & leurs occupations les plus ſérieuſes, & prendre courageuſement les armes pour le ſalut de la patrie, former d'abord des bataillons compoſés d'habitans de chaque Paroiſſe, & enſuite s'en détacher une partie, qui alla s'unir aux Compagnies des différens Corps de métiers & de pluſieurs autres perſonnes hon-

honnêtes, auxquelles ſe joignirent indiſtinctément les Patrices en qualité de ſimples ſoldats ou d'Officiers, ſelon qu'il convenoit le mieux au ſervice public. Chacune de ces Compagnies diviſée & habillée ſous différens uniformes, ſervit par-tout où elle fut commandée ſans demander aucune paye ni aucun ſalaire, donna par-tout des preuves d'un grand courage en s'expoſant où les attaques étoient les plus vives & les plus hazardeuſes, & ſe fit toujours un devoir de dépendre & d'obéïr aux ordres du Général de la République, qui ſelon les loix eſt élû à ſon tour & tiré du nombre des ſujets qui compoſent le Corps des Officiers de guerre. La ſincérité que je me ſuis preſcrite dans cette Hiſtoire ne me permet pas de refuſer les loüanges dües à une de ces Compagnies, appellée la Compagnie des Cadets, qui fut la premiére à donner l'exemple & à arborer les drapeaux de la Ville dans le jardin du Palais Royal, en quoi elle fut bientôt imitée par toutes les autres avec un égal empreſſement, comme elles furent ſes émules dans toutes les occaſions

ſions qui ſe préſentérent & dans tous les travaux qu'il falut entreprendre. Le zèle que montrérent les Eccléſiaſtiques tant réguliers que ſéculiers, ne céda en rien à celui des autres citoyens; les Prêtres ſéculiers formant différentes Compagnies ſervirent courageuſement par-tout où le beſoin l'exigea, & tout le tems que le danger le demanda; & les Religieux de tous les ordres ne furent pas inutiles dans le ſervice militaire, ayant été deſtinés à la garde de quelques-unes des portes de la ville & de la fabrique ſomptueuſe appellée *l'Auberge*, où étoient renfermés les priſonniers de guerre, & de divers autres lieux ſelon que le beſoin le demandoit, comme auſſi à la défenſe du chemin couvert où ils furent envoyés lorſque les ennemis en étoient le plus proche.

Si l'amour & l'union des citoyens donnoient tout à eſpérer au Gouvernement, le manquement total des proviſions néceſſaires à la vie, & particuliérement celui des grains, ne lui donnoit pas peu d'inquiétude, puiſque non-ſeulement le tranſport des bleds

& toutes autres ſortes de marchandiſes avoit été ſouvent empêché par les vaiſſeaux Anglois depuis que la République avoit joint ſes troupes à celles de la Maiſon Royale de Bourbon, mais même avoit été entiérement interrompu depuis le moment que la Capitale gémiſſoit ſous un joug étranger, & cela ſoit par les extorſions des Miniſtres Autrichiens, ſoit par les violences & les rapines qu'exerça pendant quelque tems le vaiſſeau Anglois qui étoit entré dans le port, comme nous l'avons vû. Les Généraux Autrichiens s'étoient arrogé le droit de donner des paſſeports aux bâtimens qui alloient chercher des proviſions au déhors pour les aporter à Gênes; & quoique dans ces paſſeports imprimés on lût au bas cette parole latine *gratis*, cependant on ne les délivroit jamais ſans avoir exigé auparavant une ſomme conſidérable. Les Patrons des bâtimens munis de ces paſſeports ne jouïſſoient cependant pas de cette ſûreté dont ils s'étoient flattés & qu'ils avoient achetée ſi cher, puiſque malgré cela ils étoient ſouvent pillés par les vaiſſeaux Anglois, ou par

par les Armateurs du pavillon du Roi de Sardaigne ; ainſi pour ne pas s'expoſer à ces dangers & à ces exactions, chacun ſe diſpenſoit d'aporter des vivres dans la Capitale affligée & oprimée. Pour rémedier donc à une diſette ſi pernicieuſe, les Colléges par une ſage précaution donnérent auſſitôt des ordres, dépêchérent en différens endroits, donnérent des priviléges & accordérent aux Marchands des exemptions du droit des doüanes, afin que les étrangers attirés par l'apas du gain, & ceux du pays engagés par l'amour & le zèle pour la patrie, s'efforçaſſent de procurer à la ville la quantité néceſſaire ſoit de grain ſoit des autres denrées. Par ce moyen on prévint d'abord une entiére diſette, & on put enſuite fournir non-ſeulement à la conſommation ordinaire des habitans, mais encore à la diſtribution d'une quantité extraordinaire de pains qu'il falut donner aux payſans de la campagne que l'on employa enſuite dans les ouvrages militaires : & comme ceux qui les diſtribuoient ne pouvoient pas le faire avec toute l'œconomie que la

difficulté d'avoir des grains exigeoit, il arriva que ſouvent on en prodiguoit une quantité conſidérable dans le concours tumultueux ſoit des pauvres citoyens ſoit des payſans qui y accouroient de toutes parts.

Le Gouvernement pour mettre quelque ordre parmi les habitans de la campagne, & pour diriger les opérations que l'on jugeoit néceſſaires pour la défenſe de la ville, envoya avec le caractère de Commiſſaires généraux le Patrice Auguſtin *Gavotti* du côté de la *Polcevera*, qui établit ſon quartier général au Couvent de la Chartreuſe, & qui quelque tems après fut relevé par le Patrice Gaſpard *Baſadone* avec le même titre; & le Patrice Jean *Cattaneo* fut deſtiné pour la partie du *Biſagno*, & établit ſon quartier à *Moraſana*. On envoya auſſi en qualité de Commiſſaires le Patrice Jean-Baptiſte *Raggi* à *Montoggio*, & peu après le Chevalier Jerôme *Balbi* à *Voltri*. Pour veiller aux mouvemens des Autrichiens on poſta un corps de troupes réglées & de payſans à la *Serra* ſous les ordres du Patrice Auguſtin *Pinelli*, qui malgré les in-

incommodités d'un mauvais logement & les horreurs d'un endroit déſert, y demeura cependant pluſieurs mois, comme auſſi quelques autres Patrices, qui furent envoyés tour à tour pour commander un corps de troupes ſur la montagne de la *Bocchetta.*

Au milieu des ſoins attentifs que l'on donnoit à une vigoureuſe défenſe, on n'oublioit pas d'implorer le ſecours du Très-haut, comme un moyen & plus ſûr & plus infaillible pour obtenir le ſalut commun. A cet effet l'on voyoit de fréquentes & dévotes Proceſſions tant d'hommes que de femmes, qui alloient viſiter tantôt une égliſe & tantôt une autre, récitant en chemin les priéres les plus ferventes, implorant avec une foi vive le ſecours du Dieu des armées & la puiſſante interceſſion de ſa très-ſainte Mére, envers laquelle le peuple de Gênes a toûjours été très dévot. Cette confiance dans l'interceſſion d'une ſi puiſſante Protectrice ne fut point trompée, comme on pourra facilement le remarquer par l'enchainement merveilleux des ſuccès qu'on lira dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Cependant on continuoit d'entendre dans la ville des diſcours ſéditieux que les ennemis faiſoient répandre parmi les citoyens, comme nous l'avons déja remarqué, pour diffamer la conduite & le zèle de la Nobleſſe; & quoique le Gouvernement fût convaincu que ces bruits ne trouvoient aucun crédit auprès des perſonnes ſenſées, cependant il n'ignoroit pas que quelques-uns des plus miſérables & des plus idiots d'entre le peuple croyoient ou feignoient de croire tout ce qui pouvoit occaſionner quelques confuſions, ou donner lieu à des troubles toujours favorables pour quiconque veut impunément exercer toutes ſortes de vols & de rapines. Ainſi il n'oublioit rien pour faire rentrer les mécontens & les rebelles en eux-mêmes; & il ſembloit que le procédé ſincére des Patrices, & le généreux déſintéreſſement qu'ils avoient montré, en ſe privant volontairement au profit du public de ce qu'ils avoient de plus précieux, fuſſent plus que ſuffiſans pour détromper pleinement ceux que des diſcours captieux avoient ſéduits, lors qu'au quatorze

torze de Janvier le bruit s'étant tout à coup répandu qu'un certain nombre d'ennemis s'avançoit & étoit déja arrivé à la *Bocchetta*, on ſonna le tocſin ſur le midi pour animer les citoyens à accourir promtement à la défenſe. Le tumulte général que les cloches occaſionnérent dans la ville parut aux mal-intentionnés un tems propre à exécuter leur infame deſſein; & un Archer nommé *Jean-Etienne Noceto* étant ſorti de ſa maiſon, commença à courir par les rües & à divulguer par-tout, que le peuple étoit miſérablement trahi par le Gouvernement & par les Patrices, qu'ils avoient réſolu de le livrer & de le ſacrifier au reſſentiment & à la vengeance des Autrichiens; que ce même peuple ne devoit plus differer à ſe procurer à lui-même ſon ſalut, en prévenant le coup & en opprimant ceux qui le trahiſſoient, avant que la multitude fût entiérement opprimée. Quoique perſonne ne le ſuivit, & qu'au contraire ceux qui l'entendoient paruſſent le déſaprouver, il ne laiſſa pas de continuer ſes indignes exclamations. Il y en avoit cependant, qui, ſoit qu'ils fuſſent d'ac-

cord avec ce *Noceto*, ou qu'ils fuſſent comme lui pleins de mauvaiſes intentions, s'efforçoient de tout leur pouvoir de ſuborner le peuple & de l'animer contre la Nobleſſe; & pour prouver que celle-ci entretenoit une ſecrette intelligence avec les ennemis, ils avançoient que les jours précédens on avoit voulu rétablir dans le Palais les jours qui y étoient précédemment; ce que les mécontens attribuoient à l'idée que le Gouvernement & les membres qui le compoſoient vouloient s'y retirer comme dans un lieu de ſûreté; quoique l'on n'eût eu par-là d'autre objet que d'augmenter la facilité de faire des proviſions de pain. Parmi ces incertitudes & ces rumeurs, une foule conſidérable du bas peuple s'étoit aſſemblée ſur la place neuve devant la barriére du corps-de-garde, criant à toute voix qu'elle vouloit des armes: ce n'eſt pas que le peuple en manquât, mais il ne cherchoit à en avoir le plus qu'il pouvoit que pour les revendre enſuite à vil prix, & en faire ainſi ſon profit au préjudice & au détriment du public. Tandis que ce tumulte devenoit

noit plus ſérieux & plus bruïant, on vit tout-à-coup venir une piéce de canon, qu'une partie de la populace trainoit, & qu'elle vint poſter dans la place appellée vulgairement de la *Volaille*, dans l'intention de s'en ſervir pour rompre la porte du Palais du Doge, & obliger ainſi les gardes d'en laiſſer l'entrée libre à quiconque voudroit y pénétrer; quelques-uns crioient déja que l'on fit feu; mais il s'en trouva d'autres qui condamnant le procedé audacieux de leurs compagnons s'efforçoient d'arrêter par leurs paroles & par leurs actions un ſi horrible attentat. Dans cette étrange confuſion ceux des Patrices qui par hazard arrivoient au Palais, ne couroient pas peu de riſque: il y en eut même un qui ſe vit inſulté & menacé par le fils du bourreau, qui ce jour-là ſe diſtinguoit des autres par ſon inſolence. Le péril cependant ne fut pas capable d'arrêter le zèle du Patrice Jaques *Lomellino*, perſonnage fort agréable à la multitude, & qui s'étoit diſtingué à l'avantage de ſa patrie dans la fameuſe journée de ſa délivrance & dans les ſuivantes. S'étant tranſporté

ſur la place neuve, & ayant pénétré dans le plus épais de la foule, il entreprit de faire connoitre au peuple, par des paroles auſſi ſages qu'affectueuſes, non-ſeulement l'injuſtice criante qu'il faiſoit à la Nobleſſe en la ſupoſant d'intelligence avec les ennemis, après tout ce qu'elle avoit fait & tout ce qu'elle faiſoit pour le ſalut des citoyens; mais encore la maniére indécente de demander des armes qu'on ne lui refuſoit pas, que l'on étoit prêt au contraire de lui accorder, pourvû cependant que la diſtribution s'en fit avec ordre, de peur qu'en les prodiguant dans un tems on ne vint à en manquer lorſqu'elles ſeroient le plus néceſſaires. Le Patrice s'apercevant que quoique ſes paroles euſſent fait impreſſion ſur ceux qui ſéduits par les ſéditieux étoient accourus ſur la place, cependant quelques-uns des plus mal-intentionnés paroiſſoient toujours diſpoſés à vouloir porter les choſes à l'extrémité; il ſe jetta avec un courage intrépide devant la bouche du canon auquel on étoit ſur le point de mettre le feu, & leur dit, qu'ils pouvoient continuer l'exécution de leur mau-

mauvais deſſein, mais qu'ils pouvoient être certains que l'impétuoſité du premier coup ſe déchargeroit ſur lui avant que d'aller fraper le Palais public, & avant que d'offenſer ainſi la majeſté du Gouvernement, qui n'étoit occupé que du ſalut & de la félicité de ſes peuples. A ces paroles ceux qui l'environnoient furent touchés d'amour & de tendreſſe, & les malfaiteurs craignant de recevoir du peuple même le châtiment qu'ils méritoient, abandonnérent leur entrepriſe, chacun ſe retirant de ſon côté; de ſorte que le canon ayant été abandonné, quelques-uns d'entre le peuple le retrainérent au lieu d'où il avoit été enlevé, auſſi-bien qu'une autre piéce que l'on avoit déja tranſportée pour la même fin juſqu'à la place de St. Dominique. On s'aperçut encore que ces rebelles avoient déja porté deux mortiers ſur la place de l'égliſe deNotreDame dans la grande rüe, avec leſquels ils avoient projetté de battre non ſeulement le Palais du Doge, mais encore les autres Palais de la ville. Les bons citoyens furent ſcandaliſés d'un attentat auſſi énorme, & ils auroient ſouhaité qu'un promt châtiment des auteurs

du tumulte & de ceux qui ſe montroient mal-intentionnés, ſervit d'exemple mémorable pour tenir en reſpect les ſéditieux ; mais la prudence du Gouvernement ne lui permit pas de marquer ſi-tôt du reſſentiment de ce qui s'étoit paſſé ; & ce ne fut que quelque tems après, qu'ayant fait mettre en priſon l'Archer *Noceto* & un certain *Jean-François Garbino* poiſſonnier de profeſſion, homme diffamé & chargé de pluſieurs autres crimes, & qui avoit été autrefois condamné aux galéres, ils payérent par la corde dans les priſons la peine düe à leur délit ; un troiſiéme alla expier ſa faute ſur les galéres : le fils du bourreau qui ſe diſtingua ce jour-là par ſon inſolence, ayant été dans la ſuite accuſé d'un autre crime, fut mis en priſon, & ayant été reconnu coupable de tout ce que ſa témérité lui avoit fait faire dans cette conjoncture, il fut pendu au lieu ordinaire du vieux Môle pour ſervir d'exemple aux méchans.

Le tumulte ainſi apaiſé, & la ville délivrée d'une ſédition qui pouvoit avoir des ſuites funeſtes, l'arſenal ne fut

fut pas exemt pour cela d'une eſpéce de ſac & de pillage général. Pour convaincre pleinement le peuple des intentions ſincéres du Gouvernement pour le ſalut du public, on avoit ouvert la ſalle d'armes. Le peuple y étant entré commença à emporter non-ſeulement toutes les armes dont il pouvoit ſe ſervir, mais même celles que l'uſage ou le tems avoient rendu inutiles, & que l'on avoit placés dans l'arſenal pour les faire raccommoder; il enleva encore pluſieurs de ces anciennes armes que l'on n'y conſervoit que pour l'ornement, & qui furent enſuite vendües par la populace uniquement avide de gagner de l'argent, ſans faire attention qu'en ſe procurant ainſi un bien petit avantage elle portoit un dommage conſidérable au beſoin public. La diligence & l'activité du Patrice *Jean-Baptiſte Raggio* & de quelques autres, qui veilloient à la défenſe des confins de la République, achevérent à propos d'effacer entiérement tous les mauvais ſoupçons que l'on avoit conçus de la ſage conduite de la Nobleſſe; car ayant envoyé à Gênes certains placards affi-

chés dans leurs quartiers, par leſquels les Autrichiens obligeoient les Fiefs Impériaux confinans le Génoveſat & apartenans aux Patrices Génois, de fournir des vivres & d'autres approviſionnemens; & ordonnoient particuliérement de n'avoir aucun égard à ce qui apartenoit aux Feudataires, contre leſquels on s'exprimoit avec la derniére aigreur, & que l'on menaçoit d'une déſolation & d'une ruine entiére. Dans le même tems on vit paroitre un imprimé dans lequel l'Imperatrice, après s'être exprimée dans les termes les plus forts contre les Génois, & avoir fait un long détail des dommages & des pertes que ſes troupes & ſes Officiers avoient eſſuyés le jour qu'ils furent chaſſés de Gênes, elle déclaroit tous les biens que les ſujets de la République poſſédoient dans ſes Etats, confiſqués, & particuliérement les capitaux qu'ils avoient ſur la Banque de Vienne, pour la confiſcation deſquels elle cherchoit les raiſons les plus plauſibles & les plus aparentes, & tâchoit de pallier la rupture des Traités ſolemnels faits avec l'Empereur Charles VI. lors de l'établiſſement de cette

cette Banque, & qui étoient connus à tout le monde. Cette réſolution ainſi priſe par la Cour de Vienne, & qui préjudicioit ſi fort aux Patrices Génois poſſeſſeurs des Fiefs que l'on ſurchargeoit de contributions ſi exorbitantes, & à tous ceux qui poſſédoient ces biens que l'on venoit de confiſquer, fit clairement connoitre au peuple la fauſſeté & l'impoſture de ces bruits, par leſquels on avoit cherché à dénigrer le procédé ſincére de la Nobleſſe, en la ſupoſant d'accord avec les ennemis pour faire périr la ville & ſes citoyens & ceux mêmes qui avoient paru les plus ſoupçonneux, reconnurent la malice, & avoüérent les auteurs de la révolte & les piéges qu'on leur avoit tendus. Par là l'union & la tranquillité furent bientôt rétablies dans la ville, & tous les différens ordres de citoyens s'accordérent à affermir la liberté qu'ils avoient recouverte & à aſſurer le bonheur de la patrie.

Le quartier général du peuple (qui étoit toujours fixé dans le Collége public des Péres Jéſuites, où il l'avoit été dès les premiers jours que l'on avoit

voit commencé à chaſſer les ennemis de la ville) ne perdoit point de vüe un objet ſi loüable, & ne ceſſoit d'y donner toute ſon aplication. Cette aſſemblée étoit compoſée de ceux qui s'étoient le plus diſtingués par leurs actions ou par leurs conſeils dans la fameuſe journée du dix Décembre précédent, & qui avoient le plus contribué à l'heureuſe réuſſite d'une auſſi grande entrepriſe. Pour rendre cette aſſemblée plus agréable au peuple & aux citoyens en général, on y avoit fait entrer quelques Artiſans & quelques Avocats & d'autres perſonnes des premiéres profeſſions de la ville, afin que par leur prudence & leurs conſeils, les différens projets fuſſent mieux exécutés. Cependant le bas peuple naturellement ſoupçonneux & facile à paſſer de l'amour à la haine, ne ceſſoit de murmürer contre ceux du même quartier général qui ayant été les premiers à l'établir avoient retiré chez eux bien des choſes que l'on avoit pris ſur les ennemis, & les accuſoit de ſe les être apropriées ſans en faire part à ceux qui ſe les prétendoient dües. Bientôt

tôt après le murmure augmentant au commencement de la nuit, pluſieurs d'entre le petit peuple commencérent à courir par la ville & à trainer dans les priſons ceux mêmes que peu auparavant ils avoient regardé comme leurs Chefs, & cette violence ne ceſſa qu'après que la plus grande partie de ceux qui compoſoient le quartier général eurent été empriſonnés pour rendre compte de ce qu'ils avoient converti, comme on le diſoit, à leur propre uſage ce qui devoit l'être à celui du public; mais peu de jours après ils furent preſque tous relâchés, & on leur rendit la liberté ſans que cela occaſionnat de nouveaux troubles. Cette premiére aſſemblée ayant été ainſi rompüe & diviſée, on penſa bientôt à en former une autre agréable au public, & dont on pût tirer avantage dans des tems auſſi nébuleux. La plupart du peuple s'étant donc raſſemblé dans les endroits les plus vaſtes & les plus voiſins de leurs Paroiſſes reſpectives, on prit l'expédient de propoſer quelque ſujet qui étoit choiſi pour Chef de la Paroiſſe, ou rejetté ſelon que la multitude paroiſſoit incliner à le

le refuſer ou à l'admettre; par ce moyen on raſſembla les perſonnes qui étoient les plus agréables au peuple, auxquelles on joignit pluſieurs autres perſonnes de conſidération, & les quatre Patrices *Jean-Baptiſte Grimaldi*, *Jean Scaglia*, *Jaques Lomellino*, & *Charles de Fornari*. Le premier de ces quatre Patrices comme le plus âgé propoſoit les matiéres dans les aſſemblées, pour que l'on pût enſuite mûrement les examiner. Cette aſſemblée étoit encore diviſée en différens ordres de Magiſtrats, qui étoient prépoſés aux différentes affaires qui ſurvenoient, & au lieu du Collége des Jéſuites on choiſit le Palais du Procurateur biennal *Hippolyte* de *Mari*, où les aſſemblées ſe tinrent pendant tout le tems qu'il fut néceſſaire, avec cette tranquillité & ce bon ordre que le reſpect pour la République & l'amour de la patrie inſpiroient à chaque particulier.

Pendant ce tems-là les Miniſtres des Cours de France & d'Eſpagne avoient eu ſoin d'informer exactement leurs Souverains de l'état des affaires de Gênes; & quoique Mr. de *Guimont* Envoyé

voyé du Roi Très-Chrétien auprès de la République eût dépêché pluſieurs fois par la voye de la mer, & eût tenté de faire parvenir en Provence les détails les plus circonſtanciés de tout ce qui ſe paſſoit dans la Capitale, cependant on ne ſçavoit pas encore ſi ces dépêches étoient arrivées à leur deſtination, & ſi elles n'avoient point été arrêtées par les vents contraires ou par la vigilance des vaiſſeaux Anglois qui croiſoient ces mers : on n'avoit plus reçu de nouvelles de la part du Maréchal de Belliſle depuis la lettre qu'il avoit écrite en réponſe à celle qui lui aprenoit ce qui s'étoit paſſé à Gênes le dix du mois de Décembre précédent. Ainſi on ignoroit en quel état ſe trouvoient les affaires du côté de la Provence, & mutuellement on étoit à l'armée Françoiſe dans l'incertitude de ce qui ſe paſſoit dans la République ; & de part & d'autre on n'avoit que des rélations confuſes ſur leſquelles on ne pouvoit raiſonnablement prendre aucune meſure. Les ennemis mêmes, ſoit à deſſein, ſoit qu'ils euſſent été mal informés, avoient répandu dans l'Europe que le peuple de Gênes

Gênes irrité contre la Nobleſſe avoit changé l'ancienne forme du Gouvernement, avoit élevé à la dignité de Doge une perſonne de la plus baſſe ſphère, & qu'enfin tout n'étoit que déſordre & que confuſion dans la Capile. Les deux Cours de Verſailles & de Madrid doutant de la vérité de ces bruits, faiſant peu de fonds ſur une émotion populaire, qui s'éteint auſſi facilement qu'elle s'éléve; & incertaines ſur l'avantage que leurs armes pourroient retirer de la révolution que l'éloignement des ennemis au-delà de la Bocchetta paroiſſoit devoir produire; ces Cours ſouhaitoient à la vérité de pouvoir puiſſamment ſecourir la République pour l'aider à ſoutenir avec ſuccès ſon entrepriſe; mais elles ne ſçavoient comment effectuer ſurement un ſemblable projet. Dans cette incertitude on fit ſecrettement partir de Verſailles une perſonne qui ſous un autre prétexte devoit ſe rendre à Gênes, & qui après avoir obſervé par lui-même l'état des choſes, devoit en faire un détail non équivoque ſur lequel on pût ſûrement régler les meſures les plus convenables.

Cette

Cette perſonne étant arrivée à Génes, & ayant été informée de la tranquillité qui régnoit parmi les citoyens & de l'avantage qu'il étoit facile de retirer de tout ce qui s'étoit paſſé, après un court délai elle repartit auſſi-tôt pour informer les Miniſtres de l'état actuel des affaires & du ſuccès de ſon voyage. Pendant ce tems-là le Gouvernement perſuadé que le Roi de la Grande-Bretagne ne pouvoit refuſer de rendre juſtice à la conduite irréprochable qu'il avoit tenue, & déſirant de cultiver de plus en plus l'amitié de ce Souverain, comme auſſi pour l'informer pleinement de tout ce que le peuple de Gênes avoit fait de ſurprenant & de courageux pour recouvrer ſa liberté, & éloigner par-là de ſon eſprit & de celui de la nation Angloiſe les mauvaiſes impreſſions que les ennemis de la République avoient cherché à y répandre, le Gouvernement avoit deſtiné en qualité d'Envoyé extraordinaire à la Cour de Londres le Patrice *François Marie Doria*, ſujet des plus accrédités, qui avec le même caractère avoit réſidé avec diſtinction auprès du Roi

Roi Très-Chrétien, d'où il n'étoit de retour que depuis peu de mois. Il partit donc pour exécuter ſa commiſſion vers le milieu du mois de Janvier, & étant heureuſement débarqué ſur les côtes de Provence, il ſe tranſporta auſſi-tôt au quartier général du Maréchal de Belliſle, & fut reçu par ce Général & par tous les Officiers avec des démonſtrations de joie & d'eſtime peu communes. Quoiqu'on eût reçu dans ces quartiers-là pluſieurs nouvelles de ce qui s'étoit paſſé à Gênes, cependant elles avoient été ſi confuſes & ſi remplies de fables, que ce Patrice fut le premier à pleinement informer ce Général de toutes les circonſtances qui avoient accompagné la grande révolution du dix Décembre précédent, de celles qui s'en étoient ſuivies & du véritable état où ſe trouvoit alors la Capitale. Il eut à ſon tour le plaiſir d'aprendre du Maréchal même les ordres qu'il avoit reçus de ſa Cour pour envoyer un Corps de ſix mille hommes de ſes troupes au ſecours de la République, & les meſures qu'il avoit déja priſes pour exécuter ces ordres. Après

près en avoir informé le Gouvernement, il ſe rendit auſſi-tôt au quartier Royal de l'Infant Dom Philippe, où après avoir ſalué ce Prince, & l'avoir informé auſſi-bien que le Marquis de la Mina de tout ce qui s'étoit paſſé à Gênes juſqu'alors, il pourſuivit ſa route pour Paris, ſe flattant de recevoir dans cette ville les paſſeports qui lui étoient néceſſaires pour ſe rendre à Londres, & y exécuter la commiſſion dont il étoit chargé. Mais peu de jours après, par une lettre du Miniſtre *Jean-Baptiſte Gaſtaldi*, qui réſidoit alors à la Cour Britannique, il aprit, que quoique le Roi agréat l'amitié & l'attention du Gouvernement qui lui deſtinoit un nouvel Envoyé, & qu'il fit un cas ſingulier de ſa perſonne en particulier, il ne jugeoit pas à propos de l'admettre dans les circonſtances préſentes, pour ne pas bleſſer les égards qu'il devoit avoir pour ſes Alliés. Le Patrice Doria ayant fait part aux Colléges de cette réponſe, il en reçut ordre de s'arrêter à Paris & d'y attendre les inſtructions ultérieures que l'on jugeroit à propos de lui envoyer dans la ſuite.

En

En effet quelque tems après il fut déſigné Miniſtre-Plénipotentiaire pour le Congrès de Breda, & enſuite pour celui d'Aix-la-Chapelle, où le Congrès fut transferé, eu égard aux incidens de la Campagne que l'on avoit déja commencée dans le Brabant Hollandois.

Quoique le gros de l'armée Autrichienne ſous les ordres du Comte de Broune fût encore occupé au-delà du Var, & que par conſéquent les Généraux Autrichiens qui commandoient aux environs de Gênes fuſſent hors d'état d'exécuter ce qu'ils méditoient contre les Génois, cependant ils n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit faciliter dans le tems la réuſſite de leurs projets. A cet effet ils avoient raſſemblé au commencement de Janvier à Ouada & dans les lieux voiſins différens corps de troupes, qu'ils avoient fait enſuite avancer juſqu'à Roſiglione.

On y avoit envoyé de la part de la République le Patrice *Anfran Sauli*, avec un petit nombre de ſoldats, pour animer le courage des payſans des environs, & les conduire dans les opérations rélatives à une vigoureuſe défenſe; mais

ce

ce Patrice s'étant aperçu du peu de ſûreté qu'il y avoit de s'arrêter dans cet endroit, où étant attaqué de front par les ennemis il pouvoit facilement l'être auſſi par derriére par les habitans de Campofreddo, (fief Impérial apartenant en partie à la République & en partie au Patrice Dominique Spinola) dont il connoiſſoit les ſentimens & l'inclination, qu'il ſçavoit lui être peu favorables dans les conjonctures préſentes. Ne pouvant donc compter ſur eux, il jugea à propos de ſe retirer plus en arriére, comme il fit en s'enfermant dans Maſone, où il ſe fortifia dans ce vieux château du mieux qu'il lui fut poſſible. Par là il ſe conſerva une communication avec la capitale par le chemin de Voltri, & ſe flata d'y faire une réſiſtance convenable, favoriſé par les difficultés que les aggreſſeurs rencontreroient à y faire parvenir l'artillerie néceſſaire pour l'y attaquer. Les ennemis s'étant aperçus de cette retraite occupérent auſſi-tôt les endroits que le Patrice venoit d'abandonner, & la nuit du treize Janvier ils ſortirent de Campofreddo avec un

un corps de cinq cent hommes preſque tous Croates, prirent le chemin des cabanes de Marcarollo par la montagne du Dente, & pourſuivirent leur route juſqu'aux environs de Voltri. Etant arrivés au Couvent des Capucins de St. Nicolas ſitué ſur une hauteur voiſine du bourg de Voltri, ils attaquérent auſſi-tôt ce poſte, qui n'étoit gardé que par quelques payſans & par un piquet de troupes réglées de la République; mais y ayant rencontré une vigoureuſe réſiſtance, & déſeſpérant de s'en rendre les maitres, ils abandonnérent leur entrepriſe, & ſe retirérent juſqu'à quelques maiſons apellées vulgairement les cabanes de St. Bernard, où ils s'emparérent des montagnes voiſines. Le Patrice Chevalier Jérôme Balbi avoit le commandement de cette partie, & y étoit arrivé de Gênes dès la veille. Ayant apris ce qui venoit de ſe paſſer à Voltri, & ayant conſulté le Brigadier Andergauſen Officier plein de bravoure & d'expérience qui y commandoit précédemment, & continua d'y commander en ſecond ſous les ordres du Patrice, ils réſolurent

rent de faire ſonner le tocſin de toutes parts pour avertir les habitans des environs du péril qui les menaçoit, & en raſſembler par ce moyen le plus grand nombre qu'il ſeroit poſſible, afin de tenter par leur union, avec le peu de troupes réglées qu'ils avoient, de repouſſer les aggreſſeurs. Tout cela ayant été exécuté avec promtitude & avec beaucoup d'activité, le Patrice Balbi donna auſſi-tôt les ordres néceſſaires & fit marcher différens corps de ſoldats & de payſans pour attaquer l'ennemi dans les poſtes où il s'étoit arrêté. Le quatorze au matin ayant diviſé en pluſieurs détachemens le peu de troupes qu'il avoit raſſemblé, il fit attaquer les Autrichiens par pluſieurs côtés à la fois, & avec tant de vigueur, qu'ayant été repouſſés de l'une & de l'autre montagne juſqu'à une cabane, qui parmi celles de St. Bernard peut être regardée comme la plus grande & la principale, ils furent contraints de ſe déſunir & de ſe ſauver précipitamment, ne laiſſant dans cette cabane que cinquante hommes pour couvrir la retraite du reſte de la troupe. Ils y furent

bien-tôt attaqués par les ſoldats & par les payſans ſous les ordres du Capitaine Charles Spinola, & furent obligés de ſe rendre après avoir perdu vingt hommes qui y furent tués. On trouva auſſi un nombre aſſez conſidérable de Croates morts dans les foſſés, dans les chemins par leſquels ils s'étoient ſauvés & dans les endroits où s'étoient paſſées les différentes attaques ; & il n'y en eut que deux cent qui purent ſe ſauver & ſe retirer à Campofreddo, favoriſés dans leur retraite par un nombre conſidérable d'habitans qui leur vinrent au devant, heureux de n'avoir pas été prévenus par la Compagnie franche du Capitaine Barberouſſe, que le Patrice Balbi avoit envoyé pour ſe ſaiſir du poſte important apellé *la bouche du Dente,* qui étoit l'unique chemin qui leur reſta pour leur retraite. Cet avantage ne coûta aux Génois qu'un Enſeigne, deux ſoldats & trois payſans tués, & trois qui furent bleſſés, ſi on en excepte quelques vieux hommes, quelques femmes & quelques enfans ſans défenſe qui furent impitoyablement maſſacrés dans leurs chaumiéres

aux

aux premiéres aproches de cette troupe irréguliére. Les choſes ne furent pas pour cela pacifiées dans ces quartiers-là ; car un détachement des ennemis compoſé de troupes réglées & de Croates ſous les ordres du Colonel Franquin, s'étant avancé juſqu'à Maſone, il fit ſommer ce Château de ſe rendre, y ajoutant les menaces les plus ſévères; mais ayant reçu du Patrice Sauli, qui y commandoit, la réponſe qu'on pouvoit en attendre, & voyant qu'on lui tiroit vivement deſſus avec quelques petites piéces d'artillerie que l'on y avoit tranſporté depuis peu, il fut obligé de ſe retirer & d'abandonner aux Génois quelques-uns de ſes ſoldats, qui furent faits priſonniers, ſans autre avantage que celui d'avoir brulé quelques maiſons & tué quelques perſonnes ſans défenſe. Les jours ſuivans il ſe paſſa quelques autres petites actions ſemblables, & qui eurent le même ſuccès, juſqu'à-ce que les Autrichiens furent entiérement chaſſés de la Vallée de Polcevera, où ils tentérent de pénétrer de nouveau vers le milieu du mois de Février, comme nous le ra-

porterons bien-tôt. Il y eut donc de ces côtés-là une eſpéce de trêve aux incurſions continuelles qu'on avoit eſſuié juſqu'alors, & les ennemis ne rentrérent dans cette Vallée que lorſqu'ils vinrent aſſiéger la Capitale avec toutes leurs forces.

Malgré toutes les preuves de courage & la volonté déterminée à une vigoureuſe défenſe que le Gouvernement apercevoit dans tout le peuple, il ne laiſſoit pas que d'être extrémement inquiet ſur l'incertitude de ce qui ſe paſſoit dans la Provence, d'où l'on ne recevoit aucune nouvelle, malgré les fréquentes dépêches qu'on y avoit envoyé par la voye de la mer; & ſi de tems en tems on en aprenoit quelque choſe, on ne pouvoit y donner aucune créance, & on le ſuſpectoit avec raiſon comme venant des lieux que les ennemis occupoient. Le peuple impatient & inquiet ne ſavoit à quoi attribuer les cauſes d'un ſi long retard, deux mois s'étant déja écoulés que l'on n'avoit rien apris de ces côtés-là, où cependant l'on ſçavoit que la rélation de l'heureuſe révolution du dix Décembre pré-

précédent y étoit arrivée, & y avoit été envoyée par Meſſieurs De Guimont & Cornejo Miniſtres des Cours de Verſailles & de Madrid réſidens à Gênes; lorſque tout à coup on vit le deux de Fevrier après midi entrer dans le Port un chebec venant du Ponant, ſur lequel étoient huit Officiers François, y compris deux Ingénieurs, que le Maréchal de Belliſle y avoit envoyés pour employer leurs ſoins & leurs travaux au ſervice de la République & à la défenſe de ſes citoyens. La nouvelle de cette arrivée imprévüe s'étant en un moment répandüe dans la ville, une foule innombrable de perſonnes de tous les états accourut à leur débarquement; ils furent accueillis avec les démonſtrations de joye les plus vives, & toute la multitude les accompagna au logis de l'Envoyé de France, où ils ſe tranſportérent auſſi-tôt. Pour ſupléer aux preſſans beſoins du public, cauſés par la rareté de l'argent, qui avoit paſſé entre les mains des Autrichiens, ou avoit été tranſporté hors du pays dans la crainte d'une entiére deſtruction de la ville, ils aportérent huit-mille Louis

d'or, & cette ſomme quoique modique eu égard au grand beſoin qu'on en avoit, ne laiſſa pas que d'arriver fort à propos dans les circonſtances critiques où l'on ſe trouvoit, & fut regardée comme un prélude non équivoque des ſecours néceſſaires que l'on eſpéroit de recevoir pour ſoutenir avec ſuccès l'entrepriſe que l'on avoit commencée: mais ce qui augmenta encore davantage la joye du public, furent les aſſurances qu'ils donnérent des intentions favorables de leurs Cours, & des diſpoſitions de leur Général pour ſecourir la République par les préparatifs que l'on faiſoit pour l'embarquement d'un Corps conſidérable de troupes qui devoit paſſer en diligence au ſecours de la Capitale. On aprit auſſi que les Autrichiens & les Piémontois dans l'impoſſibilité de pourſuivre leurs projets & leurs conquêtes dans la Provence par la révolution arrivée à Gênes, commençoient à ſe retirer & étoient même pourſuivis par l'armée Françoiſe & Eſpagnole, dont l'avant-garde compoſée d'Eſpagnols ſous le commandement du Maréchal de Camp Dom Auguſtin de Ahu-

Ahumada, avoit fait quelques priſonniers Autrichiens & Piémontois à Caſtellane, & que leur armée étoit ſur le point de repaſſer le Var. Ces heureuſes nouvelles que la renommée groſſiſſoit ſelon la coutume, étoient encore amplifiées par les diſcours des Mariniers qui avoient conduit ces Officiers, & qui ſoit qu'ils vouluſſent rendre leur raport plus agréable, ſoit par la facilité qu'ils avoient eu à croire tout ce qu'ils avoient entendu dire dans les ports d'où ils étoient partis, exageroient la déroute & la perte des ennemis, & le mauvais état où ils ſe trouvoient réduits; & le peuple facilement perſuadé de tous ces raports, comme conformes à ſes intérêts, concevoit à châque inſtant de nouvelles eſpérances, à la faveur deſquelles reprenant un nouveau courage, & oubliant tout ce qu'il avoit ſouffert juſqu'alors, il s'imaginoit n'avoir plus rien à craindre. Il arriva quelque tems après d'autres bâtimens du même côté, qui augmentérent la joye du public, & confirmérent que les Autrichiens avoient entiérement abandonné la Provence, & qu'après avoir

repaſſé le Var le premier jour de Février, ils s'étoient retirés dans le Comté de Nice, après avoir laiſſé une garniſon convenable dans les Iſles de Ste. Marguerite & de St. Honorat, dont ils s'étoient aiſément rendus maitres dès le commencement de leur invaſion dans ce pays.

Au milieu de ces événemens les Autrichiens ne négligeoient rien de tout ce qui pouvoit aider leur reſſentiment contre les Génois, & l'on ſçavoit poſitivement que de jour en jour il leur arrivoit de nouveaux renforts, qu'ils en attendoient même de plus conſidérables, & que la Cour de Vienne donnoit les ordres les plus preſſans pour la conquête de Gênes à quel prix que ce fût, autant pour l'honneur de ſes propres armes que pour faciliter la réuſſite de ce dont on étoit convenu dans le Traité de Worms. Ces mêmes Autrichiens, outre les poſtes de Campofreddo, Roſiglione & Ovada, occupoient encore celui de Pietra Lavezzara ſitué ſur le grand chemin qui conduit en Lombardie en paſſant par la montagne de la Bocchetta, & un autre

re apellé Notre Dame de la Victoire, petite égliſe ſituée ſur la montagne où paſſent les gens à pied pour aller à Savignano & aux autres Fiefs Impériaux; & les Génois occupoient les poſtes plus bas de Langaſco, & quelques autres le long de cette côte. Déja depuis pluſieurs jours on entendoit de fréquens coups de fuſil dans les poſtes avancés entre les Piquets reſpectifs des deux partis, ce qui paroiſſoit annoncer quelque choſe de plus ſérieux. En effet les Autrichiens s'étant raſſemblés en aſſez bon nombre la nuit du quinze, précédés à l'ordinaire de quelques Croates & d'autres troupes irréguliéres, ſe mirent en mouvement, & le ſeize au matin à la faveur d'un nuage épais qui régnoit ils attaquérent vigoureuſement les poſtes avancés des Génois par trois endroits, par la droite à Serra lieu ſitué ſur le torrent de la Secca, par la gauche à Iſoverde, & par le centre à Langaſco. La nouvelle en ayant été aportée au point du jour au Patrice Gaſpard Baſadone Commiſſaire Général dans la Vallée de Polcevera, il monta auſſi-tôt

à cheval, & ſuivi d'un petit nombre de ſoldats il fut lui-même reconnoitre l'état des choſes; mais à peine fut-il arrivé à Ponte Decimo, qu'il trouva que les ennemis avoient déja forcé le poſte de la Serra, & s'étoient rendus maitres d'Iſoverde & des hauteurs voiſines de la côte de Frigioni & de Ceſino. Il détacha auſſi-tôt quelques Piquets du peu de troupes qu'il avoit de réſerve, & les envoya renforcer les payſans qui ſe battoient encore en retraite; il y accourut auſſi lui-même, pour les encourager à tenir ferme le plus qu'il leur ſeroit poſſible, afin de gagner du tems pour pouvoir donner les ordres & faire les diſpoſitions néceſſaires pour une vigoureuſe défenſe; mais ayant été averti que les Autrichiens s'avançoient avec une diligence incroyable du côté de la Secca, & s'étant aperçu qu'étant déja arrivés à S. Cipriano il couroit riſque d'être coupé dans ſa retraite, il retourna de nouveau à Ponte Decimo; mais en chemin il rencontra les troupes & les payſans qu'il y avoit laiſſés précédemment, & qui lui aprirent qu'il leur avoit été impoſſible

poſſible de tenir plus longtems contre l'impétuoſité des aggreſſeurs, qui deſcendus en grand nombre des hauteurs voiſines les avoient obligés d'abandonner leur poſte, dont les ennemis s'étoient auſſi-tot emparés. A cette nouvelle & à la vüe du peu de troupes réglées qu'il lui reſtoit, preſque tous les payſans s'étant ſauvés dans les montagnes, le Commiſſaire général crut qu'il étoit auſſi prudent que néceſſaire d'occuper quelque poſte pour arrêter les ennemis & faire ferme juſqu'à-ce qu'il ſe préſentat quelque occaſion favorable de regagner le terrain que l'on venoit de perdre. A cet effet il ſe retira dans le Château preſque ruiné de Bolzanetto, où il fit ferme le plus qu'il lui fut poſſible, & d'où il envoya auſſi-tot ordre aux habitans des environs de le venir joindre en plus grand nombre qu'il leur ſeroit poſſible. Il diſperſoit déja ſes troupes dans différens poſtes, & avoit raſſemblé un corps de payſans, lorſqu'il reçut l'avis que le Patrice Auguſtin Pinelli, qui d'abord avoit été obligé d'abandonner ſon ancien poſte de la Serra, avoit ren-

contré ſur les bords du torrent de la Secca un corps de Croates au-deſſous de S. Cipriano qui bruloient les maiſons des environs, qu'il les avoit attaqués avec autant d'activité que de courage, & qu'après quelque réſiſtance les ayant repouſſés de maiſon en maiſon il s'étoit de nouveau rendu maitre de toute la côte de S. Cipriano, avoit repouſſé les ennemis juſques dans l'égliſe paroiſſiale de ce lieu, d'où enſuite il les avoit chaſſés avec perte juſqu'à Ponte Decimo, où il étoit prêt de les attaquer de flanc. Le Patrice Baſadone ayant auſſi-tôt fait battre la générale, ſe mit en marche avec les ſoldats & les payſans qu'il avoit raſſemblés dans le deſſein d'attaquer les ennemis de front & de favoriſer ainſi l'attaque de flanc que devoit faire le Patrice Pinelli. Celui-ci profitant de l'occaſion qui ſe préſentoit, après avoir laiſſé quelque peu de troupes pour garder la côte, fit auſſi-tôt inveſtir les premiéres maiſons de Ponte Decimo, d'où en ayant chaſſé quelques Croates qui s'y étoient fortifiés, auſſi-bien que dans une égliſe qui leur étoit contigüe, il

les

es obligea bientot d'abandonner ce village & de ſe retirer précipitamment dans leurs retranchemens, & dans les autres poſtes qu'ils occupoient les jours précédens, où les payſans ceſſérent de les pourſuivre. Le Patrice ayant ainſi rempli ſon premier objet, & étant venu à bout de ſon deſſein, prit avec lui la troupe réglée, & par le grand chemin de la Bocchetta il marcha droit vers Langaſco, où les mignons qui s'étoient fortifiés dans une maiſon étoient attaqués par les ennemis & ſe défendoient depuis pluſieurs heures avec beaucoup de courage. Il falut d'abord pendant quelque tems faire un feu fort vif ſur les aggreſſeurs pour les obliger à ſe retirer, ce qu'ils firent en évacuant ce poſte important. Après ce ſuccès les Génois ſe rendirent maitres le même jour & rentrérent dans les poſtes qu'ils occupoient auparavant, à la réſerve de celui de la Serra, qui ayant été entiérement brûlé par les ennemis fut repris le jour ſuivant ſans aucune difficulté, après que les troupes eurent pris le repos convenable. Si juſqu'alors le Patrice Pinelli s'étoit diſtingué dans toutes les occa-

ſions, il ſe ſignala particuliérement dans celle-ci, autant par les prudens arrangemens qu'il prit que par le courage avec lequel il les exécuta; & le Commiſſaire général Baſadone ne s'acquit pas moins de loüanges ce jour-là par ſa valeur que par ſa ſage conduite. Les ennemis réduiſirent en cendre cette journée *Paueto*, *Fumeri*, *Iſoverde* & pluſieurs maiſons de payſans dans les différens endroits par où ils paſſérent; & cette entrepriſe leur couta plus de quatre cent hommes tués ſur la Secca, à Ponte Decimo, à Iſoverde, à Langaſco, outre pluſieurs autres qui furent enterrés dans l'égliſe de ce dernier endroit, d'autres qui furent jettés dans des puits ou cachés ſous la paille & ſous le fumier dans les écuries, & un grand nombre de bleſſés qui furent tranſportés dans les hôpitaux qu'ils avoient établis à Novi. La perte des Génois ne fut que de vingt-ſept ſoldats ou payſans, qui demeurérent ſur le champ de bataille, ou qui furent bleſſés. Les habitans d'Iſoverde ſe diſtinguérent également au commencement & pendant la durée de l'attaque, & n'em-

n'empêchérent pas ſeulement les ennemis d'aller plus avant, mais encore les pourſuivirent & les inquiétérent beaucoup dans leur retraite. La nouvelle de cet heureux ſuccès étant parvenüe à la Capitale, & ayant été confirmée par le retour des Patrices & des citoyens qui y étoient accourus en bon nombre pour prendre part à la défenſe commune, la joye fut univerſelle, quoique les Autrichiens fuſſent reſtés les maitres des poſtes de Pietra Lauezzara & de Notre Dame de la Victoire, d'où il ne fut plus poſſible de les déloger, quoique les payſans des environs l'entrepriſſent plus d'une fois, leurs efforts étant devenus inutiles par la promtitude avec laquelle ils ſe fortifiérent dans ces poſtes, & par les ſecours continuels qu'ils retiroient du pays qui étoit derriére eux. Il leur en coûta cependant beaucoup pour s'y maintenir, par la déſertion d'une partie de leurs troupes: mais l'intérêt qu'ils avoient de conſerver ces paſſages qui devoient dans la ſuite leur faciliter le ſiége de la Capitale, fit qu'ils reçurent ordre d'y faire ferme & de s'y maintenir

tenir quoi qu'il leur en dût couter.

Les Autrichiens & les Piémontois ayant repaſſé le Var comme nous l'avons vû, & ayant abandonné l'entrepriſe qu'ils avoient commencée ſur la Provence, les troupes de l'Impératrice, qui avoient beſoin de repos après ce qu'elles avoient ſouffert dans une campagne faite au milieu de l'hyver, reprenoient le chemin de la Lombardie partagées en pluſieurs diviſions; & déja la plus grande partie avoit pris le chemin du Piémont par le Col de Tende, ſuivie du reſte de la troupe, qui le long de la riviére occidentale de Gênes s'acheminoit à ſes quartiers d'hyver par les chemins de Final & de Savone. Les différens corps de troupes qui confinoient les poſtes des Génois fermoient la marche, lorſqu'un de ces corps compoſé de cent ſoixante & dix hommes, moitié troupes réglées & moitié Croates, s'arrêta en un endroit appellé l'Abbaye, où s'étant ſaiſi du palais du Patrice Antoine Raggio, éloigné d'un petit quart de lieüe des cabanes de l'Olba, il commença à s'y fortifier. Le Patrice Chevalier Je-

rôme Balbi en ayant eu avis, fit auſ-
-tôt partir de Voltri Lelio Peretti Ca-
taine du Régiment Corſe Giacomo-
e, le porte-enſeigne Sébaſtien Poli
trente ſoldats de ſa nation, avec
dre de ſe tranſporter à Olba pour re-
nnoitre la vérité de ce qu'on lui a-
it raporté, & avec des inſtructions
latives à ce qu'il devoit faire en cette
ncontre. Cet Officier étant parti,
s'étant aſſuré de la vérité de ce qu'on
i avoit dit, pourſuivit ſa route juſ-
'aux environs de l'Abbaye, & fut joint
chemin par un piquet des ſoldats du
égiment Franceſchi que commandoit
Lieutenant Bacigalupo. Preſqu'au
ême tems il rencontra auſſi le Capi-
ine Giovanetti du Régiment Corſe
incenti que le Patrice Anfran Sauli
ommandant à Maſone avoit envoyé
ec les mêmes inſtructions & avec
ngt de ſes ſoldats & toute la Com-
gnie franche de Barbaroſſa. S'étant
unis en un ſeul corps de troupes ils
erchérent auſſi-tôt les moyens de ti-
r quelque avantage conſidérable de
ccaſion qui ſe préſentoit. Les Au-
chiens au nombre que nous avons dit
occu-

occupoient avec une partie de leurs troupes la place qui eſt devant le Palais, & y avoient élevé pluſieurs barricades; le reſte s'étoit renfermé dans l'égliſe, dans le clocher, dans une maiſon voiſine & dans le Palais même, & avoit tiré une ligne pour communiquer à couvert avec ces différens endroits. Le Capitaine Giovanetti, qui comme le plus ancien avoit pris le commandement de cette troupe, raſſembla auprès de lui tous les Officiers, & ayant avec eux attentivement examiné la poſition & les défenſes des ennemis, comme auſſi la facilité avec laquelle ils pouvoient en peu d'heures recevoir du ſecours de Campofreddo & de Roſiglione qui n'en étoient pas beaucoup éloignés, ils réſolurent unanimément de les attaquer ſans délai. Le nombre des Génois conſiſtoit en quatre-vingt ſoldats de troupes réglées, la Compagnie franche de Barbaroſſa, & environ une centaine de payſans diſperſés ſur les hauteurs voiſines; & quoique l'on fit ſur ces derniers un feu fort vif du clocher & de la maiſon voiſine, ils ne laiſſérent pas que d'attaquer courageuſement de front

ont les retranchemens ; & lorſqu'ils
ı eurent gagné le pied, ils s'y arrê-
rent juſqu'à-ce que toute la troupe
ıt raſſemblée & qu'on eût donné les
:dres néceſſaires pour pourſuivre l'at-
que. Le délai ne fut pas long, &
s retranchemens ayant été emportés
ı ſe rendit maitre de la place où l'on
: priſonniers environ cinquante Croa-
s qui la défendoient. On fut enſui-
inveſtir la maiſon, d'où les enne-
is ayant été chaſſés on pénétra juſ-
ıes dans le clocher par la communi-
ıtion qu'ils y avoient ménagée ; &
mpétuoſité des aggreſſeurs fut telle
ı'en un moment ils obligérent les Au-
ichiens à l'abandonner & d'y laiſſer
:s échelles de bois qu'ils y avoient &
ont les Génois ſe ſervirent pour deſ-
ndre dans l'égliſe. Les ennemis l'a-
ɔient abandonné & s'étoient retirés
ıns le palais par les fenêtres, duquel
ı faiſoient feu ſur les aggreſſeurs qui
étoient poſtés ſur la place dont ils
:noient de ſe rendre maitres. Ces
:rniers ayant donc repris ces mêmes
:helles qu'ils avoient laiſſées dans l'é-
iſe, & les ayant apuyées contre les
fenê-

fenêtres du palais, les Capitaines Peretti & Barbaroſſa, le Lieutenant Bacigalupo & les deux Enſeignes Poli & Mercantei furent les premiers à y monter, ſuivis de quelques ſoldats qui coururent ouvrir la porte au reſte de la troupe qui y entra auſſi-tôt. Les ennemis étonnés d'une auſſi grande hardieſſe, ſe rendirent ſans faire aucune réſiſtance, & demeurérent priſonniers au nombre de cent-ſoixante-trois, y compris cinq Officiers, & entre ceux-ci deux Piémontois que le hazard y avoit conduits & qui furent menés à Gênes le jour ſuivant avec le reſte de la troupe. Ils y perdirent encore huit hommes, & toute l'action ne coûta aux vainqueurs que deux ſoldats tués & deux payſans bleſſés.

Toutes les preuves de courage que les ſujets de la République avoient données juſqu'alors, & qui avoient produit tous les heureux ſuccès que nous venons de voir, n'étoient pas encore ſuffiſantes pour calmer les inquiétudes du Gouvernement, qui, conſidérant les forces ſupérieures des ennemis, prévoyoit tous les dangers qui les menaçoient,

ient, & mettoit tout en œuvre pour
s prévenir & pour y aporter le re-
éde convenable. La Cour de Vien-
ſouverainement irritée de la révo-
tion de la Capitale, qui avoit entié-
ment fait changer les choſes à ſon deſ-
antage, paroiſſoit diſpoſée plus que
nais à vouloir en marquer ſon reſſen-
nent; & les nouvelles que l'on rece-
it de tous les côtés ne parloient que
la volonté déterminée où elle étoit
faire le ſiége de Gênes, & des or-
es réiterés qu'elle donnoit à cet effet.
es ennemis ſe voyoient tous les jours
is en état de l'entreprendre, vû l'aug-
entation de leurs forces qui croiſſoient
r le retour de leurs troupes de la
ovence, avec leſquelles ils ſe fla-
ient d'accabler la République avant
ie ſes Alliés puſſent accourir à ſa dé-
ſe, ſoit parce que ces mêmes Al-
s n'avoient pas encore raſſemblé tou-
s leurs troupes, ſoit par la difficulté
'ils trouveroient à avoir du fourage
ns une ſaiſon prématurée & à for-
er des magazins dans la riviére du
nant dont les Piémontois étoient en-
re les maitres, ſoit enfin par les dif-
ficultés

ficultés qu'ils rencontreroient à tranſporter leurs proviſions par la voye de la mer, empêchés par les vaiſſeaux Anglois, maitres abſolus non-ſeulement de la côte, mais encore de toute la Mer Méditerranée. Toutes ces réflexions ne laiſſoient pas que d'agiter auſſi le peuple de Gênes; & il y en avoit qui ne voyant point arriver les ſecours que les Officiers François débarqués dans leur port depuis quelque tems avoient fait eſpérer devoir bientôt paroitre, craignoient que leurs eſpérances ne fuſſent fruſtrées, & quoique l'on entendit ſouvent répéter la nouvelle que l'on préparoit en Provence un corps de ſix mille hommes de troupes Françoiſes & Eſpagnoles deſtiné à être tranſporté à Gênes, cependant le tems qui s'étoit écoulé depuis que ces bruits couroient, faiſoient craindre à quelques-uns, ou que les François ne fuſſent pas encore en état de ſe paſſer d'un corps de troupes auſſi conſidérable, ou qu'ils n'en fuſſent empêchés par les ennemis qui occupoient les iſles de Sainte Marguerite & de Saint Honorat, & qui par-là ne mettoient pas

as un petit obſtacle aux embarque-
ıens que l'on vouloit faire partir de
ette côte. Dans cette agitation d'eſ-
rit & dans ces incertitudes le Gouver-
ement crut qu'il étoit à propos de ſol-
citer & de preſſer les ſecours que l'on
voit promis en envoyant à l'Infant
ıom Philippe & aux deux Généraux
ne perſonne qui leur expoſat au vrai
état des choſes & le beſoin où l'on
oit dans Gênes d'un promt ſecours,
qui en même tems fit part à la Ré-
ıblique de tout ce qui ſe paſſoit du
ôté de la Provence, d'où l'on ne re-
voit que rarement de nouvelles dans
s triſtes conjonctures, où le moindre
vis devenoit utile & de conſéquence
our prendre les arrangemens néceſſai-
s & convenables pour tranquilliſer le
euple. On choiſit pour remplir une
ommiſſion ſi eſſentielle & ſi preſſante
Patrice Auguſtin Lomellino, qui
ıelques années auparavant avoit été
ıvoyé à Paris en qualité d'Envoyé
traordinaire, & y avoit réſidé pen-
ant quatre ans avec la réputation d'un
udent & ſage Miniſtre. Il s'embar-
ıa donc au commencement de Mars
avec

avec toute la diligence & la promtitude qu'exigeoit le cas preſſant des affaires, & ayant mis pied à terre à Antibes, il ſe rendit auſſi-tot à Brignole, où étoit pour lors le quartier général du Maréchal de Belliſle, auquel il expoſa en détail le ſujet de ſon arrivée & de ſa commiſſion, & qui lui répondit que non-ſeulement la Cour de France perſévéroit dans la ferme réſolution de ſecourir puiſſamment la République & de la mettre en état de ſoutenir la généreuſe réſolution qu'elle avoit priſe; mais même que le corps de troupes deſtiné à ce ſecours étoit prêt à partir, & n'étoit retenu dans les ports que par les vents contraires. En effet le dix-ſept de Mars une partie du convoi partit de Toulon, eſcorté par la frégate nommée *la Flore* que montoit le Marquis de Mauriac Maréchal de Camp deſtiné pour commander les troupes que l'on devoit raſſembler aux environs de Gênes. On n'en eut aucune nouvelle ſûre depuis ſon départ juſqu'au dix-neuf à l'entrée du jour, que la frégate parut près du port de la Capitale, & ſur laquelle on fit feu du canon

canon de la Place, comme n'ayant pas d'abord répondu aux ſignaux que lui avoient fait les poſtes avancés; mais ayant été reconnüe pour amie, elle pourſuivit ſon entrée dans le port où débarquérent au Pont Royal, le Commandant, Monſieur de Renauldin Major Général, le Chevalier de Belois deſtiné à faire les fonctions de Maréchal Général de Logis, & quelques autres Officiers, qui furent reçus par un peuple nombreux accouru à cette agréable nouvelle, qui n'occaſionna pas peu de joye dans l'eſprit de chaque particulier, & qui fut encore augmentée preſqu'en même tems par l'arrivée du Régiment Royal Italien & des autres troupes qui ſuivirent de près. Dans le même tems que cette premiére partie du convoi partit de Toulon, la ſeconde ſortit du port de Marſeille eſcortée par une barque armée en guerre & commandée par le Marquis de Levi; mais comme un des mâts de cette barque ſe rompit preſque au ſortir du port, elle fut obligée de retourner en arriére, & ne put arriver à Gênes que le 6 Avril ſuivant, avec les troupes

qu'elle conduiſoit, ſous les ordres du Comte de Lannion Brigadier. La joye que cauſa l'arrivée du ſecours ſi attendu & ſi déſiré, fut beaucoup diminuée par la nouvelle que l'on reçut que quelques bâtimens de tranſport étoient tombés entre les mains des Anglois avec les troupes qui y étoient embarquées, & que les autres s'étoient réfugiés ou dans les ports d'où ils étoient ſortis, ou dans ceux de la Corſe, ou le long de la riviére orientale de Gênes, vivement pourſuivis par les ennemis juſques ſous le canon d'une batterie que l'on avoit élevée un peu auparavant à Seſtri du Levant, ſous laquelle ſe retirérent deux barques, dont les troupes qu'elles contenoient pourſuivirent leur route par terre juſqu'à Gênes. Peu de tems après on aprit qu'il étoit arrivé au Golfe de la Spezia une partie des troupes Eſpagnoles, & avec elles le Marquis de Taubin Maréchal de Camp deſtiné pour les commander; mais on reçut encore la triſte nouvelle qu'une partie conſidérable du Régiment d'Afrique envoyé à Gênes par le Marquis de La Mina

Mina étoit auſſi devenüe la proye des vaiſſeaux Anglois. Quoique le ſecours que l'on attendoit fût diſperſé, comme nous venons de le voir, & qu'il n'en fût arrivé dans la Capitale qu'une partie qui ne formoit pas la moitié de ce que l'on attendoit, cependant le courage des habitans ne laiſſa pas de prendre une nouvelle force & une nouvelle vigueur, & ils eſpérérent dès-lors de pouvoir facilement réſiſter aux entrepriſes & aux efforts de leurs ennemis, contre leſquels on continuoit avec une extrême diligence les travaux que l'on avoit déja commencés; & même on en entreprit de nouvaux, ſelon que les Généraux & les Ingénieurs François les jugeoient convenables ou néceſſaires.

L'on penſoit alors & l'on parloit différemment, ſelon les nouvelles différentes que l'on recevoit des projets & des deſſeins des Autrichiens. D'un côté on ſçavoit que la Cour de Vienne déſiroit avec empreſſement que l'on fit le ſiége de Gênes, & que l'Impératrice montroit peu ſatisfaite de la lenteur avec laquelle ſon armée ſe diſpoſoit à

l'entreprendre. De l'autre on n'ignoroit pas que le Comte de *Schulembourg* Général d'artillerie député au commandement & à la direction de ce ſiége, & avec lui les premiers Officiers de l'armée, prévoyoient & même avoient repréſenté les obſtacles qui ſe rencontroient dans cette exécution, n'ayant qu'une armée bien inférieure en nombre au beſoin, déja fatiguée par les Campagnes précédentes, conſidérablement diminuée par tout ce qu'elle avoit ſouffert, & qui auroit encore à ſouffrir davantage ſi on la conduiſoit dans des montagnes ſtériles par leur nature & incapables de fournir à une armée les proviſions & les vivres néceſſaires, qu'il faudroit faire venir de Lombardie ſur des chariots ou ſur des mulets, ce qui occaſionneroit des dépenſes immenſes. Il faloit de plus une quantité prodigieuſe de munitions de guerre & une artillerie nombreuſe pour entreprendre le ſiége d'une Place qui en étoit extrêmement bien fournie, & dont le tranſport devoit rencontrer des difficultés preſque inſurmontables. D'ailleurs on ne pouvoit pas douter que la République ne reçût de

le tems en tems de nouveaux ſecours le la part des Couronnes ſes Alliées, ui outre les engagemens pris avec el-e, devoient être jalouſes de conſerver n poſte duquel dépendoit tout le ſuc-ès de la guerre d'Italie; puiſque l'ayant ne fois perdu, l'unique porte qui leur eſtoit pour y entrer leur étoit fermée. Ces conſidérations & le beſoin que les nnemis avoient de renforcer leur ar-née pour s'oppoſer la Campagne ſui-vante aux progrès des François & des Eſpagnols, faiſoient croire à quelques-ns que le ſiége de la Capitale n'auroit plus lieu; lorſque tout-à-coup on vit paroitre dans ſes environs des placards imprimés, dans leſquels on promettoit au nom du Commandant Autrichien ſûreté & protection à tous les payſans qui s'abſtiendroient de prendre les armes; & au contraire on y menaçoit des plus ſévères traitemens ceux qui s'oppoſe-roient au paſſage des troupes Autrichien-nes. On connut par là clairement que l'on vouloit entreprendre ce ſiége, & on ne tarda guères à en apercevoir les funeſtes préparatifs. Mais avant que de commencer le détail des opérations

ſuivantes, je crois qu'il eſt à propos de donner ici une idée ſoit de la ſituation & des fortifications de Gênes, ſoit des poſtes extérieurs qui l'environnent, afin que par cette deſcription le lecteur puiſſe plus aiſément comprendre tout ce qui ſe paſſa dans ce ſiége, qui dura plus de trois mois, & que nous devons bientot détailler.

Cette Capitale eſt ſituée preſqu'au milieu des deux riviéres qui à raiſon de leur ſituation ſont appellées l'une du *Levant*, & l'autre du *Ponant*. Elle s'étend ſur la plaine un peu au-deſſus du niveau de la mer, où tournée du côté du Midi & de l'Occident, elle a devant elle un port d'une étendue conſidérable en forme de demi-cercle, renfermé & défendu par deux Môles d'une longueur & d'une ſtructure admirables, qui ſe détachant l'un du pied de la Lanterne, & l'autre du côté oppoſé ſur la gauche, viennent former l'embouchure du port, & peuvent par leur groſſe & nombreuſe artillerie en défendre facilement l'entrée. Au dehors du port on voit des deux côtés deux nombreuſes batteries à fleur d'eau qui empê-

pêchent aux bâtiments ennemis de s'aprocher. L'autre partie de la ville eſt ituée ſur des collines & ſur le panchant les petites montagnes qui l'environnent & qui en forment préciſément la nouvelle enceinte. Le ſommet de ces montagnes peut être regardé comme deux ignes droites par le peu d'angles & le peu d'inclinaiſons qui s'y rencontrent; elles viennent ſe joindre au-deſſus de a ville dans un endroit que l'on nomme l'*Eperon*, où elles forment un angle ſaillant d'environ ſoixante degrés, dont l'un des côtés regarde le Ponant & l'autre le Levant. Le premier appuïe ſa gauche près de la mer dans l'endroit d'où l'on ſort de la ville par la porte appellée de *la Lanterne*, & dont e ſommet s'étend par une montée continuelle & de tems en tems fort rapide, uſques au plus haut de l'éperon, laiſſant en dehors devant ſoi le gros & magnifique bourg de St. Pierre d'Arêne, e torrent & la Vallée de Polcevera. Le ſecond côté, qui couvre la partie de la ville qui eſt au Levant, regarde la Vallée & le torrent de Biſagno, appuïant ſa droite ſur la petite plaine où

eſt ſitué le bourg de Biſagno, & étend ſa gauche par une montée continuelle juſques au ſommet de l'Eperon dont nous venons de parler, & où les deux chaines de montagnes viennent ſe joindre. Sur le même niveau, & au delà de la plaine de Biſagno dont le diamètre peut être de huit cent pas, l'on voit la hauteur de Carignano, qui côtoyant le torrent environ pendant ſix cent pas va ſe terminer à la mer préciſément à l'embouchure du torrent. De là la muraille continuant ſur des rochers eſcarpés le long de la plage va enfin ſe terminer à cette partie de la côte qui rentre en terre ferme, où eſt ſitué l'ancien Môle qui forme le commencement du port. A la pointe du quartier de Carignano, comme dans le reſte de la côte qui s'étend juſqu'au vieux Môle, on y voit pluſieurs batteries de groſſe artillerie, ſoit en canons, ſoit en mortiers, placées dans les endroits qu'on a jugé les plus propres & les plus convenables. Sur le ſommet des montagnes dont nous venons de parler ſont élevées les fortifications de la ville que l'on appelle les nouvelles murailles pour

les

es diſtinguer des anciennes intérieures, ui ſeules renfermoient auparavant la ille, & qui ſubſiſtent encore, quoique on en faſſe aujourd'hui peu de cas pour a défenſe de la place. A meſurer les nurailles extérieures depuis la porte Romaine juſqu'à l'Eperon, & de là uſques à la porte de la Lanterne, ſans comprendre le tour du port, on y ompte près de trois lieües communes le France. Dans cet ouvrage digne l'admiration l'Auteur a ſçû à propos rofiter de l'avantage du terrain, tanôt en occupant toutes les hauteurs, tanôt en les renfermant dans l'enceinte, & laiſſant partout dans l'extérieur les nontagnes les plus rapides, & par leſquelles on parvient plus difficilement uſqu'aux murs. Comme la croupe de es montagnes eſt preſque par-tout ort étroite, & que le terrain eſt fort négal eu égard à la quantité de pieres & de rochers qui le compoſent, la lus grande partie des fortifications conſiſte en des poſygones qui n'ont que le aſtion avec des flancs fort courts, & a courtine avec le chemin couvert ſi as, qu'il couvre à peine le pied de la

muraille. Ce défaut quoique très eſſentiel en tout autre cas ne l'eſt cependant pas pour une Place pour le ſiége de laquelle l'aggreſſeur n'a point d'endroit à pouvoir élever des batteries, ni de terrain propre à ouvrir & à conduire les tranchées; il n'y a que le ſeul fond de Biſagno ſitué entre la hauteur de Carignano & le commencement de la montagne qui s'étend juſqu'à l'éperon que l'on appelle le *Zerbino*, qui ne ſoit pas de cette nature. Les aſſiégeans à la vérité ont l'avantage de le dominer de pluſieurs hauteurs qui lui ſont oppoſées; mais en revanche cette partie eſt fortifiée par trois polygones parfaits, munis de contrefaces, de demi-lunes & d'un bon chemin couvert qui empêche d'enfiler les traverſes. Cet ouvrage eſt encore défendu par le feu des deux hauteurs de Carignano & du Zerbino, qui des deux côtés prennent l'ennemi en flanc à meſure qu'il s'approche de la paliſſade. Dans toute cette enceinte que nous venons de décrire il n'y a qu'un ſeul ouvrage extérieur que les habitants appellent vulgairement la tenaille, & que l'on pourroit plutôt appeller un ouvra-

vrage à corne, ſitué ſur une hauteur qu'il n'étoit pas poſſible de renfermer dans l'enceinte des murailles, & qui ourné du côté du torrent de la Polcevera en domine une grande partie. Sa ituation eſt des plus avantageuſes; & omme il ſe trouve environné de rohers fort eſcarpés, l'approche en eſt xtrémement difficile, outre que ſes ôtés ſont défendus par le feu de la Plae dans la partie où elle en eſt domiée, & qu'il ſeroit aiſé par là d'empêher à l'ennemi de s'y établir quand même il viendroit à s'en rendre maie. Les fortifications de la ville de Gênes ont généralement l'avantage conſiérable de pouvoir par-tout oppoſer ux aſſiégeans une artillerie & plus nomreuſe & plus étendue que celle qu'ils euvent mettre en batterie contre la vil, puis qu'il eſt facile aux aſſiégés d'enoyer par-tout où ils peuvent être atqués juſqu'à cent cinquante piéces de non, & que les ennemis ne peuvent s facilement employer le mineur, oiqu'il pût commencer ſon ouvrage plusieurs endroits à couvert, mais utilement eu égard à la dureté de la

pierre vive & du roc que l'on rencontre par-tout.

Si les fortifications de Gênes ſont reſpectables par elles-mêmes, elles le ſont encore davantage par la ſituation du terrain extérieur, puiſque tout le pays eſt ſemé aux environs de montagnes fort élevées pour la plupart, & dont les chemins ſont extrémement ſcabreux & difficiles. Les deux torrents de Biſagno & de la Polcevera ont leurs ſources dans les Appennins environ à quatre lieües de la mer, où ils vont ſe jetter l'un à la droite & l'autre à la gauche de la ville. Ils forment deux vallons, & ſéparent les montagnes de façon que l'on peut les conſidérer comme une chaine ou une ſuite de hauteurs qui commencent au haut des Appennins, & viennent enſuite ſe terminer à la mer. Cette chaine de montagnes qui s'étend entre les deux torrents, prend ſon origine près de la riviére Serivia, du côté des hauteurs de la Crocetta d'Orero & du mont Creto, où elles ſont d'une largeur conſidérable; De là elles ſe terminent en une pointe qui va aboutir à l'endroit des fortifications que l'on ap-

ppelle l'Eperon, où elles ſe diviſent n deux branches qui forment les hauteurs ſur leſquelles ſont aſſiſes les murailles de la Capitale. Les poſtes les lus importans de ce côté là ſont les leux montagnes appellées *des deux frées*; elles ſont paralléles & à peu près le la même élévation & placées directement devant l'Eperon à un quart de ieüe de diſtance. Au-deſſus de ces deux ontagnes & à la portée du canon l'on oit une autre montagne plus élevée n forme de cône, que l'on appelloit utrefois *le Coteau*, & que l'on nomme ujourd'hui le *Diamant*, au pied duuel ſont les deux villages de Caſanova t de la Torrazza, où eſt un chemin raticable qui communique avec les eux vallées de la Polcevera & de Bigno. Du ſommet des montagnes voines paroiſſent ſe détacher pluſieurs aes collines extrémement rapides, qui ont ſe terminer au fond des deux valons dont nous venons de parler, & u'il eſt impoſſible de monter en droiire par les rochers & les précipices u'on y rencontre. Entre Bolzanetto t Caſanova on trouve une chaine de col-

collines de la même nature, qui ſont preſqu'inacceſſibles, pour avoir devant elles la chute des eaux de la Torrazza, & de l'autre côté le torrent de la Secca. L'on voit auſſi une pareille ſuite de collines entre les montagnes des deux fréres & Saint Gottard, qui reſſemblent aux premiéres, auſſi-bien que la côte de Rivarola dans la vallée de la Polcevera. A la gauche du Biſagno ſont les montagnes de Capenardo, Fontaneggi, Faſce, Serra di Bavari, Monte di Ratti, Monte Zignano, Quezzi, Notre Dame du Mont, & le Bourg d'Albaro, qui forment des endroits importans & remarquables. La partie des montagnes de Faſce, de Capenardo & quelques autres que l'on voit à la ſource du torrent Biſagno, d'un côté ſe perdent dans les Appennins; celles qui ſont au Levant s'étendent juſques à la mer du côté de Recco & de Nervi; & la partie de ces mêmes montagnes qui regarde la ville vient ſe terminer à une vallée que forme le torrent appellé Sturla, qui prend ſa ſource à Bavari, & va ſe jetter dans la mer à Quarto, à une lieüe environ de la ville. Toutes ces mon-

ta-

agnes qui du côté de la vallée de Bi-
agno ſont preſqu'inacceſſibles, ne laiſ-
ent pas que d'être très peuplées, quoi-
qu'elles ne produiſent que du pâturage
& des chataignes. La montagne de Rat-
i, la plus élevée des environs, & qui
ſt renfermée entre Biſagno, la Sturla
& la mer, domine non ſeulement le
ond du torrent Biſagno & la Serra di
Bavari, mais encore la vallée de la Stur-
a & les hauteurs de Lupa amara & de
Quezzi, n'étant qu'une continuation
le la même vallée, par le moyen de
elle de Maraſſi qui n'eſt partagée &
nterrompuë que par Notre Dame du
Mont, & qui va ſe terminer en pointe
ans le bas de Biſagno dominée par le
anon de la ville. Notre Dame du
Mont où eſt un Couvent de Cordeliers
e l'Obſervance, eſt ſituée ſur une hau-
eur vis-à-vis la partie des fortifications
ue l'on appelle le Zerbin, & qui n'en
ſt éloignée que de la portée du canon.
Cette montagne eſt beaucoup moins é-
evée que celle de Ratti, avec laquelle
lle communique par une crête fort
troite & d'un difficile accès par les
ontées rapides qui l'environnent; ce
poſte

poſte domine une grande partie du bourg d'Albaro ; toute la vallée de Maraſſi & le fond du Biſagno qui le ſépare de la ville, n'ayant ſur ſon ſommet qu'une petite plaine où eſt placé le Couvent dont nous venons de parler. Albaro ſitué aux pieds de ces montagnes s'étend entre le Biſagno & la Sturla juſques à la mer, & peut être regardé comme un fauxbourg de la ville, par la quantité de maiſons de plaiſance & d'habitans qui le compoſent ; ſa hauteur eſt preſqu'égale à la partie de la ville que l'on appelle *Carignano*, vis-à-vis de laquelle il eſt placé, & dont il n'eſt ſéparé que par le torrent de Biſagno. Ce quartier eſt rempli de vallons & de collines, qui vont pour la plupart ſe terminer à la mer, où eſt une nombreuſe batterie de canons élevée depuis peu pour éloigner davantage l'ennemi de cette côte, & que l'on nomme de *St. Nazaire*, du nom de l'Egliſe de ce Saint à laquelle elle eſt contiguë. La vallée de la Polcevera (unique chemin par où les chariots peuvent venir de la Lombardie à Gênes par le détroit de la Bocchetta) eſt bordée ſur la droite par la

montagne de Notre Dame de la Gar-
e juſques à Figino, & de là en deſ-
ndant vers la mer par la colline de la
ierge couronnée & le commencement
a bourg de Cornigliano. Sa gauche
t bornée par les panchans des monta-
nes de la Torrazza & des deux fréres,
us bas par le pied des montagnes ſur
ſquelles ſont élevés les murs de la vil-
, par la colline de Belvedere, & le
nd par le gros bourg de St. Pierre
Arêne. Un torrent du même nom la
rcourt & la partage par le milieu a-
ès avoir pris ſa ſource au milieu de la
ontagne de la Bocchette d'une ſource
ondante appellée *la ſource verte* que
n voit ſourdre au village d'Iſouerde.
entot après il reçoit dans ſon lit le
nal de Ricco, le torrent Ramairone,
n ſur la droite & l'autre ſur la gau-
e, les eaux du torrent de la Secca,
au-deſſous pluſieurs autres ruiſſeaux
oins conſidérables, qui conjointement
ec les pluyes & les fontes de neige
font quelquefois groſſir d'une ma-
ére prodigieuſe; enfin après un cours
nviron trois lieües, & après avoir
ſſé ſous un pont de pluſieurs arcs,
il

il va ſe jetter dans la mer entre St. Pierre d'Arene & Cornigliano. Cette vallée eſt extrémement peuplée & ornée de beaux Palais, de Couvents de Religieux, de maiſons de plaiſance, & ſon territoire eſt des mieux cultivé.

Après avoir décrit non-ſeulement les fortifications de la Capitale, mais auſſi les montagnes qui l'environnent, & tous les poſtes remarquables pour les opérations militaires, & qui ſont eſſentiels ſoit pour l'attaque ſoit pour la défenſe de la place, il eſt tems de commencer le narré du ſiége de cette Capitale, dont l'iſſue fixa longtems l'attention de toute l'Europe. Le Comte de Schulembourg Général d'artillerie avoit fixé depuis bien du tems ſon quartier général à Novi, & y avoit raſſemblé toutes les troupes qu'il lui avoit été poſſible, avec une partie de l'artillerie, des munitions & des autres proviſions qui lui étoient néceſſaires. Il ſe mit enfin en marche la nuit du onze Avril avec ſon armée diviſée en pluſieurs colonnes, & qui montoit environ à dix-huit mille hommes. A la pointe du jour la colonne principale

que

que conduiſoit le Général lui-même inveſtit le poſte de la Crocetta d'Orero, & en même tems celui de Montoggio fut inveſti par le Général de Saint André. Les Généraux Sprecher & Maguire deſcendirent dans le même tems, le premier par le chemin où eſt l'égliſe apellée Nôtre Dame de la Victoire, le ſecond par celui de Giochi, & le Colonel Franquin par le chemin qui conduit à Notre Dame de la Garde. Les ſeuls payſans des paroiſſes du Biſagno qui gardoient les poſtes de Montoggio, firent bien quelque réſiſtance, mais obligés par une force ſupérieure à ſe retirer quelque tems après, ils laiſſérent aux aggreſſeurs la liberté de s'avancer juſqu'à un certain endroit apellé vulgairement *Olmo*. Les habitans de la vallée de la Polcevera ſoutenus par quelques petits détachemens de troupes réglées, firent une plus longue réſiſtance, quoiqu'ils ne fuſſent pas attaqués avec moins de vigueur; mais accablés auſſi par le nombre ils furent contraints de perdre du terrain & de ſe retirer dans le meilleur ordre qu'il leur fut poſſible, en faiſant un feu

feu continuel, & en ſe repliant de poſte en poſte juſqu'à Bolzanetto, où ſoutenus par un détachement de troupes Françoiſes qui s'étoit poſté dans ce vieux Château, ils y firent front à l'ennemi. Le Lieutenant Maréchal Prince Piccolomini qui marchoit par le grand chemin de la Bocchette avec la troupe qu'il commandoit, rencontra plus d'obſtacles; car étant arrivé à Langaſco, il trouva dans une maiſon ſur la droite du chemin un corps de Mignons & de troupes irréguliéres à la ſolde de la République, qui s'y étoient fortifiés, & qui firent la réſiſtance la plus vigoureuſe, juſqu'à-ce que l'ennemi ayant ouvert une large brêche dans les murailles avec du canon, ils furent obligés le jour ſuivant de ſe rendre priſonniers de guerre. A meſure que les Génois cédoient du terrain, les Autrichiens s'avançoient, & parvinrent ainſi juſqu'à la Torrazza, où ayant remarqué que ce poſte étoit propre pour donner de là les ordres néceſſaires, comme étant placé à égale diſtance des deux vallées de Polcevera & de Biſagno, & pouvant facilement

ment communiquer avec elles, le Comte de Schulembourg y établit ſon quartier général, laiſſant à Creto ſous les ordres du Général Saint André un corps de troupes pour empêcher que ſon armée ne fût attaquée par derriére. Le jour ſuivant il s'empara de la montagne qui à cauſe de la pointe que forme ſon ſommet eſt apellée la montagne du Diamant, & qui eſt ſituée vis-à-vis celle des deux fréres, qui eſt la plus proche de l'Eperon, & qui va ſe terminer à un petit endroit que l'on nomme Bolzanetto ſur le torrent de la Polcevera. La marche rapide de l'ennemi fit craindre au Marquis de Mauriac de perdre les troupes qu'il avoit envoyées peu de tems auparavant dans le Château de Bolzanetto; il les rapella donc auſſi-tôt, & elles furent ſe joindre à leurs corps qui s'étoient retirés dans la ville aux premiéres approches des aggreſſeurs. Les payſans de la Polcevera murmuroient au contraire ouvertement de cette retraite, qui laiſſoit à découvert & à la diſcrétion de l'ennemi non-ſeulement les villages des environs, mais encore tous ceux de la

la vallée ; ils prévoyoient toutes les funeſtes conſéquences qui pouvoient s'enſuivre de l'abandon de ce Château ; ils s'y jettérent donc dedans auſſi-tôt, & firent ſçavoir au Gouvernement qu'ils étoient réſolus de s'y défendre ſeuls, ſi on vouloit bien leur envoyer les munitions néceſſaires. Ayant donc été pourvûs de proviſions de bouche & de guerre, non-ſeulement ils eurent le courage de s'y maintenir pendant quelques jours, mais même d'entreprendre d'autres opérations ſous la direction du Patrice François Grimaldi, & de retarder les progrès de l'ennemi en le chaſſant tantot d'un poſte & tantot d'un autre.

Lorſque les troupes Françoiſes eurent abandonné le Château de Bolzanetto, les troupes Génoiſes, qui s'étoient précédemment établies à Voltri, furent obligées de s'aprocher de la Capitale pour ne pas être coupées par l'ennemi ; & quoique la marche de ce dernier occaſionnat quelque émotion dans l'eſprit des citoyens, ils ne laiſſoient pas cependant de ſe diſpoſer à faire la réſiſtance la plus vigoureuſe.

Ils

Ils étoient animés non-ſeulement par la crainte des derniers malheurs qu'ils ſçavoient bien devoir leur arriver ſi la ville retomboit entre les mains des Autrichiens, mais encore par l'eſpoir d'être bientôt ſecourus & renforcés par les troupes Françoiſes & Eſpagnoles que l'on attendoit de la Provence, & par l'eſpérance qu'ils avoient d'aprendre bientôt que le reſte de l'armée des deux Couronnes ayant repaſſé le Var, s'avançoit par la riviére du Ponant. En ce cas on ne doutoit pas que les ennemis ne fuſſent obligés de ſe retirer des environs de Gênes pour accourir à la défenſe des Etats du Roi de Sardaigne, puiſque de leur conſervation dépendoit celle de tout ce que l'Impératrice poſſédoit en Italie. Pour tirer avantage de ces ſecours qu'on attendoit, il faloit néceſſairement retarder le plus qu'il ſeroit poſſible les opérations des aggreſſeurs, & gagner le plus de tems que l'on pourroit, en leur diſputant le terrain pied à pied. A cet effet le Commiſſaire général Cattaneo ne pouvant plus ſe maintenir à Morazana après l'aproche du Général de Saint

Saint André, avoit transferé ſon quartier au Couvent de Notre Dame du Mont, tandis que quelques troupes réglées de la République jointes à quelques habitans de la Capitale s'étoient ſaiſis de la montagne des deux fréres ſous les ordres du Patrice Pierre Marie Canevari, auxquels on joignit autant de troupes Françoiſes que leur petit nombre pouvoit le permettre ſous les ordres du Marquis de Roquépine. Ce poſte qui couvroit à propos cette partie la plus élevée de la ville que l'on apelle l'Eperon, comme nous l'avons vû par raport à la pointe qui le termine, & contre lequel les ennemis paroiſſoient diriger toutes leurs vües, comme le poſte le plus important, fut auſſi-tôt fortifié du mieux qu'il fut poſſible. Pour cet effet le douze Avril au ſoir le Marquis de Mauriac avoit fait demander au Gouvernement des troupes & un nombre plus conſidérable de citoyens, avec quelques outils propres à remuer la terre, pour mettre ce poſte en état de faire une vigoureuſe réſiſtance. Tout ce qu'il avoit demandé lui avoit été auſſi-tôt accor-

accordé, & l'on étoit tranquille ſur la conſervation de ce poſte, lorſqu'à l'entrée de la nuit le Marquis de Roquépine reçut ordre par écrit de ſon Général de ſe retirer dans le chemin couvert de l'éperon, afin de ménager ſa troupe pour la défenſe de la ville. Quelque ſurpris qu'il fût de cet ordre, il ne laiſſa pas de ſe mettre en devoir d'y obéir; & quoique le Patrice Canevari lui repréſentât vivement combien ce poſte eſſentiel préjudicieroit à la défenſe de la place s'il tomboit entre les mains des ennemis, il ne jugea cependant pas à propos de s'y arrêter plus longtems, pour ne pas contrevenir aux ordres qu'il avoit reçus. Ayant donc raſſemblé ſes ſoldats, il prit le chemin de l'endroit qui lui avoit été aſſigné: il étoit déja preſqu'arrivé au chemin couvert, lorſqu'il rencontra le Chevalier de Bellois qui faiſoit les fonctions de Maréchal général des Logis, & qui lui repréſenta que le Marquis de Mauriac auroit été charmé s'il avoit pû ſe maintenir dans le poſte qu'il occupoit auparavant, & qu'à cet effet il lui envoyoit un nouveau renfort qui n'étoit

pas fort éloigné. Cette nouvelle députation qui ne marquoit qu'un ſimple déſir du Général comparée à un ordre poſitif du contraire, & reçû par écrit, rendit le Marquis de Roquépine incertain ſur ce qu'il avoit à faire, craignant qu'il n'y eût quelque équivoque; ainſi après quelques débats, & après avoir beaucoup interrogé le Chevalier de Bellois, il aſſembla les Officiers de ſon détachement, & les conſulta ſur la nouvelle qu'il venoit de recevoir & ſur les ordres qu'il avoit reçûs précédemment; il voulut enſuite demander de nouveaux éclairciſſemens au Chevalier de Bellois; mais il étoit déja parti; ainſi pour éviter une plus grande mépriſe il ſe crut obligé d'exécuter le premier ordre qu'il avoit reçû par écrit; il pourſuivit donc ſon chemin, & ayant placé ſa troupe au-dedans des murs de la ville, il fut auſſi-tôt en donner avis à ſon Général. En conſéquence de cette retraite le Commandant du peu de troupes Génoiſes qui étoient dans le même poſte, pour ne pas y demeurer inutilement ſeul, envoya informer le Gouvernement de ce qui ſe paſſoit, & reçut

çut auſſi quelques heures après l'ordre pour ſe retirer. Le bruit s'étant répandu le lendemain au matin que ce poſte avoit été abandonné, les citoyens en furent dans la plus grande conſternation; ils réfléchiſſoient ſur les funeſtes conſéquences qui pouvoient s'en ſuivre, & ſurtout le bas peuple naturellement ſoupçonneux & craintif murmuroit beaucoup, ſe méfiant de l'intention des François, & ſe rapellant en cette occaſion ce qui s'étoit paſſé au mois de Septembre précédent, lorſque l'armée combinée s'étant retirée, la République ſe vit abandonnée en proye à ſes ennemis, nonobſtant les promeſſes réïterées de la ſecourir & de la défendre que lui faiſoient continuellement les Généraux des deux Couronnes. Ces réflexions faillirent à occaſionner quelque révolution dans la Ville, & toute l'attention des Colléges étoit de la prévenir, lors qu'inopinément on vint leur demander le plus de troupes Génoiſes qu'il ſeroit poſſible de donner pour tâcher de reprendre le poſte que l'on venoit d'abandonner, & que les François eu égard à ſon importance,

étoient déterminés de recouvrer, quoi qu'il leur en dût couter. A peine les Colléges eurent-ils accordé cette demande, & donné les ordres néceſſaires pour l'exécuter, qu'on aprit que le Marquis de Roquépine avoit repris le poſte à la tête de ſon premier détachement, & en avoit chaſſé quelques Croates qui y étoient deſcendus pendant la nuit de la montagne voiſine du Diamant. Cette nouvelle rétablit le calme dans la ville que la retraite précédente avoit allarmée, & l'on penſa auſſi-tôt à fortifier ce poſte par des retranchemens & des redoutes que l'on garnit de quelques petites piéces de canon, & à élever le terrain au dehors en forme de tranchée pour couvrir une poſition de ſi grande importance. On commença tous ces ouvrages le même jour, & on convint qu'à l'avenir on y tiendroit un nombre ſuffiſant de François & d'Eſpagnols commandés tour à tour par un Colonel ou un Brigadier, avec le plus de citoyens que l'on pourroit y raſſembler; qu'un Aide Général de la Répubique y commanderoit en premier, & qu'il ſeroit relevé toutes les vingt-quatre heures par un

un autre Aide Général comme lui. Cette Charge fut d'abord conferée aux Patrices Jean-Charles Pallavicino, Felix Balbi, Nicolas Giovo, François Grimaldi, Jean-Jaques Grimaldi, & Ambroiſe Centurioni, dont les deux derniers quoiqu'ils fiſſent leur réſidence depuis quelque tems le premier à Veniſe & le ſecond à Paris, préférant l'amour de la Patrie à toute autre affaire, & cherchant à ſe ſignaler pour ſa défenſe, s'y étoient rendus auſſitôt qu'ils avoient apris le péril qui la menaçoit. Mais comme le nombre de ces Patrices ne ſuffiſoit pas pour remplir tous les emplois & les fonctions dont ils étoient chargés, on leur donna dans les ſuites pour Adjoints les Patrices Charles Spinola, Paſchal Spinola, & François Marie Franzone. Comme la retraite des François du Mont des deux fréres avoit obligé en même tems les Génois d'abandonner le poſte du Couvent de Notre Dame du Mont, pour ne pas y demeurer à découvert & ſans aucun moyen de s'y ſoutenir, ce qui avoit occaſionné le matin bien du déſordre & du trouble

dans la Vallée du Biſagno ; ainſi le recouvrement du premier poſte donna lieu à la repriſe du ſecond, ce qui aſſura la communication entre la ville & les habitans d'une bonne partie de cette Vallée. Ce qui ranima encore le courage & les eſpérances de chaque citoyen fut la nouvelle que l'on reçut quelque tems après que les Commiſſaires de la République avoient raſſemblé à la Scoffara un Corps d'environ trois mille cinq cent payſans ſortis de leurs maiſons & de différens endroits de la riviére du Levant, & que pluſieurs autres étoient en chemin pour ſe rendre au même endroit. On dépêcha auſſi-tôt pour ſe mettre à leur tête, le Patrice Pierre Marie Canevari, ſur le courage & la valeur duquel on comptoit beaucoup, à qui on donna en même tems un petit corps de troupes réglées & une quantité convenable de proviſions de bouche & de munitions de guerre pour pouvoir ſubvenir au beſoin des habitans de cette côte. Ces payſans ſe ſignalérent ſouvent dans les rencontres preſque continuels & dans les fréquentes eſcarmouches qu'ils eurent

rent avec les ennemis, & particuliérement avec leurs troupes irréguliéres, qui par l'avidité du butin cherchoient à s'avancer tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, brulant & saccageant le pays dans lequel il leur réussissoit quelquefois de pénétrer.

Après avoir fortifié les postes du dehors autant qu'ils pouvoient l'être, on pensa aussi-tôt à pourvoir à la défense intérieure des murailles de la ville, en nommant des Patrices qui veillassent attentivement à leur garde. Les Patrices Paschal Spinola, Felix Balbi, Ambroise Centurione, le Chevalier François de Mari & Jean-Baptiste Torre, furent chargés du soin de la partie qui regarde la Polcevera, où tour à tour ils s'arrêtoient quelques jours. Au côté opposé, c'est-à-dire depuis l'Eperon en descendant le long du torrent de Bisagno, on prépposa les Patrices Constantin Pinelli, & Felix Carega, qui y demeurérent tous les deux jusqu'à la fin du siége, malgré les incommodités qu'ils eurent à y souffrir, & où ils donnérent, chacun dans son district, des preuves continuelles de

leur zèle & de leur amour pour la patrie.

Le premier trouble que l'aproche de l'armée Autrichienne avoit excité ayant été ainſi apaiſé, on jouïſſoit au milieu du bruit des armes, dont étoit environnée la Capitale, de la même tranquillité, & on y voyoit régner le même ordre que l'on peut deſirer dans les tems les plus tranquilles, lorſque le quinze Avril ſur le midi les ennemis qui étoient ſur la montagne du Diamant battirent la chamade, & demandérent à parlementer. Le Marquis de Monti Colonel du Régiment Royal Italien au ſervice de France ſe trouvoit ce jour-là à la tête des troupes Françoiſes & Eſpagnoles ſur la montagne des deux Fréres. Après avoir fait ſuſpendre toute hoſtilité, il envoya auſſitôt ſçavoir ce que demandoient les Autrichiens. Ceux-ci de leur côté envoyérent l'Aide-général Plonquet, qui déclara être chargé de quelques propoſitions qui ſeroient ſans doute agréables à la République, qu'à cet effet il demandoit à s'aboucher avec un de ſes Députés à qui il pût les communiquer;

& ſur la réponſe qu'on lui fit que l'on alloit dépêcher un exprès à la ville, on convint de proroger la ſuſpenſion des hoſtilités juſqu'à ſon retour; mais cet accord ayant déplu à un bon nombre de citoyens qui ſe trouvoient ſur cette montagne, par la crainte qu'ils avoient de quelque ſtratagême de la part des ennemis, qui peut-être ne vouloient ſe ſervir de cette ſuſpenſion que pour acquérir quelque nouvelle connoiſſance, le Marquis de Monti fut obligé de les avertir que l'on ne vouloit point de ſuſpenſion, & que juſqu'au retour de celui qu'on avoit envoyé à la ville on continueroit de faire feu. Le Gouvernement ayant apris que les ennemis avoient battu la chamade, & les Colléges s'étant aſſemblés extraordinairement après midi, ils députérent le Patrice Jean-Jaques Grimaldi Aide-Général, pour s'informer ſur les lieux de ce qui ſe paſſoit; il partit auſſi-tôt accompagné d'un Député de l'Aſſemblée du Peuple, d'un Officier François & d'un Officier Eſpagnol; & malgré toute la diligence qu'il pût faire il n'arriva au lieu mar-

qué qu'un peu avant dans la nuit. Ayant fait avertir les Autrichiens de ſon arrivée, il s'aboucha avec l'Aide-Général Plonquet, qui lui remit un écrit datté du lieu de la Torrazza le quinziéme Avril, & ſigné par le Général d'Artillerie Comte de Schulembourg, dans lequel étoient détaillées les propoſitions dont il n'avoit d'abord parlé que génériquement lorſque l'on avoit battu la chamade. Cet écrit contenoit » que » toute l'armée de l'Imperatrice qui s'é- » toit avancée aux environs de Gênes » ne tarderoit guère à être jointe par » une nombreuſe artillerie qui étoit dé- » ja en marche; mais qu'avant d'exer- » cer contre cette ville les derniéres » rigueurs de la guerre, on l'exhortoit, » avec tous ceux qui y avoient pris les » armes, de ſe reſſouvenir de la clé- » mence de Sa Majeſté Impériale & » Royale, dont on avoit déja reſſenti » des effets ſi marqués, & du fonde- » ment que pouvoient y faire tous ceux » qui reconnoiſſant leur faute en mar- » queroient du repentir en ſe ſoumet- » tant à leur devoir; que cette Souve- » raine étoit prête de donner à tout le

» mon-

» monde une nouvelle preuve de ſa
» pieté reconnüe, aimant mieux oublier
» ſon juſte reſſentiment que d'en don-
» ner une nouvelle marque par la deſ-
» truction du pays & par la ruine d'une
» des plus belles & des plus floriſſantes
» villes d'Italie : qu'il étoit encore tems
» de recourir à ſa clémence, qu'en ce
» cas, émüe par les ſentimens du Chriſ-
» tianiſme, elle oublieroit volontiers
» toutes les offenſes & les outrages
» qu'elle avoit reçüs, ne deſirant rien
» tant que de conſerver une ville & un
» pays qui demeurant obſtiné juſqu'à
» l'extrémité devoit s'attendre auſſi-tôt
» que l'artillerie ſeroit arrivée à voir
» ſaccager ſes campagnes, réduire en
» cendre ſes villages & enſevelir ſes
» habitans ſous les ruines de la Capi-
» tale, ſouffrant ainſi le juſte châtiment
» qu'auroit mérité ſa perſévérance dans
» ſa faute.

Cet écrit ayant été aporté au Doge cette même nuit, & ayant été communiqué aux Collèges la matinée ſuivante, on ſçut bien-tôt dans toutes les rües de la ville quelle en étoit la teneur; & les citoyens bien loin d'en conce-

voir aucune crainte attendoient avec impatience la réponſe du Gouvernement, faiſant clairement connoitre que le public ſouhaitoit que cette réponſe fût des plus fermes, & marquat la volonté déterminée dans laquelle étoit chaque particulier de ſe défendre juſqu'à l'extrémité. Le Petit Conſeil ayant donc été aſſemblé, & la propoſition ayant été examinée ſelon la teneur des loix, on digera & on dreſſa la réponſe dans un écrit ſigné par le Patrice Jean-Baptiſte Doria, pour lors Général des armes de la République, & qui fut remis à l'Aide-Général Grimaldi, qui accompagné des mêmes perſonnes retourna au même endroit où il avoit reçû l'écrit des mains de l'Aide-Général Plonquet, & lui conſigna celui de la République le dix-neuf. Cette réponſe étoit conçüe dans les termes les plus moderés; elle contenoit: »Que les meſures que la République »avoit été obligée de prendre dans »la guerre préſente, n'avoient eu »pour objet que de conſerver ſes »droits & ſes juſtes poſſeſſions; qu'elle »ne s'étoit jamais éloignée des égards »& des attentions qu'elle devoit aux

» Puiſſances belligerantes ; & qu'il étoit
» notoire à tout le monde comment
» l'armée de l'Imperatrice Reine avoit
» été reçüe dans Gênes le mois de Sep-
» tembre de l'année précédente, & y
» avoit trouvé en tout la déférence la
» plus entiére ; mais que tout le mon-
» de ſçavoit auſſi quels étoient les mo-
» tifs invincibles qui obligeoient la na-
» tion Génoiſe de recourir à l'unique
» & dernier moyen qui lui reſtoit pour
» ſe préſerver d'une ruine entiére qu'el-
» le avoit ſi peu méritée, & qui étoit
» ſi opoſée à la gloire & à la juſtice de
» Sa Majeſté Impériale ; que la ville &
» tous ceux qui y avoient pris les ar-
» mes ne faiſoient autre choſe aujour-
» dhui que de ſe ſervir malgré eux du
» droit que la nature avoit rendu com-
» mun à tous les hommes, c'eſt-à-dire
» celui de ſa propre défenſe ; que dans
» les circonſtances préſentes, comme
» rien n'égaloit la haute idée que la
» République s'étoit formée de l'équité
» de Sa Majeſté Impériale, rien auſſi
» n'égaloit la certitude avec laquelle
» elle étoit perſuadée que ni ſa conduи-
» te précédente ni ſa modération actuel-
» le

» le ne pouvoient être l'objet du juſte
» reſſentiment de l'Impératrice; l'une
» & l'autre n'ayant eu en vüe que la
» conſervation d'une liberté qui lui é-
» toit ſi chère, pour laquelle la Ré-
» publique & tous ſes peuples ne pou-
» voient ſe diſpenſer d'employer tous
» les moyens qui étoient en leur pou-
» voir, en ſacrifiant leurs biens & leur
» vie, ſi le beſoin le demandoit; qu'au
» reſte ils avoient tous une vive con-
» fiance dans la protection de la Reine
» du Ciel & du Dieu des armées, qui
» tient dans ſes mains le ſort des Etats
» & des Couronnes.

Cette réponſe également généreuſe & modérée du Gouvernement fut entendüe des citoyens avec un aplaudiſſement univerſel, & fut admirée des Officiers des deux Couronnes, chacun s'efforçant à l'envi d'en avoir une copie, & dont on envoya pluſieurs exemplaires dans toutes les parties de l'Europe, par les différentes occaſions qui ſe préſentoient de tems à autre. Les ennemis ayant donc perdu toute eſpérance de jetter la crainte dans l'eſprit des citoyens où de les attirer à

un

un Traité par le moyen de la propoſition qu'ils venoient de leur faire, connurent bien qu'ils ne leur reſtoit d'autre parti à prendre que de ſe procurer par la force l'accompliſſement de ce que l'Imperatrice paroiſſoit déſirer ſi ardemment; ainſi ſans perdre du tems, ils ſe mirent en devoir de faire pénétrer un corps de troupes du côté de Seſtri de Ponent, & un autre du côté de Pino, pour ſerrer la place de toutes parts, ce qui occaſionna bien des eſcarmouches avec les payſans des environs, qui ſouvent chaſſoient les aggreſſeurs des poſtes dont ils s'étoient emparés quelques momens auparavant, comme il arriva ſur la montagne de Gazzo, où les ennemis avoient commencé à s'établir. Ils ne rencontrérent pas moins d'obſtacles, & ne réuſſirent pas mieux dans la partie ſupérieure du Biſagno, qui avoit été confiée aux ſoins & à la vigilance du Patrice Canevari: cinquante Huſſars à cheval s'étant détachés du poſte de la Torraza, & s'étant avancés juſqu'à Montoggio dans le deſſein de ſoutenir quelques fourageurs, ils ſe virent ſi vigou-

reu-

reuſement attaqués par trente ſoldats & cinquante payſans qui s'étoient mis en embuſcade, qu'après quelque réſiſtance & la mort de quatorze de leurs compagnons, les autres, à l'exception de quatre qui ſe ſauvérent, furent faits priſonniers de guerre avec l'Officier qui les commandoit. Deux jours après cent Croates s'étant avancés à la pointe du jour, pour attaquer un poſte à Cavazzolo gardé par des payſans, furent obligés de céder à l'opiniâtre réſiſtance qu'ils y rencontrérent pendant plus d'une heure; juſqu'à-ce qu'étant arrivé aux aſſiégés un renfort de quelques autres payſans & de douze ſoldats Génois, les aggreſſeurs furent obligés de tourner le dos & de s'enfuir à la hâte, après avoir laiſſé un Officier & quelques ſoldats tués & quelques autres faits priſonniers; & pour ſe venger de ces différens échecs ils réduiſoient en cendre toutes les maiſons qui ſe rencontroient ſur leur paſſage. Cependant comme les difficultés qui ſe multiplioient tous les jours dans l'entrepriſe du ſiége de Gênes ne diminuoient point l'ardeur avec laquelle la Cour de Vienne

ne le déſiroit, & même l'ordonnoit, ainſi les Autrichiens n'oublioient rien pour faire conduire juſqu'à la Torrazza par le chemin des montagnes la groſſe artillerie qu'ils avoient aſſemblée à Novi & à Voltagio, & travailloient avec une peine incroyable à la conſtruction des chemins par où ils vouloient la faire paſſer. On employoit à cet ouvrage, en qualité d'ouvriers, pluſieurs payſans des Fiefs Impériaux les plus voiſins, & on forçoit auſſi d'y travailler tous les ſujets de la République dont on pouvoit ſe ſaiſir; mais quelques ſoins & quelque diligence qu'on aporta pour venir à bout de cette entrepriſe, le Comte de Schulembourg ayant reconnu l'impoſſibilité qu'il y avoit de la conduire à ſa perfection, ſe détermina à l'abandonner après bien des peines & de la dépenſe, & prit le parti de faire conduire les canons & les mortiers par le chemin ordinaire de la Bocchetta, d'où l'on deſcend facilement juſques dans la Vallée de la Polcevera.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi, & que les Généraux Autrrichiens n'o-

n'omettoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer à reſſerrer la Place de toutes parts, le Duc de Bouflers Lieutenant-Général, Pair de France, Gouverneur de la Flandre Françoiſe, & Chevalier des Ordres du Roi Très-Chrétien, arriva ſubitement le dernier jour du mois d'Avril au matin. Son Prince l'avoit choiſi pour commander les troupes que l'on avoit deja envoyées, & celles que l'on avoit encore deſſein de faire paſſer à Gênes en plus grand nombre, & l'avoit de plus décoré du caractère de ſon Miniſtre Plénipotentiaire auprès de la République. L'arrivée d'un Sujet auſſi qualifié, & à la compagnie duquel étoit, entre les autres Officiers, le Chevalier de Chauvelin Maréchal de Camp, remplit tous les habitans de la joye la plus vive, chacun concluant de cette arrivée combien la Cour de Verſailles prenoit vivement à cœur les intérêts & la défenſe de la Capitale des Génois, dont la conſervation ne contribuoit pas peu à maintenir la tranquillité de la France même, par la facilité que les ennemis auroient eu de porter de nouveau

veau la guerre dans la Provence, s'ils euſſent pû ſe rendre maitres de Gênes, comme l'avoit deja fait voir ce qui s'étoit paſſé l'année précédente. Le même jour après-midi ce Général ſe rendit à l'audience particuliére du Doge, auquel il fit part des ſentimens d'amitié que ſon Souverain conſervoit pour la République, & de la réſolution qu'avoit pris ce Monarque de tout employer pour ſon ſalut, qu'il auroit toûjours en vüe, ſoit pendant la guerre, ſoit dans les futurs Traités de paix. Le Gouvernement attentif à donner des preuves publiques de ſon attention & de ſa reconnoiſſance envers Sa Majeſté Très-Chrétienne, & de l'eſtime qu'il faiſoit du Sujet qui lui avoit été envoyé, & qui réuniſſoit en ſa perſonne tant de caractères diſtingués, fit une députation ſolennelle & extraordinaire de ſix Patrices des plus diſtingués, qui au nom du public furent le complimenter dans la Palais du Duc de Turſi dans la rüe neuve où il avoit pris ſon logement. Le quatre de Mai ſuivant les mêmes Députés s'étant de nouveau rendus chez lui, & l'ayant mis au milieu d'eux pré-

précédés par tous les Officiers François, Eſpagnols & Génois, & ſuivis d'un nombre conſidérable de Nobleſſe qui l'attendoit auprès de l'égliſe de Saint Siro, il ſe rendit à l'audience publique au milieu d'une foule innombrable de peuple. Etant arrivé dans la ſalle du Petit Conſeil, où les Colléges étoient aſſemblés, s'étant placé au milieu du cercle, & s'étant aſſis vis-à-vis du Throne, il prononça un diſcours également juſte & élégant, dans lequel rapellant le courage de la Nation Génoiſe, la conſtance & la fermeté de ſon Souverain à ſoutenir les engagemens qu'il avoit pris avec la République, & l'objet de ſon Ambaſſade, il conclut en démontrant la néceſſité qu'il y avoit de mettre promtement la main à l'œuvre pour la défenſe commune. A ce diſcours prononcé en langue Françoiſe, le Doge répondit en langue Génoiſe, en aſſurant le Miniſtre Plénipotentiaire de la ferme réſolution où étoit la République de remplir exactement de ſon côté ce à quoi elle s'étoit engagée, de la confiance qu'elle avoit dans les ſecours d'un auſſi grand Monarque, dont

il

il lui donnoit un nouveau témoignage en envoyant à ſa défenſe un Sujet doüé de tant de rares prérogatives, & de l'ardeur avec laquelle tout le monde étoit prêt de tout ſacrifier pour le ſalut & la liberté de la Patrie. Ce diſcours terminé, le Duc fut reconduit avec le même cortége juſqu'à la barricade du Palais, où après un court cérémonial de remercimens l'aſſemblée ſe ſépara, & le Duc fut honorer de ſa préſence la lugubre cérémonie dont nous allons avoir occaſion de parler.

Le peu de ſuccès qu'avoient éprouvé les différens corps d'ennemis, qui, comme nous l'avons dit, s'étoient approchés des poſtes confiés à la vigilance du Patrice Pierre Marie Canevari, ne les avoit que plus animés du deſir de l'en chaſſer; ainſi le premier du mois de Mai à la pointe du jour, ils détachérent de leur camp de Creto une colonne d'environ ſix cent hommes compoſée de troupes réglées & de Croates, qui tenant le haut des montagnes vint attaquer ſur les dix heures du matin les poſtes de Monte-Cornaro ſur la gauche: cet endroit étoit

gardé

gardé par deux cent payſans, qui firent d'abord un feu fort vif, & réſiſtérent pendant quelque tems ; mais après s'être défendus courageuſement pendant plus d'une heure, ils furent obligés de céder à des forces ſi ſupérieures & à ſe replier en arriére. Les aggreſſeurs avoient deja paſſé les deux premiéres hauteurs, lorſqu'étant arrivé aux Génois un renfort de cinq cent payſans & de trente ſoldats, ils attaquérent à leur tour les Autrichiens, les chaſſérent des deux hauteurs dont ils venoient de s'emparer, & les pourſuivirent avec avantage pendant plus d'un quart de lieüe. Le même jour vers l'heure de midi un pareil corps d'ennemis qui étoit parti le jour précédent du même camp de Creto, vint camper à Donnetta, village ſitué audeſſus de Torriglia, dans la ſupoſition que le Général de Saint André, avec qui il avoit concerté tous ſes mouvemens, auroit emporté les poſtes de la gauche des Génois, qu'il devoit attaquer à la pointe du jour, ſelon qu'ils en étoient convenus. Ce corps s'avança pour inveſtir les poſtes de Lavagnola

la ſur la droite, gardés par une centaine de payſans, qui après avoir fait toute la réſiſtance que l'on pouvoit attendre de leur petit nombre, ſe retirérent peu à peu juſqu'à la côte de Bozzi, où ayant reconnu la ſituation avantageuſe du lieu, ils y firent halte, & s'étant unis aux habitans de ce village ils firent front aux ennemis & arrêtérent l'impétuoſité de leur pourſuite. La nouvelle de tout ce qui ſe paſſoit étant parvenue au Patrice Canevari, il choiſit mille payſans, les diviſa en deux colonnes égales qui fit couvrir par quelques ſoldats, ſe mit à la tête d'une de ces colonnes, & ſuivant la même côte il attaqua vigoureuſement les ennemis, tandis que l'autre qu'il avoit confiée aux ordres du Capitaine Antoine Marie Bertelli prenoit ſon chemin ſur la gauche & cherchoit à couper la retraite aux ennemis. La vivacité du choc & le bon ordre que gardérent les Génois, ne tardérent guère à produire l'effet qu'on en attendoit, & à faire retrograder les Autrichiens, qui ſe trouvant attaqués par côté & par derriére prirent confuſément & avec précipitation

tion la fuite, & ne s'arrêtérent que lors qu'ils furent à couvert dans le Château de Torriglia. Quoique les vainqueurs n'euſſent eu d'autre perte que celle de deux hommes tués & trois bleſſés, cette victoire fut pourtant achetée bien chérement, par la perte qu'ils firent du Patrice Canevari : enlevé à la fleur de ſon âge, qui à peine outrepaſſoit le quatriéme luſtre, & frapé à la gorge d'un coup de feu dans le tems qu'il combattoit vaillamment à cheval à la tête de ſa troupe & qu'il l'animoit à pourſuivre les fuyards, il tomba à terre, & conſervant juſqu'au dernier ſoupir le zèle le plus ardent pour la gloire & le ſalut de ſa Patrie, après s'être réſigné à la volonté Divine avec une pieté vrayement chrétienne, il ne parut empreſſé pendant le peu de momens qu'il ſurvécut, qu'à inſinuer à ceux qui l'environnoient de faire enſorte de cacher ſa mort aux payſans juſqu'à la fin de l'action, de peur qu'en étant découragés ils ne perdiſſent tout l'avantage qu'ils étoient ſur le point d'en retirer; mais il ne fut pas poſſible de lui obéir en cette occaſion, & de cacher long-

tems

tems le ſort funeſte d'un Sujet qui attiroit ſur lui les yeux de tout le monde par ſa valeur, ſa conduite & toutes les rares prérogatives dont il étoit orné; ainſi les payſans s'en étant bientot aperçus, en conçurent tout-à-la-fois tant de douleur & tant de rage, qu'après cinquante priſonniers qu'ils avoient déja faits ils ne voulurent plus donner quartier à perſonne, mais tuérent dans cette premiére impétuoſité tout ce qui ſe préſentoit devant eux, de ſorte que le nombre des morts fut conſidérable, & qu'on en trouva beaucoup non-ſeulement ſur le champ de bataille, mais auſſi pluſieurs diſperſés dans les boſquets des environs. Le corps du défunt Patrice fut envoyé à la ville, où il rapella par ſa préſence dans l'eſprit d'un chacun le ſouvenir de ſes aimables qualités, & où il reçut un tribut de larmes ſincère & univerſel. Ayant enſuite été tranſporté à la Cathédrale avec une pompe funèbre digne de ſon rang & de ſon mérite, à laquelle aſſiſtérent le Duc de Boufflers & tous les Officiers François, Eſpagnols & Génois, on lui rendit les derniers devoirs au milieu du

concours de tout le peuple. Ce triſte accident ayant laiſſé le commandement de ces quartiers-là entre les mains du Capitaine Antoine Marie Bertelli, qui ayant apris que le quatre au matin un détachement de cinq cent Autrichiens avoit attaqué le poſte de Monte-Cornaro où les aſſiégés faiſoient la plus vigoureuſe réſiſtance; avec la même prudence & le même courage dont il avoit donné juſqu'alors tant de preuves dans les différentes occaſions qui s'étoient préſentées, il fit avancer à propos trois cent payſans & vingt ſoldats contre les ennemis, qui furent encore repouſſés avec perte & obligés de ſe ſauver précipitamment & d'abandonner leur entrepriſe. Le Patrice Auguſtin Pinelli, dont nous avons loüé ailleurs la conduite & le courage, fut deſtiné par le Gouvernement pour remplacer le défunt Patrice Canevari, & arriva ce même ſoir aux environs de Bozzi.

Dès qu'on eut pénétré le deſſein des ennemis, on penſa auſſi-tôt à en prévenir les effets, en fortifiant par de bons retranchemens le bourg de Saint Pierre d'A-

d'Arêne, & en tirant une ligne qui prenant ſon commencement dans l'endroit où la Polcevera ſe jette dans la mer, monta à la gauche du torrent juſqu'au-deſſus de l'ouvrage à corne appellé la Tenaille, & renferma la colline où eſt ſituée l'égliſe de Notre Dame de Belvedere; ce poſte ayant été jugé important pour empêcher les inſultes que de là les ennemis auroient pû faire au corps de la place. Ainſi pour le fortifier davantage on y éleva des parapets, que l'on garnit de quelques piéces de groſſe artillerie; on y poſta quelques piquets de troupes réglées & un bon nombre de payſans; dont on confia la direction & le commandement au Commiſſaire Général Gaſpard Baſadone, qui avoit tranſporté ſon quartier général de la Chartreuſe au Couvent contigu à l'égliſe dont nous venons de parler, dans le tems que les Autrichiens s'étoient avancés & s'étoient emparés des poſtes voiſins de la Chartreuſe. On n'étoit pas moins dans le deſſein de faire conſtruire de nouveaux travaux dans la partie oppoſée d'Albaro, & dans les montagnes au-deſſus du

torrent de Biſagno, qui étoient regardés comme indiſpenſables pour arrêter les progrès des ennemis & les funeſtes effets de la barbarie de leurs troupes irréguliéres, qui réduiſoient en cendre tous les endroits où elles pouvoient pénétrer, comme il venoit d'arriver dans les terres d'Aggio & de Moraſana, dans la derniére deſquelles elles avoient brulé pluſieurs maiſons & pluſieurs moulins appartenants au Patrice Dominique Marie Sauli, dont la maiſon de campagne avoit eu le même ſort que le reſte du village.

La ville ſe trouvoit alors abſolument dépourvüe d'argent, & ne pouvoit plus fournir à de nouvelles dépenſes, après celles qu'elle avoit été obligée de faire précédemment, & les citoyens n'étoient plus en état de débourſer de nouvelles ſommes après celles qu'ils avoient généreuſement fournies juſqu'alors, & après les dommages conſidérables & les pertes de leurs biens qu'ils avoient ſouffertes dans les différens endroits ſujets à la domination des Cours de Vienne & de Turin; à quoi avoit encore beaucoup contribué l'entiére ceſſation de

tout

tout commerce, qui étoit le principal ſoutien de tous les habitans de la Ville & des deux riviéres. La généroſité du Roi Très-Chrétien accourut à propos à un beſoin auſſi preſſant, & à la premiére nouvelle de la bruïante révolution de Gênes, conſidérant combien il étoit intéreſſant de mettre la République en état de ſoutenir une auſſi grande entrepriſe, inſtruit d'ailleurs qu'elle avoit été obligée à des dépenſes immenſes, & qu'elle avoit eſſuïé des pertes conſidérables pendant le ſéjour des Autrichiens; toutes ces conſidérations l'avoient déterminé à lui envoyer à titre de ſubſide extraordinaire différentes ſommes d'argent qui arrivérent à propos & qui montérent juſqu'à la ſomme d'un million trois cent mille livres, outre cent mille que l'on avoit fait paſſer en Corſe entre les mains du Commiſſaire Général de Mari, pour être employées au ſecours des Places de ce Royaume. On avoit deja reçu une partie de ces ſubſides à l'arrivée des huit Officiers François débarqués à Gênes, comme nous l'avons vû vers le commencement de Fevrier. Ce Sou-

verain réfléchiſſant enſuite ſur l'importance & la difficulté des affaires qui ne pouvoient ſi-tôt ſe terminer, réſolut d'accorder à la République le premier jour de Mai un ſubſide de deux cent cinquante mille livres par mois pendant le reſte de l'année, & le beſoin continuant avec la guerre, les mêmes ſubſides furent continués l'année ſuivante ſans interruption & avec tout le bon ſuccès que l'on en pouvoit attendre pour la défenſe de la Place. Le Roi Catholique promit à la République des ſecours ſemblables à ceux qu'elle avoit reçus de la France, fit paſſer en effet quelques ſommes d'argent pour ſoulager la diſette publique, & envoya de ſes Etats des ſecours convenables en munitions de bouche & de guerre.

Pendant ce tems-là les ennemis s'étant aperçus que leur entrepriſe rencontroit plus de difficultés qu'ils ne l'avoient penſé, & que la Cour de Vienne n'en avoit prévû, ils ſe déterminérent à enlever par d'autres moyens les ſecours que la ville recevoit de la riviére du Levant, qui étoit la ſeule partie

partie qui lui reſtat de ſon ancien domaine en Terre ferme. Ayant donc réſolu de s'en rendre les maitres, ils raſſemblérent à cet effet du Réggianois mille deux cent Croates & huit cent hommes de troupes réglées, tirés des Places de la Lombardie, auxquels ils joignirent trois cent Huſſars à cheval pour battre la campagne : en ayant formé un ſeul corps, ils le ſoumirent aux ordres du Général Wocter, comme celui qui connoiſſoit mieux que tout autre le terrain & la ſituation du pays, ayant demeuré quelques mois auparavant dans la province de Sarzana. Plein des eſpérances d'une heureuſe réuſſite, il avoit deja pris à la tête de ſa troupe le chemin de Fivizzano, & le vingt-trois Avril il ſe fit voir ſur les hauteurs de Fodiſnovo, d'où il envoya le jour ſuivant quelques ſoldats pour reconnoitre le pays, & pour épier ſi les habitans avoient pris les armes, ou s'ils étoient déterminés à demeurer tranquilles dans leurs maiſons & paiſibles ſpectateurs de tout ce qui pourroit arriver. Deux Huſſars s'étant aprochés pour cet effet des murs

de la ville de Sarzane, ils furent auſſi-tôt attaqués & tués par deux payſans ; donnant ainſi à leurs propres dépens une preuve évidente de l'intention de ces peuples & de la ferme réſolution qu'ils avoient priſe de vouloir ſe défendre. La nouvelle en étant parvenüe au Général Wocter, qui ſe flattant d'obtenir par ruſe ce qu'il n'avoit pû gagner par la crainte de ſa préſence, envoya à Sarzana un de ſes Officiers, qui leur repréſenta, que l'arrivée dans ces environs d'un corps de troupes de l'armée de Sa Majeſté Impériale & Royale, les invitoit à ſe procurer la protection de cette Souveraine & les effets de ſa clémence, dont ſon Commandant les feroit joüir en leur accordant toutes les aiſances & tous les agrémens poſſibles, ſi en ſe ſoumettant promtement ils recevoient ſes troupes dans leur ville. On lui répondit en péu de mots, qu'on ne pouvoit prendre aucune réſolution ſans auparavant aſſembler le Conſeil: ainſi s'appercevant qu'il n'étoit pas au pouvoir des habitans de ſe prêter à ſes propoſitions, ou de les rejetter, il demanda

à

à parler au Commandant du Château de Sarzanello: cette fortereſſe étoit toujours confiée aux ſoins & à l'expérience du Lieutenant-Colonel Paul François Petralba, dont nous avons eu occaſion de loüer la valeur & la ſage conduite dans le Livre précédent: ayant apris que l'Officier Autrichien demandoit à lui parler, & ne jugeant pas à propos de le recevoir dans l'intérieur du Château, il deſcendit à Sarzanello, où il lui permit de venir ſous l'eſcorte de quelques ſoldats de la garniſon. Cet Officier étant entré dans la maiſon où s'étoit rendu le Lieutenant-Colonel, il lui ſignifia de nouveau l'arrivée dans le voiſinage d'un corps de troupes de l'armée Impériale ſous les ordres du Général Wocter, au nom duquel il demandoit qu'on eût à remettre ſans délai le Château au pouvoir de ſa Souveraine, le menaçant des plus ſévères traitemens s'il n'exécutoit promtement ce qui lui étoit intimé. Le Commandant, en réponſe, lui proteſta en peu de mots qu'il étoit dans une ferme réſolution de ſe défendre juſqu'à la derniére extrémité. Le pourparler ainſi

terminé, l'Officier partit pour rendre réponſe à ſon Général, qui informé de ce qui ſe paſſoit & ne déſeſpérant pas d'obtenir à force ouverte le but qu'il s'étoit propoſé, abandonna ſon camp qu'il avoit fixé juſqu'alors dans les environs de Fodiſnovo, & ſe tranſporta avec toute ſa troupe du côté de Carrara, & de là vint camper ſur les plaines de Lavenza. Le Lieutenant-Colonel Petralba informé des aproches des Autrichiens, & ayant fait réflexion que s'ils entroient ſur le territoire de la République avant qu'on eût armé les habitans des Châteaux voiſins (auxquels les habitans de Sarzane fournirent de leur propre mouvement trois mille rations de pain, par l'amour qu'ils avoient pour la République) les ennemis pourroient aiſément rompre les meſures qu'il prenoit pour une vigoureuſe défenſe, & que les ſecours que l'on avoit deja fait partir de Gênes pourroient devenir inutiles, il prit la ſage & généreuſe réſolution d'en retarder les progrès de tout ſon pouvoir. Pour cela ayant détaché du Château de Sarzanello deux Compagnies de ſoldats

dats Corſes avec quelques payſans des plus courageux, il leur ordonna d'aller attaquer les piquets avancés du camp ennemi, afin de les arrêter par-là & de les empêcher d'aller plus avant; juſqu'à-ce que les milices étant armées on pût régler les choſes pour faire la plus vigoureuſe réſiſtance, ce qui ne tarderoit guères à avoir ſon entiére exécution. Cette premiére expédition eut tout le bon ſuccès que l'on pouvoit en attendre, & à la premiére attaque des Génois il y eut quelques Officiers & quelques Cavaliers de tués ou de bleſſés, comme il arriva dans pluſieurs autres rencontres qui ſe ſuccédérent les unes aux autres, & dont l'heureuſe réuſſite encouragea tellement les payſans des environs, qu'ils oſérent enſuite ſans être couverts par des troupes réglées ſe préſenter avec une hardieſſe intrépide à différentes eſcarmouches avec les Huſſars & les Croates, inquiétant ſans relâche le corps de l'armée Autrichienne, qui commençoit à s'apercevoir des pertes qu'elle faiſoit dans toutes les occaſions. Mais ils en eſſuiérent une plus conſidérable d'une

Galeotte Génoiſe & de deux Felouques de Lerice armées en guerre. Ces bâtimens s'étant aprochés de la plage aprés avoir arboré le pavillon Anglois, attirérent à eux les ennemis en foule, qui dans le beſoin où ils étoient de vivres & de munitions ſe perſuadérent aiſément que c'étoit là un ſecours que leurs Alliés leur envoyoient fort à propos ; mais dès que le Commandant de la Galeote s'aperçut que les choſes étoient au point qu'il déſiroit, il commença avec ſa petite artillerie chargée à mitraille, & les felouques avec leurs ſpingardes, à faire un feu continuel & imprévû ſur les Autrichiens, dont pluſieurs furent renverſés ou bleſſés, & dont le reſte fut obligé de s'éloigner par la fuite d'un danger qu'il n'avoit pas prévû. Pendant ce tems-là le Patrice Michel Pincetti étoit accouru de Gênes au ſecours de cette Province allarmée, & étant arrivé à la Spezia le vingt-quatre du mois, il commença auſſi-tôt à donner les ordres néceſſaires, & fit ſçavoir ſon arrivée à tous les payſans des environs, & la commiſſion qu'il avoit reçûe du Gouvernement

ment pour veiller à leur défenſe, les exhortant en même tems à ſe tenir prêts à accourir par-tout où le bien commun l'exigeroit. Il ordonna pour cet effet à toutes les milices de venir paſſer la reviie, & de ſe munir des vivres néceſſaires ; mais comme il aprit le danger dont étoient menacés Ortonovo, Caſtel-novo, & Nicolà, il jugea à propos de paſſer le fleuve Magra ſans perdre du tems, & de s'y tranſporter pour augmenter par ſa préſence le courage des payſans & les engager à bien ſe défendre. Ce parti réuſſit aſſez bien pour chaſſer de l'eſprit de ces habitans les impreſſions de crainte qu'auroit pû y occaſionner un écrit que le Général Autrichien avoit envoyé à ces Communautés peu de tems auparavant, dans lequel il leur promettoit les bonnes graces de Sa Majeſté Impériale, ſi elles ſe ſoumettoient promtement à ſes troupes, les menaçant au contraire d'en uſer envers elles avec la derniére rigueur, ſi elles oſoient leur réſiſter ; & pour donner plus de force à ſes menaces il avoit fait avancer vis-à-vis Nicolà un détachement de cavalerie. Ces meſures pri-

priſes par les Autrichiens firent connoitre au Patrice Pincetti combien il lui étoit important de conſerver Sarzane, pour de là donner les ordres néceſſaires & être à portée d'accourir par-tout où le beſoin le demanderoit. Il s'y rendit donc auſſi-tôt, & ayant trouvé cette ville preſqu'abandonnée des habitans les plus commodes, qui s'étoient refugiés ailleurs par la crainte des ennemis que de faux bruits avoient fait plus nombreux qu'ils n'étoient, n'y ayant d'ailleurs perſonne qui y commandat en l'abſence du Patrice Benoit Pareto Commiſſaire ordinaire de cette Province, qui avoit jugé plus à propos d'accourir en perſonne à la défenſe du Château de Lerice, le Patrice Pincetti prit ſur ſoi le ſoin de défendre Sarzane avec les troupes qu'il avoit amenées avec lui, auxquelles il fit donner des vivres & ce qui leur étoit néceſſaire aux fraix de cette ville. Il en envoya enſuite quelques détachemens commandés par des Officiers de troupes réglées au ſecours des Châteaux d'Ortonovo, Caſtelnovo & Nicolà, avec des inſtructions convenables ſur

ce

ce qu'ils avoient à faire, & ſur ce que les députés devoient répondre aux intimations de l'ennemi & à l'écrit que nous avons raporté ; ce qui fut ponctuellement exécuté. Le Général Wocter irrité de la réſolution que ces peuples faiſoient paroitre de vouloir ſe défendre, fit avancer un détachement de cavalerie, qui s'étant introduit dans la maiſon du Patrice Hugues Fieſchi, ſembloit vouloir s'y fortifier, après avoir fait main baſſe ſur tout ce qu'il y avoit rencontré ; mais la Compagnie de payſans de Vezzano s'étant avancée, elle tomba ſi à propos ſur les Autrichiens, qu'elle les obligea de ſe retirer, quoique l'on eût détaché de Lauenza à leur ſecours d'autres fantaſſins & d'autres cavaliers, dans le deſſein de prendre ces payſans à dos, & de leur couper le chemin de la retraite ; mais le Patrice Pincetti y accourut avec toute ſa troupe, & les attaqua auſſi ſi à propos, que non-ſeulement il donna le tems aux Vezzanois de ſe retirer en ſûreté, mais il força encore les ennemis à s'enfuir avec perte, & reſta lui-même ſur le champ de bataille juſqu'au

jour

jour ſuivant. Ayant ainſi réglé toutes choſes, & éloigné la confuſion que les menaces faites au nom du Général ennemi avoient occaſionnées, on vit bien-tôt ceux qui s'étoient enfuis retourner à leurs maiſons; ainſi ce Patrice put dès-lors prendre les arrangemens que nous venons de voir, & remettre en ordre les milices de ces différens endroits, qui s'étoient toujours montrées très-affectionnées à leur Prince, & avec leſquelles il ſe vit non-ſeulement en état d'empêcher les ennemis d'exécuter leurs projets, mais même de leur cauſer du dommage, & de menacer à ſon tour les aggreſſeurs. Le Général Wocter s'apercevant pour lors des difficultés qui ſe rencontroient dans ſon entrepriſe, & reconnoiſſant les dangers auxquels il ſe trouvoit expoſé, par les ſages meſures qu'avoient priſes les Commandans Génois, réſolut enfin d'abandonner ſon projet, & la nuit qui précéda le trentiéme Avril ayant levé ſon camp à la ſourdine il ſe retira à Maſſa; mais ne s'y croyant pas encore en ſûreté, & craignant d'y être attaqué par le Patrice Pincetti, comme

ce

ce dernier en avoit fait courir le bruit, après huit jours de repos il prit le chemin de Viareggio ; de là en paſſant aux environs de Lucca il gagna les montagnes de la Garfagnana au-deſſus du Reggianois, d'où il fut ſe joindre au gros de l'armée qui étoit aux environs de Gênes ſous les ordres du Comte de Schulembourg. C'eſt ainſi que le Sarzaneſe fut mis à couvert de toute inſulte, & le golfe important de la Spezia à l'abri de tout danger. Quelque tems après le bruit courut que les ennemis avoient deſſein de s'avancer par la montagne de Centocroci, & de tenter une invaſion dans cette partie de la riviére du Levant ; auſſi-tôt on prit les meſures les plus propres pour s'opoſer à toutes leurs tentatives de ce côté-là. Depuis pluſieurs mois le Patrice Jean-François Negrone ſéjournoit le long de cette riviére avec le caractère de Commiſſaire Général, & le Patrice Joſeph Spinola étoit paſſé depuis peu de tems avec le même titre dans la Vallée de Fontanabona ; le Patrice Pincetti concerta avec eux ſur les meſures qu'ils avoient à prendre, &

& après avoir ainſi mis toutes choſes en sûreté, il retourna à la Capitale, où il reçut les applaudiſſemens que méritoient également & ſa ſageſſe & ſa brave conduite. De là ayant toujours avec lui un bon nombre de ces payſans qui l'avoient ſuivi dans l'expédition du Sarzanéſe, il ſe tranſporta auſſi-tôt avec eux à S. Pierre de Vara, enſuite au Mont de Faſce qu'il couvrit pendant quelque tems, & de là à la Scoffara chercher de nouvelles occaſions de ſe ſignaler en s'opoſant aux progrès que les ennemis s'efforçoient de faire de ce côté-là. Le Lieutenant-Colonel Petralba reçut auſſi les juſtes loüanges qu'il avoit méritées, & une preuve bien ſenſible de l'eſtime publique qu'il s'étoit acquiſe, par le grade de Colonel où il fut élevé par le Gouvernement comme une marque de ſa reconnoiſſance.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi loin de la Capitale, les ennemis qui en étoient près faiſoient tous les jours de nouveaux efforts pour reſſerrer davantage la Place, & ſe procurer les moyens d'en pouvoir commencer le ſiége en for-

forme, dont ils étoient encore bien éloignés, par la vigoureuſe réſiſtance qu'ils rencontroient à tous les pas. Ayant cependant fait avancer le deux de Mai à la pointe du jour une colonne de troupes preſque toutes irréguliéres, ils attaquérent avec impétuoſité les poſtes de Rivarolo; mais quoiqu'ils fiſſent tous leurs efforts pour s'en rendre maitres, ils trouvérent dans ceux qui les défendoient, & qui étoient preſque tous payſans, une ſi opiniâtre & ſi ferme réſiſtance, qu'ils furent obligés de finir l'attaque & de ſe retirer. Au contraire la tentative que fit dans la même matinée contre les Autrichiens le Patrice Paul Gentile, eut une meilleure iſſuë. Ce Patrice avoit établi ſa demeure à Staglieno, & y commandoit un corps de payſans qu'il avoit raſſemblé; ayant obſervé qu'un parti des ennemis s'étoit retranché ſur une élévation près d'un endroit appellé Pino, un peu au-deſſus de la maiſon de campagne du Patrice Marcel Durazzi, il forma le deſſein de les en chaſſer, & ayant choiſi cent trente hommes des plus courageux entre ceux qu'il avoit ſous ſes ordres, il commença l'at-

l'attaque. Les Génois firent pendant environ deux heures un feu auſſi bien réglé que la troupe la plus vieille & la mieux diſciplinée auroit pû faire, lorſque les payſans impatiens de trouver tant de retardement dans leur entrepriſe attaquérent à découvert l'ennemi dans ſes retranchemens avec tant de bravoure, que les ayant emportés en peu de momens, ils l'obligérent à s'enfuir avec tant de précipitation, que pour ſe ſauver encore plus vite ils abandonnérent leurs armes, leurs havreſacs & juſqu'au tambour, qui demeurérent entre les mains des vainqueurs. Une action auſſi hardie ne couta pas aux Génois la perte d'autant de monde que la difficulté de l'entrepriſe paroiſſoit devoir en occaſionner; & ils durent cet avantage à la confuſion que jetta chez les ennemis la ſurpriſe de ſe voir attaquer à découvert juſques dans leurs retranchemens, où ils firent une perte aſſez conſidérable, & où ils eurent quelques centaines d'hommes tués ou bleſſés dans les deux actions qui ſe paſſérent ce même jour. Cependant malgré toutes ces pertes, & en exécution des ordres preſſans que re-

renouvelloit ſans ceſſe la Cour de Vienne pour la réduction de Gênes quoi qu'il en dût coûter, le Comte de Schulembourg ſe détermina à mettre tout en œuvre pour venir à bout de ſon projet; ainſi quoiqu'il eût tenté inutilement quelques jours auparavant de faire pénétrer quelques troupes juſqu'au bourg de Seſtri de Ponent, le trois du même mois il y envoya un corps beaucoup plus conſidérable. Ses troupes s'emparérent en effet ſans beaucoup de peine du poſte de l'Abbaye, maiſon ſituée un peu au-deſſus d'un rocher appellé de *Saint André*, qu'abandonnérent quelques payſans & quelques milices qui le gardoient, après cependant s'être défendus autant que pouvoit le permettre le nombre infiniment ſupérieur des ennemis. Ce poſte enlevé, les ennemis deſcendirent à Seſtri, où ils s'établirent auſſi-bien qu'à Pegli & aux autres endroits en deſcendant le long de la riviére. De là ils vinrent ſe préſenter devant Voltri, dont les habitans ſe rendirent aux conditions que leur avoit propoſées le Commandant Autrichien, qui promettoit à tous les habitans de ſauver leurs

leurs biens & leur honneur, & menaçoit au contraire de ſévir rigoureuſement contre ceux qui s'oppoſeroient à ſes deſſeins. On fut cependant ſurpris que ce bourg, quoique ſans aucune fortification, ſe fût rendu, & eût reçu les ennemis ſans faire aucune réſiſtance, ſur-tout après les fréquentes preuves de courage que ce peuple avoit données dans les occaſions précédentes, & après les proteſtations qu'il avoit faites depuis peu de vouloir ſe défendre en tout événement ſans le ſecours d'aucune troupe réglée; qu'à cet effet ſes ſeuls habitans qui avoient pris les armes en grand nombre étoient plus que ſuffiſans, pourvû cependant que l'on voulût bien leur accorder les proviſions de guerre néceſſaires pour leur défenſe; ce que la Capitale leur avoit accordé avec empreſſement. On connut bien dans la ſuite que cette reddition imprévuë ne devoit s'attribuer qu'à l'abſence du Capitaine Barbaroſſa & de pluſieurs autres des plus courageux qui étoient accourus aux différens paſſages des montagnes, pour s'y oppoſer aux irruptions que les ennemis tentoient de toutes parts; puis que le

le jour ſuivant au matin les payſans d'Olba, de Maſone & des montagnes voiſines s'étant joints à la troupe du Capitaine Barbaroſſa chaſſérent avec lui les Autrichiens de Voltri, & les pourſuivirent juſqu'aux environs de Pegli, à un endroit appellé *le Déſert de Saint Antoine*, ainſi nommé d'un Couvent que l'on y voit ſur un rocher, où le chemin étroit & tortueux leur fournit la facilité de pouvoir faire alte.

Les progrès des ennemis quoique lents par les obſtacles continuels qu'ils rencontroient, ne laiſſoient pas que d'inquiéter le Duc de Boufflers, qui quoiqu'aſſuré des ſecours que les deux Couronnes deſtinoient à cette ville aſſiégée, connoiſſoit cependant combien il étoit néceſſaire de retarder autant qu'il ſeroit poſſible les opérations des aſſiégeans, afin de donner le tems d'arriver aux troupes que l'on attendoit d'un moment à l'autre de la Provence par la voye de la mer, & de profiter de la diverſion qu'auroit fait le gros de l'armée Françoiſe & Eſpagnole en paſſant le Var, & en s'avançant par le Comté de Nice dans la riviére Occidentale de Gênes

nes & du côté des Etats du Roi de Sardaigne. Ce Duc voulant donc chaſſer les Autrichiens du poſte de la colline ſur laquelle eſt ſituée l'Egliſe de la Vierge couronnée, & des autres où ils s'étoient établis les deux jours précédens, avoit réſolu de faire une ſortie, dans laquelle outre le peu de troupes réglées qu'il y avoit dans Gênes il ſe propoſoit d'employer le plus grand nombre de citoyens qu'il lui ſeroit poſſible de raſſembler, ſur le courage & la bonne volonté deſquels il comptoit beaucoup. Ayant donc fait battre la générale dans la ville le ſix après le coucher du Soleil, les milices vétues à l'uniforme, & toutes les perſonnes de tous les états, coururent avec une promtitude incroyable s'aſſembler dans les endroits indiqués à chaque Compagnie ou à chaque Paroiſſe, de ſorte que l'on vit bientôt ſous les armes un corps de plus de douze mille hommes, & parmi eux un grand nombre de Patrices, les uns en qualité de ſimples ſoldats, & les autres employés au Commandement. Toute la troupe ſe trouva avant minuit hors de la porte de Saint Thomas, & chaque

que Compagnie marchoit ſous la conduite de ſes Commandants au lieu qui lui avoit été indiqué, lorsqu'un accident imprèvû vint rompre des meſures ſi bien concertées. A peine les tambours eurent-ils battu la générale par la ville, qu'il commença à tomber une pluye abondante, qui augmenta ſi fort dans la ſuite, que lorſque la troupe fut arrivée à Saint Pierre d'Arêne, elle trouva les chemins remplis d'eau, qui deſcendoit avec tant d'impétuoſité des collines voiſines qu'elle renverſoit les hommes les plus forts & l'empêcha abſolument de pourſuivre ſon chemin. Le Duc de Boufflers étoit alors à la porte appellée *des Anges*, où il s'étoit rendu quelque tems après l'entrée de la nuit pour être plus à portée de donner les ordres convenables; mais s'étant aperçû de la difficulté inſurmontable que cette pluye imprévuë apportoit à l'exécution de ſon projet, & en étant de plus en plus aſſuré par les avis qui lui en venoient de toutes parts, il crut qu'il étoit à propos d'envoyer un contr'ordre, enſuite duquel les troupes retournérent ſur leurs pas, & rentrérent dans

ce, & ils y étoient d'autant plus réſolus, que les mouvemens que faiſoient les ennemis dans leur camp de Creto, où leur nombre s'étoit conſidérablement augmenté, paroiſſoient annoncer quelques tentatives de ce côté là pour environner la ville de toutes parts.

Les ſoins prévoyans du Gouvernement ne ſe bornoient pas à la ſeule défenſe de la Capitale, il n'étoit pas moins attentif à la garantir des ennemis du dehors qui l'attaquoient ouvertement, qu'à la préſerver auſſi-bien que ſes environs des ennemis intérieurs & cachés, qui dans de ſemblables occaſions ont coutume ſous divers faux prétextes de profiter de la confuſion pour commettre toutes ſortes de larcins & d'injuſtices, au détriment & au préjudice de la ſureté du public & de la tranquillité du particulier. Le grand nombre de perſonnes qui s'étoient réfugiées de la campagne dans la ville, & la conſommation continuelle de vivres qui s'y faiſoit, obligeoient indiſpenſablement de laiſſer entrer quiconque apportoit des proviſions de bouche de quelque nature qu'elles fuſſent; & ce flux & reflux continuel

de ceux que l'on dépêchoit ſelon les fréquentes occaſions qui ſe préſentoient, par-tout où le beſoin l'exigeoit, & à toutes les heures du jour, ne permettoit pas de faire des perquiſitions exactes & un ſcrupuleux examen de toutes les perſonnes qui entroient dans la ville, comme la ſituation préſente des choſes l'auroit exigé. Pluſieurs payſans des Fiefs voiſins Impériaux profitant de cette conjoncture entroient dans la ville, & ſe ſervant de l'uniformité du langage, des connoiſſances qu'ils avoient acquiſes des Citoyens, de toutes les ruës, & de toutes les maiſons dans les différents voyages, ou dans la réſidence qu'ils avoient faite auparavant dans Gênes, ſervoient enſuite d'eſpions aux Autrichiens & aux Piémontois, les informant de tout ce qu'ils pouvoient découvrir : on en trouva même parmi les ſujets de la République quelques-uns (quoiqu'en petit nombre) qui ſe prêtoient à cet infame métier, par l'appas d'une miſérable récompenſe qu'ils en retiroient. Pour purger le pays de ſemblables gens, & pour apporter un promt remède à tant de déſordres, & afin que la

la République n'en ſouffrit aucun détriment, les Colléges élurent un Commiſſaire Général pour tous les lieux du Domaine de terre-ferme, avec un pouvoir abſolu de procéder & de punir du dernier ſupplice, indépendamment de toute formalité, tous les coupables ou complices des attentats & des crimes contraires au repos & à la liberté publique, qui avoient été déja commis ou qui ſe commettroient dans la ſuite dans tous les endroits du Domaine de la République, ſoit par ſes ſujets, ſoit par des perſonnes étrangéres. On choiſit pour exercer une fonction auſſi importante le Patrice Auguſtin Gavotti, qui s'acquitta d'abord avec un ſoin infatigable de la commiſſion pénible & difficile dont on l'avoit chargé, & raſſura bientot la tranquillité des gens de bien en jettant la terreur dans l'eſprit de la multitude des méchans par le châtiment rigoureux de quelques coupables.

Si les vexations que l'on exerçoit contre la République du côté de terre-ferme étoient nombreuſes & continuelles, ſes citoyens n'en avoient pas moins à eſſuier de la part des ennemis du côté

de la mer. Depuis le moment que le Comte de Schulembourg s'étoit avancé vers Gênes, on avoit vû paroitre les vaiſſeaux Anglois † formant un cordon devant l'embouchure du port, à la diſtance d'un peu plus que de la portée du canon ; avec les plus légers & avec un chebec & d'autres petits bâtimens ils parcouroient la côte pour arrêter les ſecours de troupes Françoiſes & Eſpagnoles que l'on tâchoit de jetter dans la Capitale, & pour empêcher les convois de vivres qu'y portoient quelques petites barques deſtinées à procurer de la nourriture au nombre conſidérable d'habitans & d'autres perſonnes qui s'y étoient réfugiées. Malgré cependant tous ces obſtacles, il en paſſoit toujours quelques-unes adroitement, chargées de vivres, & quelquefois même de troupes, dont ſouvent une partie ſe réfugioit à Porto-Fino lorſque le danger étoit trop imminent, & de là pourſuivoit ſa route par terre avec cette facilité que lui donnoit la proximité de ce port à la Capitale. Déja pluſieurs de ces barques

† Juſqu'au nombre de ſeize commandés par l'Amiral Medeley.

ques parties de la Provence avoient d'abord pris le chemin de l'Iſle de Corſe, d'où choiſiſſant un tems favorable, elles étoient heureuſement arrivées au lieu de leur deſtination, lorſqu'on apprit que la plus grande partie d'un bataillon du Régiment d'Afrique Eſpagnol, après avoir été repouſſé par les vents contraires au moment qu'il étoit déja parvenu à la hauteur de Gênes, avoit enſuite eu le malheur de devenir la proïe des vaiſſeaux Anglois. D'ailleurs ces mêmes vaiſſeaux, outre le dommage qu'ils cauſoient ſur mer, s'approchoient ſouvent ſi près de terre à l'embouchure de la Polcevera, qu'avec le feu de leur artillerie ils dérangeoient les travaux des retranchemens que les Génois faiſoient dans cette partie pour mettre à couvert le bourg de Saint Pierre d'Arêne. D'un autre côté des partis de Croates attaquoient continuellement ce bourg, quoiqu'ils fuſſent toujours repouſſés par les payſans dans ces attaques journaliéres, dans l'une deſquelles les Génois ayant fait feu avec quelques piéces de canon pointées ſur la hauteur de Belvedere contre les Autrichiens qui travailloient

à élever une batterie ſur la colline de la Vierge Couronnée, le Colonel Franquin qui s'y trouvoit ſans doute pour accélerer l'ouvrage, fut frapé à la poitrine, & y perdit la vie. Son nom déja connu par les nombreuſes cruautés qu'il avoit exercées en différentes rencontres, fut dans les ſuites en exécration par celle qu'il commit quelques jours avant ſa mort au bourg de Seſtri, où ayant rencontré un Religieux Capucin, il lui demanda en quel état étoit la Capitale : celui-ci n'ayant pû ſatisfaire à ſa demande parce que peut-être il n'avoit pas été à Gênes depuis quelque tems, il le fit inhumainement ceſſer d'être homme ſans le faire ceſſer de vivre. Malgré cependant tous les efforts des ennemis, les travailleurs continuoient avec un courage ſi infatigable, que les retranchemens dont nous venons de parler furent bientot perfectionnés, quoique par leur grande étenduë & par l'immenſité du terrain qu'ils renfermoient on eût crû qu'il auroit fallu plus de tems pour achever un auſſi grand ouvrage.

Tout étant ainſi diſpoſé au-dedans

de

de la ville, & les retranchemens que nous venons de décrire empêchant aux ennemis de s'approcher de la Place & de pouvoir élever des batteries pour la battre en brêche, on regardoit comme impoſſible que le Comte de Schulembourg pût doreſnavant pourſuivre ſon entrepriſe, & commencer le ſiége de la ville, qui eu égard à ſon étenduë ne pouvoit être inveſtie que par un nombre de troupes bien ſupérieur à celui qui lui reſtoit, & dont le nombre diminuoit dans les différents petits combats qui arrivoient preſque journellement, lorſque le treize du même mois de May on apprit qu'un corps de troupes Piémontoiſes ſous les ordres du Général Comte de la Rocque s'étoit déja avancé juſqu'à Varaggine pour venir renforcer l'armée des aſſiégeans ; & que le jour ſuivant il s'étoit rendu maitre de Voltri, & avoit obligé le Patrice Anfran Sauli d'abandonner ce poſte pour ne pas y être accablé par le nombre, & de ſe retirer à Maſone pour veiller à la défenſe de ce Château, ſuivi du Capitaine Barbaroſſa & de toute ſa troupe qu'il diſperſa dans les montagnes, pour de

là inquiéter autant qu'il lui ſeroit poſſible les Autrichiens & les Piémontois. L'on ſçavoit précédemment, que depuis le moment que la Cour de Vienne avoit réſolu de faire le ſiége de Gênes, elle avoit traité avec la Cour de Turin pour en avoir les troupes & les autres ſecours qui pouvoient lui en faciliter la conquête, mais que les différens ſurvenus entre elles ſur le partage des dépouilles de la ville, dont la priſe leur paroiſſoit aſſurée, & le refus que la premiére de ces deux Cours avoit fait à la ſeconde de lui donner ce qu'elle prétendoit, avoit ſuſpendu la concluſion du Traité, les Autrichiens ſe flattant de venir eux ſeuls à bout d'une auſſi grande entrepriſe. Mais l'expérience leur ayant appris que leurs forces n'étoient pas à beaucoup près aſſez nombreuſes, & qu'avec les troupes qu'ils avoient il ne leur étoit pas poſſible d'enfermer exactement une ville d'une étenduë immenſe, munie de bonnes fortifications, défenduë par de nombreux habitans, & qui étoient réſolus de tout ſacrifier plutôt que de perdre leur liberté, ces conſidérations avoient engagé l'Impératrice à reprendre

dre le premier Traité avec le Roi de Sardaigne ; & les difficultés qui s'étoient élevées dès le commencement ayant été applanies par la médiation de la Cour Britannique, on étoit convenu que le Roi de Sardaigne envoyeroit, comme il le faiſoit actuellement, douze bataillons au Comte de Schulembourg & d'autres ſecours d'artillerie & de munitions de guerre que l'on tranſportoit facilement par mer de Savone par-tout où on le jugeoit à propos, ſuppléant par ce moyen au défaut de canon que la difficulté des chemins & la rareté des chevaux pour les trainer rendoient peu nombreux, & qui n'arrivoient que lentement au camp Autrichien par le chemin qui conduit à Novi.

Tandis que les aſſiégeans ſe préparoient ainſi à attaquer la Capitale, les Généraux des deux Couronnes, pour exécuter les ordres de leurs Souverains, n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit ſoutenir le courage des citoyens, en leur préparant de nouveaux ſecours, qu'ils raſſembloient dans la ville de Monaco ; mais les vaiſſeaux Anglois rendoient ces envois bien lents & bien difficiles ; &

plus la saiſon s'avançoit, plus les difficultés augmentoient, le calme de la mer étant assez ordinaire dans le tems des chaleurs, & les vents ne favorisant pas les embarquemens considérables. Par là ces secours couroient risque ou de tomber entre les mains des Anglois qui veilloient attentivement à leur fermer le passage, ou tout au moins arriveroient trop tard s'ils attendoient la commodité des vents pour entreprendre & pour poursuivre leur voyage sans interruption. On jugea donc sagement à propos d'envoyer à Monaco un grand nombre de selouques & d'autres petits bâtiments, qui au moyen des rames suppléant au défaut du vent paroissoient très propres à tromper la vigilance des Anglois, comme pouvant faire route tandis que les vaisseaux demeureroient immobiles dans les calmes ordinaires dans cette saiſon. Pour exécuter ce projet on avoit fait partir quelques jours auparavant soixante de ces petits bâtimens sous l'escorte d'une galeotte & d'une grosse selouque Génoises, qui devoient les défendre des insultes des chaloupes que les ennemis auroient pû leur opposer.

On

On ne tarda guère à éprouver un bon ſuccès de la réſolution que l'on venoit de prendre ; car le quinze avant le lever du Soleil on commença à découvrir de deſſus les hauteurs de la ville ce petit convoi qui navigeoit vers le port à la faveur d'un brouillard épais qui en déroboit la vuë aux vaiſſeaux ennemis. La nouvelle de l'arrivée prochaine de ce ſecours s'étant répanduë dans la ville, les habitans accoururent en foule ſur les murailles, pour voir comment il pourroit pénétrer & rompre le cordon que les vaiſſeaux Anglois formoient à peu de diſtance du port. Cependant les felouques avançoient toujours, juſqu'à ce que le Soleil ayant élevé les nuages, ces barques furent découvertes par les vaiſſeaux Anglois, qui détachérent auſſi-tot un petit bâtiment à rames, un chebec & une groſſe felouque, qu'ils tenoient armés à leur ſolde, & qu'ils envoyérent à la pourſuite du convoi avant qu'il fût plus proche du port, d'où ſortirent à propos deux galères qui furent ſe poſter à la pointe de Carignano. La manœuvre bien réglée de ces deux galères, & le feu qu'el-

qu'elles faiſoient de leurs canons contre les vaiſſeaux ennemis lorſqu'ils s'approchoient de quelqu'un de ces bâtimens, rendirent tous leurs efforts inutiles, & les obligérent ſouvent à gagner le large pour ne pas être endommagés. La galeotte & la groſſe felouque Génoiſes, qui juſqu'alors avoient eſcorté les divers convois de troupes, manœuvroient avec tant d'adreſſe & de prudence contre le chebec & la groſſe felouque ennemie, que toutes les fois que ces deux derniers bâtimens s'avançoient pour faire quelque priſe, ils étoient bientot obligés de ſe retirer ſous le canon des autres vaiſſeaux pour éviter de plus grands périls. C'eſt ainſi que tout le convoi pourſuivant ſon chemin paſſa heureuſement au milieu des vaiſſeaux qui formoient le cordon, ſans que ceux-ci pûſſent en intercepter la moindre partie, & entra ſur le midi dans le port, la galeotte fermant la marche, au milieu des applaudiſſemens d'un peuple nombreux qui admiroit les moyens auſſi courageux que bien concertés dont on s'étoit ſervi pour préſerver le convoi de tous les dangers qui le mena-

çoient. A cette vüe agréable ſuccéda un plaiſir plus réel que cauſa l'arrivée des troupes au nombre environ de ſix cent François & de trois cent Eſpagnols, chacun ſe flatant que l'on avoit trouvé la voye la plus aiſée pour recevoir les autres renforts qui devenoient ſi néceſſaires. Quoique les Commandans des vaiſſeaux Anglois n'euſſent rien oublié & euſſent donné tous leurs ſoins pour exécuter les ordres dont ils étoient chargés, il y eut cependant de vives plaintes de la part des Généraux Autrichiens, qui voyant le ſecours dont nous venons de parler heureuſement arrivé dans la Capitale aſſiégée, & connoiſſant peu les difficultés qu'il y a de manœuvrer ſur mer dans un tems de calme, attribuoient à la négligence & à la faute des Anglois tout ce qui s'étoit paſſé ce jour-là & tout ce qui arriva dans la ſuite, lorſqu'ils virent les galéres de la République eſcorter heureuſement juſqu'à la Capitale les convois qui venoient de Porto-fino, ou des autres endroits de la riviére du Levant, ne ſe reſſouvenant pas des avantages continuels qu'ils retiroient de leurs vaiſſeaux,

ſeaux, ſans leſquels ils n'auroient jamais pû commencer ſeulement leur entrepriſe, qu'ils cherchoient au contraire de favoriſer de tout leur pouvoir, juſques-là qu'ils avoient fait avancer un de leurs vaiſſeaux à la plage de Quinto, ſi près de terre, qu'avec le feu de ſon artillerie il barroit le chemin qui ſe trouve à découvert de ce côté-là, & empêchoit le tranſport des vivres de cette partie de la riviére à la Capitale.

Pendant ce tems-là arriva le corps de troupes que le Roi de Sardaigne envoyoit joindre celles de l'Impératrice; & déja le Comte de la Rocque, qui, comme nous l'avons vû, en avoit le commandement, avoit établi ſon quartier général à Seſtri de Ponant, & faiſant occuper par ſes troupes pluſieurs poſtes que les Autrichiens gardoient auparavant, il donna à ceux-ci la facilité d'en retirer les leurs & de les réunir pour s'en ſervir dans les autres opérations qu'ils projettoient. Ayant donc retiré de ces différens poſtes un corps d'environ treize cent hommes, ils avoient attaqué le vingt au matin

matin quelques-uns des poſtes de la vallée du Biſagno, où juſqu'alors ils avoient cherché à pénétrer ; mais ayant trouvé une vigoureuſe réſiſtance dans les payſans qui les gardoient, ils en avoient été repouſſés avec perte. Ils réuſſirent mieux à l'attaque qu'ils firent le même jour, avant le lever du Soleil, avec plus de mille hommes, du côté de la Polcevera, au Couvent de Notre Dame de la Miſericorde, qui n'étoit gardé que par un petit nombre de payſans, qui l'abandonnérent après quelques décharges, & ſe retirérent dans les retranchemens de Belvedere, enſuite des ordres qu'ils avoient reçus d'en agir ainſi ſuppoſé qu'ils ſe viſſent attaqués par des forces ſupérieures. La nouvelle de ce progrès des ennemis s'étant répandüe dans la ville, quoique ce poſte ne fût pas d'une grande conſéquence pour la défenſe de la Place, pluſieurs d'entre la populace aveugle ſe crurent expoſés aux dangers les plus prochains. Le Duc de Boufflers ayant fait réflexion ſur l'avantage qu'il y avoit à tenir toujours les citoyens dans cette ardeur dont ils étoient animés,

més, voyant d'ailleurs que le nombre des troupes Eſpagnoles ſous ſes ordres s'étoit accru, & que quoiqu'elles fuſſent alors peu nombreuſes elles devoient bientot être conſidérablement augmentées par celles qu'il attendoit à chaque inſtant de la Provence, il réſolut de faire une ſortie pour tâcher de chaſſer les ennemis des endroits dont ils venoient de s'emparer, ſe flattant qu'ils ne pourroient pas facilement être ſecourus par le reſte de leurs troupes qui étoit de l'autre côté du torrent qu'une pluye abondante avoit conſidérablement augmenté la nuit précédente. Ayant donc fait battre la générale dans la ville le vingt-un après midi, les Compagnies des milices ſe raſſemblérent auſſi-tôt avec un grand nombre de citoyens armés, de façon que vers les quatre heures du ſoir tout fut diſpoſé pour commencer l'action ſous les ordres du Chevalier de Chauvelin. Ce dernier ne tarda guère à ſe mettre en mouvement, & l'attaque continua avec tant de bravoure, que les Autrichiens & les Piémontois, quoiqu'à couvert dans différentes maiſons où ils s'é-

s'étoient poſtés, furent enfin contraints après une vigoureuſe réſiſtance d'en déloger & d'abandonner toute la côte de Rivarolo. Dans le même tems le Comte de Lannion qui commandoit ſur la montagne des deux fréres fit auſſi une ſortie & emporta l'épée à la main deux redoutes que les Autrichiens avoient du côté de Begate, & auroit pouſſé plus loin l'avantage que lui donnoit ſur l'ennemi ſa conduite auſſi prudente que valeureuſe, ſi le Duc de Boufflers qui s'étoit arrêté à la porte de Granarolo pour être plus à portée de donner de là les ordres convenables, ne lui eût envoyé celui de ſe retirer dans ſes premiers poſtes, par la réflexion qu'il fit ſur la néceſſité qu'il y avoit de les conſerver, comme ces poſtes dont dépendoit en partie la défenſe de Gênes. D'ailleurs tandis qu'il s'avançoit, les ennemis qui étoient deja ſous les armes dans leur camp de Manaſſeno & dans celui de Campomorone, pouvoient l'inveſtir & l'attaquer par la droite, & lui empêcher de regagner les poſtes d'où il étoit parti. Déja les Grenadiers François & Eſpagnols s'étoient

toient avancés juſqu'au Couvent de Notre Dame de la Miſéricorde où étoit le gros des Autrichiens & des Piémontois, & ceux du Régiment Royal Italien étoient prêts à y entrer, lorſque, eu égard à la proximité de la nuit, on battit la retraite & on termina le combat qui avoit duré près de trois heures. L'action dans laquelle les François, les Eſpagnols & les Génois ſe comportérent avec beaucoup de valeur, fut aſſez vive, & ils y perdirent environ quatre cent hommes morts ou bleſſés, parmi leſquels fut le Marquis de la Faye Colonel du Régiment Royal Comtois, qui fut frapé à la tête d'un coup de feu tandis qu'il s'avançoit en combattant au pied de la colline dans le chemin qui conduit au haut de Rivarolo. Il fut auſſi-tôt tranſporté par les ſiens au Couvent de Belvedere où il mourut le lendemain matin. On compta encore parmi les bleſſés le Chevalier Terrazzani Capitaine des Grenadiers du Régiment Royal Italien, le Lieutenant-Colonel du Régiment Giovine Redingk, & le Chevalier de Chauvelin qui fut légérement frapé d'un coup de feu à la

la joüe, après avoir eu un cheval tué auprès de lui dans le plus fort de l'action, pendant laquelle il fit avec autant de bravoure que de préſence d'eſprit toutes les fonctions d'un très-bon Général. La perte des Génois en particulier conſiſta en quarante ſoldats, dont douze furent tués & vingt-huit faits priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le Patrice François Grimaldi un des Aides-Généraux, qui marchoit avec intrépidité à leur tête, & qui s'étoit trop aproché d'un bataillon Piémontois qu'il crut être Suiſſe au ſervice d'Eſpagne. Je crois ne devoir pas omettre ici André Uberdo Cordonnier de profeſſion, que l'on ſurnommoit *l'Eſpagnolet*, & qui étoit un de ceux qui avoient le plus travaillé pour le ſalut de la Patrie dans la grande journée du dix de Décembre, lorſque les Autrichiens furent chaſſés de la ville : étant ſorti dans cette occaſion, pouſſé par ſon ardeur naturelle, & tandis qu'il s'avançoit par le chemin de Rivarolo au pied de la colline, s'étant un peu écarté du Patrice Jean-Jaques Grimaldi qui conduiſoit une colonne de ſoldats & de payſans,

payſans, pour fraper un Grenadier ennemi, il reçut un coup de fuſil dans une côte, & quoiqu'au commencement la bleſſure ne parût que légére, cependant il en mourut quelques jours après, généralement regretté, & ayant conſervé juſqu'à la fin de ſa vie les plus vifs ſentimens de généroſité & de zèle pour le ſalut & la gloire de la République. On crut communément que la perte des ennemis fut beaucoup plus conſidérable, par la précipitation avec laquelle ils ſe repliérent de poſte en poſte pendant tout le tems de l'attaque, & par la quantité de morts que l'on trouva épars en différens endroits, & particuliérement dans une petite plaine qui eſt entre l'un & l'autre bourg des deux Rivaroles; & même ſelon le raport des déſerteurs qui arrivérent les jours ſuivans, le nombre monta à près de huit cent hommes tués ou bleſſés, y compris un piquet de cinquante hommes Piémontois qui fut fait priſonnier, parmi leſquels ſe trouva un Officier du Régiment de Saluce.

L'action ainſi terminée, & les ennemis étant rentrés dans les poſtes d'où ils

ils avoient été chaſſés par les François, les Eſpagnols & les Génois, qui comme nous l'avons vû s'étoient retirés dans la ville à l'entrée de la nuit, on obſerva différens mouvemens dans le camp des aſſiégeans, d'où l'on ſçavoit qu'ils faiſoient quelques détachemens qui paroiſſoient deſtinés à pénétrer du côté de la vallée du Biſagno, pour de ce côté-là inquiéter la ville dont la grande enceinte demandoit un nombre conſidérable de troupes pour la défendre. Les troupes réglées & les milices n'étoient pas à beaucoup près ſuffiſantes, & il n'étoit pas poſſible d'accourir aux endroits qui étoient menacés par l'aggreſſeur, ſans beaucoup de tems & qu'après une longue marche. Le Gouvernement profitant donc de l'ardeur que les habitans de tous les états témoignoient pour la défenſe commune, fit un décret par lequel tous les domeſtiques diſtingués en différentes Compagnies & ſelon leur rang, devoient prendre les armes & ſe rendre au poſte de l'Eperon, à ceux de Gravarolo & de Saint Pierre d'Arêne, & par-tout où on les jugeroit néceſſaires,

ce

ce qui fut auſſi-tôt exécuté ; & l'on vit non ſeulement tous les citoyens ſe priver avec plaiſir de leurs valets de chambre, de leurs Pages & de leurs autres domeſtiques : mais on vit les Dames mêmes paroitre dans les ruës accompagnées ſeulement d'une ſervante ou d'un petit valet à qui la foibleſſe de l'âge ne permettoit pas encore de porter les armes. Ce qui fut remarquable, c'eſt que les Sénateurs mêmes & toutes les perſonnes les plus reſpectables par leurs charges, leurs dignités & leur âge, ne voulurent pas ſe diſpenſer de ce qu'ils preſcrivoient aux autres, & furent les premiers à donner l'exemple, ſe privant de leurs ſuites & ne retenant auprès d'eux qu'un ſeul ſerviteur pour les accompagner au Palais dans les aſſemblées journaliéres & continuelles auxquelles ils étoient obligés de ſe rendre. Ce ſage réglement, qui contribua à augmenter le courage du public, continua enſuite juſqu'à-ce que les ennemis ſe furent entiérement éloignés des environs de la ville, & ces domeſtiques ſe diſtinguérent pendant plus de deux mois, autant par les bons

bons ſervices qu'ils rendirent que par les preuves de courage qu'ils donnérent dans toutes les occaſions qui ſe préſentérent.

Après avoir ainſi pourvû à la ſûreté intérieure de la Place, on penſa à s'aſſurer davantage du poſte de la Scoffara ſur lequel les ennemis paroiſſoient porter toutes leurs vües. Le Patrice Auguſtin Pinelli y commandoit à la tête d'un bon nombre de payſans & de quelques troupes réglées; mais le Duc de Boufflers conſidérant que ce nombre n'étoit pas ſuffiſant pour défendre un poſte auſſi important, s'il étoit attaqué vigoureuſement par les Autrichiens, réſolut de le fortifier par un détachement de huit cent hommes de troupes Françoiſes & Eſpagnoles ſous les ordres du Comte de Lannion, qui y demeura juſqu'à-ce qu'ayant perdu toute communication avec la ville lorſque les ennemis s'avancérent juſqu'à la mer du côté de la vallée du Biſagno, il ſe vit obligé à prendre d'autres meſures, comme nous le verrons bientôt.

Les payſans devenant tous les jours plus aguerris & mieux diſciplinés par

d'auſſi ſages arrangemens, donnoient continuellement de nouvelles preuves de valeur dans les fréquentes eſcarmouches qui arrivoient de l'un & de l'autre côté des deux torrens, & dans leſquelles ils remportoient preſque toujours quelque avantage; & ſi parmi les différentes rencontres qui ſe paſſérent vers la fin de Mai, on peut regarder la tentative que les Autrichiens firent ſur le poſte de Saint Gottardo comme la plus conſidérable par la vigoureuſe défenſe qu'y firent ces mêmes payſans pendant plus de quatre heures, & qui cauſa bien du dommage aux ennemis; ces derniers n'eſſuiérent pas une moindre perte dans le choc qu'ils eurent à ſoutenir contre un autre corps de payſans auxquels s'étoient joints un certain nombre de domeſtiques, qui, comme nous l'avons vû, avoient pris les armes par ordre du Gouvernement. Ceux-ci pouſſés par leur propre ardeur, & pleins du déſir de donner des preuves de leur courage, s'étant détachés du poſte de Saint Pierre d'Arène, attaquérent les Piémontois dans le bourg de Cornigliano,

&

& les repouſſant de maiſon en maiſon ils les chaſſérent hors de leur poſte juſqu'au haut de la colline où eſt bâtie l'égliſe de la Vierge Couronnée, d'où ſe retirant enſuite en bon ordre aux approches de la nuit, ils emportérent à leur quartier deux petites piéces d'artillérie, quelques ſabres, des habits & quelques autres utenciles qu'ils avoient pris ſur l'ennemi.

Si les Autrichiens & les Piémontois faiſoient tous leurs efforts pour environner la ville de toutes parts, les Anglois ne faiſoient pas moins leur poſſible pour la reſſerrer par mer. A cet effet ils avoient augmenté le nombre des vaiſſeaux qui formoient un cordon devant le port de la Capitale, & pour la ſerrer davantage ils détachérent de leurs bords pluſieurs lances armées, & tentérent pendant la nuit une deſcente à Nervi, d'où ils furent vivement repouſſés; ils firent enſuite avancer ſur cette plage un vaiſſeau fort près de terre, qui dominant le grand chemin avec le feu de ſon artillerie, incommodoit beaucoup les différens tranſports que l'on faiſoit de cette riviére à la Capi-

tale. Pour remédier à un ſi grand inconvénient, on prit le parti d'y tranſporter pendant la nuit deux groſſes piéces de canon, qui pointées à propos à la faveur de l'obſcurité firent à la pointe du jour une décharge imprévüe contre le vaiſſeau, qui en fut ſi fort endommagé, que pour ne pas être entiérement ſubmergé il fut contraint de couper les cables & de ſe faire remorquer en haute mer par les chaloupes qui étoient venües précipitamment à ſon ſecours. C'eſt ainſi que l'on purgea cette côte, & que l'on ouvrit le paſſage aux convois de vivres & des troupes Françoiſes & Eſpagnoles, qui après être ſorties des ports de la Provence alloient mouïller à ceux de la Corſe, pour venir enſuite débarquer plus ſûrement à Portofino.

Au milieu de ces heureux événemens on reçut le trente de Mai la triſte nouvelle que le Château de Maſone s'étoit rendu après treize jours de ſiége. Depuis que les Autrichiens avoient commencé leurs incurſions de ce côté-là pendant l'hyver, ils avoient cherché à s'en rendre les maitres, par les menaces

ces qu'ils firent au Patrice Anfran Sauli qui y commandoit ; & par les meſures également prudentes & vigoureuſes que ce Gouverneur avoit priſes, les ennemis avoient toujours été obligés d'en abandonner l'entrepriſe ; mais s'étant enſuite rendus maitres des montagnes ſur la droite du torrent de la Polcevera, & les Piémontois occupant tous les lieux ſitués le long de la mer juſqu'à Cornigliano, ce Château n'avoit plus aucune communication avec la Capitale, & étoit entiérement abandonné à ſes propres forces. Pour les augmenter le Duc de Boufflers y avoit envoyé un détachement de troupes Françoiſes ; mais toute ſa confiance étoit dans la difficulté que les aggreſſeurs trouveroient à y conduire de l'artillerie convenable pour en battre les murs, puiſque ce Château n'avoit aucune fortification ni aucune défenſe, ayant été bâti depuis très longtems, & ne ſervant plus que de logement aux Maîtres de ce Fief. Le Comte de Soro s'étant donc tranſporté aux environs de ce Château depuis le quatorze de Mai à la tête d'un corps de trois mille Autri-

chiens détachés du gros de l'armée qui étoit dans la vallée de la Polcevera, il renouvella par une lettre au Patrice Sauli une intimation menaçante de ſe rendre, comme l'avoit fait le iour précédent le Commandant du Corps de troupes Autrichiennes qui étoit à Campofreddo; mais ayant reçû la même réponſe de vouloir ſe défendre juſqu'à l'extrémité, le jour ſuivant un Officier Piémontois s'avança, qui au nom du Roi de Sardaigne fit une ſemblable intimation, & en remporta la même réponſe. Les Autrichiens voyant bien par la ferme réſolution des aſſiégés qu'ils ne viendroient pas à bout de leurs deſſeins par de ſeules menaces, s'avancérent tous enſemble & s'emparérent pendant la nuit de tous les environs du Château, quoique l'on fit ſur eux un feu continuel, & qu'on leur jettat quantité de matiéres combuſtibles enflammées, par le moyen deſquelles toutes les maiſons les plus près furent réduites en cendre avec la plupart des ennemis qui s'y étoient introduits. Le jour ſuivant au matin les Autrichiens commencérent à battre le Château avec qua-

quatre piéces de canon de ſix livres de balle, qu'ils avoient placées un peu au-deſſus de l'égliſe, n'ayant pû réuſſir à y tranſporter une plus groſſe artillerie, à cauſe de l'extrême rapidité des chemins. Mais le nombre des ſoldats que la mouſquetterie des aſſiégés tuoit ou bleſſoit, leur fit comprendre combien ils retireroient peu d'avantage de cette maniére d'attaquer. Après un examen plus réfléchi de la ſituation & de la nature du pays, ils jugérent plus à propos d'employer le mineur, qui commençant ſon ouvrage depuis les maiſons qui avoient été brulées comme nous l'avons vû, le pourſuivit avec bien de la peine & après bien des difficultés. Les aſſiégés n'oubliérent rien pour retarder leur chute, & dans une ſortie qu'ils firent ils s'avancérent juſqu'à l'embouchure de la mine, & mirent le feu à un baril de poudre, qui tua aux aſſiégeans quelques ſoldats & trois mineurs qui y demeurérent enſevelis. Malgré ces obſtacles les aſſiégeans ayant enfin perfectionné leur ouvrage, le vingt-huit au ſoir parut un Officier Autrichien, qui intima aux

aſſiégés de ſe rendre dans le délai d'une heure, après lequel on feroit ſauter en l'air le Château en cas de refus; mais le Patrice Sauli ayant répondu, qu'il vouloit faire reconnoitre la mine avant que de parler de rendre la place, & le Comte de Soro le lui ayant accordé, après les ôtages réciproques on envoya le Patrice Capitaine Hugues Partenopeo pour en faire l'examen convenable. Ce Patrice étant bientot retourné au Château, & ayant raporté que la mine contenoit trois fourneaux, l'un deſquels chargé avec trente ſacs de poudre alloit préciſément répondre ſous le centre du Château, du conſentement de tous les Officiers on convint de l'indiſpenſable néceſſité où l'on étoit de ſuccomber ſous les loix du vainqueur, & de ſe rendre à diſcrétion. La garniſon compoſée de cent cinquante ſoldats, après avoir donné des preuves d'un courage diſtingué pendant le ſiége, fut partagée entre les deux nations; une partie fut envoyée dans le Milanois, & l'autre dans le Montferrat. Le ſort du Patrice Anſian Sauli fut parmi les Piémontois,

&

& celui du Patrice François Marie Doria chez les Autrichiens. Ce dernier avoit été envoyé à Masone quelque tems auparavant pour y commander pendant l'absence du Patrice Sauli qui étoit souvent employé à la tête des paysans dans les différentes expéditions qui furent faites dans ces montagnes, & y étoit ensuite resté malade, & l'étoit encore dangereusement au moment de la reddition de la Place. Quoique la nouvelle de cette perte attristat sensiblement les citoyens, elle ne diminua cependant rien de l'estime que les défenseurs s'étoient justement acquise par leur courage.

Quoique la perte du Château de Masone ne fût pas par elle-même de grande conséquence, cependant celle que l'on fit en même tems d'une brave garnison dans un tems où l'on manquoit de troupes, ne laissa pas que d'affliger le public; ainsi ce fut à propos pour la consolation de tous les habitans que le huit de Juin arriva Mr. de Wal Maréchal de Camp des armées de Sa Majesté Catholique, & que communément l'on crut chargé par son Souverain de quel-

que commiſſion auprès de la Républi-que ; il confirma l'agréable nouvelle qu'on avoit reçûe peu auparavant par un bâtiment parti de Saint Remo, que le vingt-trois & le vingt-cinq du mois précédent les François avoient repris les Iſles de St. Honorat & de Ste. Marguerite, où ils avoient fait priſonniére la garniſon ennemie ; & que cet obſtacle ainſi levé l'armée Françoiſe & Eſpagnole avoit repaſſé le Var le trois de Juin ; qu'après s'être emparée de Nice qui ne pouvoit faire aucune réſiſtance, elle avoit aſſiégé le Château de Montalban, qui s'étoit rendu le cinq, & qu'auſſitot après cette reddition un détachement étoit allé mettre le ſiége devant le château de Ville-franche, qui ſelon toutes les apparences ne tiendroit pas longtems. La joie commune que cauſa cette nouvelle aſſurée fut encore augmentée par celle que l'on reçut de la priſe du château de Torriglia par les troupes Génoiſes & Françoiſes, & qui étoit défendu par trois cent Autrichiens. Le Brigadier de Lannion & le Patrice Auguſtin Pinelli, qui étoient au poſte voiſin de la Scoffara, voulant reconnoi-

tre

tre de plus près la ſituation & la force de l'ennemi, avoient fait un détachement des troupes qu'ils commandoient, qui joint à quelques payſans n'outrepaſſoient pas le nombre de deux cent cinquante hommes, & qu'ils envoyérent vers ce château. Le Commandant les ayant aperçûs, & s'imaginant que c'étoit là l'avant-garde d'un corps beaucoup plus conſidérable qui venoit l'attaquer, prit la réſolution d'en ſortir & de ſe retirer pour ne pas y être enveloppé; mais les François & les Génois enhardis par cette fuite précipitée les pourſuivirent ſi vivement & avec tant de courage, qu'après en avoir tué pluſieurs & mis le reſte en déſordre, ils firent trente-trois priſonniers, outre un butin conſiderable d'armes & d'équipages qu'ils emportérent avec eux dans le château, où ils entrérent, & où ils ſe fortifiérent autant que les circonſtances & la poſition du lieu pouvoient le leur permettre.

Tous les avantages que les Génois avoient remportés juſqu'alors, les difficultés que les aſſiégeans avoient rencontrées depuis plus de deux mois, & ſur-

tout le paſſage du Var par l'armée des deux Couronnes, qui après la priſe de Ville-franche & du château de Vintimille (petits Forts qui n'étoient pas capables de réſiſter long-tems) s'avançoit par la riviére occidentale & devoit contraindre le Roi de Sardaigne à pourvoir à la défenſe de ſes propres Etats, & les Autrichiens à la sûreté de leur retraite des environs de Gênes, firent croire que ces derniers ſe détermineroient bientôt à lever un ſiége qu'ils avoient inutilement tenté juſqu'alors; quoique l'on pût conclure du grand nombre de redoutes élevées dans les poſtes qu'ils occupoient dans la Vallée de la Polcevera, que le Comte de Schulembourg avoit deſſein d'y laiſſer peu de monde, pour pouvoir employer le gros de ſes troupes à s'ouvrir une entrée dans la Vallée du Biſagno, pour attaquer la ville de ce côté-là, puiſqu'il en avoit reconnu l'impoſſibilité du côté oppoſé. Cependant chacun penſoit que dans les circonſtances préſentes ce projet ne pouvoit plus avoir lieu; au contraire les mouvements que l'on aperçevoit dans l'armée ennemie étoient

étoient regardés comme des marques & des préparatifs d'un départ prochain. Cependant le Général Autrichien ayant laiſſé les Piémontois, & avec eux quelques détachemens de ſes troupes ſur la hauteur de la Torrazza, pour garder les poſtes de la Polcevera & pour tenir la ville entiérement bloquée, partit tout-à coup de ſon quartier général avec le reſte des troupes de l'Impératrice la nuit qui ſuccéda au douze de Juin, & ſe mit en marche du côté du Biſagno : en paſſant ce torrent près de ſa ſource, il laiſſa à ſa droite le poſte de S. Gottardo défendu par quelques payſans Génois & par quelques ſoldats Corſes qu'il fit attaquer foiblement, plutôt pour couvrir ſes véritables intentions que dans le deſſein de s'en rendre maitre. Pourſuivant enſuite ſon chemin avec diligence, il ſe trouva avant le jour près de la Serra di Bavari, où le nombre des payſans deſtinés à garder ce poſte n'avoit pas paſſé cette nuit là. Le Patrice Galeotto Pallavicino qui y commandoit ayant donc été ſurpris, il fut contraint d'abandonner ce poſte & de ſe retirer du côté d'Albaro, ſans avoir jamais pû

ſe

ſe replier vers la montagne appellée vulgairement la Bocca de' Ratti, pour renforcer, ſelon les ordres qu'il en avoit reçûs, ce poſte important, à la garde duquel on avoit employé quelques détachemens de troupes Suiſſes au ſervice d'Eſpagne. Les Autrichiens s'étant ainſi facilement rendus maitres de la Serra di Bavari & de la montagne voiſine appellée *Caſtellazo*, ils allérent auſſi-tôt attaquer la montagne de la Bocca de' Ratti dont nous venons de parler, où les Suiſſes qui la gardoient vivant ſans l'ordre & la précaution qu'il convenoit, s'y virent attaqués lors qu'ils s'y attendoient le moins. Dans le même tems les Piémontois & les Autrichiens firent de concert deux fauſſes attaques du côté de la Polcevera, l'une aux retranchemens de S. Pierre d'Arêne vis-à-vis le bourg de Cornigliano, & l'autre contre la montagne des deux fréres, où ils furent facilement repouſſés de part & d'autre par les Génois, & où ils ceſſérent bientôt de faire feu & de pourſuivre une attaque qu'ils ne faiſoient que pour faire diverſion & pour favoriſer & couvrir la principale & la véri-

véritable que l'on entreprenoit du côté du Biſagno. La nouvelle de ce qui ſe paſſoit à la Bocca de' Ratti étant parvenuë au Marquis de Taubin Maréchal de Camp qui ſéjournoit dans l'enceinte des nouvelles murailles de la ville, & qui avoit été chargé de veiller à la défenſe de cette partie, il monta auſſi-tôt à cheval, & y accourut précipitamment avec tous les ſoldats qu'il put raſſembler. Y étant arrivé avant que le poſte fût emporté, il donna les ordres convenables pour appaiſer le tumulte & arrêter la confuſion qu'il y trouva, & exhortant ſes ſoldats à tenir ferme, il les encourageoit par ſon exemple en combattant courageuſement à la tête d'un Piquet Eſpagnol du Régiment de Cordoüe, qui émule de la valeur de ſon Général ſoutenoit ſeul l'impétuoſité de l'ennemi. Malgré cette vigoureuſe réſiſtance, il ne put empêcher que le reſte de la troupe accablé par les Autrichiens ne prît la fuite précipitamment & avec confuſion. Il continuoit toujours à tenir ferme dans le même endroit ſans perdre courage, lors qu'ayant été dangereuſement bleſſé à la jambe d'un

d'un coup de feu, & ne pouvant plus ſe tenir debout, quelques-uns de ſes ſoldats & deux Officiers Génois qui ſe trouvérent là le prirent entre leurs bras, & l'ayant enlevé au péril de tomber entre les mains des ennemis, il fut auſſitôt tranſporté dans ſon logement à Gênes où il mourut douze jours après univerſellement regretté & des citoyens & des ſoldats pour les rares qualités qui le diſtinguoient. L'Eſpagne perdit en lui un excellent Général doüé des plus grands talens pour le métier de la guerre, dans lequel il s'étoit acquis une réputation peu commune. Les Autrichiens s'étant ainſi rendus maitres des poſtes que nous venons de nommer, ils s'étendirent ſans perdre du tems par la droite comme par la gauche. L'aile gauche s'avança juſqu'à la mer par la Vallée de Sturla & par les hauteurs qui l'environnent, & de là paſſa juſqu'à l'Hermitage des Camaldules & à la montagne de Quezzi, où elle ſe fortifia, & mit ſes poſtes avancés juſqu'à la portée du canon de la ville. Quoique les troupes des aggreſſeurs dûſſent être extrémement fatiguées par la longue & peini-

peinible marche qu'elles venoient de faire, cependant leurs Généraux reconnoiſſant de quelle importance il étoit, pour les opérations ultérieures qui leur reſtoient à faire, de ſe rendre maitres du Couvent de Notre Dame du Mont, ils le firent attaquer ſans délai. Le Marquis de Roquépine qui y avoit ſéjourné quelques jours auparavant y avoit fait conſtruire à la hâte quelques retranchemens; mais le Marquis de Leyde, qui y commandoit alors, les jugeant incapables de défenſe, dépêcha pluſieurs fois au Duc de Boufflers, lui repréſentant l'attaque qu'il ſoutenoit, l'impoſſibilité où il étoit de s'y maintenir plus longtems, & lui demandant la permiſſion de ſe retirer pour ne pas y perdre inutilement toute ſa troupe. Le Duc de Boufflers avoit deja condeſcendu aux inſtances réiterées du Marquis de Leyde; mais le Maréchal de Camp de Sicre lui ayant vivement repréſenté la néceſſité de conſerver ce poſte d'où dépendoit le ſalut de la ville, & la facilité qu'il y avoit à en retirer les troupes au cas qu'il ne leur fût plus poſſible de s'y défendre, il envoya un

un nouvel ordre au Marquis de Leyde d'y faire ferme juſqu'à l'extrémité ; ainſi ayant reçu un ordre auſſi preſſant & auſſi poſitif, quoiqu'il fût deja en chemin pour rentrer dans la ville, il retourna ſur ſes pas & reprit la défenſe de ſon premier poſte dans lequel heureuſement les ennemis n'étoient pas encore entrés.

Les retranchemens que l'on avoit commencés au bourg de St. François d'Albaro, & que l'on continuoit d'élever, ne ſervirent pas moins à arrêter de ce côté-là le progrès des ennemis & à les empêcher de s'aprocher davantage de la ville. La nouvelle imprévüe de la marche rapide des ennemis & de l'attaque qu'ils faiſoient des poſtes les plus voiſins de la ville, occaſionnérent d'abord beaucoup de confuſion parmi le peuple, que les plus timides augmentérent encore par leurs diſcours & par leurs exagérations ; mais le peuple ayant été appellé par le ſon du tambour pour accourir à la défenſe, & les Colléges ayant fait les diligences convenables que leur dictoit une prudence conſommée, on vit une quantité conſidé-

ſidérable de citoyens ſe rendre ſur les remparts, occuper les ouvrages extérieurs & les retranchemens d'Albaro, & accourir par-tout où le beſoin les demandoit. Les Prêtres & les Religieux ſe diſtinguérent ce jour-là, en ſe rendant en grand nombre ſur les murailles du côté que le danger étoit le plus imminent, & le ſoir dans le chemin couvert; ayant enſuite continué tant que le beſoin de la patrie l'exigea à donner des preuves d'un zèle & d'un courage vraiment patriotique, qui leur mérita l'applaudiſſement du public, par un décret honorable que le Gouvernement leur remit.

Le Duc de Boufflers s'étant auſſi-tot tranſporté à la porte Romaine, y donnoit les ordres convenables & aſſignoit aux citoyens & aux milices vétues à l'uniforme & accourües à la chamade, les poſtes où il les jugeoit plus néceſſaires & où le danger paroiſſoit plus preſſant. Il en envoya une partie à Maraſſi & dans les lieux les plus expoſés dehors la ville, étant toujours ſecondé avec une vigilance infatigable par le Patrice Jean-François Centurione

ne Chevalier de Malthe, que les Colléges avoient chargé du ſoin de l'intérieur & du déhors des murailles, avec la qualité de Commiſſaire général, auquel on donna pour adjoint les Patrices Felix Balbi & Jean Charles Pallavicino. Comme dans ce premier moment de tumulte & de confuſion on avoit, par ordre du Duc de Boufflers, jetté dans la mer les canons de la batterie de St. Nazaire, dont les ennemis s'étoient fort aprochés, pour empêcher qu'ils ne tombaſſent entre leurs mains; après que le déſordre fut ceſſé, & que l'on fut revenu de cette premiére frayeur, on les retira de l'eau, & on les remit à leur place, & après une journée auſſi fatigante on prit toutes les meſures convenables pour la défenſe de la Place. Le Comte de Schulembourg ſe diſtingua ce jour-là autant par ſa valeureuſe conduite que par les ſages meſures qu'il avoit priſes pour la réuſſite d'une entrepriſe auſſi difficile & auſſi périlleuſe; & ſa troupe ne s'acquit pas moins de gloire par le courage & par l'infatigable ardeur avec laquelle elle exécuta les ordres de ſon Général, puiſ-

puiſque s'étant avancée, ſans prendre du repos & par des chemins rudes & ſcabreux, depuis leur quartier de la Torrazza juſqu'au rivage de Sturla, comme nous l'avons dit, s'empara dans ce dernier endroit & fortifia avec quelques piéces de canons une ancienne tour, d'où s'étendant enſuite ſur la gauche du Biſagno, elle s'avança juſqu'au haut de la deſcente appellée vulgairement *de la Noce*, ou de la Noix. Le Comte de Schulembourg établit ſon quartier général à St. Martin d'Albaro, dans un Palais ſitué ſur le panchant de la colline apartenant autrefois au feu Patrice Jean Auguſtin Pinelli.

Le danger preſſant & nouveau auquel ſe trouvoit expoſée la partie orientale de la ville depuis que les Autrichiens avoient pénétré dans les poſtes de la vallée du Biſagno, fit que l'on penſa ſérieuſement à ſe mettre à couvert de ce côté-là par de nouvelles fortifications, & que l'on regarda comme inſuffiſantes & trop étroites les lignes que l'onavoit tirées précédemment ſur la colline d'Albaro. On commença donc auſſi-tôt à en former d'autres

plus

plus avancées & d'une plus grande étendüe, & on chargea du ſoin de les faire promtement perfectionnér les Patrices Etienne Lomellino & Jean-Baptiſte Spinola, qui après avoir donné des preuves d'un zèle infatigable les mois précédens dans la direction des fortifications qu'ils avoient fait conſtruire du côté de la Polcevera, perfectionnérent avec une célérité incroyable celles du côté du Biſagno, quoiqu'ils fuſſent expoſés pendant tout le jour auſſi-bien que les travailleurs au feu de la mouſquéterie des ennemis qui n'en étoient pas fort éloignés. On ne perfectionna pas avec moins de diligence la contregarde que l'on avoit déja commencée au-deſſus du Baſtion qui regarde la colline d'Albaro, & cela par l'exacte vigilance du Patrice Ambroiſe Doria à qui on en avoit commis le ſoin. Tous ces ouvrages & ces défenſes ne tranquilliſoient pas encore l'eſprit du Duc de Boufflers; infatigable à prévoir les événemens les plus éloignés, il cherchoit à les prévenir &. à y aporter les remédes convenables. Ayant donc obſervé que ſi les Autrichiens réuſſiſſoient

à

à deſcendre dans la plaine du Biſagno & à battre en bréche les fortifications de la ville, tout le chemin qui s'étend depuis la premiére barriére qui eſt auprès du Monaſtère de Ste. Claire de Carignano juſqu'au-deſſus de la porte de St. Etienne, demeureroit à découvert & ſeroit expoſé au canon de l'ennemi, quoiqu'il ſoit plus élevé que le bas de la plaine; & ayant remarqué qu'en faiſant tranſporter du canon dans ce chemin, on pourroit de là beaucoup incommoder les aſſiégeans, il jugea à propos d'y faire élever une tranchée qui pût mettre à couvert les aſſiégés. Cette ſage prévoyance ayant été adoptée par le Gouvernement, l'on mit auſſi-tot la main à l'œuvre, & l'on prépoſa à l'exécution de ce projet le Patrice Lazare Viganego, le même qui avoit ſi fort contribué, depuis le commencement de l'année juſqu'alors, aux travaux qui avoient été faits à l'endroit que l'on nomme *l'éperon.* L'ouvrage fut ſi fort avancé en peu de jours, qu'il eût été bientôt perfectionné, ſi par la retraite des Autrichiens qui abandonnérent l'entrepriſe de ce ſiége, on n'eût jugé

jugé plus à propos de ſuſpendre un ouvrage qui devenoit inutile, pour en employer l'argent à des beſoins plus preſſans. On rétablit auſſi & on releva les parapets depuis la barriére dont nous avons parlé juſqu'à la mer en deſcendant le long du torrent. On repara auſſi à peu près dans le même tems les anciennes batteries, &.on en éleva de nouvelles; & tous ces différens ouvrages furent bientôt achevés par les ſoins & par la vigilance infatigable du Patrice Pierre-François Franzoni que l'on y avoit prépoſé.

Tandis que l'on manœuvroit ainſi dans la ville, les ennemis, comme nous l'avons vû, s'étant ſi fort aprochés dans la journée du treize, & ſe flattant de réuſſir auſſi aiſément dans le projet qu'ils avoient formé de battre la ville en brêche de ce côté-là, parurent le jour ſuivant vouloir entreprendre plus ſérieuſement l'attaque du Couvent de Notre Dame du Mont. L'on prévoyoit bien que les aggreſſeurs ne viendroient jamais à bout de leur deſſein, ſi auparavant ils ne ſurmontoient cet obſtacle; ainſi les Génois s'apliquérent auſſi-tôt

à

à augmenter les travaux de ce poſte important, dont la défenſe fut de nouveau confiée au Marquis de Roquépine, le Marquis de Leyde étant parti vers le même tems pour ſe rendre en Provence. Pour fortifier davantage ce Couvent, d'où les ennemis auroient aiſément pû incommoder la Place, s'ils s'en fuſſent rendus maitres, en élevant des batteries de mortiers au pied de la colline ſur laquelle il eſt ſitué, le Gouvernement y deſtina un plus grand nombre de payſans, & choiſit d'abord pour les commander le Patrice Jean-Baptiſte Saluzzo, auquel ſuccéda quelque tems après le Patrice Etienne Lomellino, qui s'étoit ſignalé l'année précédente, non-ſeulement aux environs de Roſiglione, où il arrêta les progrès des Autrichiens & des Piémontois, mais encore dans tous les emplois que l'on lui confia dans les ſuites; & en dernier lieu on y envoya le Patrice Jean-François Dongo, qui ayant quitté l'habit eccléſiaſtique pour s'employer tout entier à la défenſe de ſa Patrie, commanda dans ce poſte juſqu'à la fin du ſiége conjointement avec le Marquis de Ro-

quépine qui étoit à la tête des troupes Françoiſes & Eſpagnoles. Cet Officier plein de bravoure, de vigilance & d'activité, cauſa des dommages conſidérables aux Autrichiens pendant tout le tems qu'ils demeurérent dans ces environs, les incommodant continuellement par le feu de ſon artillerie juſques dans leur quartier général, & ſouvent par des ſorties qu'il faiſoit à la tête de ſa garniſon, par le moyen deſquelles il réuſſit pluſieurs fois de les chaſſer des endroits où ils s'avançoient & des maiſons où ils s'étoient fortifiés.

Les ennemis par leurs aproches ayant coupé la communication de la Capitale avec le poſte de la Scoffara, les troupes qui le gardoient ſous les ordres du Comte de Lannion & du Patrice Auguſtin Pinelli, devinrent inutiles; ayant donc laiſſé dans le Château de Torriglia cent cinquante payſans & quatre-vingt-dix ſoldats François, Eſpagnols, ou Génois, les deux Commandans ſe retirérent, le premier à Ste. Marguerite avec les troupes Françoiſes, & le ſecond à Recco avec les ſoldats, Génois & les payſans qu'il avoit ſous ſes ordres;

dres ; ainſi ils ſe trouvérent au nombre de près de trois mille hommes raſſemblés dans ces deux endroits, & qui pouvoient facilement ſe prêter la main. Ce fut alors que le Marquis de Monteil ſuccéda dans le commandement au Comte de Lannion que le Duc de Boufflers rappella à Gênes pour vaquer à des emplois d'une plus grande importance.

Tout étant ainſi remis en ordre on attendoit d'un moment à l'autre que les ennemis tentaſſent par de nouvelles attaques de s'aprocher davantage de la ville, perſonne ne doutant qu'après tout ce qu'ils avoient fait pour pénétrer dans la vallée du Biſagno, ils ne fiſſent tous leurs efforts pour venir à bout de leur entrepriſe à laquelle on tâchoit de s'opoſer de toutes parts avec la plus exacte vigilance : mais au grand étonnement de tout le monde les Autrichiens ne paroiſſoient s'apliquer qu'à ruiner le pays dont ils s'étoient emparés, puiſque l'on voyoit de continuels incendies, non-ſeulement des palais & des maiſons les plus apparentes, mais même des chaumiéres & des caba-

nes des plus pauvres payſans. Ces derniers profitant donc de ce rallentiſſement d'ardeur chez les ennemis, recommençoient à donner des preuves de courage plus grandes qu'auparavant, dans les fréquentes eſcarmouches, dont la plus conſidérable ſe paſſa au poſte de St. Gottard, où les Autrichiens ayant attaqué les Génois, ils furent repouſſés & obligés de ſe retirer après y avoir laiſſé pluſieurs morts & beaucoup de bleſſés. Les habitans de Quezzi ne méritérent pas moins de loüange dans l'attaque qu'ils firent ſur cette montagne d'une maiſon occupée & défendue par cinquante Grenadiers ennemis, dont ils ſe rendirent maitres après y avoir tué quarante-ſix hommes & fait priſonniers les quatre autres, dont trois étoient bleſſés. Les payſans du côté de St. Pierre d'Aréne cherchant auſſi à ſe ſignaler ſortirent en partie de leurs retranchemens, & furent attaquer un corps de troupes Piémontoiſes qui s'étoit fortifié dans une maiſon du bourg de Cornigliano, & d'où il fut chaſſé après une légére réſiſtance. Pour ſe venger de cet échec les ennemis mirent en-

enſuite le feu à pluſieurs palais & à pluſieurs maiſons de ces environs, & firent des dommages conſidérables dans tous les endroits & les poſtes qu'ils occupoient, juſques-là qu'ils emportérent les barreaux de fer, les portes, les fenêtres des maiſons, rompirent les murailles, décarrelèrent les appartemens, dans l'eſpérance d'y trouver de l'argent ou d'autres choſes cachées.

On preſſoit toujours tous les travaux que l'on avoit commencés dans les différens endroits dont nous avons parlé, & particuliérement ceux du bourg d'Albaro, où le Patrice Galeotto Pallavicino commandoit les payſans armés depuis que les Autrichiens s'étoient emparés de la Serra di Bavari. Les petits combats y étoient preſque continuels entre les piquets avancés des deux partis, les ennemis cherchant à s'avancer à couvert des murailles entre leſquelles ſont renfermés les chemins qui conduiſent à ce bourg, lorſque le dix-ſept de Juin, tandis que ce Patrice traverſoit le grand chemin pour paſſer d'une maiſon à une autre, il reçut un coup de feu au ventre qui l'obligea de ſe fai-

re auſſi-tôt tranſporter dans la ville: la bleſſure fut d'abord regardée comme légére & facile à guérir; mais le ſoir s'étant déclarée dangereuſe, elle le conduiſit au tombeau dans le court eſpace de deux jours, après avoir ainſi ſacrifié ſa propre vie au ſervice de ſa patrie.

Dans le cours de toutes ces opérations le Comte de Schulembourg continuoit toujours à flatter le Commandant de l'eſcadre Angloiſe qui formoit toujours un cordon devant le port, que la place devoit bientôt tomber, & qu'il avoit des avis certains confirmés par les dépoſitions de pluſieurs déſerteurs, que les vivres y manquoient entiérement, de façon que l'on voyoit déja les perſonnes les plus miſérables mourir de faim au milieu des rües publiques, & que les autres étoient contraintes de ſe nourrir des alimens les plus groſſiers & les plus dégoutans pour prolonger leurs jours; & qu'à cette occaſion on entendoit de la rumeur & du tumulte qui annonçoient que la ville ne tarderoit pas à ſe rendre. Le Vice-Amiral Anglois recevant depuis long-

tems

tems de ſemblables nouvelles ſans jamais en voir l'effet, réſolut de s'en aſſurer par quelque voye certaine; ayant donc pris le léger prétexte d'écrire à un Patrice une lettre qui ne contenoit rien d'important, il en chargea deux de ſes Officiers, qui s'étant aprochés de la place ſur une petite barque, & ayant fait les ſignaux accoutumés dans de ſemblables occaſions à la garde avancée de l'embouchure du port, ils paſſérent plus avant juſqu'au bureau de la ſanté : y ayant repréſenté qu'ils étoient chargés de la part de leur Général de remettre entre les mains du Doge une lettre de conſéquence, ils furent conduits au Palais où ils remirent la lettre, qui ayant été liüe aux Colléges aſſemblés, on comprit aiſément, par la nature de la demande qu'elle contenoit, qu'elle n'avoit été écrite que pour fournir un prétexte d'entrer dans la ville pour en obſerver l'état & la ſituation. Le Gouvernement voulant bien donner à ces Officiers cette ſatisfaction, & les convaincre du bon ordre qui régnoit partout, ne s'opoſa pas qu'ils ſe rendiſſent au palais du Duc de Boufflers qui ſouhai-

haitoit de s'aboucher avec eux ; ce Duc les arrêta à manger chez lui avec un grand nombre d'autres conviés, & après le diner ils eurent la liberté d'aller faire quelques emplettes de marchandiſes accompagnés cependant d'un ſeul Officier Génois. L'élégance & l'abondance qu'ils avoient obſervé ſur la table du Général François, celles qu'ils remarquérent dans les places publiques remplies de toutes ſortes de vivres, la quantité de pain qui étoit expoſée en vente dans toutes les riües, auſſi-bien que la parfaite tranquillité qui régnoit par-tout, égale à celle que l'on pourroit déſirer dans la paix la plus profonde, leur fit clairement connoitre la fauſſeté des avis qu'ils avoient reçus ſur leurs bords, où ſans doute ils en raportérent de plus ſûrs & de plus ſincéres ce même ſoir qu'ils y retournérent.

Les Autrichiens s'étant établis, comme nous l'avons vû, ſur le rivage de Sturla & dans le vieux Château du même nom, empêchoient de là avec deux piéces de canon aux Bâtimens alliés des Génois de paſſer ſur cette plage lorſqu'en

qu'en côtoyant la terre ils cherchoient à échaper au danger d'être pris par les vaiſſeaux Anglois. Ils commencérent auſſi à y faire tranſporter en diligence la groſſe artillerie & les mortiers à bombes qu'ils avoient raſſemblés ſur la plage de Seſtri du Ponant, dans l'eſpérance de pouvoir s'avancer dans les poſtes convenables pour pouvoir battre la ville. Les vaiſſeaux Anglois maitres abſolus de la mer ne permettoient pas aux Génois de ſe ſervir de barques armées ou d'autres petits bâtimens à rames, pour empêcher ou du moins pour troubler ce tranſport qui étoit toujours eſcorté par des forces ſupérieures. Cependant l'infatigable Duc de Boufflers, toujours attentif à chercher tout ce qui pouvoit contribuer à une longue défenſe, & adoptant le projet qui lui avoit été préſenté pour incommoder les ennemis dans leurs deſcentes, réſolut de ſe ſervir d'un gros ponton, bâtiment lourd & peſant peu propre par lui-même à la navigation & qui ne ſert que pour porter des pierres pour la fabrique & l'augmentation du vieux Môle, ou pour des choſes de cette nature.

L'ayant donc fait garnir tout autour, de cables, d'étoupe, de laine, & de tout ce qui pouvoit le rendre impénétrable à l'artillerie des ennemis, l'ayant armé de deux groſſes piéces de canon à la pouppe, de deux autres d'un moindre calibre à chaque côté, & de deux mortiers à bombes au milieu; eſcorté de deux galéres, & remorqué par quantité de petits batteaux, il ſortit du port, & à peine fut-il arrivé à la plage de Sturla qu'il commença par un feu continuel de ſon artillerie à endommager les Autrichiens, dont quelques-uns furent tués & chez qui il occaſionna une confuſion égale à la ſurpriſe. S'étant arrêté là juſqu'au vingt-cinq au matin, un vent fort & imprévû qui hauſſa la marée obligea les galéres à le reconduire dans le port, & contraignit les vaiſſeaux Anglois de mettre à la voile & de gagner le large.

Tandis que l'on s'apliquoit ainſi avec tant d'activité à diſputer le terrain aux aggreſſeurs, & que l'on mettoit tout en œuvre pour gagner du tems & en donner à l'arrivée des ſecours que l'on attendoit, on reçut l'avis certain que l'ar-

l'armée Françoiſe & Eſpagnole s'étant aprochée de Vintimille ſe diſpoſoit à faire le ſiége du Château de ce nom, & faiſoit en attendant avancer ſon avant-garde qui étoit deja parveniie à St. Remo, ſous les ordres de Dom François Pignatelli Lieutenant-Général. Les Autrichiens & les Piémontois n'ignoroient pas ces mouvemens, puiſqu'ils étoient maitres de toute la riviére du Ponant, & qu'ils pouvoient recevoir chaque jour des nouvelles qui ne parvenoient que rarement à Gênes, & à proportion des meſures que prenoient adroitement les couriers pour y aborder. Ainſi ils commençoient deja à faire embarquer la groſſe artillerie, que quelques jours auparavant ils avoient fait débarquer du côté du Biſagno, dans la crainte que les aproches de l'armée des deux Couronnes ne leur en donnaſſent pas le tems. Cette manœuvre fit enfin eſpérer que l'on touchoit à l'heureux moment où l'on verroit les ennemis ſe retirer, & avec eux les calamités que l'on avoit eſſuiées juſqu'alors, quand tout à coup on vit redeſcendre à terre la même artillerie qu'on avoit deja embar-

quée à l'arrivée d'un courier de Turin par lequel le Roi de Sardaigne engageoit le Comte de Schulembourg à ne pas ſi tot retirer ſes troupes, ne croyant pas que les François & les Eſpagnols puſſent ſi tot s'aprocher de Gênes, & témoignant au contraire un extrême empreſſement à ce que le ſiége fût pouſſé avec plus de vigueur qu'auparavant & conduit à ſa derniére fin. Les aſſiégés en conſéquence ayant recommencé avec plus de vigueur que jamais à raſſembler des faſcines en place de celles qu'ils avoient brulées dans la diſpoſition où ils étoient de vouloir bientot ſe retirer, & ayant fait de nouveaux préparatifs, le courage des citoyens & des payſans ſe ranima auſſi, & ils donnérent partout de nouvelles preuves de leur valeur, ſur-tout dans les deux poſtes de S. Pierre d'Arene & de S. Gottard dont nous avons ſi ſouvent parlé. Dans le premier de ces deux poſtes les Génois, ſelon leur bravoure ordinaire & avec le même ſuccès qu'auparavant, attaquérent avec tant de vivacité les Piémontois & les Croates ſur la colline de Notre Dame couronnée, que les ayant chaſſés

chaſſés de par-tout, & les ayant pouſſés juſqu'au-delà du palais du Patrice Jean-Baptiſte Pittaluga, ils y entrérent & ſe ſaiſirent de deux Eſpingardes, de quelques armes, de beaucoup de rations de pain & de quantité de manteaux à l'uſage des troupes irréguliéres, & n'eurent dans cette action que deux hommes tués & peu de bleſſés. La perte des Piémontois fut plus conſidérable; on compta parmi eux dix-huit morts & un grand nombre de bleſſés. Le ſuccès ne fut pas moindre au ſecond poſte, & le Patrice Paul Gentile à la tête des troupes qu'il commandoit vint à bout de mettre en fuite les Autrichiens qui vouloient s'en aprocher. Les payſans, qui de la Scoffara avoient paſſé à Recco, ne ſe montroient pas moins diſpoſés à tout entreprendre, animés non-ſeulement par l'exemple du Patrice Auguſtin Pinelli qui les commandoit, mais encore par celui du Patrice Chevalier Paris ſon frére, qui ayant apris dans l'iſle de Malthe où il demeuroit depuis longtems le péril auquel ſa patrie ſe trouvoit expoſée, & animé du deſir de contribuer en quelque choſe à ſon ſalut,

ſalut, s'étoit promtement embarqué ſur une eſpéce de petite felouque, & s'étoit rendu à Gênes quelques mois auparavant, où ſans s'y arrêter il étoit allé joindre ſon frére dans les poſtes qu'il gardoit du coté de la Polcevera, & le ſuivit toujours dans la ſuite, donnant par-tout des preuves de cette valeur & de ce courage qui dans toutes les occaſions l'avoient diſtingué dès ſa premiére jeuneſſe. Ce Chevalier ayant remarqué que les Autrichiens commençoient à s'emparer de la montagne de Faſce, & réfléchiſſant ſur l'avantage qu'ils en retireroient en s'en rendant les maitres, ſoit pour la continuation du ſiége, ſoit pour la ſûreté de leur retraite au cas qu'ils fuſſent obligés d'en abandonner l'entrepriſe, il réſolut de faire tous ſes efforts pour les en chaſſer. S'étant donc mis la nuit du vingt-cinq à la tête de cent vingt hommes ou payſans ou troupes réglées, il commença une heure avant le jour à attaquer le premier poſte des ennemis qu'il rencontra ſur ſon chemin, & le fit avec tant d'impétuoſité & de bravoure, qu'il mit bientot en fuite ceux qui le défendoient, après leur

leur avoir tué quarante hommes. Après ce premier ſuccès il attaqua un autre retranchement des ennemis, comptant ſur une réuſſite auſſi heureuſe que la premiére, quoique ſes gens l'euſſent averti des dangers & des périls auxquels il alloit s'expoſer. Les Autrichiens avertis par le premier feu que l'on attaquoit leurs poſtes de ce côté-là, & ignorant le nombre des aggreſſeurs, le croyant même plus conſidérable qu'il ne l'étoit effectivement, firent avancer deux mille hommes au ſecours des leurs par trois chemins différens; & quoique le courage des Génois eût déja emporté le premier poſte avant que les ennemis euſſent pu y aporter du ſecours, cependant les troupes de l'Imperatrice ſe trouvoient déja à portée de ſoutenir le ſecond vers lequel le Chevalier Pinelli s'acheminoit. S'étant aperçû à tems du ſecours prochain qui marchoit ſur trois colonnes, & de l'impoſſibilité qu'il y avoit de venir à bout de ſon deſſein, puiſqu'il pouvoit facilement être envelopé de tout côté avec ſa petite troupe, ſon ardeur naturelle ne ſe rallentit pas pour cela, mais ſe confiant

fiant dans la bravoure des ſiens, il voulut, mépriſant le danger, pourſuivre ſon entrepriſe, toujours ſécondé par les efforts des payſans & des ſoldats émules de ſon courage; mais au milieu de l'action ayant été frapé & bleſſé à mort d'un coup de feu, on fut obligé de le retirer du combat & de l'emporter au travers des Autrichiens, qui arrivérent en foule de toutes parts, & qui obligérent les Génois à chercher leur ſalut dans la fuite. Mais tandis que celui qui le portoit ſur ſes épaules faiſoit tous ſes efforts pour le tirer du danger de tomber entre les mains des ennemis, il fut bleſſé lui-même & contraint de l'abandonner. Il fut bientot environné par les ennemis, qui le tuérent d'une maniére barbare, & pouſſérent l'inhumanité juſqu'à ſéparer ſa tête de ſon corps; ce que l'on attribua à la coutume ordinaire des Croates. Ayant ainſi terminé ſa carriére en conſacrant ſa vie à ſa patrie, ce digne Patrice, dont le corps fut demandé & obtenu du Commandant Autrichien & tranſporté à Gênes, reçut les honneurs militaires & des obſéques ſolemnelles dans l'égliſe Cathédrale,

drale, où la Nobleſſe & les Officiers aſſiſtérent au milieu d'un peuple nombreux.

Dans l'intervalle de ces faits différens on obſerva pluſieurs mouvemens dans l'armée ennemie, qui paroiſſant ſe groſſir dans le lieu apellé la Torraza, faiſoit ſoupçonner qu'elle avoit deſſein de tenter quelque choſe de ce côté-là. Ainſi pour prévenir le danger de la ſurpriſe, l'on garnit les murailles de troupes en plus grand nombre qu'on ne l'avoit fait auparavant, & particuliérement le poſte de Granarolo qui paroiſſoit le plus expoſé aux attaques de l'ennemi. L'on voyoit en même tems les Autrichiens travailler avec ardeur à élever une batterie contre les retranchemens d'Albaro vis-à-vis le palais Juſtiniani, qui étoit le poſte qui avançoit le plus dans les lignes des Génois. Ils en élevoient également d'autres contre le Couvent de Notre Dame du Mont, & celle qui étoit dreſſée ſur la colline de Sainte Tecle étoit deja perfectionnée, quoique le Marquis de Roquépine fit pour la renverſer un feu continuel de ſon artillerie du Couvent de Notre Dame

me du Mont, tandis que pour arrêter le progrès des ennemis il mettoit en œuvre tout ce que l'on pouvoit attendre d'un Commandant également expérimenté & vigilant. Ainſi les ennemis trouvoient tous les jours dans la courageuſe réſiſtance de leurs adverſaires de nouveaux obſtacles à leurs projets, & ſe voyoient contraints malgré eux à marcher à pas lents dans toutes leurs opérations. Les Anglois n'étoient pas moins ſurpris de tout ce qu'ils voyoient pratiquer ſur mer par les ſujets de la République, & admirérent la généreuſe hardieſſe de la Galiotte Saint Louis, qui quoique munie du pavillon François & entretenüe aux dépens du Roi Très-Chrétien, avoit cependant un équipage Génois commandé par le Patrice Luc Calvarino, & qui chargée de poudre oſa paſſer en plein jour au milieu des vaiſſeaux Anglois, & arriva heureuſement au port, ſoutenant avec intrépidité le feu de leur artillerie qui ne l'endommagea que foiblement.

La nouvelle de la mort du Marquis de Taubin étant parvenüe au quartier Royal

Royal de l'Infant Dom Philippe, & le Marquis de la Mina réfléchiſſant ſur la néceſſité qu'il y avoit de pourvoir la troupe Eſpagnole qui étoit à Gênes d'un Commandant qui eût toutes les qualités qu'exigeoient les circonſtances critiques où ſe trouvoit cette Capitale aſſiégée par les Anglois, les Autrichiens & les Piémontois, avoit choiſi pour cet emploi également honorable & périlleux Dom Auguſtin de Ahumada Maréchal de Camp, qui depuis ſa jeuneſſe adonné au grand art de la guerre dans le Régiment renommé des Gardes Eſpagnoles, s'étoit toujours attiré par ſa conduite les loüanges les plus flateuſes ; & outre l'inſpection générale qu'il avoit de toutes les milices d'Eſpagne, il étoit encore Commandant du Corps diſtingué des Grenadiers provinciaux qu'il avoit lui-même formé. Etant débarqué à Gênes le dernier jour de Juin, il donna la nouvelle que le Royal Infant ſe trouvoit alors à Carnolet attentif à voir l'iſſüe du ſiége du Château de Vintimille que l'on battoit actuellement, dont on apprendroit bientot la reddition (comme

me on aprit enſuite qu'il s'étoit rendu ce même jour, où la garniſon Piémontoiſe compoſée de trois cent hommes fut faite priſonniére de guerre) & que l'armée Françoiſe & Eſpagnole avoit pouſſé ſes piquets avancés juſqu'au-delà de S. Remo. Autant l'arrivée de ce Général cauſa de joye par la haute idée que chacun avoit conçue de lui, autant les nouvelles qu'il aporta firent eſpérer à tout le monde que l'on verroit bientôt les ennemis ſe déſiſter de leurs tentatives, obligés d'accourir à la défenſe de leurs propres Etats, & contraints de ne pas s'opiniâtrer davantage au ſiége qu'ils avoient entrepris & qu'ils n'avoient pas encore pû commencer en forme, après y avoir employé tant de tems & tant de travaux. Ces douces eſpérances étoient encore ſoutenues par les rélations des eſpions, confirmées par celles des déſerteurs, qui s'accordoient à aſſurer que dans l'armée Autrichienne, où l'on n'ignoroit pas que l'armée Françoiſe s'avançoit, on y voyoit tous les indices d'une retraite prochaine, puiſqu'ils faiſoient de nouveau embarquer leur artillerie avec tous ſes attirails, & que

que leurs bagages marchoient déja du côté de Lombardie. En effet le trois de Juillet à la pointe du jour l'on vit défiler le long de la montagne de Ratti une colonne de plus de quatre mille hommes, compoſée de troupes réglées & de Croates, qui deſcendant dans le torrent de Biſagno par la colline de la Volpara étoit ſuivie de quantité de beſtiaux & d'un nombre conſidérable de mulets chargés de munitions & d'équipages. On obſerva auſſi que les aſſiégeans avoient abſolument abandonné le camp qu'ils avoient eu juſqu'alors ſur la hauteur qui eſt au-deſſus de l'Hermitage des Camaldules, & qu'ils avoient levé les tentes de celui qu'ils avoient au-deſſus de Quezzi, quoiqu'il fût encore gardé par un bon nombre de Grenadiers & de troupes irréguliéres, qui occupoient la redoute qu'ils avoient élevée ſur le haut de la montagne, le long de laquelle ils étoient campés. Quoique ces mouvemens paruſſent indiquer un départ prochain, on ne laiſſa pas de veiller attentivement à la défenſe de la Place; & comme on les regardoit enco-

encore comme équivoques, & que les ennemis pouvoient également avoir pour but de ſe dégager de tout embarras pour tenter quelque coup d'éclat ſans s'expoſer au riſque de perdre leurs canons & leurs bagages dans le cas d'une mauvaiſe réuſſite ; ainſi on doubla prudemment les gardes dans tous les poſtes, & l'on invita les citoyens à accourir avec ardeur aux fortifications extérieures de la ville & dans tout le chemin couvert ; ce qui fut ponctuellement exécuté. Cependant les véritables intentions des Généraux de l'Impératrice ſe manifeſtérent bientot. Le Roi de Sardaigne informé de tout ce qui ſe paſſoit, réfléchiſſant ſur les dangers auxquels ſes Etats demeuroient expoſés aprés la priſe du Château de Vintimille, empreſſé de pourvoir à leur ſureté & de prévenir les malheurs qu'il prévoyoit, s'apercevant d'ailleurs que c'étoit un parti auſſi inutile que dangereux de vouloir pourſuivre un ſiége commencé devant une Place où l'on avoit juſqu'alors éprouvé la plus vigoureuſe réſiſtance, & où l'on devoit s'attendre à en éprouver une plus vi-

vigoureuſe encore depuis que la garniſon en avoit été augmentée par les troupes qui de la Provence y abordoient de tems en tems en trompant la vigilance des vaiſſeaux Anglois ; ce Prince avoit réſolu de rapeller les ſiennes, & pour cela il en avoit expédié les ordres convenables au Comte de la Rocque qui les commandoit. Le Comte de Schulembourg informé de tout vit bien qu'il étoit indiſpenſablement obligé d'abandonner une entrepriſe que le nombre inférieur de ſes troupes ne lui permettoit pas d'exécuter, & qui n'avoient pas même été aſſez nombreuſes lorſqu'elles étoient augmentées par celles des Piémontois. Dans cette vüe il avoit fait attaquer avec une ſage précaution, la nuit qui précéda le trois de Juillet, les payſans qu'il voyoit poſtés ſur la montagne de Faſce, & cela autant pour couvrir ſon deſſein aux Génois, que pour ſe mettre à couvert du danger d'être inquiété dans ſa marche par les habitans de la riviére du Levant & par les troupes réglées que nous avons vû deſcendre de la Scoffara le long de cette riviére. Ayant continué

tinué les deux jours ſuivans ſur la plage de Sturla l'embarquement du reſte de ſon artillerie & de tous les autres équipages embarraſſans, il décampa la nuit du ſix avec toutes ſes troupes diviſées en quatre colonnes, prenant ſon chemin ſur les mêmes hauteurs des montagnes ſur leſquelles il avoit paſſé le treize de Juin, lorſqu'il pénétra dans la vallée du Biſagno. Dès que le jour parut, & que l'on s'aperçut du départ des ennemis, les payſans ne furent pas lents à montrer le deſir empreſſé qu'ils avoient de vouloir les pourſuivre, ce qu'ils firent, ſoutenus par quelques piquets de troupes réglées; mais la difficulté qu'éprouve dans des chemins montueux quiconque veut attaquer vivement ſon ennemi, empêcha l'exécution de ce projet, & donna aux Autrichiens tout le loiſir de ſe retirer, avec la ſeule incommodité que ſouffrit l'arriére-garde de la part des payſans qui gardoient le poſte de St. Gottardo dans leur ancien quartier de la Torraza, d'où ils paſſérent enſuite à relever tous les poſtes que les Piémontois occupoient du côté de la Pol-

Polcevera & le long de la mer. Ces derniers marchérent auſſi-tôt du côté de Savone & de là vers le Piémont, pour défendre les Etats de leur Souverain dans les endroits qui paroiſſoient les plus menacés par les François, & qui furent renforcés par quelques bataillons des troupes de l'Impératrice que l'on tranſporta à Vado par la voye de la mer. Si le Comte de Schulembourg s'étoit acquis une gloire peu commune dans les ſages diſpoſitions qu'il prit, & la prudente conduite qu'il tint lorſqu'il pénétra dans la vallée du Biſagno, il ne mérita pas moins de louanges dans ſa retraite, que ſa prudence lui fit exécuter, ſans autre perte que celle de quelques déſerteurs inévitable dans de ſemblables rencontres. La plupart auſſi des vaiſſeaux Anglois & des bâtimens qui ſéjournoient ſur la plage de Sturla & de Seſtri de Ponent, ayant mis à la voile le même jour, prirent le chemin de Savone & de Vado, où ils tranſportérent l'artillerie & les proviſions qu'ils avoient auparavant débarquées avec des travaux & des dépenſes immenſes, pour s'en ſervir dans le ſiége qu'ils a-

voient projetté. Cependant le brave Capitaine Barbaroſſa, de qui nous avons eu ſouvent occaſion de parler avec diſtinction dans le courant de cette année, attentif à profiter de toutes les conjonctures que le hazard pouvoit lui préſenter, s'étoit avancé à Cornigliano, où étant monté dans une maiſon après ſon diné, il obſervoit de deſſus un balcon les mouvemens des Autrichiens & des Piémontois, lorſque frappé d'un coup de feu à une cuiſſe qui lui rompit une artère, il ne ſurvécut que peu de momens, & mourut avant qu'on eût pu lui donner du ſecours, généralement regretté & pleuré par tous ceux qui avoient également admiré & les traits de ſa bravoure & les rares qualités de ſon eſprit.

La joye de cet heureux jour, attendu & déſiré depuis ſi longtems, ne fut pas peu troublée & peu alterée par le triſte & cruel ſouvenir, qui eſt encore vivement gravé dans l'eſprit d'un chacun, de la mort funeſte du Duc de Boufflers décedé le deux de Juillet au matin au milieu des pleurs & des regrets univerſels : étant tombé malade le ſoir

ſoir du vingt-cinq du mois précédent, & s'étant mis au lit accablé d'un violent mal de tête & d'un feu dévorant dans les entrailles, on attribua d'abord ſa maladie aux fatigues extraordinaires & continuelles qu'il avoit eſſuïées, & on crut pouvoir facilement le guérir par quelques ſaignées & par l'uſage de l'émétique, remède aſſez accrédité chez les François; mais quatre jours après on aperçut ſur ſon viſage & ſur ſes mains certaines marques qu'un Médecin Génois qui avoit été appellé jugea être des ſignes de la petite vérole, quoique les autres les regardaſſent comme les éruptions d'une ſimple ébullition de ſang, dont ils tiroient un bonne augure pour la promte & parfaite guériſon du malade. Mais la nuit qui précéda le deux de Juillet, le mal ayant tout à coup augmenté, & s'étant déclaré pour une petite vérole rentrée, le malade fut bientôt réduit aux derniéres extrémités. Le moment de ſon agonie ayant été annoncé à toute la ville par le ſon des cloches de toutes les Egliſes, il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut l'affliction de tous les habitans & l'em-

preſſement de tout le monde à accourir dans les Temples du Seigneur & à lui addreſſer les vœux les plus ardens pour le ſalut d'un ſujet ſi cher & ſi utile à la République; juſqu'à ce que la nouvelle s'étant répandue qu'il avoit rendu ſon eſprit à ſon Créateur, les larmes furent ſi abondantes & ſi univerſelles, & les marques ſincères de la plus vive douleur ſi ſenſibles & ſi générales, que pour prévenir le découragement & la frayeur du peuple on prit ſagement le parti d'employer le miniſtére de pluſieurs perſonnes prudentes, qui en publiant ce funeſte accident tâchaſſent en même tems de conſoler & de raſſurer les eſprits ſur les craintes qu'ils pouvoient concevoir à l'occaſion d'une perte auſſi déplorable que peu attendue. Sa Religion, ſa pieté, ſa charité envers les pauvres, ſon amour pour la ville de Gênes, ſes ſoins infatigables pour ſa défenſe, ſon affabilité & toutes les vertus chrêtiennes, civiles & militaires dont il étoit orné, lui avoient tellement concilié la confiance & l'eſtime du Gouvernement, & lui avoient ſi fort acquis le cœur des citoyens de tous

tous les états & de toutes les conditions, qu'il n'y avoit perſonne qui ne fût prêt de tout entreprendre par ſes ordres, comme celui en qui chacun avoit mis une entiére & parfaite confiance. Son corps auquel la proximité des ennemis ne permit pas de rendre les honneurs & les obſéques ſolemnelles que la reconnoiſſance publique auroit déſiré, & qui étoient dûes au rang diſtingué & au mérite ſupérieur d'un ſemblable ſujet, fut porté ſans pompe dans l'Egliſe des Religieux Cordeliers de l'Obſervance, & dépoſé dans la Chapelle de Saint Louis de la Nation Françoiſe, après qu'on en eut tiré ſon cœur pour l'envoyer à Paris. Pour éterniſer la mémoire de la reconnoiſſance des Génois & du mérite du défunt, par ordre des Colléges on lui érigea une Epitaphe honorable ſur du marbre; & pour donner à tout le monde une preuve non équivoque de l'eſtime générale qu'on avoit de ſa mémoire, le grand Conſeil, contre l'uſage, inſcrivit le fils de ce cher Duc & tous ſes deſcendans au livre d'or de la Nobleſſe Génoiſe, leur accordant de placer les armes de la Ré-

publique au-deſſus des leurs, diſtinction qui n'avoit jamais été accordée à aucun citoyen quelques victoires qu'il eût remportées, & dont on fit préſenter le Diplome au nouveau Duc de Boufflers par le Patrice Pallavicino Envoyé à la Cour de France. Le Roi Très-Chrétien voulut auſſi dans cette conjoncture récompenſer avec une munificence royale le mérite du défunt dans ſon fils, en faveur duquel la République s'intéreſſoit par le moyen de ſes Miniſtres, lui ayant tranſmis, quoique dans un âge encore tendre, le Gouvernement de Flandre vacant par la mort de ſon pére.

Le ſiége ainſi levé, & la partie orientale de la ville auſſi-bien que la riviére qui en dépend étant entiérement libres, on vit le jour ſuivant tous les embarquemens qui les jours précédens s'étoient raſſemblés à Porto-Fino & dans le Golfe de Rapallo, & qui s'y étoient arrêtés par la crainte de tomber entre les mains des Anglois, on les vit profiter d'un moment favorable & arriver heureuſement dans le port de la Capitale, au milieu des applaudiſſemens du peu-

peuple & au nombre de cent ſoixante bâtimens chargés de toutes ſortes de denrées, auxquels ſuccedérent pluſieurs autres qui arrivérent dans la ſuite & qui apportérent dans Gênes toute l'abondance que l'on pouvoit déſirer.

Le Marquis de Mauriac, qui par la mort du Duc de Boufflers ſe voyoit une ſeconde fois à la tête des troupes Françoiſes & Eſpagnoles, avoit choiſi le Marquis de Roquépine pour porter au Roi Très Chrétien l'agréable nouvelle de la retraite des Autrichiens & des Piémontois, comme celui à qui cet honneur étoit dû par les preuves de valeur qu'il avoit données pendant ſi longtems dans le poſte important de Notre Dame du Mont, étant d'ailleurs notoire qu'il y avoit été deſtiné par le feu Duc ſon oncle. Dans le même tems la République empreſſée de marquer ſa reconnoiſſance envers les trois Monarques qui avoient contribué à ſa délivrance avec tant de zèle, nomma pour cet effet les Patrices Marcel Durazzi, le Chevalier Jerôme Balbi, & Laurent Imperiali, dont les deux premiers ſe tranſportérent l'un au quartier du Roi

en Flandre, & le ſecond à Madrid, pour remplir l'honorable commiſſion dont ils étoient chargés. Le troiſiéme qui étoit deja à Naples, s'acquitta de la ſienne envers le Roi des deux Siciles, qui avoit ſecouru la ville aſſiégée par des munitions & des vivres abondans tirés de ſes Etats, & qui en relâchant en faveur des Génois les rentes qui étoient impoſées dans le Royaume de Naples ſous le titre d'évaluation à ceux qui n'y habitoient pas, avoit beaucoup ſoulagé les miſéres de quantité de citoyens affligés des pertes qu'ils avoient eſſuiées ailleurs.

Les Piémontois étant donc partis, & les Autrichiens ayant ſuccédé à leurs poſtes, ces derniers preſſoient le tranſport pour la Lombardie des mêmes piéces d'artillerie qu'ils en avoient tirées & des autres équipages qu'ils avoient encore auprès d'eux par le défaut de mulets & des autres voitures néceſſaires; lorſqu'à l'entrée de la nuit du quinze arriva inopinément le Marquis de Biſſi, Maréchal de Camp, Chevalier des Ordres de Sa Majeſté Très-Chrétienne, & Commiſſaire général de la cavalerie

valerie de France, envoyé par le Maréchal Duc de Belliſle pour remplir la place du défunt Duc de Boufflers, juſqu'à-ce que ſa Cour en eût décidé autrement. Tout le monde fut ſurpris agréablement de l'arrivée d'un perſonnage auſſi diſtingué, qui dès le lendemain matin ſe préſenta au Doge, & ſe fit auſſi-tôt donner tous les éclairciſſemens qu'exigeoit l'emploi difficile dont on l'avoit chargé, n'épargnant ni ſes ſoins ni ſes diligences dans la viſite qu'il fit des fortifications du dehors & du dedans de la Place. Pendant ce tems-là les Autrichiens preſſés par la Cour de Turin d'accourir promtement avec une partie de leurs troupes aux environs d'Exilles, pour s'opoſer aux tentatives qu'un gros corps de troupes Françoiſes étoit prêt d'y entreprendre, commandé par le Chevalier de Belliſle, & enfin débarraſſés du ſoin de faire tranſporter leurs bagages & leur artillerie, ce qui les avoit arrêtés aux environs de Gênes plus longtems qu'ils ne ſe l'étoient imaginé, ils abandonnérent le dix-neuf leurs poſtes de Seſtri, de la colline où eſt l'égliſe de la Vier-

ge couronnée, & de la montagne du Diamant, ſe retirérent à Campomarone, & ayant repaſſé le vingt-un la montagne de la Bocchetta, ils diſparurent enfin totalement des environs de la Capitale, y laiſſant cependant des marques ſenſibles de la plus horrible déſolation par l'incendie des palais & des maiſons qu'ils brulérent pendant leur ſéjour, & qu'ils renouvellérent au moment de leur départ avec plus de fureur qu'auparavant: mais ſur-tout ce qui excita une indignation & une horreur inexprimable, ce fut de voir les égliſes dépouillées de leurs vaſes ſacrés, comme des Ciboires & des Calices, & de trouver un grand nombre de ſtatues de marbre qui repréſentoient l'effigie de la Mére de Dieu, ou avec la tête détachée du buſte, ou pendues à des arbres en mépris de la confiance ſinguliére que les Génois marquoient en ſa puiſſante protection. Ces cruautés que l'on n'avoit jamais vû pratiquer auparavant parmi les Catholiques, furent communément attribuées à l'ignorance ou à l'impieté des Croates & des hérétiques qui compoſoient une partie de l'armée Autrichienne. Ain-

Ainſi ſe termina une entrepriſe dont l'heureuſe réuſſite étoit ſi ardemment deſirée par la Cour de Vienne pour les avantages qui devoient s'enſuivre, & qui étoit ſi puiſſamment aidée & favoriſée par les Cours de Londres & de Turin empreſſées à fermer pour toujours à la Maiſon de Bourbon le paſſage pour entrer en Italie; entrepriſe qui fixa ſur elle les yeux attentifs de toute l'Europe, par les conſéquences déciſives qui s'en ſeroient ſuivies dans une guerre depuis longtems allumée. La gloire qui en rejaillit ſur les Génois, dont le nom célébre retentiſſoit de toutes parts, égala ſans doute les pertes immenſes qu'ils eurent à ſouffrir & les dangers les plus grands auxquels ils s'expoſérent courageuſement, & qui les firent admirer de tout le monde pendant tout le tems que dura l'entrepriſe de leurs ennemis, à laquelle ſi on ne peut pas donner le nom de ſiége, parce que les Autrichiens ne purent jamais ouvrir la tranchée devant la Place, ni y jetter une bombe, ni tirer un ſeul coup de canon contre les murailles dans l'eſpace de près de trois mois qu'ils fi-

rent pour cet effet tous leurs efforts, on ne peut pas non plus l'apeller un ſimple blocus, la ville ayant été reſſerrée de ſi près par les aggreſſeurs, qu'ils avoient des poſtes avancés juſqu'à la portée du canon de la Place, comme ils l'éprouvérent plus d'une fois à leur déſavantage. Il n'eſt pas douteux que les citoyens de tous les états ne correſpondiſſent parfaitement aux vües prudentes du Gouvernement, en donnant toutes les marques de la plus grande valeur & de la plus promte ſoumiſſion dans toutes les occaſions, ſoit ſur terre, ſoit ſur mer, où ſe diſtinguérent particuliérement les galéres, qui au grand étonnement des ennemis mêmes paſſérent pluſieurs fois courageuſement au milieu des vaiſſeaux Anglois, évitant avec toute la dextérité de l'art les embuches qu'on leur tendoit, & eſcortant continuellement juſqu'à la ville les proviſions de bouche & de guerre dont la conſommation étoit grande pour nourrir un peuple auſſi nombreux.

Les incurſions extérieures des ennemis ne furent pas les ſeuls maux que les habitans eurent à eſſuier; leur plus gran-

grande affliction fut occaſionnée par des maladies intérieures, qui prirent leur origine lorſque les Autrichiens faits priſonniers le dix de Décembre précédent, furent reçus dans l'Hôpital général avec une charité vraiment chrétienne : leur mal s'étant communiqué à ceux qui étoient deſtinés à les ſervir, ils en moururent tous ſans qu'un ſeul pût en échaper, de ſorte que l'on fut obligé d'ouvrir pour les Autrichiens un nouvel Hôpital dans le vaſte Couvent de Saint François à Caſtelletto. L'infection s'y étant encore communiquée à une partie des Religieux, quoiqu'ils fuſſent ſéparés & éloignés des malades, elle en fit périr pluſieurs, & obligea les autres à ſe procurer ailleurs une retraite plus ſalutaire, comme firent auſſi la plupart des habitans dont les maiſons étoient contigues à ce Monaſtère, & qui allérent loin de là chercher un logement moins dangereux où ils ſe fixérent, juſqu'à-ce que pour éloigner le péril autant qu'il étoit poſſible, on tranſporta les ſoldats malades de ce Couvent au palais du Patrice Dominique Sauli à Carignano, ayant

ayant conduit au Lazaretto ceux qui tomboient journellement malades dans le logis où on les avoit renfermés. Cette maladie mortelle s'étant ainſi introduite & étendue d'abord dans la campagne, où elle affectoit plus facilement des corps deja affoiblis par la miſére & par les fatigues, elle ſe répandit enſuite & s'augmenta conſidérablement dans la ville, lorſque s'y réfugiérent aux premiéres aproches des ennemis les pauvres familles de payſans nombreuſes en femmes & en petits enfans, auxquelles le Patrice Bernard Richeri fut chargé par les Colléges de donner une retraite; ce qu'il fit avec un ſoin & une attention infatigable. Le mal ayant fait de nouveaux progrès malgré toutes les précautions que l'on put prendre, ce même Patrice toujours vigilant fit conſtruire pour ces malheureux un nouvel Hôpital dans l'Abbaye de Sainte Marie *in viâ latâ*; mais n'étant pas encore ſuffiſant pour contenir le nombre des malades, on y en ajouta quatre autres, & l'on choiſit pour cet effet la nouvelle maiſon que les Péres Jéſuites ont fait bâtir pour les retraites ſpiri-

ſpirituelles, le Couvent de Sainte Anne, celui d'Oregina, & un palais contigu, le Gouvernement ayant donné au Patrice Richeri pour adjoints dans cet emploi charitable les Patrices François Marie Centurione & les deux fréres Nicolas & Jean-Antoine Spinola. Le premier ayant contracté la maladie dans ce pieux office, eut le malheur d'y perdre la vie, & les autres continuérent d'exercer les mêmes fonctions de charité juſqu'à l'entiére ceſſation de cette maligne influence, qui dans les huit mois de ſa durée fit périr dans l'enceinte de la ville plus de vingt-quatre mille perſonnes, pauvres pour la plupart & qui s'y étoient retirées des campagnes voiſines. On vit éclater dans cette occaſion la généreuſe charité des Nobles & de tous les citoyens qui ne furent pas atteints de cette maladie, puiſque malgré le malheur des tems l'on pourvut également par d'abondantes aumones au ſoutien & à la guériſon des malades, & à la nourriture des pauvres. Cette œuvre importante fut düe en partie à la conduite & au conſeil de Monſeigneur Joſeph Marie Saporiti

poriti qui s'acquitta également des devoirs d'un bon Paſteur & d'un excellent citoyen: rempli de compaſſion & de pitié pour le troupeau confié à ſes ſoins, il fournit abondamment à ſes beſoins, & n'oublia rien pour engager les autres à imiter généreuſement ſon exemple; & toujours attentif à remplir les fonctions du ſacré Miniſtère, il veilla continuellement à ce que les ſecours ſpirituels ne manquaſſent jamais aux moribonds, & ne fut pas moins exact à exhorter lui-même le reſte des peuples dans les exercices publics des quarante heures, & par le miniſtére de pluſieurs Prêtres qu'il chargea de prêcher dans les places publiques pour inviter le peuple à mériter la protection du Ciel par les œuvres d'une pieté chrétienne dans ces jours de triſteſſe & d'affliction.

Dès le moment que les ennemis furent ſur le point de ſe retirer & d'abandonner le ſiége, le grand Conſeil fit un décret perpétuel, par lequel il étoit enjoint à tous les ſujets du Domaine de la République de jeuner la veille de la fête de l'immaculée conception de Marie,

rie, pendant l'octave de laquelle avoit commencé l'année précédente l'heureuſe révolution, en reconnoiſſance de la défenſe & de la liberté publique que chacun reconnoiſſoit devoir à la protection ſpéciale de cette ſainte Mére de Dieu. En conſéquence de ce décret on en avoit publié le vœu dans l'Egliſe Métropolitaine avec toutes les formalités requiſes; mais la Capitale alors entiérement délivrée du voiſinage des ennemis, le premier ſoin du Gouvernement fut de rendre au Dieu des armées des actions de graces pour l'aſſiſtance particuliére avec laquelle il avoit bien daigné préſerver la République des derniers malheurs; & comme le Jeudi de la Fête-Dieu le tumulte inſéparable des armes n'avoit pas permis de faire la Proceſſion ſelon l'uſage de l'Egliſe Romaine, cette pieuſe cérémonie fut renvoyée au Dimanche vingt-troiſiéme Juillet. Les Colléges & la Nobleſſe s'étant aſſemblés le matin dans la Cathédrale, on commença à l'ordinaire la Proceſſion avec toute la ſolemnité preſcrite dès l'année précédente, & à laquelle intervinrent tous les Ordres

dres Religieux ſans exception, tout le Clergé Séculier, le zélé & pieux Archevêque, & un nombre conſidérable de Patrices & de citoyens les plus diſtingués. La Proceſſion finie on chanta ſolemnellement l'hymne d'action de graces au bruit d'une triple décharge de l'artillerie de la place, de toutes les milices & de toutes les troupes même auxiliaires de la République. On vit enſuite le ſoir la ville illuminée de toutes parts, & diverſes autres marques de joye terminer un jour qui ſera à jamais grand & mémorable dans les faſtes de la République de Gênes.

A peine le danger qui menaçoit la Capitale fut-il évanouï par la retraite des ennemis, que quelques brigands dont les villes peuplées abondent ordinairement, commencérent à exercer des vols & des rapines aux environs de la ville : quelques-uns d'entr'eux s'étant réunis, & quelques payſans s'étant joints à eux en chemin, ils ſe tranſportérent à Caſella & à Savignone, ſous le ſpécieux prétexte de venger ſur ces habitans la commodité que les Autrichiens avoient trouvée chez eux de s'aprocher pour

pour faire le ſiége de Gênes, & là ils commencérent à piller & même à incendier quelques maiſons. Le déſordre auroit ſans doute été plus loin au préjudice des autres Fiefs Impériaux des environs, ſi par des défenſes faites ſous les peines les plus ſévéres & par le châtiment de quelques-uns des plus coupables, les Colléges par leur prudence & leur autorité n'en euſſent promtement arrêté les progrès : ainſi l'on vit bientot de ce côté-là la paix & la tranquillité ſuccéder à ces violences déplacées.

Au milieu de la félicité commune des citoyens & de la gloire qu'ils s'étoient acquiſe auprès de leurs voiſins, auſſi-bien que chez les Nations les plus éloignées, par de longues preuves d'une conſtance & d'une valeur continuée, le Gouvernement n'eut pas le tems de reſpirer après tant de ſollicitudes & de ſoins ; car les nouvelles récemment reçues de la Corſe par un exprès, apprenoient que de nouveaux troubles s'étoient élevés plus vivement que jamais dans ce Royaume. La République y avoit précédemment entretenu à

ſa

ſa ſolde en qualité de Milice Bourgeoiſe pluſieurs des payſans de cette Iſle, afin qu'ils ſupléaſſent en quelque façon dans la défenſe des places & des poſtes aux troupes réglées qui y étoient entrées en petit nombre ; mais le beſoin preſſant & les dépenſes exceſſives que l'on avoit été forcé de faire en terre ferme, & les choſes ayant paru moins agitées dans cette Iſle après les événemens que nous avons décrit l'année précédente, on avoit jugé à propos de réformer & de déſarmer la plus grande partie de ces milices, ce qui avoit dégarni certains poſtes qui ſervoient beaucoup à couvrir la Baſtia capitale de ce Royaume. Dominique Rivarola Chef des rebelles, profitant de la conjoncture préſente & de quelques différens ſurvenus entre les habitans de la Baſtia, fit avancer aux environs de cette Capitale un corps de ſes adhérans, qui le ſept de Juillet au matin furent introduits ſecrettement dans la ville par le ſecours de Silveſtre *Oletta* ſurnommé *Ciba*, d'Antoine *Luppo* dit *Zaninetto*, de Paul *Camprana*, de Joſeph Antoine *Leonetti* & de Paul Jérôme *Brignole*, qui par une noire

noire trahiſon s'étoient ſecrettement revoltés contre leur propre Souverain. Après les avoir rendu maitres des poſtes des Péres Jéſuites, de la Miſéricorde & de Sainte Urſule, & leur avoir prêté la main pour s'avancer dans d'autres poſtes & dans les maiſons de quelques particuliers, le jour ſuivant Rivarola lui-même y arriva ſuivi de quelques autres rebelles ſes partiſaus. Une ſemblable ſurpriſe qui occaſionna bien de la confuſion & de la conſternation dans ceux qui reſtoient bien affectionnés à leur Prince légitime, ne leur laiſſa d'autre parti que celui de ſe retirer avec précipitation en Terre-neuve, qui eſt une partie de la ville que l'on peut conſidérer comme une citadelle quoique très foible & très défectueuſe. Pour la conſerver le Patrice Jean Ange Spinola, qui pendant l'abſence du Commiſſaire Général y réſidoit en qualité de Vicegérent, ramaſſa auſſi-tot le peu d'argent comptant qu'il put trouver, auquel il joignit l'argenterie des Egliſes qu'il envoya à Livourne & en d'autres endroits, pour en retirer toutes les proviſions de bouche & les munitions de guerre

guerre qu'il pourroit trouver, & ne négligea rien de tout ce qu'il crut néceſſaire & de tout ce que la conjoncture des tems lui permettoit de mettre en œuvre dans une occaſion auſſi critique. Dès que le Commiſſaire Général de Mari eut apris ce qui venoit de ſe paſſer à la Baſtia, il envoya auſſi-tot de Calvi où il faiſoit ſa demeure le Lieutenant-Colonel Puibuſque avec ſoixante & dix hommes, ſoit de troupes réglées, ſoit de ſoldats Corſes ou de volontaires, avec la quantité d'argent & de munitions de bouche que put lui permettre la diſette où il en étoit lui-même. Ayant enſuite envoyé à Gênes demander du ſecours, il inſinua combien les galéres ſeroient utiles, ſi elles ſe préſentoient devant la partie de la ville occupée par les rebelles, d'où elles pourroient les déloger avec le feu de leur artillerie avant qu'ils s'y fuſſent mieux établis, déclarant qu'il étoit prêt de ſe rendre dans l'iſle de Capraja pour être plus à portée de donner de là ſes ordres & de pourvoir à tout ce qui pourroit ſurvenir. Cependant Rivarola étant à peine entré dans la Baſtia,

&

& en ayant pris le gouvernement, il fit apeller le Pére Maſſone Recteur du Collége des Jéſuites, & l'obligea de ſe tranſporter en Terre-neuve, le chargeant de demander en ſon nom au Vice-gérent Spinola la permiſſion d'envoyer un de ſes Officiers pour traiter avec lui de la reddition de la place; mais dans l'intention de lui faire enſuite intimer l'ordre de ſe rendre avant les vingt-quatre heures * de ce même jour & d'en ſortir avec ſes Officiers & ſes troupes avec les honneurs de la guerre, qu'à cette condition il accordoit un pardon général à tout le peuple, à l'exception de quelques-uns qu'il vouloit ſacrifier à ſa vengeance, promettant au contraire de les bloquer étroitement par mer & par terre s'il refuſoit de ſe rendre, & menaçant de tout paſſer au fil de l'épée s'il venoit à ſe rendre maitre de la place. Le Pére Recteur alla donc malgré lui exécuter cette commiſſion, & le Vice-gérent lui ré-

* Les Italiens comptent vingt-quatre heures demi-heure après le coucher du Soleil, en tout tems.

répondit ſans héſiter, qu'il ne vouloit recevoir aucune Ambaſſade de la part des rebelles, & qu'il ne remettroit jamais entre les mains de qui que ce fût une fortereſſe confiée à ſes ſoins & à ſa fidélité. Rivarola par cette réponſe ayant perdu l'eſpérance de gagner ce qu'il penſoit d'abord devoir obtenir dans le premier moment de la ſurpriſe & de la confuſion, commença à s'emparer de toutes les maiſons de la ville du côté que l'on apelle Terre-vieille, incommodant de là vivement à coups de fuſil ceux qui défendoient les poſtes de Terre-neuve. Ces derniers étant dominés par les maiſons dont nous venons de parler, tâchoient de les abbattre avec leur artillerie, qu'à cet effet ils avoient tournée contre elles, encouragés d'ailleurs par l'arrivée du Lieutenant-Colonel Puibuſque & de la petite troupe qui étoit partie avec lui de Calvi; mais plus encore par l'eſpérance de plus grands ſecours qu'ils attendoient & avec leſquels ils ſe flattoient de voir revenir l'abondance des munitions de guerre & de bouche dont ils avoient beſoin pour nourrir le grand nom-

nombre de perſonnes qui s'y étoient refugiées, dont la miſére & le déſordre qui pouvoit s'enſuivre faiſoit le ſujet principal ſur lequel les rebelles fondoient les eſpérances qu'ils avoient conçûes de la ſoumettre en peu de jours. Le Commiſſaire-Général arriva fort à propos le douze de Juillet, pour raſſurer cette ville affligée & mal pourvüe du péril qui la menaçoit : & comme ſa préſence encouragea beaucoup ce peuple, elle fit auſſi beaucoup d'impreſſion dans l'eſprit des partiſans de Rivarola, qui voyoient par-là ceſſer le trouble & la confuſion dont ils eſpéroient tirer avantage ; mais ils virent leurs eſpérances encore bien plus évanoüies à la vüe des bâtimens que le Vice-gérent avoit envoyés à Livourne avec l'argent qu'il avoit ramaſſé, & qui en raportoient de la farine, des biſcuits & toutes les proviſions de bouche qu'ils avoient pû y acheter. Prévoyant donc qu'ils ne viendroient à bout de leur deſſein que par la force, & ſe voyant dépourvûs de l'artillerie néceſſaire pour faire bréche, ils ne ſçurent prendre de meilleur parti que celui d'y

ſubſtituer l'uſage de la mine qu'ils entreprirent de pouſſer juſques ſous le boulevard de Saint Charles, par la ruine duquel ils devoient s'ouvrir un chemin large & commode pour entrer dans la citadelle. Le Commiſſaire-Général ayant pénétré leur deſſein, & réfléchiſſant ſur le péril qui menaçoit la place ſi la mine venoit à être conduite à ſa perfection; conſidérant d'ailleurs le zèle & le courage que témoignoient les payſans qui étoient renfermés dans la citadelle, il jugea à propos d'en profiter; ainſi après avoir fait les diſpoſitions convenables, il fit ſortir de Terreneuve le dix-huit un nombre ſuffiſant d'habitans de la Baſtia, avec ordre de tâcher de ſe rendre maitres d'une maiſon apartenante au Patrice Etienne Spinola, pour de là ſe faire un paſſage à une autre maiſon contigüe où l'on avoit commencé la mine, ſoutenant de ſon côté l'entrepriſe avec le feu du canon & de la mouſquetterie de la garniſon. Le peuple ſe porta à cette attaque avec aſſez de courage, & réuſſit d'abord à chaſſer les ennemis, & les obligea à s'enfuir avec précipitation.

La

La victoire auroit été complette, ſi entrainé par ſa propre cupidité (déſordre trop ordinaire dans de ſemblables conjonctures) il n'eût pas préféré le deſir de butiner au ſage parti de ſoutenir & de conſerver les poſtes dont il s'étoit déja emparé, & n'eût donné par-là le tems aux rebelles de revenir de la premiére frayeur qu'ils avoient conçue. Cela ſeroit infailliblement arrivé, ſi dans cette ſortie le Commiſſaire eût pu joindre aux payſans quelque peu de troupes réglées, qui les auroient retenus dans l'ordre & dans la diſcipline militaire: mais n'ayant que cent ſoixante & dix hommes en tout, il ſe vit dans l'impoſſibilité d'en riſquer une partie, pour ne pas demeurer lui-même ſans aucune défenſe, expoſé aux confuſions & aux troubles inſéparables d'une multitude ſans expérience. Quoique l'entrepriſe n'eût pas eu un entier ſuccès, elle ne laiſſa pas de procurer un avantage conſidérable par le nombre des bleſſés & des morts qu'y eurent les aſſiégeans, les habitans de la Baſtia y ayant d'ailleurs fait priſonnier un petit-neveu de Rivarola, & l'action ne leur

ayant couté que deux hommes bleſſés.

Le Commiſſaire-Général ayant ainſi remédié aux dangers qui le menaçoient au dehors, penſa à prévenir ceux du dedans, & qui provenoient des anciennes diſcordes entre les citoyens diviſés en pluſieurs factions. A cet effet il forma un Corps de Magiſtrature compoſé de ſujets tirés d'entre eux, & par le moyen deſquels il réuſſit en partie à les unir de ſentiment & à faire taire toutes les diſputes qui pouvoient occaſionner des déſordres conſidérables. Réfléchiſſant enſuite ſur la diſette de vivres qu'il ſouffroit, il prit la ſage réſolution de faire paſſer les femmes, les enfans & les autres perſonnes inutiles dans l'iſle de Capraja, dans laquelle, pour ſeconder l'amour & la tendreſſe naturelle du Gouvernement pour le ſoulagement de ſes peuples, il ordonna qu'on pourvût en quelque façon à la pauvreté de ces perſonnes par un ſecours journalier que l'on donna à chaque particulier en argent comptant.

Les Rebelles cependant étant rentrés dans les poſtes dont on les avoit chaſſés, avoient

avoient de nouveau recommencé à faire une mine, & du dedans des maiſons qu'ils occupoient ils incommodoient conſidérablement leurs adverſaires en Terre-neuve, dont ils bleſſoient & tuoient pluſieurs ſur les murailles. Ces derniers n'avoient pas encore pu abatre les maiſons qui dominoient la place, quoiqu'ils y travaillaſſent continuellement, & ne fuſſent pas moins attentifs à faire des contremines pour éventer celle des ennemis, puis qu'ayant rencontré le rocher en pluſieurs endroits, ils avoient été obligés de ſonder dans d'autres, & venoient tout récemment d'entreprendre un ſemblable ouvrage. Au milieu de ces occupations les Chefs des Rebelles ne perdoient pas de vüe les autres entrepriſes qui pouvoient favoriſer leurs deſſeins; ils avoient fait paſſer à Capocorſo un détachement conſidérable, avec lequel ils méditoient d'obliger les Gondoles & les autres petits bâtimens de cette Province à les tranſporter à Capraja, petite Iſle entre la Corſe & la terre ferme, placée à propos pour empêcher ou pour favoriſer les ſecours qu'on auroit voulu en-

voyer dans ce Royaume, & dont ils eſpéroient ſe rendre maitres par le moyen de la ſurpriſe.

Pendant ce tems-là on avoit accordé aux demandes & aux inſtances du Commiſſaire Général, & on avoit fait partir de Gênes pluſieurs embarquemens ſous l'eſcorte de deux Galéres, qui étant arrivés à la Baſtia avec des proviſions de toute eſpèce, avoient à la vérité ſuffiſamment pourvû pour quelques mois aux beſoins de cette place, mais n'avoient pas diſſipé les craintes & les inquiétudes que l'on éprouvoit dans les autres qui manquoient abſolument d'argent, & encore plus de tout ce qui eſt néceſſaire pour une vigoureuſe défenſe, & vers leſquelles les Chefs des Rebelles avoient deſſein d'envoyer bon nombre de leurs adhérens dans l'eſpérance d'en emporter quelqu'une à la faveur de cette conſternation, que leur préſence imprévüe ou le manquement du néceſſaire pouvoient facilement occaſionner : mais ils avoient ſur-tout à cœur de ſe rendre maitres de Terre-neuve, eſpérant de venir plus facilement à bout de leurs projets s'ils pou-

pouvoient une fois ſe prévaloir de tout ce qu'une capitale a coutume d'influer ſur le reſte du pays : en conſéquence ils avoient pouſſé avec vigueur la mine qu'ils avoient commencée avec d'autant plus de facilité qu'ils étoient moins troublés par les ſorties des aſſiégés, dont l'ardeur étoit moderée par la ſage prudence des Commandants, qui faiſoient réflexion ſur le danger imminent qu'il y avoit de tout riſquer au cas que l'action eût tourné à leur déſavantage. La mine étant donc perfectionnée au ſentiment des aſſiégeans, on vit paroitre le vingt-trois Août au bas de l'eſcalier qui monte à Terre-neuve un bateau duquel deſcendirent le Prêtre Maſſei de la Congrégation des Miſſionnaires, le Chanoine Poggi, & le Docteur Perfetti, que Dominique Rivarola avoit envoyés pour ſommer de ſa part la ville de ſe rendre au Roi de Sardaigne & à ſes Alliés dans l'eſpace de demi-heure, au défaut de quoi, ce terme écoulé, il la menaçoit de mettre feu à la mine & de faire ſauter en l'air toute la garniſon. Le Commiſſaire Général ne jugeant pas à propos de

compromettre dans ſa perſonne la Dignité publique en conferant avec les rebelles, & prévoyant quel étoit le motif de l'arrivée de ces nouveaux meſſagers, étoit parti de Terre-neuve pour ſe rendre à Capraja auſſi-tôt qu'il les avoit aperçus ſur la plage, après avoir laiſſé au Vice-gérent Spinola les ordres & les inſtructions qu'il jugea convenir à la ſituation préſente des affaires. Celui-ci écouta donc les propoſitions de Rivarola, & répondit à ſes menaces, qu'avant de ſe déterminer à donner une réponſe il vouloit faire viſiter l'état de la mine des ennemis, comme il leur permettoit de reconnoitre les travaux qu'on avoit faits au-dedans pour l'éventer. Les choſes examinées de part & d'autre, on fit réponſe à Rivarola, que les défenſeurs étoient diſpoſés à conſerver cette place à ſon légitime Souverain juſqu'aux derniéres extrémités, & quoi qu'il leur en dût coûter. Après cette réponſe, les Rebelles les jours ſuivans mirent le feu à la mine, qui quoiqu'éventée en partie par les précautions que l'on avoit priſes & par l'évacuation de la caſemate qui

qui étoit ſous le boulevart, ne laiſſa pas cependant que de faire un dommage conſidérable, ayant renverſé la guerite, ébranlé & ouvert cette partie du baſtion où étoit formée la mine, renverſé le parapet & l'embraſure de la piéce d'artillerie qui endommageoit le plus quelques maiſons de Terre-vieille, & entr'ouvert la caſemate dont nous venons de parler, de façon qu'elle menaçoit ruine de toutes parts. A la nouvelle de ce qui venoit de ſe paſſer & du danger prochain où ſe trouvoit expoſée cette garniſon, le Commiſſaire Général s'y rendit de nouveau en diligence de l'iſle de Capraja où il étoit pour être à portée de donner les ordres que le beſoin exigeroit, conduiſant avec lui quelques habitans de la Baſtia des plus affectionnés à la République, & qui s'étoient réfugiés auparavant dans cette petite Iſle, & quelques ſoldats de troupes réglées qu'il jugea à propos de détacher de cette garniſon pour s'en ſervir où le beſoin étoit le plus preſſant. Etant arrivé en Terreneuve il envoya auſſi-tôt à Gênes un détail de la ſituation préſente des affai-

res, demandant de nouveaux ſecours & plus abondants qu'auparavant. Le Gouvernement ayant reçu cet avis, & après y avoir murement réfléchi, on connut bien que les aſſiégés, malgré toute leur bravoure, ſuccomberoient enfin ſous la force ſupérieure des aggreſſeurs; ainſi on convint de dreſſer un mémoire contenant un détail de tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors, & qui au nom du public fut préſenté au Marquis de Biſſi, le requerant de vouloir bien joindre une partie de ſes troupes & de celles d'Eſpagne à celles de la République, & d'en former un corps capable de faire lever le ſiége de Terre-neuve & de chaſſer les ennemis de la capitale du Royaume. Le Général François ayant reconnu la juſtice & l'importance de la demande, & en ayant fait part à Dom Auguſtin De Ahumada Commandant des troupes de Sa Majeſté Catholique, on convint de joindre deux cent François & cent Eſpagnols à trois cent ſoldats Génois, qui s'embarquérent auſſi-tôt ſous les ordres du Marquis de Choiſeul, & partirent de Gênes ſur trois galéres le premier de Septembre, con-

conduiſant avec eux les bâtimens convenables pour le tranſport des proviſions de bouche & de guerre néceſſaires pour la réuſſite de l'entrepriſe. Ces troupes étant arrivées le quatre un peu avant midi, débarquérent auſſi-tôt dans le port de la ville aſſiégée, & furent en renforcer la garniſon. Alors le Commiſſaire Général n'ayant rien plus à craindre en Terre-neuve par la proximité du ſecours qu'il attendoit, en fit ſortir cent vingt hommes de troupes réglées ou de milices, qui d'abord s'emparérent des poſtes de la Croix, de la Colombara, des Capucins, de la maiſon Barbieri & de quelques autres de moindre importance, qui cependant favoriſoient & rendoient moins difficile l'exécution des opérations ultérieures que l'on méditoit. En effet, toutes les troupes étant ſorties de la citadelle quelques heures après leur débarquement, & quelques payſans du territoire de la Baſtia s'étant joints à elles, on attaqua les poſtes des Miſſionnaires de St. François & des barricades, dont on s'empara auſſi-bien que du reſte de la ville, les troupes étant ſecondées

dans cette attaque par une ſortie que fit le Capitaine François Patrimonio avec ſa troupe par la voye de la mer au bas du Môle, où il fut reçu par un peuple nombreux qui ſe joignit à lui en criant, *Vive le Prince.* Les Rebelles après s'être courageuſement défendus dans les deux poſtes des Barricades & de Saint François, conjointement avec ceux qui s'y étoient retirés en grand nombre des poſtes voiſins qu'ils gardoient auparavant, vivement pourſuivis par les Génois, ſe mirent enfin tous à fuir, profitant d'une iſſüe que l'on n'avoit pas obſervée, & par laquelle, du jardin des Péres Cordeliers ils ſe jettérent dans la campagne, ſe ſauvant dans les montagnes ſans trouver aucun obſtacle chez les payſans des villages voiſins, qui n'avoient pas reçu à tems l'ordre que le Commiſſaire Général leur avoit envoyé de ſe ſaiſir des paſſages par leſquels il avoit prévû qu'ils tenteroient de ſe ſauver. Les autres mécontens, & avec eux les Chefs Rebelles, ſe renfermérent dans le Collége des Péres Jéſuites & dans le Couvent de Saint Ange, dont on ne put

les

les chaſſer dans une premiére tentative que l'on fit ſans prendre les précautions néceſſaires, eu égard à leur grand nombre & aux fortifications qu'ils y avoient élevées. Pour éviter une plus grande perte & ne pas ſacrifier inutiment les troupes, on ne crut pas à propos de recommencer l'attaque, mais en place on fortifia les maiſons voiſines, & l'on chercha des poſitions avantageuſes pour pointer contre eux quelques piéces d'artillerie, comme on le fit le jour ſuivant, pendant lequel on fit continuellement joüer deux piéces de canon du côté de la colline au-deſſous de la petite tour, mais avec un ſuccès qui ne répondit pas à l'attente, ſoit parce que n'y ayant qu'un canon qui battit un côté de la muraille, l'effet n'en étoit pas aſſez promt, ſoit parce que les murailles étoient plus fortes que l'on ne ſe l'étoit imaginé. Cependant le Commandant François deſirant de venir au plutôt à bout de ſon entrepriſe, fit poſter au-deſſous du même Collége des Péres Jéſuites une autre petite piéce de canon, ſe flattant qu'en briſant ainſi quelque porte il s'ouvriroit

roit une entrée dans le poſte que l'on défendoit, ce qu'eſſayérent quelques piquets François & Eſpagnols; mais quoiqu'ils s'y portaſſent avec beaucoup de bravoure, le dommage que leur cauſoit le feu des aſſiégés les fit apercevoir de l'impoſſibilité qu'il y avoit de réuſſir dans cette attaque, & les obligea de ſe retirer après y avoir perdu un Capitaine, quelques Officiers & quelques ſoldats tués, outre un plus grand nombre de bleſſés. Ainſi convaincus à leurs dépens qu'il faloit uſer de beaucoup plus de précaution & faire de plus grands préparatifs, on convint de former de nouvelles batteries, au moyen deſquelles on pût le jour ſuivant emporter ce poſte; mais les Rebelles s'en apercevant, prirent le parti de prévenir le danger qui les menaçoit, & ſe ſauvérent pendant l'obſcurité de la nuit. Ce n'eût cependant pas été impunément, ſi le peuple auſſi-tôt qu'il ſe fut apperçu de leur départ, au lieu de les pourſuivre, ne ſe fût pas arrêté à piller la ville que ſes adverſaires venoient d'abandonner. Ce contagieux exemple s'étant auſſi-

tôt

tôt communiqué à la troupe réglée compoſée de différentes nations, il ne fut plus poſſible d'arrêter le déſordre, quoique les Commandans fiſſent tous leurs efforts pour retenir dans l'obéiſſance convenable la multitude toujours avide de butin. Sans ce fatal inconvénient il y avoit tout lieu d'eſpérer que cette journée auroit vû finir la rébellion, ſi, ſelon que les apparences le faiſoient eſpérer, Dominique Rivarola premier Auteur & conducteur du ſiége de Terre-neuve, & ſes autres principaux partiſans, fuſſent tombés entre les mains des Génois. Cependant on fit quelques priſonniers, ſoit dans les différentes attaques, ſoit dans les maiſons, ſoit dans les autres lieux ſecrets où ils s'étoient cachés, dont quelques-uns payérent par le dernier ſupplice, & les autres par celui des Galéres, la peine duë à leurs forfaits & à leur révolte. L'obſtination des rebelles dans cette occaſion fut remarquable; car quoique preſſés & attaqués de toutes parts, ils continuérent juſqu'au dernier moment leurs travaux pour la perfection de la mine qu'ils avoient recommen-

mencée dans le rocher à peu de diſtance de celle qu'ils avoient auparavant fait ſauter ; & à la faveur du dommage qu'elle avoit cauſé ils s'étoient déja avancés juſqu'au pied du boulevart de St. Charles. Il n'y avoit cependant pas apparence que cette ſeconde mine dût faire un effet conſidérable, ſoit parce que le rocher & le boulevart étant déja entr'ouverts par l'impétuoſité de la premiére, la poudre n'auroit pas trouvé aſſez de réſiſtance pour produire l'effet que les aſſiégeants en attendoient, ſoit parce qu'au dedans on avoit fait creuſer une contre-mine qui ne ſe trouvoit éloignée que de deux palmes de celle des aggreſſeurs.

Quoique la Baſtia ſe vit pour lors délivrée, cependant le Commiſſaire Général regardoit ſon ſalut & ſa tranquillité comme périclitans & incertains, tandis que les Rebelles continueroient à être maitres de la Tour de *San Fiorenzo*, qui n'eſt éloignée de cette capitale que de trois lieuës, & qui étant élevée ſur le rivage de la mer commande le Golfe du même nom, & leur procuroit la commodité de recevoir les ſecours

ſecours qui fomentoient & ſoutenoient la rébellion, en leur donnant la facilité de préparer & de mettre en exécution les nouvelles incurſions qu'ils ne manqueroient pas d'exécuter dans la ſuite. Cherchant donc à prévenir de ſemblables dangers, & à mettre au plutôt à couvert la Province de Capocorſo des vexations que les mal-intentionnés y exerçoient continuellement, il ſe détermina à reprendre ce Fort; il y envoya à cet effet le dix-huit de Septembre le Colonel Grimaldi natif de Campoloro, depuis longtems attaché à ſon Prince, comme le démontroient les fréquentes preuves qu'il en avoit données en différentes occaſions, & qui avoit dans les montagnes de la Corſe un certain nombre de partiſans. S'étant mis à la tête de trois cens hommes de troupes réglées ou de payſans, il marcha pour exécuter les inſtructions qu'il avoit reçues. A peine fut-il arrivé ſur les terres de Barbagio & de Patrimonio, qu'il y reçut des habitans les preuves d'attachement les plus favorables, & en tira des ſecours conſidérables, avec leſquels il ſe rendit

dit bientôt maitre des hauteurs & des poſtes les plus importans. L'avis en étant parvenu au Commiſſaire Général, il ne tarda guéres à prendre lui-même le chemin de ce Fort, accompagné du Marquis de Choiſeul, avec le reſte de la troupe réglée & un piquet des gens du pays, n'ayant laiſſé qu'une foible garniſon dans la Baſtia & ſur les Galéres, & ayant enjoint aux Capcorſes & à ceux de Nebbio, qui étoient affectionnés à leur Prince, d'y envoyer le plus de monde qu'ils pourroient raſſembler. Il ordonna de même aux Colonels Peretti & Martinetti de s'y rendre avec deux cens hommes qu'ils devoient raſſembler parmi les milices qui étoient à la ſolde, & pluſieurs autres troupes dont le rendez-vous étoit à *Fiumorbo*.

Dominique Rivarola étoit dans le Château de *San Fiorenzo*, & avoit avec lui plus de cent payſans & quelques rebelles habitans de la Baſtia, qui dans la retraite qu'il fit de devant les murs de cette Capitale avoient ſuivi ſa fortune pour ſe ſouſtraire aux châtimens qu'ils avoient mérités. Ceux-ci prévoyant

voyant le péril qui menaçoit cette fortereſſe, avoient pratiqué des ouvrages de défenſe à l'entrée des chemins, & avoient fortifié de leur mieux quelques maiſons du bourg. Pour ſurmonter ces obſtacles le Commiſſaire Général avoit donné ordre qu'on lui envoyat de la Baſtia quatre piéces de canon, & avoit mandé à Bonifacio pour en tirer deux mortiers à grenades royales qu'il croyoit néceſſaires pour venir à bout de ſon entrepriſe, ayant deſſein d'ailleurs de tirer des Galéres tous les ſecours qu'elles pourroient lui donner, & ſachant combien peu il pouvoit compter ſur elles, puiſqu'au premier coup de vent elles ſe verroient obligées de quitter le Golfe & de ſe retirer à Calvi, ſeul port qui leur reſtat de ce côté là. Dans le cours de ces arrangemens, & même lorſque l'on eut commencé à environner ce Château, on reçut des nouvelles repliquées que Matra, Gaffori & les autres Chefs rebelles mettoient tout en œuvre pour donner du ſecours à Rivarola; ce qu'ils exécutérent en effet, en jettant dans ce Fort inveſti beaucoup de monde, partie par la voye de la

la mer, & partie par celle de terre, par la négligence des payſans qui gardoient les poſtes que l'on avoit été obligé de leur confier dans le défaut où l'on étoit de troupes réglées. Les aſſiégeants avoient déja inutilement employé ſix jours, & n'avoient reçu que depuis quelques heures le canon, les vents contraires ayant retardé le départ des bâtiments ſur leſquels il étoit embarqué, auſſi-bien que celui des Gondoles qui étoient prêtes à partir pour aller prendre les habitans de Fiumorbo que le Colonel Martinetti avoit raſſemblés. Le Commiſſaire Général réfléchiſſant également & ſur les renforts qui avoient pénétré dans cette tour; & ſur le danger qu'il y avoit de voir les paſſages occupés par les Rebelles, & la communication interrompue avec la Baſtia, qui étoit reſtée preſque ſans garniſon par le grand nombre de troupes qu'on en avoit tiré, crut qu'il étoit plus prudent de penſer à la ſureté de la capitale de ce Royaume. Ayant donc fait rembarquer les canons & les mortiers qu'il venoit de recevoir, il ſe retira en fort bon ordre dans la nuit du vingt-

vingt-cinq, ſans perdre un ſeul homme, & ſans que rien tombat entre les mains des ennemis. Les Rebelles furent heureux qu'avant que de lever le ſiége on n'eût pas appris au camp la nouvelle qu'une partie des partiſans de la République avoit ſurpris à Aleſſani deux ou trois Chefs des Rebelles avec quelques-uns de leurs adhérants au nombre de quatorze, que l'on avoit conduit priſonniers à Roſſino, puiſque par cet accident Matra avoit été obligé de ſe retirer chez lui & de ſortir de Caſaconi, où il raſſembloit du monde pour le jetter dans San Fiorenzo. Les ſecours que l'on attendoit de la Province de Nebbio ne répondirent pas à l'idée qu'on s'en étoit formée, puiſqu'ayant, pour ainſi dire, donné le premier mouvement à cette entrepriſe par ſes inſtances réiterées, elle ſe montra enſuite froide & indifférente dans l'exécution. On ne retira pas auſſi des payſans, uniquement avides de butin, les bons ſervices & l'obéiſſance néceſſaire pour le ſuccès de l'entrepriſe. On ne prétend cependant pas faire tomber le reproche ſur les deux Compagnies

gnies de Cortineſi, ſur les habitans de la Rocca que le Colonel Perretti avoit emmenés au nombre de cent quarante-huit, & ſur un petit nombre d'habitans de Fiumorbo qui étoient déja arrivés au camp, puis qu'ils ſe comportérent tous avec autant de ſubordination que de courage, & ſe rendirent par leur bravoure terribles aux ennemis qui n'étoient animés que par le deſeſpoir & par la crainte d'être punis des forfaits qu'ils avoient commis contre leur légitime Souverain.

Le Commiſſaire Général s'étant de nouveau rendu à la Baſtia, s'appliqua auſſi-tôt à faire les préparatifs néceſſaires pour prévenir de nouvelles attaques, ordonnant que l'on mit à bas les maiſons & les autres édifices dans la partie de la ville que l'on appelle Terre-vieille, & qui bâtis dans des tems tranquilles où l'on n'avoit pas pû prévoir les périls & les troubles préſens, tenoient en ſujétion la garniſon qui défendoit Terre-neuve qu'elles dominoient en pluſieurs endroits. Il dépêcha en même tems à Génes le Pére Maſſone Recteur du Collége des Jéſuites, pour repréſenter

plus

plus en détail au Gouvernement l'état & les beſoins du Royaume, & particuliérement la ſituation où ſe trouvoit la capitale affligée par l'entiére interruption de ſon Commerce qu'occaſionnoit une guerre auſſi obſtinée, par la diſette des vivres que l'on avoit conſommés pendant le ſiége, & par le double pillage qu'elle avoit ſouffert d'abord par les Rebelles lorſqu'ils y entrérent, & enſuite par les payſans lorſqu'ils les en chaſſérent: à quoi le Gouvernement apporta le reméde que pouvoient permettre les circonſtances du tems où l'on ſe trouvoit. Les choſes dans cette Iſle étant en cet état, & après que l'on eut pourvû autant qu'il étoit poſſible à ſes preſſans beſoins, on y laiſſa deux piquets de troupes de la République, outre celles qui y étoient précédemment, & le Marquis de Choiſeul retourna en Terre-ferme avec le reſte des troupes Françoiſes, Eſpagnoles & Génoiſes qu'il avoit conduit avec lui, & fut bien-tôt après honoré par ſon Souverain du rang de Brigadier, lorſque l'on apprit à ſa Cour la maniére dont il s'étoit comporté dans cette conjoncture, en exécution

cution de l'emploi auquel il avoit été deſtiné par le Marquis de Biſſi.

Mais reprenons à préſent l'hiſtoire de ce qui ſe paſſa en Terre-ferme, & repaſſons dans la Riviére du Ponant, où nous avons laiſſé l'armée Françoiſe & Eſpagnole, qui après la priſe du Château de Vintimille avoit pouſſé ſon avant-garde juſqu'à St. Remo ſous les ordres du Lieutenant Général Dom François Pignatelli.

Le Maréchal de Belliſle ayant appris que les Autrichiens & les Piémontois s'étoient retirés des environs de Gênes, penſa d'abord à exécuter les projets qu'il avoit formés auparavant; il ne lui avoit pas été poſſible juſqu'alors de les exécuter, par déférence aux empreſſemens des deux Couronnes, qui n'avoient en vüe que le ſalut de la Capitale des Génois, d'où dépendoit le ſuccès des tentatives ultérieures que l'on méditoit en Italie. Ce Maréchal délivré de ce ſouci abandonna bientôt le deſſein de pourſuivre ſon chemin le long de la Riviére du Ponant, & de tâcher par ce moyen de récuperer en partie ce que les Alliés d'Aranjuez avoient

avoient perdu dans la malheureuſe campagne précédente. Il croyoit plus facilement venir à bout de ſon projet, ſi les François & les Eſpagnols pouvoient par un autre chemin pénétrer juſques dans l'intérieur du Piémont, & penſoit que le Roi de Sardaigne réduit de nouveau aux mêmes embarras des années précédentes, ou ſuccomberoit ſous une force ſupérieure, ou accéderoit à une paix avantageuſe à la Maiſon de Bourbon, à laquelle il ſe verroit forcé pour ſauver ſes Etats d'une ruine entiére. Tel étoit le moyen qu'il jugeoit le plus promt pour finir glorieuſement la guerre d'Italie, qui continuée par une autre voye lui paroiſſoit & plus longue & plus diſpendieuſe. Le Maréchal étoit fortifié dans cette réſolution par ſon frére le Chevalier de Belliſle, Lieutenant-Général dans les armées de ſon Souverain, Officier d'ailleurs doüé de beaucoup de capacité pour le grand art de la guerre. Il inſinuoit à ſon frére qu'il faloit tenter de pénétrer dans le Piémont par le chemin d'Exilles, en attaquant les retranchemens que les Piémontois y avoient formés au Col

de l'Aſſiette, & qu'on lui en confiat la direction avec le commandement d'un Corps conſidérable de troupes Françoiſes & Eſpagnoles, ce qu'il obtint en effet. Le Marquis de la Mina s'oppoſoit vivement à ce projet, & prévoyant par pluſieurs raiſons la malheureuſe iſsüe de cette entrepriſe, il vouloit que ſuivant le premier projet l'armée combinée pourſuivit ſon chemin par la Riviére du Ponant. Il lui paroiſſoit que les affaires des ennemis étoient au point, que ne pouvant empêcher la marche des François & des Eſpagnols le long de la mer, ils ſeroient obligés de ſe retirer, n'ayant pas le tems de ſe fortifier dans les paſſages où ils auroient pû faire une vigoureuſe réſiſtance; que l'armée des deux Couronnes étant arrivée à Savone, elle pourroit facilement faire le ſiége de cette fortereſſe & la recouvrer, & qu'après cette conquête elle ſe trouveroit en état de prendre le parti qui lui paroitroit mieux convenir aux circonſtances du tems, & peut-être même prendre les chemins qui de Savone & de Final conduiſent facilement dans les Etats du Roi

Roi de Sardaigne & dans les plaines de la Lombardie, à l'exemple de ce qui avoit été pratiqué en 1745. par l'armée que commandoit l'Infant Dom Philippe. Dans cette diverſité de ſentimens & d'opinions les Généraux ne pouvant convenir entr'eux, envoyérent à leurs Souverains reſpectifs pour en obtenir une derniére réſolution, que chacun eſpéroit conforme à ſon ſentiment particulier. Quelles que furent les impreſſions que firent dans les deux Cours les raiſons apportées de part & d'autre, il eſt certain que le Maréchal de Belliſle pourſuivit le projet qu'il s'étoit propoſé. En conſéquence le Chevalier de Belliſle ſe mit à la tête d'un corps nombreux de troupes deſtinées à cette entrepriſe, & fut attaquer les retranchemens que les Piémontois, comme nous venons de le dire, avoient élevés au Col de l'Aſſiette. Un nombre conſidérable des aggreſſeurs périt dans cette action, & ils ſe virent obligés d'abandonner avec précipitation une entrepriſe qui couta la vie au plus grand nombre des Officiers. Le Chevalier de Belliſle lui-même voyant que ſes troupes faiſoient d'i-

nutiles efforts pour ſurmonter les retranchemens des ennemis, s'avança au premier rang pour combattre avec une valeur qui fut admirée de tout le monde; mais il eut le malheur après pluſieurs bleſſures d'y laiſſer la vie & l'eſpérance du Bâton de Maréchal de France qu'il s'étoit flatté d'obtenir par une heureuſe réuſſite. Mais comme cette action remarquable, quoiqu'arrivée dans l'armée d'Italie, ne regarde pas directement la République de Gênes, dont je me ſuis uniquement propoſé d'écrire l'hiſtoire, je me diſpenſe d'en faire un détail circonſtancié, & je crois en avoir rapporté autant qu'il en faut pour l'intelligence des faits que je dois narrer.

Le Maréchal de Belliſle ayant appris la triſte nouvelle de la défaite & de la mort de ſon frére, en reſſentit cette douleur amére que l'on peut facilement s'imaginer. Pour réparer cet échec du mieux qu'il lui étoit poſſible, il ſe montra d'abord diſpoſé à ſuivre & à ſeconder les idées du Marquis de la Mina, en faiſant avancer l'armée des deux Couronnes par la Riviére du Ponant,

Ponant, ſelon le deſir qu'en avoit toujours marqué le Capitaine Général Eſpagnol ; mais celui-ci croyant avoir perdu la conjoncture favorable qui s'étoit préſentée auparavant, ſoutenoit que l'on ne pouvoit plus alors entreprendre ce qui d'abord avoit été facile, & ce qui auroit infailliblement réuſſi, ſi on eût ſuivi ſon ſentiment dans le tems. Il obſervoit que depuis lors les Piémontois s'étoient beaucoup fortifiés dans les paſſages difficiles le long de cette riviére, par des retranchemens un peu moins qu'inſurmontables : que dans la tentative faite du côté d'Exilles on avoit perdu trop de tems pour que la ſaiſon déja avancée permit l'exécution de ce qu'il avoit d'abord propoſé. Ainſi l'armée demeura preſque dans l'inaction, & ne s'appliqua qu'à ſe fortifier dans les poſtes qu'elle occupoit, pour ſe mettre à couvert des attaques & des tentatives que les ennemis auroient pû entreprendre.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi de ce côté-là, le Marquis de Biſſi ne reſtoit pas oiſif dans Gênes. N'étant encore qu'à la fleur de ſon âge,

doüé d'un eſprit extrémement vif & avide de gloire, il méditoit continuellement au dedans de lui-même ce qui pourroit de plus en plus illuſtrer ſon nom. S'étant aperçu que les Piémontois vivoient ſans ordre & ſans précaution dans la Tour de l'*Inurea* qu'ils occupoient, & qu'ils avoient munie de diverſes défenſes, comme de celle d'un pont-levis, il projetta de les y ſurprendre. Ayant choiſi pour cet effet un détachement de trois cent cinquante hommes, il les envoya du côté de cette Tour, où étant arrivés à l'impourvû, & après un feu de deux heures qui n'occaſionna que peu de perte de part & d'autre, ils obligérent cent cinquante ſoldats & ſept Officiers qui y étoient en garniſon de ſe rendre priſonniers de guerre. Réfléchiſſant enſuite ſur l'éloignement de ce poſte à la capitale qui en étoit éloigné de près de ſept lieües, & à la facilité qu'avoient les ennemis de le recouvrer avec la garniſon de Savone qui n'en eſt éloignée que d'un peu plus de trois lieües, les François ſe déterminérent à l'abandonner.

Ce

Ce premier ſuccès du Marquis de Biſſi l'anima du deſir de tenter de nouvelles entrepriſes. Faiſant réflexion ſur les pertes que les ſujets de la Répuque avoient eſſuiées juſqu'alors, & ſur les difficultés que les Anglois apportoient par mer, & les Autrichiens & les Piémontois par terre dans la partie du Ponant au paſſage des denrées néceſſaires à la ſubſiſtance d'une ville grande & peuplée, & des troupes qui ſe trouvoient raſſemblées dans ſes environs, afin d'y remédier autant qu'il étoit en ſon pouvoir, il ſe détermina à faire deux expéditons, l'une dans la partie du Ponant, & la ſeconde dans celle du Levant, par le moyen deſquelles il ſe propoſoit de procurer à la ville de Gênes une plus abondante proviſion de vivres: mais comme le Général Nadaſti ſéjournoit encore avec un Corps conſidérable de troupes au-delà des montagnes de la Bocchetta, il crut devoir s'y tranſporter en perſonne, & avant que de rien entredre faire la viſite de ces montagnes, pour oppoſer aux incurſions des ennemis les obſtacles qu'il croiroit les

plus convenables. Il s'y rendit donc accompagné de quelques troupes Françoiſes, qu'il diſtribua dans les endroits qu'il crut les plus propres à favoriſer cette viſite; mais comme elle étoit preſque terminée, & que la troupe commençoit à ſe retirer, un corps d'Autrichiens s'avança pour la charger en queüe: le feu de part & d'autre fut peu vif & de peu de durée; les François cependant eurent le déſavantage d'y perdre Monſieur de Janſac Colonel du Régiment du même nom, qui étant accouru au bruit de la mouſquetterie, tandis qu'il rangeoit ſa troupe ſur une petite élévation, fut frappé d'un coup de feu à la tête qui le priva ſur le champ de la vie, pleuré & généralement regretté de tout le monde.

Le Marquis de Biſſi, ayant ainſi pris ſes meſures, ne tarda guères à exécuter les deux expéditions ſelon le projet qu'il en avoit formé. La premiére & la principale qui regardoit la partie du Ponant fut confiée aux ſoins & à la prudence du Chevalier de Chauvelin, ſur l'activité, la valeur & la ſage conduite

duite duquel il pouvoit pleinement ſe repoſer. Ce Général, pour exécuter la commiſſion qu'il venoit de recevoir, partit de Voltri le dix-ſept de Septembre à la tête d'un Corps compoſé de ſept Compagnies de Grenadiers & de quarante-trois piquets, qui formoient en tout le nombre de deux mille cinq cent hommes : il avoit avec lui deux pétards & un nombre ſuffiſant de bêtes de charge pour porter les proviſions néceſſaires & le peu d'équipages qu'il étoit indiſpenſable d'y conduire. Il dirigea ſa marche vers Saſello, lieu éloigné de près de ſept lieües de Voltri & de dix de Gênes, dans l'idée d'y arriver à l'impourvû le jour ſuivant. Dans le même tems Monſieur de la Broſſe Brigadier partit d'Arenzano à la tête de deux bataillons pour ſe rendre ſur les hauteurs de Fajale, & le Marquis de Roquépine quitta les chaumiéres de Voltri avec deux autres bataillons, pour aller ſe camper ſur la montagne de la Saliera, laiſſant un autre bataillon à Canellona, poſte ſitué vis-à-vis Maſone. Ces arrangemens & ces diſpoſitions avoient pour but d'obſerver les mouve-

mens & arrêter les tentatives que pouvoit faire le Général Autrichien Nadaſti, qui avoit ſous ſes ordres quatre mille cinq cent hommes diſperſés à Ovada, Campofreddo, Voltagio, Caroſio & Gavi, qui pouvoient facilement ſe réunir à la nouvelle de la marche du Chevalier de Chauvelin, l'attaquer ſur la droite & arrêter ainſi ſes ſuccès & ſon entrepriſe. Le deſſein du Général François étoit de ſe rendre maitre du Château de Saſſello & d'exiger des contributions dans le Montferrat, de diſſiper les milices armées du pays, de pénétrer entre les deux branches de la Bormida pour en retirer des vivres, & nettoyer la riviére du Ponant depuis Savone juſqu'à Gênes. Le Chevalier de Chauvelin étant arrivé le jour ſuivant à St. Pierre de l'Olba, après avoir eſſuié un orage des plus longs, mêlé de tonnerres, de grêle & de pluye qui retardoient la marche des troupes & abbattoient les bêtes de charge dans le peinible chemin de la montagne de Fajale une des plus eſcarpées, & après avoir donné un repos de trois heures aux troupes fatiguées, il fit avancer huit cent

cent hommes en trois détachemens & par trois chemins différens, pour inveſtir Saſſello, & ſe mit lui-même en chemin pour les ſoutenir : mais le retard qu'avoit occaſionné la pluye précédente avoit donné le tems au Commandant Piémontois d'être averti & de retirer de ce Château la plupart des payſans armés qui y étoient. Cependant les aggreſſeurs firent encore quarante hommes & un Officier priſonniers, & ſe rendirent maitres d'une partie des vivres & des munitions que les ennemis n'avoient pû emporter dans leur retraite précipitée. Ce premier projet exécuté, & afin qu'aucun délai ne donnat la commodité aux Piémontois de ſe ſauver des villages du Montferrat qu'ils occupoient, & de tranſporter dans l'intérieur du pays leurs vivres & leurs effets, le Marquis de Monti partit à minuit à la tête de cinq cent hommes, & marcha du côté de Miolia & de Percetto dans le Montferrat. Les milices Piémontoiſes qui gardoient les hauteurs entre Miolia & Saſſello, s'étant diſperſées au premier bruit de ſa marche, il fit auſſi-tot attaquer à la pointe du jour

le dernier de ces bourgs, où ſans perdre un ſeul homme il fit priſonniers onze Officiers & quarante ſoldats de troupes réglées Piémontoiſes, outre vingt hommes de milice & le Chevalier Roverizio leur Commandant dans le Montferrat. Il fit auſſi ſoit à Miolia ſoit à Percetto un butin aſſez conſidérable de beſtiaux, & prit encore quelques mulets chargés de marchandiſes & d'habits que l'on envoyoit aux troupes Piémontoiſes. Preſque dans le même tems de l'expédition du Marquis de Monti, le Chevalier de Chauvelin avoit envoyé le Comte de Lannion avec un détachement de quinze cent hommes, avec ordre de paſſer la Bormida & de tirer des contributions du pays ennemi. Il avoit reçu un plein-pouvoir d'agir ſelon les conjonctures, & de profiter de tous les avantages que le hazard lui préſenteroit, comme celui de s'avancer juſqu'à Acqui pour tâcher de ſe rendre maitre de cette ville : mais cette deſtination n'eut pas lieu, par l'obſtacle qu'y mit une pluye extraordinaire & inattendue dans cette ſaiſon, comme nous le dirons bientot. Tandis

dis que l'on faiſoit ces tentatives de ce côté-là, le Marquis de Biſſi avoit fait marcher par le chemin de la Bocchetta un autre détachement de huit cent hommes, parmi leſquels il y avoit huit piquets & deux Compagnies de Grenadiers Génois, commandés par le Lieutenant-Colonel Bellafontana, & avoit donné le commandement général de toute cette troupe à Mr. de Montchenu Colonel, avec des inſtructions pour occuper le Général Nadaſti, & lui empêcher de ſe tranſporter ailleurs avec ſes forces. Pour cet effet Mr. de Montchenu s'avança juſqu'à demi-lieüe de Voltagio & juſqu'à Fiaccone qu'il fit mine d'attaquer. De là il marcha vers le bourg de Fornari & vers d'autres endroits, & par ces mouvemens continuels il réuſſit à retenir les ennemis dans ces environs.

Des meſures ſi bien concertées furent traverſées par une tempête ſi extraordinaire mêlée de tonnerres, de grêle & de pluye, que de mémoire d'homme on n'en avoit vû une ſemblable dans le Génoveſat. Dans la ville même de Gênes & dans ſes environs l'im-

l'impétuoſité de cette tempête fut ſi terrible le vingt-un Septembre au matin vers l'heure de la grand' Meſſe, qu'elle jetta l'épouvante & la conſternation dans les maiſons, dans les rües & dans les égliſes, où l'on entendoit les cris les plus perçans du peuple effrayé, & où l'on voyoit les Prêtres ſe ſauver de l'autel & chercher à ſe réfugier dans un endroit plus ſûr & moins expoſé. Les tonnerres étoient ſi fréquens, qu'ils paroiſſoient continuels, & la foudre tomba trois fois conſécutives dans une même égliſe, ſans cependant faire mal à qui que ce fût, excepté deux perſonnes qui furent frapées de la foudre dans un autre endroit. La force du vent & la qualité de la grêle furent telles que preſque toutes les vitres de la ville furent briſées, particuliérement celles qui ſe trouvérent expoſées au vent du Nord. Le dommage que cette tempête occaſionna en verre ſeul fut certainement conſidérable; je n'oſerois cependant aſſurer qu'il ſe monta à cinq cent mille livres, comme pluſieurs l'ont crû, & comme on le diſoit communément. La campagne en ſouffrit beaucoup, ſoit dans

dans les raiſins qu'elle gâta, ſoit dans les toits qu'elle abbatit, ſoit dans les arbres qui en pluſieurs endroits furent ou rompus ou entiérement arrachés.

Cette pluye générale & exceſſive ayant extraordinairement enflé les plus petits ruiſſeaux auſſi-bien que les torrens plus impétueux, & n'y ayant plus d'aparence qu'ils puſſent avant quelques jours devenir guéables, le Chevalier de Chauvelin regarda toute tentative poſtérieure comme inutile, & un plus long ſéjour dans ces environs comme dangereux, puiſque ſa troupe auroit eu beaucoup à ſouffrir de la diſette & des autres fatigues, ſans eſpérance d'en retirer aucun avantage. Ayant donc donné des ordres convenables à chaque détachement, & ayant pris les meſures les plus ſages pour la ſureté de ſa retraite, il rentra le vingt-quatre dans Voltri avec toutes les troupes qui en avoient été détachées, & que l'on diſtribua de nouveau dans ſes premiers quartiers.

Preſque dans le même tems que les choſes ſe paſſoient ainſi dans la partie du Ponant, on avoit fait de ſemblables en-

entrepriſes dans celle du Levant par ordre du Marquis de Biſſi. Le Chevalier de Bellois s'étoit avancé avec quelques détachemens juſques ſur le territoire de Parme, & s'étoit emparé ſans beaucoup de difficulté de Bardi & de Compiano, où il avoit exigé des contributions auſſi-bien que dans le pays voiſin, mais dont il n'emporta qu'une partie, ayant reçu pour le reſte des promeſſes par écrit avec des ôtages qu'il conduiſit enſuite avec lui à Gênes. Il avoit auſſi tiré de ces environs quelques beſtiaux & d'autres vivres; mais il n'avoit pas ſçû empêcher les déſordres que la licence militaire a coutume de pratiquer dans de ſemblables occaſions contre l'intention des Généraux. Ayant donc été rapellé à Gênes, après avoir exercé peu de tems l'emploi qu'on lui avoit confié, le Marquis de Monteil fut mis à ſa place. La République avoit précédemment envoyé quelques troupes à Seſtri du Levant & dans d'autres endroits le long de cette riviére, pour veiller à la défendre des irruptions imprévües que les ennemis pouvoient entreprendre; & comme le com-

commandement de toute cette côte avoit été donné au Marquis de Monteil, il détacha pluſieurs corps des troupes Génoiſes qu'il y trouva, les réunit au reſte des troupes qu'il commandoit, & chercha à pénétrer encore plus avant que ſon prédéceſſeur. D'abord il s'avança aſſez près de la ville de Piacenza, où le nombre de ſa troupe ayant été exagéré, comme il arrive ordinairement, il y eut d'abord quelque confuſion dans la petite garniſon Piémontoiſe qui y étoit ; mais ces craintes ayant été bientot diſſipées, & les payſans irrités des dommages qu'on leur cauſoit, prirent les armes, & ſeuls ou conjointement avec quelques troupes réglées Autrichiennes répandues dans ces villages, non-ſeulement ils firent tête, mais même attaquérent vivement leurs aggreſſeurs. Le Marquis de Monteil connoiſſant mal le terrain, avoit diſperſé çà & là en différens petits corps une bonne partie de ſes troupes, qui empêchées par les petites riviéres & les ruiſſeaux qui les ſéparoient & que la pluie précédente avoit groſſis, ne pouvoient pas facilement ſe réunir & l'empêchoient lui-

lui-même de ſçavoir ce qui ſe paſſoit à quelque diſtance de là. Dans ces circonſtances différens petits corps de François & de Génois ayant été attaqués ſéparément, & manquant de vivres pour ſubſiſter & d'inſtruction ſur la maniére dont ils devoient ſe comporter, ils furent obligés de ſe rendre priſonniers de guerre, après avoir fait le peu de réſiſtance qui leur fut poſſible. Parmi ceux-ci eut le malheur de ſe trouver Mr. de Belval Lieutenant-Colonel du Régiment Royal Italien au ſervice de France, Officier d'une valeur & d'une capacité reconnüe, qui ſurpris comme les autres, ſans connoiſſances, ſans inſtructions & ſans des forces ſuffiſantes pour ſe défendre, fut conduit priſonnier à Piacenza. Le Marquis de Monteil lui-même vivement pourſuivi par les ennemis, eut bien de la peine à ſe mettre en ſureté, juſqu'à ce qu'ayant apris qu'il étoit arrivé à Montebruno le ſix d'Octobre au matin, on détacha du Château de Torriglia (où à la nouvelle de cet échec on avoit envoyé un renfort de ſoldats) un corps de troupes Françoiſes & Génoiſes, à l'aide

l'aide duquel il ſe rendit le même ſoir à Torriglia & de là enſuite à Gênes. Telle fut la malheureuſe iſſuë de cette entrepriſe, qui fut faite contre le ſentiment de pluſieurs perſonnes comme ne tendant qu'à cauſer du dommage à des peuples qui n'étoient pas regardés comme ennemis des Alliés d'Aranjuez. La perte des troupes réglées, tant Françoiſes que Génoiſes, fut conſidérable, & ſe monta à ſept piquets entiers des premiers & trois des ſeconds, qui furent preſque tous faits priſonniers de guerre, outre ceux qui déſertérent, comme il arrive ordinairement dans de ſemblables conjonctures.

Au milieu de ces événemens on reçut l'agréable nouvelle que le Roi Très-Chrêtien toujours empreſſé de contribuer efficacément à la défenſe & de procurer les avantages de la République, avoit conferé le commandement des troupes qu'il avoit envoyées à ſon ſecours, vacant par la mort du Duc de Boufflers, au Duc de Richelieu Lieutenant-Général de ſes armées, Pair de France, Chevalier de ſes Ordres, premier Gentilhomme de ſa Chambre & Com-

Commandant du Languedoc, qui ſe trouvoit alors employé dans l'armée de Flandre, le décorant de plus du caractère de ſon Miniſtre Plénipotentiaire de la même maniére que l'avoit été ſon prédéceſſeur. S'étant auſſi-tot mis en chemin, il arriva à Gênes le vingt-ſept de Septembre, & fut accueilli du Gouvernement & des citoyens avec les plus grandes démonſtrations de joye & d'eſtime, n'y ayant perſonne qui par l'envoi d'un ſujet auſſi qualifié par ſa naiſſance, par ſes emplois, par ſa capacité, par le maniement qu'il avoit eu des affaires les plus honorables & les plus importantes, & d'ailleurs ſi agréable à ſon Souverain, ne fût convaincu de l'attention de ce Monarque pour la République. S'étant tranſporté le jour ſuivant au matin à l'audience particuliére du Doge, il préſenta quelques jours après ſes lettres de créance aux Colléges dans une audience publique, ayant été auparavant complimenté & reçu ſelon les mêmes cérémonies qui avoient été obſervées envers le feu Duc de Boufflers.

Mais ces cérémonies, quoique néceſ-

ceſſaires, n'étoient pas ce que ce nouveau Général avoit le plus à cœur; déſireux de remplir avec exactitude l'emploi important qu'on lui avoit confié, il méditoit attentivement tout ce qui pouvoit y contribuer, & après de mures réflexions ſur les ſuccès & ſur les dangers dont Gênes avoit été menacée, il cherchoit à la prémunir à l'avenir d'une maniére convenable contre de ſemblables périls. Pour cet effet il commença d'abord à viſiter avec une attention infatigable toute la longue enceinte des nouvelles murailles, dont il admira l'ingénieuſe ſtructure. Il ſe porta auſſi pluſieurs fois à la viſite des poſtes extérieurs qui ſont les plus proches de la ville, comme de ceux qui en ſont les plus éloignés, obſervant quelles en étoient les défenſes & ce que l'on y pouvoit ajouter pour l'entiére aſſurance de la ville au cas que l'on en tentat de nouveau le ſiége. Il remarqua, que la ſituation de la montagne apellée le Diamant, étoit telle qu'elle pouvoit aiſément empêcher à l'ennemi la communication des deux vallées de la Polcevera & du Biſagno,

à

à moins qu'il ne fit un long & pénible détour, & obſervant encore que le ſommet de cette montagne étoit inacceſſible du côté de la Torrazza, pourvû que l'on y fit à propos quelques petits ouvrages de fortification, il approuva & engagea même la République à continuer la conſtruction d'un petit Fort que l'on avoit déja commencé à élever. Ayant enſuite reconnu les chemins par leſquels les ennemis avoient pénétré dans la vallée du Biſagno le trois du mois de Juin précédent, il applaudit à la continuation d'une bonne redoute, ou plutot d'un petit Fort que l'on avoit déja commencé ſur le ſommet de la montagne apellée Quezzi. Il voulut auſſi que l'on élevât une autre redoute ſur le haut de la montagne qui domine l'Hermitage des Camaldules, & par où l'on paſſe pour aller à la vallée de' Ratti, à laquelle on donna le nom de *Fort de Richelieu.* Ce même Duc regarda encore la colline de Ste. Thecle comme un poſte très important pour défendre le bourg d'Albaro & le paſſage des ennemis de ce côté-là; il conſeilla donc que l'on y con-

continuât la conſtruction du petit Fort que l'on y avoit commencé après la retraite des ennemis, & dans lequel on pût enfermer une garniſon convenable.

Dans le même tems que ce Général prenoit les arrangemens que nous venons de voir, il cherchoit encore avec ſoin les moyens les plus propres pour éloigner l'ennemi & aſſurer ainſi de plus en plus la conſervation & le ſalut de Gênes & de ſes poſtes extérieurs. Il conſidéroit combien il ſeroit difficile de conſerver les poſtes de Voltri, d'Arenzano & les autres dont les Génois avoient repris poſſeſſion, depuis que les Autrichiens & les Piémontois avoient abandonné le ſiége de la capitale de la République, tandis que les ennemis reſteroient les maitres de Campofreddo, où ils avoient douze cent hommes de garniſon; ainſi il réſolut de les en chaſſer, ſi la réuſſite lui paroiſſoit poſſible, après en avoir examiné la poſition & les défenſes que les ennemis y avoient pratiquées. Il étoit ſollicité à cette entrepriſe par les payſans des environs, qui lui repréſentoient combien

il

il étoit facile d'y conduire de l'artillerie. Cependant les plus clairvoyans & les militaires penſoient & parloient différemment: les uns oppoſoient les difficultés preſqu'inſurmontables pour y conduire de la groſſe artillerie par des montagnes où les chemins étroits & rapides ne ſont propres qu'au paſſage des mulets & des gens à pied; d'autres ſoutenoient que cette entrepriſe pouvoit aſſez facilement réuſſir, & ſurtout Mr. de Deſcar Lieutenant-Colonel dans l'artillerie de France, après avoir viſité le terrain, promettoit de rendre praticable dans quatre jours le chemin qui va de Campomarone aux cabanes de Marcarolo, & d'y faire paſſer l'artillerie, pourvû qu'on y employât un nombre convenable de travailleurs. Le Duc de Richelieu fortifié dans ſon projet par ces aſſurances, ſe diſpoſa à cette entrepriſe, pour l'exécution de laquelle on deſtina ſept mille hommes de troupes Françoiſes & Eſpagnoles (qui étoient deja conſidérablement augmentées par l'arrivée à Gênes de neuf bataillons, depuis que les Autrichiens & les Piémontois s'étoient

toient retirés de deſſous les murs de cette ville) & quelques piquets de troupes Génoiſes outre les Compagnies franches. Le quinze d'Octobre le Duc de Richelieu ſe mit en marche avec ſes troupes diviſées en ſix colonnes, & avec lui le Maréchal de Camp Eſpagnol Dom Auguſtin de Ahumada, avec toute l'Officialité deſtinée à cette entrepriſe. Le Chevalier de Chauvelin partit de Voltri avec quatre bataillons, ayant fait précéder par le chemin de la montagne de *Dente* un détachement de quatre cent hommes qui prirent leur poſte ſur la montagne de *Paviglione* pour bloquer *Campofreddo* du côté de *Saſello.* Le Duc d'Agenois partit auſſi du même endroit à la tête de quinze cent hommes, & marcha du côté de *Schivazzolo* par le chemin de Notre Dame de *l'Acqua ſanta.* Dans le même tems d'autres corps de troupes partirent de différens endroits & s'avancérent par le chemin qui leur étoit marqué en exécution des ordres qu'elles en avoient reçus. Mais comme il ne faloit pas perdre de vüe les mouvemens que le Général Nadaſti pouvoit

faire pour ſecourir *Campofreddo*, on poſta ſur la *Bocchetta* un corps de quinze cent hommes ſous les ordres du Colonel Redingh, ſoutenu par un bataillon qui s'étoit avancé à *Langaſco* commandé par le Colonel Dunent, tous les deux Officiers au ſervice d'Eſpagne. Le Duc de Richelieu commandoit le Corps d'obſervation, avec lequel il avoit établi ſon quartier général aux cabanes de *Marcarolo*, où il étoit en état de faire tête au Général Nadaſti & d'accourir par-tout où le beſoin le demanderoit. Le Chevalier de Chauvelin ſe rendit d'abord maitre du lieu apellé *Roſſiglione di ſotto*, & bientôt après d'un autre apellé *Roſſiglione di ſopra*, d'où s'étoient retirés trois cent Autrichiens à la nouvelle de la marche des troupes combinées. De là il alla rendre compte au Duc de Richelieu de tout ce qui étoit arrivé, pour en recevoir les inſtructions ultérieures ſur ce qui reſtoit encore à faire. Pendant l'abſence du Chevalier de Chauvelin le Commandant Autrichien d'*Ovada* fit attaquer vivement, par quatre cent grenadiers & cinquante hommes

mes choiſis ſoutenus par le Régiment de Forgatz, les poſtes avancés des François, qui n'avoient pas eu le tems de ſe retrancher, & qui furent d'abord obligés de céder du terrain; mais le camp voiſin de leurs compagnons ayant pris les armes, & le Marquis de Roquépine, Mr. de Montigni Lieutenant-Colonel du Régiment Royal Baviére, Mr. de Janet Commandant du Régiment Salis, & quelques autres Officiers, y étant accourus avec leurs troupes, les Autrichiens furent vigoureuſement repouſſés juſques ſous les murailles d'*Ovada*, après avoir laiſſé ſur le champ de bataille quelques Officiers & environ ſoixante & dix ſoldats tués, outre trente bleſſés, parmi leſquels le fut mortellement le Lieutenant-Colonel du Régiment Forgatz, qui demeurérent tous priſonniers des François. Ces derniers y perdirent trente hommes tués ou bleſſés, parmi leſquels il ne ſe rencontra aucun Officier. Le Chevalier de Chauvelin étant retourné à ſon poſte, & étant informé de ce qui venoit de ſe paſſer, reçut avis que la garni-

ſon d'*Ovada* venoit d'être renforcée par cinq cent hommes, qu'elle devoit venir l'attaquer de nouveau conjointement avec celle de *Campofreddo*, & que le Commandant Piémontois qui étoit dans *Saſello* avec mille hommes devoit faire marcher quatre cent Dragons à pied ſoutenus du reſte de la troupe, afin de l'attaquer en même tems ſur la gauche. Quoique le Chevalier de Chauvelin fût à la tête d'une troupe qui venoit tout récemment de donner des preuves de la plus grande bravoure, cependant il ne jugea pas à propos de l'expoſer dans la circonſtance critique où elle ſe trouvoit dominée, & beaucoup inférieure aux ennemis qui pouvoient l'attaquer de pluſieurs côtés à la fois. Ayant donc choiſi une poſition avantageuſe, il envoya quatre cent hommes ſur la montagne de *Vallecalda*, où il plaça quatre petites piéces de canon & le peu d'équipages qu'il avoit avec lui. Il alla enſuite ſe camper ſur une petite plaine au-deſſus d'une colline derriére les deux *Roſſiglione*, d'où il dominoit & couvroit le chemin de la montagne de *Vallecalda*.

Le

Le Duc de Richelieu pendant ce tems-là avoit fait examiner de près la ſituation de Campofreddo par ſes Ingénieurs, qui trouvérent que ce lieu déja fort par ſa poſition naturelle étoit encore muni de retranchemens & de quelques ouvrages extérieurs. D'ailleurs ces Ingénieurs étoient d'accord qu'il faloit de la groſſe artillerie pour s'en rendre maitres ; on ne pouvoit en avoir que dans quelques jours, eu égard à la difficulté des chemins qu'il faloit rendre pratiquables, & il n'étoit pas aiſé de raſſembler aſſez promtement le grand nombre de travailleurs qu'il faloit pour conduire l'ouvrage à ſa perfection. D'un autre côté le Général Nadaſti s'empreſſoit à raſſembler les troupes diſperſées dans le Plaiſantin, le Parmeſan & le Tortonnois, & pouvoit encore recevoir facilement des ſecours conſidérables de l'armée Autrichienne & Piémontoiſe qui ne s'étoit pas encore ſéparée. A ces obſtacles ſe joignoient les incommodités du froid que les troupes Françoiſes & Eſpagnoles devoient eſſuier ſur des montagnes affreuſes dans une ſaiſon déja fort avan-

cée. Toutes ces conſidérations attentivement peſées & examinées par le Duc de Richelieu le déterminérent à abandonner l'idée & la pourſuite de cette entrepriſe conformément aux ſentimens de tous les Officiers François. Dom de Ahumada qui commandoit les troupes Eſpagnoles étoit d'une opinion contraire, & propoſa pluſieurs fois, & même fit inſtance pour que l'on mit la troupe à couvert dans *Maſone* en attendant la groſſe artillerie, à l'arrivée de laquelle la Garniſon de *Campofreddo* ſe verroit obligée d'en ſortir. Mais le Duc ne croyant pas que l'avantage de ſe rendre maitre d'un poſte que l'on ne pouvoit pas entiérement inveſtir, & d'où les défenſeurs avoient toujours un chemin ſûr & facile pour ſe retirer, compenſa les incommodités que ſes troupes auroient à eſſuier, & perſiſta dans la réſolution qu'il avoit priſe de ſe retirer. Ayant pris pour cet effet les arrangemens les plus ſages, il reconduiſit ſes troupes dans leurs premiers poſtes, le Duc d'Agenois fermant l'arriére-garde avec les grenadiers ſans être inquiétés par

les

les ennemis. Ces derniers détachérent cependant de *Campofreddo* un corps de cinq cent hommes, qui tentérent pluſieurs fois de charger en queüe un corps de troupes Françoiſes commandé par Mr. de Carcado qui ſe retiroit à *Voltri* par un autre chemin ; mais ils furent toujours repouſſés avec la même bravoure & avec la perte de ſoixante hommes tués ou bleſſés, ce qui les obligea de ſe déſiſter d'une entrepriſe qui ne cauſa que peu de dommage aux François.

Quelques jours auparavant il étoit ſurvenu un incident à *Viareggio*, lieu ſitué ſur le bord de la mer dans les Etats de la République de Lucque, & qui faillit à rompre l'ancienne & bonne harmonie qui avoit toujours régné entre cette République & celle de Gênes. Les vaiſſeaux Anglois couvrant, pour ainſi dire, la Mer Méditerranée, & la parcourant à leur gré, les Génois ne pouvoient naviger qu'avec beaucoup de précaution, & étoient réduits à profiter des avantages que leur fourniſſoit la tranquillité des calmes, ou l'obſcurité de la nuit, pour tromper la vigilance

de leurs ennemis, ou éviter leurs embuches. Il arriva que vingt-huit corallines Génoiſes (ce ſont de petits bâtimens à rames qui n'ont que ſix ou ſept matelots d'équipage, & qui ne ſervent que pour la pêche) furent découvertes par un vaiſſeau Anglois qui les fit pourſuivre par ſes chaloupes & par les Caïcs des autres vaiſſeaux armés que l'on avoit mis en mer pour cet effet. L'inégalité des forces obligea les corallines de fuir & de ſe mettre à couvert où elles purent; une partie ſe ſauva dans le canal, ou comme on l'appelle dans le foſſé de *Viareggio*, qui au défaut de port ſert de retraite aux petits bâtimens qui commercent dans ces parages. L'autre partie des corallines qui ne put pas entrer dans ce foſſé alla prendre terre ſur la plage voiſine, ſe croyant pleinement à couvert de toute inſulte dans un pays neutre. Voyant cependant que les Anglois qui étoient auſſi deſcendus à terre leur venoient deſſus, & cherchoient à ſe ſaiſir de leurs petits bâtimens, les Génois ſe mirent ſur la défenſive, & l'on fit de part & d'autre un feu

feu assez considérable. Les mariniers qui étoient entrés dans le fossé touchés du danger que couroient leurs compagnons, & voyant que l'on ne faisoit pas usage de l'artillerie qui étoit dans la Tour de *Viareggio*, & que les troupes de la République de Lucque ne se mettoient pas en devoir d'arrêter la violence des Anglois, comme il convient dans de semblables rencontres, voulurent prendre leurs armes & marcher au secours de leurs compatriotes accablés sous le nombre supérieur des Anglois; mais ils furent arrêtés par les troupes de la République & par l'Officier Commandant, qui prétendit que ceux qui s'étoient retirés dans le fossé ne devoient pas attaquer comme étant dans un lieu de sûreté & de neutralité. Ainsi les Génois qui combattoient se virent obligés après une longue résistance de se retirer & d'abandonner leurs Corallines sur la plage, où les Anglois en brulérent quelques-unes, & emmenérent les autres. La nouvelle de cette action étant parvenüe à Gênes & s'étant répandüe le long de la Riviére du Levant, elle indigna & irrita souve-

rainement tous-les habitans. Chacun penſoit que le Commandant des troupes de la République de Lucque avoit violé d'une maniére auſſi ouverte qu'injuſte la neutralité, en ne ſe ſervant pas de l'artillerie du Fort contre les Anglois aggreſſeurs qui s'étoient avancés juſques ſous le canon de cette fortereſſe pour commettre cette hoſtilité. Ce qui paroiſſoit encore plus ſurprenant & plus déraiſonnable, c'eſt que ce même Commandant avoit violenté & empêché les Génois d'accourir au ſecours de leurs compagnons, qui devenus par-là plus nombreux n'auroient pas été contraints d'abandonner leurs bâtimens, qu'ils avoient défendus ſi longtems & avec tant de courage, quoiqu'attaqués par un nombre infiniment ſupérieur. Les Lucquois, il eſt vrai, avoüoient que la violence pratiquée par les Anglois dans l'état neutre de leur République étoit déplacée; mais ils aſſuroient qu'il leur avoit été impoſſible de l'empêcher avec l'artillerie de ce Fort, comme trop éloignée de l'endroit du combat, qui, à ce qu'ils aſſuroient, s'étoit paſſé hors de la portée

tée du canon. Pour ce qui concernoit ce qu'ils avoient fait pour empêcher les Génois d'accourir à la défenſe de leurs compagnons, ils ſoutenoient que cette conduite étoit conforme aux régles de la plus exacte neutralité, qui ne permettoit pas à ceux qui ſe retiroient dans le foſſé de Viareggio, c'eſt-à-dire, dans un lieu d'une entiére ſureté, d'en ſortir pour combattre contre leurs propres ennemis. Les Génois cependant ne pouvoient regarder cette raiſon comme valable, puiſqu'il s'agiſſoit d'une défenſe néceſſaire, leurs nationaux ayant été attaqués par les Anglois dans les Etats d'une République neutre qui les avoit abandonnés à toute la violence de leurs ennemis; ainſi ils croyoient que le Commandant du Fort, ou devoit les défendre, le pouvant; ou permettre qu'ils ſe défendiſſent par eux-mêmes, ſi le pays ne pouvoit pas prêter des forces ſuffiſantes pour les ſouſtraire aux inſultes de leurs aggreſſeurs. La République de Gênes inſtruite de tout ce qui s'étoit paſſé, & attentive à prévenir toute diſpute comme à pourvoir à l'indem-

nité de ſes ſujets, fit parvenir à la République de Lucque les motifs de ſes plaintes & de ſon mécontentement. Cette derniére, par une réponſe recherchée & étudiée, s'efforça autant qu'il lui fut poſſible d'affoiblir & de rendre les circonſtances de cet événement moins aggravantes & moins repréhenſibles : elle renforça auſſi-tot la garniſon de Viareggio, augmenta la groſſe artillerie qui étoit ordinairement dans cette Tour qui tient lieu d'un Fort, & prit les précautions néceſſaires pour qu'un ſemblable événement n'arrivât pas dans la ſuite : elle deſtina de plus le Sénateur Jean Baptiſte Dominique Sardini, ſujet doüé de beaucoup de prudence & de capacité, & qui avec le caractère de ſon Envoyé avoit réſidé avec applaudiſſement & avec diſtinction dans les Cours de Madrid & de Turin, & lui enjoignit de ſe tranſporter à Gênes pour juſtifier auprès du Gouvernement ce qui s'étoit paſſé à Viareggio, & lui repréſenter que ſa République n'avoit d'autres vües & n'étoit attentive qu'à éloigner tout ce qui pourroit alterer la bonne harmonie qui ſubſiſtoit depuis plu-

pluſieurs ſiécles. Etant arrivé à Gênes, il n'obtint que quelques jours après d'être admis à l'audience du Doge & des deux Sénateurs qui réſident dans le Palais ; mais ſa prudence lui ayant fait ſurmonter tous les obſtacles, il y fut enfin admis avec les formalités ordinaires. Enfin ayant heureuſement terminé l'emploi dont la République l'avoit chargé, il retourna à ſa patrie, après avoir éloigné toutes les fâcheuſes impreſſions que l'on auroit pû concevoir, & après avoir cimenté l'ancienne & bonne harmonie de ces deux Républiques.

Les affaires du côté de la Riviére du Ponant & ſur les frontiéres de la Provence & du Dauphiné, ne ſe paſſoient pas en de ſimples Traités. Comme les François & les Eſpagnols s'étoit flattés de faire de nouveaux progrès, & peut-être de pouvoir de nouveau dans cette campagne s'avancer juſques ſur les confins de la Lombardie, depuis que les Autrichiens, les Piémontois & les Anglois avoient abandonné le ſiége de Gênes, de même le malheureux ſuccès des premiers dans l'attaque d'*Exilles* avoit

avoit réveillé dans ceux-ci les eſpérances de pouvoir rentrer dans la Provence & dans le Dauphiné, & porter vigoureuſement la guerre juſques dans le ſein de la France. Les meſures en ayant été concertées à Turin, le Comte de Broune en étoit enſuite parti, & à la tête de ſes troupes il étoit allé ſe camper vers le milieu du mois d'Août à *San Dalmazio* ſur les frontiéres du Dauphiné, & le Roi de Sardaigne de ſon côté s'étoit rendu à *Coni*, où il avoit raſſemblé la plus grande partie de ſes forces. Soit que ce fût l'intention des Autrichiens & des Piémontois de pénétrer de nouveau dans la Provence, ſoit qu'ils vouluſſent ſeulement attirer de ce côté-là les principales forces des François & des Eſpagnols, pour pouvoir plus facilement reprendre le Comté de *Nice* & le Château de Ville-franche, pour rouvrir aux Anglois la commodité de ce port, la choſe eſt demeurée incertaine & indéciſe, même chez ceux qui prétendoient faire un plus ſubtil examen de la conduite & de l'intention des Princes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces tentatives

latives n'eurent aucun ſuccès, & je me diſpenſe d'autant plus volontiers d'en faire un narré circonſtancié, que ce qui s'y paſſa n'a pas un rapport direct à l'hiſtoire de Gênes.

Quelles que fuſſent les apparences de l'invaſion des ennemis dans les Etats de France, elles ne purent engager le Maréchal de Belliſle à changer la réſolution qu'il avoit priſe de tenir ferme dans le Comté de Nice pour conſerver les poſtes qu'il occupoit. Il faiſoit réflexion que dans cette ſaiſon déja avancée pour faire la guerre dans des montagnes horribles, ſes ennemis ne pouvoient faire aucun progrès conſidérable, & il penſoit au contraire que toutes leurs viies ne ſe bornoient qu'à favoriſer les opérations du Général Baron de Leutron, qui à la tête d'un gros corps de troupes Piémontoiſe ſembloit n'aſpirer qu'à la conquête du château de Vintimille & de celui de Ville-franche. Ce Général s'étant d'abord fortifié ſur la *Roja*, étoit enſuite allé ſe camper à *Dolceaqua*, & avoit fait avancer une partie de ſes troupes dans la ville de Vintimille, blo-

bloquant ainſi ce Château, dont il comptoit bien-tot ſe rendre maitre par famine, lui ayant ôté toute communication avec l'armée Françoiſe & Eſpagnole. La conſervation de ce Fort étoit d'une très grande importance, puiſque de lui dépendoit en partie celle du Comté de Nice, où les troupes des deux Couronnes avoient ordre de ſe ſoutenir, quoi qu'il leur en dût couter; ainſi avant que de penſer aux quartiers d'hyver, les deux Généraux François & Eſpagnol voulurent s'en aſſurer. Ayant donc fait ſortir leurs troupes de leurs retranchemens la nuit du dix-ſept Octobre, & ayant diviſé l'armée en trois colonnes, ils s'avancérent du côté de Vintimille. Une de ces colonnes marcha le long de la mer, l'autre vers les collines du côté de Soſpello, & la troiſiéme marcha directement vers les Piémontois retranchés à la Roja, pour diviſer par ce moyen les forces des ennemis. Les François & les Eſpagnols eurent quelque peine à emporter les poſtes qu'ils rencontrérent ſur leur chemin; mais enfin ayant ſurmonté toutes les difficultés, les

les trois colonnes ſe réunirent le dix-neuf au matin devant les retranchemens de la Roja. En conſéquence des diſpoſitions faites précédemment, on les attaqua de toutes parts avec impétuoſité, & l'on combattit vaillamment des deux côtés. L'attaque dura quelque tems avec un ſuccès égal, juſqu'à ce que les Eſpagnols ayant emporté avec beaucoup de bravoure le poſte important & difficile de *Balziroſſi*, les Piémontois ſe virent contraints de ſe retirer. Le paſſage qui conduiſoit à ce Château étant ainſi ouvert, on y jetta auſſi-tot une nombreuſe garniſon & une proviſion conſidérable de vivres & de munitions. A cette vûe le Baron de Leutron rappella bien-tôt à lui les troupes qu'il avoit miſes dans la ville pour tenir ce Château bloqué, & abandonnant ſes retranchemens de la Roja, il ſe retira, & alla ſe mettre en un lieu de ſureté. On crut alors qu'après cet heureux ſuccès le Maréchal de Belliſle & le Marquis de la Mina pourſuivroient leur marche le long de la riviére, ce que paroiſſoient indiquer diverſes petites tentatives qu'ils

firent

firent pendant quelques jours contre les poſtes avancés des Piémontois ; mais ceux qui étoient mieux informés penſoient différemment. En effet les deux Généraux ayant viſité attentivement le Château de Vintimille, & convaincus qu'en le délivrant du blocus ils s'étoient aſſuré la conſervation de tout ce qu'ils avoient reconquis au-delà du Var, ils ſe déterminérent à finir la campagne & à donner du repos aux troupes. Trente bataillons demeurérent dans le Comté de Nice & dans Ville-franche pour couvrir ce pays, & le reſte alla prendre ſes quartiers d'hyver dans la Provence & dans le Dauphiné. L'armée ainſi ſéparée, le Maréchal de Belliſle partit pour Verſailles, & le Marquis de la Mina ſe rendit à Madrid, autant pour informer leurs Souverains reſpectifs de ce qui s'étoit paſſé, que pour concerter les opérations de la campagne ſuivante. L'Infant Dom Philippe & le Duc de Modéne prirent le chemin de Montpellier ; le premier paſſa enſuite à Chambery en Savoye, & le ſecond à Veniſe par le pays des Suiſſes.

Pen-

Pendant ce tems-là le Duc de Richelieu & le Maréchal de Camp Dom Auguſtin de Ahumada n'étoient pas reſtés oiſifs dans Gênes; attentifs à faire tous les préparatifs néceſſaires pour une défenſe convenable, ils étoient allés eux-mêmes viſiter les poſtes de la Riviére du Levant & du Golfe de la Spezia, où la République avoit précédemment envoyé le Patrice Pierre François Grimaldi en qualité de Commiſſaire Général. On travailloit déja depuis quelque tems à mettre en état la Fortereſſe de Ste. Marie & les petits Forts des environs, pour les mettre à couvert des incurſions des ennemis que l'on pouvoit craindre dans les ſuites de cette guerre; mais comme ces ouvrages ne furent perfectionnés qu'au commencement de l'année 1748. nous en remettrons au livre ſuivant un détail plus précis & plus circonſtancié.

Fin du Troiſiéme Livre.

REVO-

REVOLUTION DE GENES.

LIVRE QUATRIEME;

Qui comprend les Evénemens de l'année 1748. & une partie de 1749.

SI les viciſſitudes ſurprenantes des années précédentes avoient occaſionné beaucoup d'agitation & de ſurpriſe, on n'étoit pas moins empreſſé & moins attentif aux événemens qui alloient ouvrir la Campagne de 1748.

1748. La varieté des ſuccès précédens, tantôt favorables, tantôt malheureux, tenoit également en ſuſpens l'eſprit des Princes & celui de leurs ſujets entre l'eſpérance & la crainte; & ceux mêmes qui ſe flattoient de pénétrer plus avant dans l'intérieur des choſes, ne pouvoient fonder un pronoſtic certain ſur l'iſſuë d'un avenir douteux. L'Angleterre ſurchargée d'anciennes dettes les voyoit ſe multiplier ſans fin par les ſommes conſidérables qu'elle donnoit à ſes Alliés à titre de ſubſide annuel, & par les dépenſes immenſes auxquelles l'obligeoit l'entretien d'une flotte conſidérable & d'une armée de terre, portant elle ſeule tout le poids de la guerre, quoiqu'elle ſe fit hors de ſes Etats. Il eſt vrai que les vaiſſeaux Anglois parcouroient les mers ſans trouver d'oppoſition ni d'obſtacle, & détruiſoient le commerce de leurs ennemis; mais en échange cette même Angleterre ſe reſſentoit encore des pertes qu'elle avoit ſouffertes l'année précédente dans le ſiége & la priſe de Carthagêne en Amerique, & de celles qu'eſſuïoient encore ſes matelots & ſes troupes dans un

un climat où l'air leur étoit contraire & pernicieux. Ses peuples étoient chargés d'impôts au dedans, tandis que leur Commerce diminuoit au dehors; & quoiqu'elle eût fait l'importante conquête du Cap Breton ſur les François, elle voyoit ces derniers porter leurs armes victorieuſes dans les Pays-Bas, & la République des Provinces-Unies prête à ſuccomber & à devenir la victime & la proye du vainqueur. L'Eſpagne depuis le commencement de la guerre n'avoit plus la facilité de faire tranſporter en Europe les tréſors qu'elle avoit dans les Indes, & avoit conſumé bien de l'argent & un nombre conſidérable de troupes dans la longue guerre qu'elle avoit entrepriſe en Italie, ſans eſpérance de pouvoir en retirer un avantage proportionné aux dépenſes extraordinaires qu'elle avoit faites. L'Imperatrice dépouillée, par les armes victorieuſes du Roi de Pruſſe, de la Province de Siléſie, la plus belle de celles qu'elle poſſéde en Allemagne, & qui étoit comme le ſéminaire & l'école de ſes troupes, avoit été obligée pour capter l'alliance du Roi de Sardaigne de lui

lui céder une partie considérable de ses Etats dans le Milanois ; ayant perdu d'ailleurs l'occasion favorable de reconquérir le Royaume de Naples, & de fermer la principale porte de l'Italie aux François & aux Espagnols par la conquête de Gênes, elle se voyoit de nouveau exposée à la dure nécessité de contribuer, par le sacrifice de quelque nouvelle Province, à l'établissement de l'Infant Dom Philippe, qui sembloit être l'objet principal de la guerre que l'on cherchoit à porter dans la Lombardie. La Hollande également prête à succomber sous le poids des troubles intestins, & sous celui des armes victorieuses des François, se trouvoit réduite aux derniéres extrémités. La France, quoique ses entreprises sur les Pays-Bas eussent eu un avantage continué & un enchainement de succès heureux, étoit cependant agitée par des réflexions contraires. D'un côté elle voyoit ses vaisseaux de guerre presque entiérement détruits par la supériorité des flottes Britanniques, son commerce entiérement interrompu & ruiné, ses finances considérablement di-

diminuées, & ſes peuples accablés ſous la peſanteur & la multiplicité des impoſitions. D'un autre côté ſes Colonies en Amerique étoient chancellantes, & ſes campagnes devenoient incultes, par le grand nombre de laboureurs & de payſans qui étoient paſſés dans ſes nombreuſes armées. Les autres Puiſſances qui avoient pris quelque part dans cette guerre, ne ſe trouvoient pas dans une ſituation moins déſavantageuſe.

Dans cet état critique des affaires, les peuples auſſi accablés par les victoires que par les pertes, déſiroient la paix avec ardeur, comme pouvant ſeule mettre fin & arrêter les miſéres & les malheurs qui les menaçoient encore. Déja on en avoit conçu quelques eſpérances le mois précédent, lorſque le Marquis de Puiſieulx & le Comte de Sandwich furent deſtinés, le premier par le Roi de France, & le ſecond par le Roi d'Angleterre, pour ouvrir des Conférences à Breda, qui en effet eurent lieu. Ce même Marquis de Puiſieulx ayant enſuite été élevé par ſon mérite & par ſon Souverain au rang de Miniſtre

des

des affaires étrangéres, on conçut les eſpérances d'une paix prochaine, lorſqu'on vit un ſujet doüé de tant de capacité placé dans un poſte où il pouvoit y contribuer plus que tout autre.

Cependant au milieu de ces eſpérances flateuſes, les Puiſſances belligérantes, bien loin de diminuer les préparatifs de guerre, paroiſſoient au contraire les augmenter avec une nouvelle vigueur; & ſoit qu'elles cruſſent par-là aplanir plus aiſément les difficultés qui s'opoſoient à la concluſion de la paix, ou qu'elles eſpéraſſent en particulier de tirer des conditions plus avantageuſes dans les prochains Traités de paix, il eſt certain que de toutes parts on s'empreſſoit à faire des préparatifs conſidérables pour pouvoir commencer la campagne dès que les premiers jours du printems le permettroient. L'Imperatrice Reine d'Hongrie n'avoit pas abandonné l'idée & l'eſpérance de ſe rendre maitreſſe de la ville de Gênes, & quoique ſes troupes euſſent inutilement tenté l'année précédente d'en faire le ſiége, elle ſe flatoit par de nouvelles meſu-

res & par des forces plus conſidérables que celles qu'elle avoit employées, de réuſſir plus heureuſement dans une entrepriſe qu'elle n'avoit pas perdu de vüe, & dont le ſuccès lui tenoit à cœur. A cet effet on établiſſoit dans le Duché de Parme de nombreux magazins de vivres, on y raſſembloit des troupes pour former une armée au moins de quarante mille hommes, dont on devoit donner le commandement au Comte de Broune, Officier reconnu & renommé par ſon courage & par ſa capacité. Après que l'on eut attentivement examiné dans les Conſeils de guerre tenus à Vienne & à Milan la poſition de cette partie du Genoueſat que l'on ſe propoſoit d'attaquer, & les cauſes auxquelles on pouvoit attribuer la malheureuſe iſſue du ſiége qu'on avoit entrepris l'année précédente, on réſolut de ſe jetter ſur la riviére du Levant & d'y entrer par la montagne apellée vulgairement *delle cento Croci*, ou des cent Croix; cette riviére étant diviſée en deux parties égales par cette montagne, les Autrichiens eſpéroient de pouvoir facilement ſe rendre maitres & de

de la Capitale des Génois & du Golfe important de la Spezia, & d'empêcher réciproquement ces deux parties de ſe prêter un ſecours mutuel, comme il étoit arrivé l'année précédente. Les vaiſſeaux Anglois étoient chargés du ſoin d'interrompre totalement ou du moins d'empêcher de leur mieux les tranſports de troupes, de munitions & de vivres que l'on tenteroit de faire paſſer des deux côtes maritimes au ſecours de la ville & des autres lieux où l'on avoit deſſein de porter la guerre.

Gênes, la France, & l'Eſpagne n'ignoroient pas de ſemblables diſpoſitions, & on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit prévenir les funeſtes ſuccès que ces préparatifs pouvoient produire. Depuis que les Autrichiens avoient abandonné le ſiége de la Capitale, les troupes des deux Couronnes s'étoient beaucoup augmentées par le moyen des petits convois preſque continuels qui arrivoient aux environs de Gênes, & les Généraux conſidérant combien elles pouvoient favoriſer les entrepriſes de l'armée de Provence, ils en avoient encore augmenté le nom-

bre depuis l'arrivée du Duc de Richelieu, de ſorte qu'au commencement de cette année elles ſe montoient à trente-deux Bataillons François & deux corps de troupes irréguliéres de la même nation que l'on avoit formés des déſerteurs qui arrivoient tous les jours. Les bataillons Eſpagnols étoient au nombre de huit, & ils avoient encore pluſieurs piquets ſéparés & un nombre conſidérable de Mignons, ou fuſiliers de montagne. Cependant avant toute autre choſe il faloit indiſpenſablement pourvoir à une défenſe convenable & néceſſaire; & à cet effet le Gouvernement, auſſi-bien que les Généraux des deux Couronnes, faiſoient toutes les diligences poſſibles pour mettre la Capitale à couvert de toute inſulte de la part des ennemis: on travailloit vivement à mettre en état de défenſe les Forts que l'on avoit commencés ſur le ſommet de la montagne du Diamant qui domine le village de la *Torrazza*; ſur le haut de la montagne apellée la *Valle del vento*, ou la Vallée du vent, qui empêche que l'on ne pénétre par le ſommet de ces montagnes dans les plaines de Biſagno le long

long de la mer; ſur la cime de la montagne qui domine l'Hermitage des Camaldules, & ſur la colline de Ste. Thecle, qui eſt un poſte propre à empêcher l'ennemi de s'aprocher du bourg d'Albaro & de la plage de Sturla. Faiſant enſuite réflexion combien il importoit de conſerver Portofino, qui eſt un port propre à donner retraite à tous les embarquemens que l'on voudroit faire paſſer à Gênes de toute la riviére du Levant, & à les ſouſtraire aux pourſuites des vaiſſeaux Anglois, on augmenta de nouveau les ouvrages & les fortifications que l'on avoit conſtruits autour de ce Château pendant le tems de la guerre.

Il étoit plus difficile de défendre les autres parties de la riviére du Levant par où les ennemis pouvoient pénétrer; & le péril qui menaçoit la ville de Sarzane alliée de la République, & les terres attachées & dévoüées à cette Province, étoit encore plus grand. Cette Province, qui eſt en partie en plaine & qui confine le Duché de Maſſa, pouvoit être facilement envahie & conquiſe par les ennemis, & leur ouvrir un

chemin à de nouveaux progrès. Ainſi le Duc de Richelieu & Dom de Ahumada attentifs & empreſſés à prévenir tous les dangers qui pouvoient ſurvenir, ſe tranſportérent pluſieurs fois & ſéparément avec pluſieurs autres Officiers dans ces différens poſtes, & y prirent les meſures qu'ils jugérent les plus convenables & les plus propres à faire une vigoureuſe défenſe. Mr. De la Broſſe Brigadier entra dans la ville de Sarzane avec un nombre conſidérable de François, dans le deſſein de ſe jetter dans le Château de Sarzanello qui domine cette ville, au cas que les Autrichiens s'avançaſſent pour en faire le ſiége. Ce Fort étoit toujours confié aux ſoins de Paul François Petralba, duquel nous avons eu occaſion de parler plus d'une fois avec diſtinction dans le cours de cette Hiſtoire. Dès les premiers bruits du voiſinage des ennemis il avoit fait reparer cette fortereſſe du mieux qu'il lui avoit été poſſible, & l'avoit remiſe en ſi bon état que les François la regardoient comme capable de pouvoir faire une longue & vigoureuſe réſiſtance. Cependant l'importance de

de ce poſte engagea le Duc de Richelieu à chercher tous les moyens les plus propres à le fortifier encore. A cet effet l'on y augmenta l'artillerie ; & comme on fit réflexion que les maiſons du bourg qui étoient au-deſſous, & que l'on appelle auſſi Sarzanello, préjudicioient beaucoup à la défenſe du Fort, on réſolut de les abbatre, comme on l'exécuta, & ce lieu fut entiérement détruit. Le Duc de Richelieu pour aſſurer davantage les confins de la République contre les incurſions des ennemis, fit tout à coup occuper par ſes troupes le vieux Château de Lavenza & celui de Maſſa ; prévenant ainſi les Autrichiens, qui de là auroient pû conſidérablement incommoder les Etats de Gênes s'ils s'en fuſſent emparés.

On ne faiſoit pas dans ce tems-là de moindres diligences, & on n'étoit pas moins attentif à aſſurer de plus en plus la conſervation de l'important & célèbre Golfe de la Spezia; & comme ce port de mer eſt regardé avec raiſon comme le plus achevé & le plus bel ouvrage de la nature dans ce genre,

il ne ſera pas hors de propos d'en faire ici une deſcription, qui rende plus facile au lecteur l'intelligence de ce que nous devons dire des fortifications que l'on y conſtruiſit.

Le Golfe de la Spezia eſt ſitué ſur les confins de la mer de Ligurie & de la mer Tyrrhénienne, avec une double enceinte de montagnes. Au Midi il préſente une ſpatieuſe embouchure large d'une lieüe & demie, & par-tout aſſez profonde pour donner entrée aux plus gros vaiſſeaux. Il a environ cinq lieuës de circonference, & par-tout le fond eſt propre pour y jetter l'ancre, & peut ſoutenir les vaiſſeaux du plus haut bord. L'intérieur de ſa circonférence eſt coupé en pluſieurs endroits par différens Promontoires ou pointes de montagnes qui avancent dans la mer, & qui forment de nouveaux ports capables eux-mêmes de contenir un nombre conſidérable de bâtimens. Le premier Promontoire qui ſe préſente à l'entrée du Golfe à main droite du côté du Levant eſt celui de Macalunga, ſur lequel eſt ſitué le Couvent des Péres Auguſtins. Après une petite plage s'é-

s'éléve le ſecond Promontoire ſur lequel eſt bâti le Château de Lerice, petite & ancienne fortereſſe, mais qui n'eſt pas à mépriſer par la difficulté qu'il y a de l'attaquer; elle eſt d'ailleurs aſſez connüe dans l'Hiſtoire par la retraite que s'y choiſit avec ſes priſonniers le célèbre André Doria en mil cinq cent vingt-huit, lorſqu'après avoir quitté le ſervice de François Premier Roi de France il paſſa à celui de l'Empereur Charles Quint, d'où dérivérent les grands changemens qui ſurvinrent dans les affaires d'Italie, & particuliérement dans celles de la République de Gênes. Le troiſiéme Promontoire eſt ſéparé du ſecond par une vaſte étendue de mer, & ſur ſon rivage on voit premiérement la terre de Lerice, & enſuite celle de San Terenzo. C'eſt au-deſſous de ce Promontoire que le diamètre intérieur du Golfe eſt plus étroit, & que l'on voit, ſur le panchant des rochers qui avancent dans la mer, la nouvelle fortification de Ste. Théréſe élevée les années derniéres, & qui ſituée vis-à-vis le Fort de Ste. Marie peut avec ſes batteries à fleur d'eau croiſer celles de ce

dernier Fort, & empêcher ainſi aux vaiſſeaux d'entrer dans le Golfe. Depuis-là juſqu'à la Spezia, c'eſt-à-dire juſqu'à l'extrémité du Golfe du côté du Levant, il n'y a plus ni de Promontoires ni de Fortifications, mais par-tout ſe préſente une vaſte plage qui ſe termine en beaucoup d'endroits à des marais. Les bâtimens ne jettent pas ordinairement l'ancre dans cette côte intérieure de la partie du Levant, puiſque la partie oppoſée du Couchant eſt beaucoup plus commode & plus ſûre. De ce dernier côté à l'entrée du Golfe ſe préſente une petite Iſle, ou plutôt un écueil inhabité que l'on apelle Tinetto, & qui n'a guères que mille pas de circonférence. A côté eſt une autre petite Iſle apellée le Tino, qui a une demi-lieüe de tour, & qui eſt inhabitée comme la premiére. A une égale diſtance s'éléve une troiſiéme Iſle plus grande que les deux premiéres, déſerte comme elles du côté du Midi, mais cultivée & habitée dans ſa partie qui regarde le Nord, où eſt ſituée la Terre de Porto Venere, Colonie Génoiſe fondée en onze cent treize. La circonfé-

rence de cette Iſle eſt de trois lieües communes de France, & elle eſt ſéparée du Continent par un bras de mer d'environ deux cent pieds de large. Cette ouverture du côté du Couchant s'apelle l'embouchure étroite du Golfe, par laquelle les gros vaiſſeaux ne peuvent pas entrer, eu égard à ſon peu de largeur & à ſon peu de profondeur, mais ſeulement les galéres & les autres petits bâtimens lorſqu'ils ſont dirigés par un pilote expérimenté. En terre ferme & au-deſſus de cette embouchure s'éléve le Château de Porto Venere, qui avec ſon artillerie défend non-ſeulement ce paſſage, mais domine auſſi au dehors une partie de la mer. A peu de diſtance de l'Iſle Palmaria, & du côté qu'elle forme la plus grande embouchure du Golfe, s'éléve un petit rocher, au-deſſus duquel eſt une vieille Tour avec une petite fortification en pentagone que l'on apelle *la Scuola*, ou l'Ecole, munie de quelques piéces d'artillerie. Ce rocher, ou plutot cet écueil, ſeroit par ſa poſition un boulevart preſqu'inexpugnable, s'il avoit une plus grande circonference, & s'il

étoit par là ſuſceptible d'une fortification plus étendue. En entrant par l'embouchure étroite du Golfe, & laiſſant à la gauche le Promontoire ſur lequel eſt ſituée la terre de Porto Venere dans le Continent, on trouve un ſecond Promontoire, ou une péninſule où eſt la fortereſſe de Ste. Marie. Entre le premier & ce ſecond Promontoire eſt une vaſte & commode étendüe de mer qui rentre en terre-ferme, où s'arrêtent d'abord les vaiſſeaux, & que l'on appelle *Cala de' Corſi*, ou la deſcente des Corſes. Le Fort de Ste. Marie, conſidérable par ſes fortifications, occupe tout le diamètre du ſecond Promontoire, & forme une preſqu'iſle qui avec ſon artillerie commande la mer de trois côtés, c'eſt-à-dire du côté de Lerice au Levant, de celui de Cala de' Corſi à la droite, & les embouchures du Golfe du côté du Midi, auſſi-bien que les parties les plus intérieures du même Golfe & la ville même de Spezia vers le Nord. L'Iſthme par lequel cette Fortereſſe tient à la terre-ferme, eſt comme une langue étroite, où l'on a creuſé dans le roc à coups de marteaux un

foſſé

foſſé avec un chemin couvert, par le moyen duquel on communique avec la montagne, & qui eſt commandé par les batteries qui ſont dans le haut de la Fortereſſe, où l'on a élevé à cet effet un cavalier capable de contenir dix piéces de canon, outre ceux qui ſont dans l'ouvrage à corne qui eſt au-deſſous. Entre ce ſecond Promontoire & le troiſiéme eſt une vaſte plage apellée *Verignano*, azile ſûr & tranquille pour toutes ſortes de bâtimens même du plus haut bord, qui peuvent s'aprocher fort près de terre & y demeurer auſſi tranquilles que dans un arſenal. Sur ce troiſiéme Promontoire, qui forme un des côtés intérieurs du Verignano, eſt bâti le Lazaretto, (c'eſt un Hôpital pour les peſtiferés) édifice ſomptueux & magnifique, & l'un des plus parfaits que l'on puiſſe deſirer en ce genre, ſoit par ſa ſituation, la mer baignant ſes murailles de trois côtés, ſoit par l'élégance de ſon deſſein exécuté depuis la derniére peſte de Marſeille en 1722. A la gauche de ce Lazaretto eſt un troiſiéme ſein de mer apellé *Notre-Dame des graces*, du nom d'un Couvent de Re-

Religieux Olivetains que l'on voit s'élever dans un de ſes angles. Ce Golfe eſt auſſi commode & auſſi ſûr que celui de Verignano, mais il eſt beaucoup plus vaſte & plus étendu; il eſt fermé par deux Promontoires, c'eſt-à-dire, par celui où eſt conſtruit le Lazaretto dont nous venons de parler, & un ſecond moins avancé ſur lequel on éleva au commencement de cette derniére guerre le nouveau Fort de St. François, qui conſiſte en une batterie à fleur d'eau, au centre de laquelle s'éléve un ancien petit Château qui forme le corps de cette fortification & qui domine les parties les plus intérieures de ce Golfe. A ce quatriéme Promontoire en ſuccéde un cinquiéme, entre leſquels eſt un large Golfe qui a plus de demi-lieüe, mais fort court, parce que la largeur de tout le Golfe vient en rétréciſſant dans cette partie; & il n'eſt pas moins que les précédens capable de contenir & de donner retraite à toute ſorte de bâtimens. La circonference intérieure de ce Golfe eſt preſque par-tout habitée, & l'on y voit de tous côtés diverſes petites terres & diffé-

différentes Paroiſſes. Après ce cinquiéme Promontoire eſt une montagne, ou plutot un rocher, qui en forme de demi-cercle va ſe terminer à la fin du Golfe où eſt la plage de la Spezia, & toute cette côte eſt comme ſemée d'habitations & de deux terres peuplées dont le commerce ſur mer leur fournit le néceſſaire & fait toute leur richeſſe. A l'extrémité du grand Golfe eſt ſituée la ville de Spezia, qui du côté du Couchant a une plaine fertile qui borde la mer, & qui a près d'un quart de lieüe d'étendüe. Par-tout ailleurs, & pendant l'eſpace de plus d'une lieüe, cette petite ville eſt environnée & comme fermée par une chaine de montagnes fertiles & cultivées, qui du côté du Levant viennent ſe terminer à la mer par des collines d'une pente douce & facile, & en embraſſent les murailles juſqu'auprès de la mer. C'eſt ſur ces hauteurs qu'eſt placé un ancien Château, qui domine non-ſeulement le pays, mais encore le chemin de communication qu'il a avec la mer; & plus loin ſur une plus haute éminence eſt une très ancienne Tour que l'on a ré-

tablie

tablie & preſque relevée depuis les fondemens avec des redoutes capables d'une vigoureuſe défenſe & un chemin couvert qui communique avec le Château. Nous ne déterminerons pas ici ſi ce Golfe étoit autrefois le port fameux de l'ancienne ville de *Luni*, une des plus floriſſantes Colonies Etruriennes, qui fut engloutie par les eaux de la mer, & qui étoit ſituée à l'embouchure du fleuve Magra. Quoique quelques ſçavans lui ayent aſſigné un autre port, qui fut enſuite comblé dans le cours de tant de ſiécles par les courans de la mer, tous conviennent cependant que le port que nous venons de décrire, & qu'on appelle aujourd'hui le port de la Spezia, eſt celui où vinrent jetter l'ancre les flottes nombreuſes qui portoient les Orientaux & les Grecs qui vinrent infeſter de leur Gouvernement, de leur Religion & de leurs mœurs les peuples Aborigénes qui habitoient cette partie méridionale de l'Italie.

La République conjointement avec les Généraux des deux Couronnes, n'épargnoient ni leurs ſoins ni la dépenſe pour prémunir le Golfe important que nous venons de décrire contre toute in-

ſulte de la part des ennemis. On repara les anciennes fortifications de la principale fortereſſe de Ste. Marie, & on en augmenta l'artillerie, quoiqu'elle en fût déja paſſablement pourvüe. Cette place eſt regardée avec raiſon comme la plus forte, étant poſtée ſur un rocher qui forme une preſqu'iſle, & étant de toute part preſqu'environnée de la mer, comme nous l'avons dit: la langue de terre par laquelle elle eſt attachée au Continent eſt le ſeul endroit par où elle puiſſe être attaquée; mais le chemin en eſt ſi étroit, que l'ennemi y peut à peine élever une batterie de ſix piéces de canon, tandis qu'au contraire les aſſiégés peuvent pointer de ce côté-là juſqu'a dix-huit piéces de groſſe artillerie. Cette fortereſſe étoit confiée à la valeur & à la fidélité du Patrice Dominique Marie Galleano, qui y commandoit avec la qualité de Commiſſaire & avec une garniſon de cinq piquets de troupes Génoiſes; mais comme en cas d'attaque cette garniſon ne ſuffiſoit pas pour défendre cette place, on l'augmenta d'environ quatre cent Eſpagnols, que commandoit Dom Philippe

lippe Cariola, Lieutenant-Colonel du Régiment d'Ultonie. Les Eſpagnols prirent auſſi ſur eux la défenſe du Château de Porto-Venere, qui fut rétabli du mieux qu'il fut poſſible, & remis en état de faire quelque réſiſtance. Les François furent chargés de la défenſe des Châteaux de la Spezia & de Lerice, qui furent auſſi réparés & munis d'artillerie. Le premier de ces Forts fut couvert par une redoute que l'on éleva ſur le ſommet de la montagne voiſine qui le domine, & l'on augmenta les fortifications du ſecond ſelon que les Ingénieurs le jugérent convenable. Enfin par-tout on fit de nouvelles levées de milices parmi les payſans, & l'on fit tous les préparatifs convenables pour une longue réſiſtance & pour diſputer pied à pied le terrain aux aggreſſeurs.

Tout étant ainſi diſpoſé dans la partie du Levant pour une vigoureuſe défenſe, le Duc de Richelieu penſa à faire quelque expédition dans la riviére du Ponant. Il ſçavoit que les Piémontois avoient poſté quatre cent hommes, preſque tous de milice, dans Varragine, lieu éloi-

éloigné de Gênes de près de huit lieües & de deux de Savone, pour veiller aux mouvemens des François de ce côté-là, il réſolut de les y ſurprendre, & pour cet effet il fit embarquer à Gênes le ſoir du quatre Janvier ſur les galéres de la République & ſur d'autres bâtimens, dix Compagnies de Grenadiers qui débarquérent ſecrettement entre Celle & Varragine, ayant à leur tête le Marquis de Rocquépine ſur qui rouloit le ſoin de cette entrepriſe. En même tems on fit partir pour la même expédition & par la voye de terre deux autres corps de troupes, dont le premier compoſé de ſix cent fuſiliers François commandés par Mr. de Carcado marcha par le chemin de Cogoletto; le ſecond n'étoit que de quatre cent hommes, ſçavoir cent François, trois Compagnies franches & cinquante Payſans Génois ſous les ordres du Capitaine Gaudini. Toutes ces troupes étant ſecrettement arrivées à leur deſtination, le Capitaine Gaudini exécuta auſſi-tot l'ordre qu'il avoit de ſe rendre maitre du Couvent des Capucins qui domine Varragine. Tous les différens corps de troupes s'a-

pro-

prochérent alors à la fois du poſte des Piémontois, qui ne furent pas peu ſurpris de ſe voir entiérement environnés, avant même qu'ils ſoupçonnaſſent d'être attaqués: ſe flattant néanmoins de pouvoir être ſecourus à tems par leurs compagnons qui étoient en quartier dans Savone & aux environs, ils ſe diſpoſérent à ſe défendre du mieux qu'il leur étoit poſſible; mais ayant bientot reconnu combien il leur étoit difficile de réſiſter au courage des aggreſſeurs, & même de leur échaper, après quelques décharges réciproques de mouſquetterie les Piémontois ſe rendirent priſonniers au nombre de quatre cent hommes & onze Officiers, parmi leſquels étoit Mr. de Santojent qui les commandoit. Les François & les Génois perdirent dans cette action un Capitaine de Grenadiers du Régiment de Bergh au ſervice de France, & dix-huit hommes, treize des premiers, & cinq des ſeconds. Ce fut dans cette occaſion que Mr. de Roqueſerviére, Capitaine au Régiment de Janſac, ſe diſtingua, & qu'il mérita d'être bientot après élevé par ſon Souverain au grade de Lieutenant-Colonel.

A

A cet avantage en ſuccedérent bientôt d'autres ſur les confins de la riviére du Ponant, où les François & les Eſpagnols battirent auprès d'*Eau douce* un Corps conſidérable de troupes Autrichiennes & Piémontoiſes, qui après un feu aſſez vif furent obligées de plier & de laiſſer ſur le champ de bataille ſix cent ſoldats tués ou bleſſés. Ces derniéres n'eurent pas un moindre déſavantage dans une autre rencontre qui ſe paſſa près de Vintimille; outre beaucoup de monde qu'ils y perdirent, ils abandonnérent encore aux François & aux Eſpagnols deux cent fuſils, quelques équipages, & quatre-vingt Grenadiers, avec ſept Officiers, qui furent fait priſonniers de guerre.

Après ces différens avantages il ſembloit que tout alloit ſe tranquilliſer, & que l'on donneroit quelque repos aux troupes en attendant une ſaiſon plus favorable pour faire la guerre, lorſque tout à coup le dix-neuf au matin on aprit que les ennemis avoient attaqué vivement le gros bourg de Voltri. Le Marquis de Monti, qui dans la promotion faite à la Cour de Verſailles

au

au commencement de cette année avoit été élevé au rang de Brigadier, étoit allé quelque tems auparavant ſe mettre à la tête des troupes Françoiſes qui étoient en quartier d'hyver dans les environs de Voltri. Il avoit quatre bataillons ſous ſes ordres, mais qui étoient ſi fort diminués par les différens détachemens qu'il avoit envoyés en divers endroits, qu'à peine ſe montoient-ils à douze cent hommes. Il eſt vrai qu'il avoit de plus deux compagnies franches des milices Génoiſes, & les payſans qui pouvoient au premier beſoin prendre les armes. Le Général Nadaſti informé du peu de troupes qu'il y avoit dans Voltri, crut pouvoir les y ſurprendre, & les faire priſonniéres de guerre; ayant donc donné pour cela les ordres convenables avec tout le ſecret & toute la diligence poſſible, il raſſembla un Corps d'environ cinq mille hommes de ſes troupes diſperſées dans leurs différens quartiers de *Novi*, *Voltagio*, *Ovada* & autres lieux circonvoiſins, & les diviſa en trois colonnes: deux de ces colonnes ſortirent en même tems de *Campofreddo*, & ſe ſéparérent un peu au-

deſſus

deſſus du Château de *Maſone*; l'une prit ſon chemin par les cabanes de *Voliri* en côtoïant la montagne qui conduit au Couvent des Capucins appellés de St. Nicolas, poſte qui prend ſon nom de cette même montagne; l'autre côtoïa toujours la montagne qui conduit & qui domine le petit village appellé *Mele*. La troiſiéme colonne qui dès le jour précédent s'étoit avancée ſecrettement juſques-aux cabanes de *Marcarolo*, marcha par le chemin de Notre-Dame de *l'eau-ſainte*, égliſe renommée dans tous les environs, & de là deſcendit par la montagne de l'*Amandola* & par celle de *Colleto*, juſqu'à un endroit appellé *Prato* ſitué ſur le bord de la mer. Quoique le Marquis de Monti eût veillé attentivement aux démarches des ennemis, il n'avoit rien pû pénétrer de leur deſſein, tant ils avoient caché leur projet avec précaution; mais quoiqu'il ſe vît attaqué à l'impourvû, il ne laiſſa pas que de donner ſes ordres ſans confuſion & de ſe préparer à faire partout une vigoureuſe réſiſtance. Pour cela il ſe tranſporta en perſonne au Cou-

Couvent des Capucins qu'il regardoit comme un poſte important, & dans lequel on avoit fait précédemment quelques fortifications proviſionnelles qui dominoient de fort près le bourg de *Voltri*. Il dépêcha enſuite à Gênes au Duc de Richelieu pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit. Avant que l'on eût pénétré l'objet de la marche des Autrichiens, le Général Nadaſti, qui commandoit en perſonne la troiſiéme colonne dont nous avons parlé, avoit déja attaqué le petit village de *Mele* où étoit poſtés cinquante hommes de troupes Françoiſes & trente de milice Génoiſe ſous les ordres d'un Capitaine. Les aggreſſés répondirent à la vivacité & à l'impétuoſité de l'attaque des aggreſſeurs, & la ſoutinrent avec courage pendant quelque tems; mais le Commandant François voyant, qu'outre le déſavantage du poſte qu'il occupoit, il alloit d'ailleurs être accablé par le nombre ſupérieur de ſes ennemis, il fut contraint de ſe retirer, de repaſſer le torrent, & de ſe jetter dans une maiſon qu'il jugea propre à faire quelque réſiſtance. Là à l'aide d'une

d'une Compagnie de Grenadiers du Régiment Royal Baviére, il fit ferme juſqu'à la fin de l'action, & s'y maintint contre tous les efforts des ennemis qui tentérent inutilement de l'en déloger. L'autre colonne qui s'étoit avancée du côté de la mer par les montagnes de l'*Amandola* & de *Colleto*, pourſuivit ſans difficulté ſon chemin, dans le deſſein de couper la communication de *Voltri* avec les autres villages & les autres bourgs qui ſont ſitués le long de la côte juſqu'à Gênes; mais voyant paroitre la tête du Régiment de Breſſe François, que le Marquis de Monti avoit fait venir de *Pegli* pour s'oppoſer de ce côté-là aux progrès des ennemis, elle retourna ſur ſes pas, & fut ſe poſter ſur la montagne de *Colleto*, laiſſant ainſi la communication avec la capitale entiérement libre. Le poſte des Capucins fut le plus vivement attaqué par la colonne qui, par le chemin des chaumiéres de Voltri, s'en étoit approchée en côtoyant le panchant de la montagne. Ce poſte n'étoit défendu que par cinquante hommes de troupes Françoiſes; mais le

Marquis de Monti en connoiſſant l'importance, & eu égard à la ſupériorité des ennemis, s'y jetta lui-même dedans avec un nombre plus conſidérable de ſoldats, tandis qu'une Compagnie franche & un corps nombreux de payſans Génois qui étoient ſortis à la rencontre des ennemis, lui donnérent le loiſir de donner les ordres convenables & de ſe préparer à bien ſe défendre. Ainſi les Autrichiens n'ayant pû parvenir que lentement juſqu'au pied de la colline par l'opiniâtre réſiſtance qu'ils avoient rencontrée en chemin, ils virent leurs progrès retardés & leur tentative devenir inutile malgré leur courage & leurs efforts. L'attaque dura depuis les huit heures du matin juſqu'à cinq heures du ſoir, & pendant tout ce tems-là le Marquis de Monti fit les plus ſages diſpoſitions, donna les plus grandes preuves de courage, & fit également les fonctions d'un excellent Officier & d'un intrépide ſoldat, ayant eu pendant l'action pluſieurs perſonnes tuées à ſes côtés. Une auſſi belle défenſe ayant fait perdre aux Autrichiens toute eſpérance de venir à bout

de

de leur deſſein, ils ſe déſiſtérent de leur entrepriſe & ſe repliérent un peu en arriére, juſqu'à ce qu'à la faveur de la nuit ils ſe retirérent entiérement & rentrérent dans les poſtes d'où ils étoient ſortis la veille. Cette action où ils perdirent plus de quatre cens hommes tués ou bleſſés ou faits priſonniers, ne couta environ que cinquante hommes aux François & aux Génois.

A la premiére nouvelle de la marche des ennemis le Duc de Richelieu avoit raſſemblé avec toute la diligence poſſible les troupes qui étoient cantonnées en différens endroits; & s'étant mis à leur tête il s'étoit avancé avec toute la célérité imaginable pour les combattre; mais étant arrivé à Pegli vers les cinq heures du ſoir, & y ayant bientôt reçu la nouvelle que les ennemis ſe retiroient, ne pouvant les pourſuivre dans l'obſcurité de la nuit, il s'arrêta & fit halte dans cet endroit. Ayant enſuite viſité tous les poſtes, & voyant qu'un plus long ſéjour dans ces environs devenoit inutile, il retourna à Gênes & renvoya les troupes dans leurs premiers quartiers. La nouvelle

de cette action, & la ſage & courageuſe conduite du Marquis de Monti dans une conjoncture auſſi imprévüe, étant parvenüe au Roi Très Chrétien, il honora ce Marquis de la Croix de l'Ordre Militaire de St. Loüis, quoiqu'il lui manquat encore quelques années pour l'obtenir à ſon rang.

Ce fut dans cet intervalle que Jean François Brignole Procurateur perpétuel finit les deux années de ſa Dignité de Doge qu'il avoit ſoutenue avec beaucoup de conſtance, de fatigue & de zèle dans les tems & les conjonctures les plus difficiles dont les faſtes de la République de Gênes faſſent mention dans les ſiécles précédens. On lui donna pour ſucceſſeur le Patrice Ceſar Cattaneo, qui pluſieurs années auparavant avoit réſidé à la Cour de Vienne avec le caractère d'Envoyé de la République, & qui enſuite avoit manié les affaires les plus importantes & les plus difficiles. Tout le monde applaudit à l'élection d'un ſujet ſi méritant, & le Ciel parut l'approuver en donnant à la République pendant le cours de ſa Dignité de Doge une paix glo-

glorieuſe & longtems attendüe, dont nous parlerons en ſon lieu.

Pendant ce tems-là le Duc de Richelieu ne reſtoit pas dans l'inaction; continuellement occupé des projets les plus vaſtes & les plus hardis, il méditoit ſans ceſſe tout ce qui pouvoit de plus en plus contribuer à l'avantage de la République & au bien de la cauſe commune des Alliés d'Aranjuez. Il réfléchiſſoit combien les vaiſſeaux Anglois qui ſéjournoient tranquillement dans le port de Vado cauſoient de dommage aux Génois, & combien la fortereſſe de la ville de Savone, qui étoit au pouvoir du Roi de Sardaigne, apporteroit d'obſtacles à l'exécution des projets que l'armée des deux Couronnes avoit formée pour la campagne ſuivante. Il n'ignoroit pas que les Piémontois n'avoient qu'une foible garniſon dans cette fortereſſe, qu'ils étoient pour la plupart en quartier dans la ville, où ils avoient formé pluſieurs magazins, & qu'il n'y avoit dans le port que deux galéres du Roi de Sardaigne qui n'étoient pas en état de faire voile. Il conçut l'eſpérance de pouvoir

ſe rendre maitre de cette ville en y ſurprenant les ennemis. Il fut affermi dans ce projet par l'eſpérance d'en trouver les habitans diſpoſés en ſa faveur, ſoit par l'amour qu'ils conſervoient pour la République leur ancienne Souveraine, ſoit par les oppreſſions & les vexations qu'ils ſouffroient depuis longtems ſous une nouvelle domination; il crut donc qu'à la faveur d'une ſurpriſe ſes troupes pourroient s'introduire dans Savone ſi elles pouvoient en aſſez bon nombre s'en approcher avant que les Piémontois ſe fuſſent aperçus de leur marche. Les François & les Eſpagnols une fois dans la ville, & s'étant emparés des poſtes les plus avantageux, il leur ſeroit facile de ſe rendre maitres des galéres & des magazins du Roi de Sardaigne, & de priver ainſi les ennemis des préparatifs qu'ils avoient faits & de la commodité qu'en retiroient leurs troupes répandües le long de cette riviére, & les vaiſſeaux Anglois qui hyvernoient dans Vado. Il n'étoit pas poſſible que dans la confuſion que cauſeroit l'arrivée imprévüe & inattendüe des François & des Eſpagnols il

ne

ne ſe préſentat quelque avantage plus conſidérable ; car on n'ignoroit pas qu'il n'y avoit dans cette fortereſſe que cent cinquante hommes, qui, ou étonnés du bruit auquel ils ne s'étoient pas attendus, ou voulant recevoir dans la place leurs compagnons qui chercheroient à s'y refugier, pouvoient être ſurpris & vaincus, comme on l'a vû arriver dans de ſemblables occaſions. Pour réuſſir dans ce projet il étoit néceſſaire avant toutes choſes de garder un profond ſecret, qu'il eſt bien difficile d'obtenir lorſque pluſieurs perſonnes ſont employées à l'exécution d'une même affaire. Le Duc de Richelieu, jaloux de ne pas divulguer ſon projet avant le tems de l'exécution, réſolut de ſe tranſporter à Seſtri du Levant, où il ordonna que différens piquets de troupes Françoiſes & Eſpagnoles euſſent à ſe rendre, donnant ainſi du crédit au bruit qui s'étoit déja répandu que les ennemis devoient s'avancer dans cette Riviére contre laquelle ils faiſoient effectivement les préparatifs les plus diligens ſelon les ordres qu'ils en avoient reçus de la

Cour de Vienne. Pour donner encore plus de couleur à la mépriſe, Dom de Ahumada ſe tranſporta auſſi à Seſtri, & conferoit ſouvent avec le Général François; & l'on croyoit ces conférences relatives aux précautions que l'on devoit prendre pour la défenſe des endroits que les ennemis paroiſſoient menacer. Tout étant ainſi concerté en ſecret, & après avoir pris les meſures les plus ſages, le Duc de Richelieu donna les ordres convenables pour l'exécution, mais toujours de maniére à faire croire au public que toutes ces diſpoſitions ne tendoient qu'à défendre la Riviére du Levant. En conſéquence on ordonna le vingt-cinq de Mars au matin de raſſembler ſans perdre du tems autant de felouques & d'autres petits bâtimens qu'il en faloit pour le tranſport de deux mille cinq cent hommes qui devoient partir pour Seſtri ce même jour avant le coucher du Soleil. Dans le même tems le Chevalier de Chauvelin qui étoit reſté dans Gênes pour commander en l'abſence du Duc de Richelieu, ordonna aux troupes Françoiſes cantonnées à St. Pierre d'A-

d'Arêne & le long de la Riviére du Ponant, qu'elles euſſent à ſe tenir prêtes pour paſſer en reviie. S'étant enſuite tranſporté à Voltri, il envoya ordre aux Régimens qui étoient deſtinés à cette entrepriſe de venir l'y joindre ſans délai à l'entrée de la nuit. La mer étoit aſſez tranquille, & tout étoit ſi bien diſpoſé, que la ſurpriſe & le ſuccès paroiſſoient infaillibles : mais ſouvent les plus grandes entrepriſes & les mieux concertées échouent contre les plus petits incidens. Les felouques & les autres petits bâtimens, il eſt vrai, étoient prêts ; mais ceux qui avoient reçu l'ordre de les raſſembler n'ayant pû réfléchir ſur la différence qu'il y a entre des paſſagers qui ne font qu'un petit trajet & des troupes qui vont combattre, ces bâtimens pouvoient bien contenir deux mille cinq cent hommes, mais non pas deux mille cinq cent ſoldats, qui ſont obligés de porter avec eux des tentes, des tambours, des armes, des munitions & tant d'autres choſes concernant leurs équipages & qui occupent une place conſidérable. Il falut donc en augmenter le nom-

bre; ce qui fit perdre tant de tems que la troupe qui devoit s'embarquer ſous les ordres du Duc d'Agenois qui avoit le principal ſoin de cette entrepriſe, ne put ſortir du port que vers les onze heures avant minuit. Ce retardement, la néceſſité où l'on fut, pour ſuppléer au beſoin, de ſe ſervir de quelques barques fort peſantes qui ne ſervent qu'à tranſporter du ſable, de la chaux & d'autres matériaux pour bâtir, le vent favorable étant tombé, la marée s'étant augmentée, & une petite pluïe qui ſurvint, furent cauſe que le convoi n'arriva à la hauteur de Savone qu'au grand jour; ainſi le Duc d'Agenois ſe voyant découvert & ayant perdu toute eſpérance de ſurprendre l'ennemi, retourna un peu en arriére & alla debarquer les troupes qu'il commandoit entre la terre de *Celle* & celle d'Abizzola. Il ſe ſaiſit auſſitôt des hauteurs qui dominent Savone, y fit quarante priſonniers Piémontois & brula leurs magazins qui étoient hors de la ville, qui ſe trouva ainſi bloquée de toutes parts.

Pendant ce tems-là le Duc de Richelieu

lieu partit ſubitement de Seſtri du Levant comme on étoit convenu, & ſans s'arrêter dans Gênes, il pourſuivit ſon chemin juſqu'à Voltri, où ayant joint le Chevalier de Chauvelin qui y avoit raſſemblé ſept bataillons, il en partit dès qu'il vit faire voile aux troupes qui étoient ſur mer, & marchant le long de la côte il alla s'établir à Varragine. Il ſe rendit maitre en paſſant du Château de *Celle*, où il fit ſoixante-cinq priſonniers de guerre, & pouſſa ſes avantages juſques à l'Albizzola ſupérieure pour ſoutenir de près les opérations du Duc d'Agenois. Dom de Ahumada étoit chargé de pourvoir à la ſureté de la communication entre Gênes & les troupes deſtinées à l'entrepriſe; à cet effet il s'étoit tranſporté à Voltri à la tête de douze bataillons, après avoir fait occuper par un détachement de deux cent cinquante hommes les hauteurs de Notre Dame de la Garde, & après en avoir envoyé trois cent avec tous les fuſiliers de montagne pour inquiéter les poſtes les plus avancés du Général Nadaſti au-deſſus de Voltagio. Mais comme la

réuſſite d'un projet ſi bien concerté dépendoit abſolument de l'arrivée imprévüe des troupes que l'on avoit envoyées par mer ſous les ordres du Duc d'Agenois, & qui devoient entrer dans Savone avant que les ennemis euſſent ſoupçonné leur départ de Gênes, n'ayant pû arriver pendant la nuit au lieu de leur deſtination, par la raiſon que nous avons rapportée, toutes les meſures qui dépendoient de ce ſeul point demeurérent infructueuſes & ſans effet. Le Duc de Richelieu inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, & voyant que la réuſſite du projet qu'il avoit fondé ſur la ſeule ſurpriſe des ennemis ne pouvoit plus avoir lieu, après s'être arrêté deux jours aux environs de Savone, il réſolut de ſe retirer, & envoya ordre au Duc d'Agenois d'en faire de même. En conſéquence on fit retrograder les troupes, qui ſans confuſion & ſans perte rentrérent dans les différens poſtes d'où elles étoient auparavant ſorties. Quoique par cette expédition on n'eut pas obtenu la fin que l'on s'étoit propoſée, on ne laiſſa pas que de donner au Duc de Richelieu les loüanges

ges que méritoient l'invention du projet & la prudence des diſpoſitions qu'il avoit faites pour ſa réuſſite. Si le départ des troupes de mer deſtinées à cette entrepriſe n'avoit pas été retardé d'environ cinq heures, il y avoit tout lieu d'eſpérer que le ſuccès en auroit été heureux, & que l'armée des deux Couronnes auſſi-bien que la République en auroient tiré de grands avantages pour la campagne ſuivante qui alloit bientôt commencer. La mauvaiſe réuſſite de ce projet coûta cependant cher aux innocens habitans de Savone; car les Piémontois ſoupçonnant que pluſieurs des citoyens ou avoient été inſtruits du deſſein du Duc de Richelieu, ou avoient été diſpoſés à lui prêter la main pour le faire réuſſir, ils firent arrêter & renfermer dans la citadelle quelques-uns d'entre les premiers de la Nobleſſe de cette ville, qui fut chargée d'une contribution extraordinaire qu'elle fut obligée de payer en argent comptant.

A l'entrée du Printems on vit recommencer plus vivement que jamais les hoſtilités que les Anglois avoient exercées

cées les campagnes précédentes, tandis que pendant l'hyver quelques-uns de leurs vaiſſeaux s'étoient retirés dans le port de Vado, d'où ils étoient à portée d'infeſter la navigation des bâtimens qui paſſoient le long de cette riviére. Deux barques qui tranſportoient des troupes Françoiſes à Gênes furent les premiéres à en reſſentir les effets: pourſuivies par les bâtimens Anglois elles furent obligées de ſe mettre à couvert dans la plage d'Arenzano, où les troupes débarquérent & ſe mirent en ſureté. Les Anglois ainſi trompés firent avancer un de leurs vaiſſeaux fort près d'Arenzano, qui pendant l'eſpace de ſept heures fit un feu fort vif de ſon artillerie contre ce bourg & ſur les troupes qui s'y étoient refugiées, mais ſans cauſer aucun dommage aux habitans ni aux troupes.

Les Génois cependant ne perdoient pas courage; ils ſaiſiſſoient avec empreſſement les occaſions qui ſe préſentoient de ſe dédommager des pertes qu'ils avoient eſſuïées de la part des ennemis, & n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit éloigner les dangers qui

qui les menaçoient. Leur courage & leur bravoure alloient ſi loin qu'ils ne craignoient pas de s'avancer, quoiqu'en petit nombre, juſques ſous les murailles des endroits que les ennemis occupoient, & ce n'étoit preſque jamais ſans en remporter quelque avantage. Il arriva que quinze hommes des Compagnies franches s'avancérent juſques à *Rocc-Aſchiero* près d'*Ovada*, où ils attaquérent un détachement de vingt hommes des milices Piémontoiſes avec tant d'impétuoſité, qu'après en avoir tué quelques-uns ils firent les autres priſonniers & les conduiſirent à Voltri, où arrivérent quelques momens après pluſieurs mulets chargés de poudre qui appartenoient aux ennemis & que les Génois avoient enlevés dans ces environs. Les mêmes Compagnies franches remportérent encore quelques avantages dans le voiſinage de *Sarſello* & à *Stella*; dans le premier endroit ils mirent en déroute un corps de milice du Roi de Sardaigne, après en avoir fait trente priſonniers; & dans le ſecond il y ſurprirent trois Officiers & cinquante-deux ſoldats, qui furent pareillement faits priſonniers.

Mais

Mais les deux Cours de France & d'Eſpagne méditoient pendant ce tems-là des choſes d'une toute autre conſéquence. Le Maréchal de Belliſle & le Marquis de la Mina s'étant rendus à l'armée raſſemblée en Provence & dans le Comté de Nice, donnoient leurs ordres pour ouvrir la campagne & exécuter ce qui avoit été arrêté dans les cabinets de leurs Souverains. Le Duc de Richelieu pour être en état de ſeconder dans le tems les opérations que l'on avoit concertées, voulut de nouveau ſe tranſporter en perſonne à Campofreddo le treize d'Avril ſous l'eſcorte de quelques piquets de Grenadiers François & des Compagnies franches Génoiſes, pour reconnoitre ce poſte & l'état où les ennemis l'avoient mis, comme auſſi pour obſerver de plus près leurs différentes poſitions dans ces quartiers-là. Les Autrichiens avoient fortifié une caſcine placée ſur une petite éminence & défendüe par quarante Croates : ayant été attaqués par un corps de François & de Génois, ils firent d'abord une vigoureuſe réſiſtance ; mais après la mort de treize des leurs, le reſte

reſte fut fait priſonnier avec l'Officier qui les commandoit. Ce petit choc ne couta aux vainqueurs que la mort de deux hommes & d'onze bleſſés. Ce même jour il arriva un plus funeſte accident à Voltaggio ; le feu ayant pris à une maiſon, & s'étant bientot communiqué à celles qui étoient les plus voiſines, l'égliſe paroiſſiale & la plus grande partie de ce bourg furent incendiés : on ne put pas découvrir ſi cet incendie ne fut que l'effet du hazard ; mais les Autrichiens ayant empêché les habitans d'accourir au ſecours & d'éteindre le feu, on ſoupçonna quelques mal-intentionnés de l'avoir occaſionné à deſſein : quelle qu'en fût l'origine, le bourg n'en fut pas moins preſqu'entiérement détruit par cet accident, qui mit le comble aux malheurs qu'il avoit eſſuïés depuis que les Autrichiens s'en étoient rendus les maitres.

Pendant le cours de ces différens ſuccès on recevoit à Gênes des nouvelles ſures & preſque journaliéres des Autrichiens, qui ayant fait tous les préparatifs néceſſaires étoient prêts d'exécuter l'in-

l'invaſion qu'ils méditoient depuis long-tems dans la riviére du Levant. Toutes leurs troupes s'étant raſſemblées dans le Parmeſan, le Comte de Broune Général d'artillerie à qui l'Imperatrice Reine avoit donné le commandement de ſes armées en Italie & le ſoin de cette entrepriſe, s'y étoit auſſi rendu. Il avoit été obligé juſqu'alors de demeurer oiſif par le défaut de bien des choſes néceſſaires à l'exécution de ſon projet, & particuliérement par celui des bêtes de charge dont il lui falloit un nombre conſidérable pour approviſionner une armée nombreuſe dans un pays ſtérile & montueux où les chariots & les autres voitures devenoient inutiles; mais enfin ce Général ayant ſurmonté par ſon activité & par ſes ſoins toutes les difficultés qui s'opoſoient aux deſſeins que l'on avoit formés à Vienne & à Milan pendant l'hyver, il étoit pour lors en état de les mettre en exécution: il ſe voyoit à la tête d'une armée de quarante mille hommes de troupes choiſies, & avec des forces ſi ſupérieures il ne doutoit pas qu'il ne lui fût aiſé de pénétrer juſqu'à la mer & de s'emparer de

Seſtri

Seſtri du Levant & de Chiavari ; une fois maitre de ces deux endroits, les vaiſſeaux Anglois pouvoient lui être d'un grand ſecours, & facilement pourvoir ſon armée de toutes ſortes de vivres, en les tranſportant de Livourne, où l'on faiſoit un amas conſidérable de grains, & où il en arrivoit tous les jours. Le Comte de Broune ayant ainſi diviſé la riviére du Levant, avoit en vüe de ſe rendre auſſi-tôt maitre de la partie qui s'étend vers le Golfe de la Spezia, & de ce Golfe même, où il avoit envoyé une partie de ſes troupes par le chemin de Bracco, tandis que le reſte s'y rendroit par les différens chemins des montagnes qui y conduiſent. Le gros de l'armée devoit, diſoit-on, marcher du côté de Gênes pour en entreprendre de nouveau le ſiége, dans l'eſpérance d'y réuſſir plus heureuſement que l'année précédente. Il eſt vrai que le nombre des aſſiégés s'étoit conſidérablement augmenté par l'arrivée des troupes Françoiſes & Eſpagnoles que l'on avoit envoyées pendant l'hyver au ſecours de la République ; mais cette conſidération ne diminuoit rien des eſpéran-

pérances que la Cour de Vienne avoit conçües. Pluſieurs penſoient que les ennemis fondoient l'eſpoir d'une heureuſe réuſſite ſur un blocus étroit dont ils devoient reſſerrer la Place du côté de terre, tandis que les Anglois en feroient autant ſur mer, pour fermer ainſi tout paſſage aux proviſions que l'on tenteroit d'y jetter. Les Autrichiens eſpéroient d'affamer ainſi la ville d'autant plus facilement, qu'après s'être rendus maitres du Golfe de la Spezia & de Portofino, les Génois ſe verroient privés des deux endroits dont ils avoient auparavant retiré tant d'avantages, par la retraite que ces deux ports donnoient aux bâtimens qui aportoient continuellement des vivres dans Gênes, quoiqu'environnée de toutes parts par les troupes du Comte de Schulembourg. Ils eſpéroient encore que les troupes Françoiſes & Eſpagnoles deviendroient plus à charge aux Génois par là même qu'elles étoient plus nombreuſes, puiſque contribuant à une plus grande conſommation de vivres, elles ne ſerviroient qu'à accélerer la reddition de la Place plûtôt que de périr de faim avec les habitans. Tou-

Toutes ces réflexions, auſſi-bien que les deſſeins du Comte de Broune, étoient préſens à l'eſprit du Duc de Richelieu, & il n'oublioit rien pour les rendre inutiles & ſans effet. Déja il avoit remarqué de quelle importance il étoit de conſerver le Golfe de la Spezia, & il avoit en conſéquence donné les ordres & fait les ſages préparatifs que nous avons vûs; mais pour être à même de réſiſter plus vigoureuſement aux ennemis, & par-là éloigner de plus en plus de la Capitale les périls qui la menaçoient, il étoit convenu avec Dom de Ahumada de tranſporter toutes leurs forces à Seſtri du Levant & à Chiavari, pour défendre les poſtes les plus importans de cette riviére & être à portée d'accourir par-tout où le beſoin l'exigeroit. A cet effet ces deux Généraux avoient viſité plus d'une fois ces mêmes poſtes, en avoient pris une connoiſſance exacte, & y avoient ſucceſſivement envoyé différens détachemens. Ils s'y tranſportérent enſuite eux-mêmes avec le reſte de leurs forces, comme ils en étoient convenus. Le Duc de Richelieu établit ſon quartier

tier général à Seſtri du Levant, & s'étendoit par ſes poſtes avancés juſques aux confins du Parmeſan, par où les Autrichiens pouvoient plus aiſément pénétrer dans le Genoveſat. La République lui donna un de ſes Aides-Généraux, comme au Commandant-Général de toutes les troupes, & cet honneur fut conferé au Patrice Ambroiſe Centurioni; mais celui-ci étant tombé malade & par là obligé de ſe faire tranſporté à Gênes, on lui ſubſtitua dans cet emploi le Patrice Charles Spinola, qui exerça cette Charge juſqu'à la fin de la campagne, quoique le premier Patrice fût retourné à ſon poſte auſſitôt que ſa ſanté le lui permit. Dom de Ahumada prit ſon quartier-général dans le gros bourg de Chiavari avec ſes troupes Eſpagnoles & quelques détachemens de celles de France qui furent deſtinées à ſervir ſous lui. Il diſperſa auſſi ſes troupes dans les poſtes les plus convenables, comme à Caraſco & dans les autres qui lui parurent les plus importans dans ces montagnes & les plus propres à arrêter les progrès des ennemis. On fit pluſieurs retranchemens de part

& d'autre, & l'on prit toutes les mesures que la situation du terrain pouvoit permettre pour rendre l'entrée du pays plus difficile aux ennemis lorsqu'ils voudroient la tenter. Le Duc de Richelieu avoit laissé le Chevalier de Chauvelin pour commander les troupes que l'on avoit laissées aux environs de Gênes, avec ordre de veiller à la garde de tout le pays qui s'étend depuis la Scoffara jusques à Arenzano.

Ces mesures répondoient parfaitement à celles que la République avoit prises précédemment pour la défense de cette Riviére. Elle avoit envoyé au Golfe de la Spezia, (comme nous l'avons dit à la fin du troisiéme livre) & dans toute la riviére du Levant, le Patrice Pierre François Grimaldi avec la qualité de Commissaire-Général, & il s'y étoit arrêté jusqu'à-ce que l'on eût pourvû à la défense de ce Golfe, à laquelle il avoit beaucoup contribué; mais le bruit s'étant répandu que les ennemis étoient prêts de faire une nouvelle irruption, ce Patrice étoit allé s'établir par ordre du Sénat à Sestri du Levant, pour pourvoir à la sureté du

pays

pays que les ennemis menaçoient, & pour employer les payſans où le beſoin l'exigeroit. A ſon départ on mit à ſa place avec la qualité de Commiſſaire-Général dans tout ce Golfe & dans le pays des environs de Sarzane le Patrice Ange Alberto de la Maiſon de Paſſano, qui avoit préſidé en qualité de Commiſſaire dans la ville & dans la Province de Sarzane, où il avoit fait élever pluſieurs travaux & où il avoit fait pluſieurs ſages préparatifs pour ſa défenſe, comme il avoit fait dans la fortereſſe de Ste. Marie & dans d'autres parties du Golfe avec l'aprobation & l'aplaudiſſement du Public: mais pour pourvoir à la défenſe d'une ſi longue étendüe de pays & accourir par-tout où il ſeroit beſoin, le Gouvernement envoya en qualité de Commiſſaires les Patrices Etienne Patero à la Spezia, Michel Pinceti à St. Pierre de Vara, Antoine Cicala à Borghetto, Pierre Rovero à Chiavari, Paul Spinola à Levanto, & Paul Gentile à la Scoffara. Chaque Patrice avoit ſous ſes ordres quelques Piquets de troupes réglées de la République & un bon corps de payſans armés

armés qui en tout ſe montoient à plus de douze mille hommes ; gens braves & prêts à affronter tous les périls pour la défenſe & la gloire de la République. Chaque Commiſſaire étoit chargé des opérations militaires dans ſon diſtrict, & de veiller à la garde des endroits qui paroiſſoient les plus expoſés aux incurſions des ennemis. Ils s'acquittérent tous avec autant de gloire que de ſuccès de leurs emplois, juſqu'à-ce que, l'armiſtice ayant été publié, il leur fut permis de retourner à la Capitale.

Tandis que l'on ſe diſpoſoit ainſi du côté de la République, les Autrichiens avoient fait avancer un piquet de leurs troupes juſqu'à un endroit apellé Pontremoli, pays de la Toſcane qui avoit gardé la neutralité dans cette guerre, & de là inquiétoient & faiſoient même des courſes juſques ſur le territoire de la République. Les Commandans des troupes Françoiſes qui étoient dans les environs l'ayant apris envoyérent un détachement pour ſurprendre ce piquet ; mais les François s'étant trompés de chemin dans l'obſcurité de la

nuit, ils ſe trouvérent au point du jour à Ville-franche dans la vallée de Magra. Le Colonel Petriconi conduit par de meilleurs guides y étoit arrivé quelques momens auparavant avec un petit détachement de troupes Génoiſes, & avoit deja brulé les magazins & détruit les fours que les ennemis y avoient formés; il y avoit auſſi fait priſonniers quelques ſoldats Eſclavons qui les gardoient; ainſi les Autrichiens ne pouvant s'avancer par ce chemin, les François & les Génois ſe retirérent également dans leurs premiers poſtes. La Régence de Toſcane ayant apris tout ce qui venoit de ſe paſſer, porta auſſi-tôt ſes plaintes au Duc de Richelieu ſur ce que les François s'étoient avancés juſqu'à Pontremoli, lieu dépendant de ſon territoire; mais ce petit différend fut bien-tôt terminé à l'amiable par la retraite du piquet Autrichien qui y ſéjournoit, & par le moyen de quelques Commiſſaires que le Duc de Richelieu y envoya pour examiner les dommages que l'on prétendoit que ſes troupes avoient cauſés aux ſujets de la Toſcane.

A peine tout étoit-il ainſi réglé de ce côté-là, & à peine avoit-on fait les préparatifs néceſſaires pour une défenſe convenable, que l'on eut des avis certains des aproches des Autrichiens vers cette riviére. Le Comte de Broune avoit fait précéder un imprimé datté de ſon quartier-général à Parme le vingt-quatre May, & l'avoit fait répandre ſur les confins du Genoveſat vers leſquels il s'aprochoit avec ſon armée. Cet écrit contenoit des plaintes contre la République de Gênes, dont, diſoit-il, l'Impératrice ne cherchoit que le ſalut & la conſervation, & dont elle déploroit les funeſtes engagemens & les derniers malheurs auxquels elle ſe trouvoit expoſée par l'inſtigation de ſes Alliés: il proteſtoit que cette Souveraine ne vouloit point la ruine d'un peuple innocent, qu'ainſi elle faiſoit ſçavoir à tous les ſujets de la République, & en particulier aux habitans de la riviére du Levant, qu'il ne leur ſeroit fait aucune inſulte, mais qu'ils éprouveroient la protection & les ſecours les plus puiſſans de la part de ſes troupes, s'ils vouloient bien demeurer

tranquilles dans leurs maiſons ſans prendre les armes, qu'on ne leur impoſeroit aucune contribution, puiſque l'armée ſeroit ſuffiſamment pourvüe de vivres qu'elle tireroit de ſes magazins; mais il menaçoit au contraire d'en agir avec la derniére rigueur envers ceux qui prendroient les armes & qui commettroient quelque hoſtilité contre ſes troupes, & déclaroit qu'en ce cas il mettroit tout à feu & à ſang ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge, ni de prérogatives. Cette déclaration répandüe dans le peuple ne ſéduiſit ni n'épouvanta perſonne, parce que l'on n'avoit pas encore oublié les mauvais traitemens qu'avoient éprouvés les pays où les troupes Autrichiennes avoient ſéjourné.

Cependant ce Général s'étant mis en marche avec ſon armée, dont la plus grande partie s'étoit raſſemblée à Borgo dans la vallée du Taro, il y arriva lui-même le vingt-huit du même mois, & ayant fait la reviie de ſes troupes il ordonna qu'elles ſe tinſſent prêtes à pourſuivre leur marche. Il s'avança enſuite avec quelques-uns des premiers Officiers pour reconnoitre les chemins

qui

qui conduiſent à St. Pierre de Vara & aux autres endroits du Genoveſat qu'il devoit envahir les premiers. Après en avoir pris les connoiſſances néceſſaires, il ſe mit en marche le premier de Juin avec ſon armée diviſée en trois colonnes ; la premiére étoit commandée par le Comte de Kônigſeg, qui marcha vers la montagne apellée *de' Cento Croci*, en ſuivant le Général Marguire qui l'avoit précédé avec une avant-garde compoſée de troupes légéres. Les deux autres colonnes étoient commandées par les Généraux Andreaſi & Harſch. Le premier prit la droite & marcha vers la montagne apellée le *Bocco*, & le ſecond prit ſon chemin ſur la gauche du côté de la montagne apellée *Furta*. Le Marquis de Clerici étoit à la tête d'un corps ſéparé, & marcha du côté de *Pontremoli*, pour de là deſcendre à la mer entre Chiavari & le Golfe de la Spezia. L'armée Autrichienne marchant dans cet ordre, & le Général Maguire étant arrivé à la montagne *de' Cento Croci* ſuivi du reſte de l'armée, les François & les Eſpagnols furent obligés d'abandonner à ſon aproche tous

les poſtes qu'ils occupoient aux environs de cette montagne, ne leur étant pas poſſible de réſiſter à des forces ſi ſupérieures. L'armée Autrichienne ayant donc paſſé cette montagne ſans obſtacles & ſans difficultés, elle entra le quatre de Juin dans le territoire de Gênes, & fut camper à Varêſe & à St. Pierre de Vara, d'où s'étoient retirées les troupes Génoiſes qui juſqu'alors étoient reſtées pour défendre ces deux poſtes. Le Comte de Broune vint bientôt après viſiter en perſonne ces deux endroits, précédé de neuf Compagnies de Grenadiers & de quatre cent Huſſars ou Varadins. Ceux-ci tombérent ſi à propos ſur deux cent hommes de troupes Françoiſes, que ces derniers pour ne pas être accablés furent contraints de ſe retirer à la hâte ſur la montagne d'*Oſorio*, que l'on avoit fortifiée par quelques redoutes défendues par deux Compagnies franches & deux cent François. Les aggreſſeurs avancérent courageuſement & attaquérent avec tant d'impétuoſité ces poſtes & le petit village de *Scortabò*, qu'ils obligérent encore les François & les Gé-

Génois à s'enfuir & à abandonner leurs vivres & leurs munitions, que les Autrichiens brulérent enſuite avec le Village. Pendant ce tems-là le Marquis de Clerici étoit arrivé à Pontremoli avec les troupes qu'il commandoit, & entrant de là ſur le territoire de la République, il s'étoit avancé juſqu'à la petite ville de *Brugnato* & juſqu'à Borghetto, occupant ainſi tout le pays qui s'étend depuis le fleuve Vara juſqu'au Golfe de la Spezia, ce qui coupoit la communication que le Duc de Richelieu avoit par terre avec le gros des troupes Françoiſes, Eſpagnoles & Génoiſes. Le Général Andreaſi de ſon côté ayant ſurmonté toutes les difficultés & les obſtacles que lui oppoſoient une pluïe abondante & des chemins extraordinairement ſcabreux qui avoient beaucoup retardé ſa marche, étoit enfin arrivé à *Bocco*, & après avoir fait inveſtir ce poſte il en avoit chaſſé quelques piquets Eſpagnols qui s'y étoient retranchés, & qui après une vigoureuſe réſiſtance avoient été obligés de ſe retirer & avoient été pourſuivis juſqu'à *Borgonovo*. Les Eſpagnols s'étoient

fortifiés à la hâte dans ce dernier endroit, & avoient envoyé à Ste. Marguerite une garde de ſoixante fuſiliers de montagne pour couvrir le pays de ce côté-là. Le Général Andreaſi cherchant à pouſſer ſes avantages autant qu'il lui étoit poſſible, détacha de *Montemojo*, où il s'étoit avancé avec une bonne partie de ſes troupes, un corps de cinq cent Croates ou Varadins, qui étant arrivés au poſte de Ste. Marguerite attaquérent auſſi-tôt les ſoixante fuſiliers de montagne qui le gardoient: ceux-ci ſe ſignalérent dans la défenſe qu'ils firent; mais après une longue réſiſtance, ſe voyant enfin accablés par le nombre, ils ſe virent forcés d'abandonner ce poſte & les hauteurs voiſines, & de ſe retirer vers *Borgonovo*, où ils trouvérent un détachement de troupes Eſpagnoles qu'on y avoit envoyé pour les ſoutenir dans leur retraite. Dom de Ahumada aprenant ce qui ſe paſſoit détacha le Marquis de Moya, ſur la bravoure & la capacité duquel il avoit une entiére confiance, avec toutes les Compagnies de Grenadiers & trois piquets Eſpagnols, pour aller

aller au plûtôt joindre le détachement de Borgonovo, auquel s'étant unis il devoit ſe trouver à la tête d'un Corps de huit cent cinquante hommes. Il le chargea de faire tout ſon poſſible pour recouvrer le poſte de Ste. Marguerite, de pourſuivre enſuite les ennemis & de reprendre tous les autres poſtes dont ils venoient de s'emparer. Les cinq cent Croates ou Varadins étoient diſperſés dans l'égliſe de Ste. Marguerite & ſur les hauteurs qui dominent ce poſte & venoient d'être renforcés par cent Grenadiers ſoutenus par trois cent autres qui s'étoient poſtés dans la redoute de Montemojo. Le Marquis de Moya étant parti, & ayant trouvé le nombre des ennemis qu'il alloit combattre augmenté du double de ce qu'il croyoit d'abord, plein de confiance ſur la valeur des troupes qu'il avoit avec lui, il ne crut pas devoir ſe déſiſter de cette entrepriſe; mais au contraire conſidérant que le bon ſuccès des armes dépend en partie de leur célérité, il attaqua ſans délai le poſte de Ste. Marguerite. Le feu fut d'abord fort vif de part & d'autre, juſqu'à ce que les Eſ-

pagnols vinrent à bout de déloger les Croates & les Varadins, qu'ils pourſuivirent de hauteur en hauteur juſqu'à la redoute de Montemojo, qui comme nous venons de le dire étoit gardée par trois cent Grenadiers Autrichiens. A la vûe de ce nouvel obſtacle le courage des grenadiers Eſpagnols ſe ralluma, & ayant mis le ſabre à la main ils attaquérent leurs ennemis avec tant d'impétuoſité, qu'après avoir fait un bon nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouvérent un Capitaine & un Lieutenant bleſſés, ils obligérent le reſte à s'enfuir avec précipitation ſur la montagne de *Bocco*, à la gauche de laquelle les Eſpagnols s'établirent auſſi-bien que dans la route de *Montemojo*. Cette attaque dura plus de trois heures avec un feu aſſez vif, & pendant ce tems-là Dom de Ahumada avoit envoyé d'autres détachemens pour ſoutenir les premiers; mais avant qu'ils fuſſent arrivés le Marquis de Moya avoit battu les ennemis & avoit terminé le combat dans lequel toute ſa troupe avoit autant montré de courage qu'il s'étoit lui-même acquis de gloire par

ſa

ſa conduite auſſi prudente que valeureuſe. Les Autrichiens perdirent dans cette action plus de quatre-cent cinquante ſoldats, entre les morts, les bleſſés & les priſonniers, & la victoire ne couta que cinquante hommes aux Eſpagnols, qui à ce que l'on prétendit auroient pû, en profitant de la conſternation des fuyards & en pourſuivant leur avantage, non-ſeulement reprendre le poſte de Bocco, mais encore mettre entiérement en déroute les troupes que commandoit le Général Andreaſi. Le Marquis de Moya s'en aperçut bien, & déja il étoit ſur le point de pourſuivre ſa victoire, lorſqu'il reçut de ſon Général un ordre exprès de s'arrêter dans les poſtes où il ſe trouvoit & de ſuſpendre tout acte d'hoſtilité, par la raiſon que nous dirons bien-tôt.

Dans le même tems le Général Nadaſti avoit joint aux troupes qu'il commandoit un gros Corps de Croates qui précédemment étoit en quartier à Novi, à Voltagio & dans les autres endroits voiſins de celui où il s'étoit arrêté, & le treize de Juin au

matin il les fit marcher du côté de la Bocchette. On crut d'abord que le deſſein des ennemis étoit de deſcendre dans la Vallée de Polcevera pour y occaſionner du trouble & de la confuſion & y attirer une partie des forces de la République & de ſes Alliés, & faciliter ainſi le ſuccès des projets que le Comte de Broune avoit formés ſur la Riviére du Levant; mais les mieux inſtruits & les plus clairvoyans s'aperçurent bientot que l'objet du Général Nadaſti étoit de s'emparer de la haute Polcevera & de s'y établir, parce qu'il ſçavoit que l'on devoit bientôt publier un armiſtice entre les Puiſſances belligerantes, pendant lequel chacun devoit s'arrêter dans les endroits où il ſe trouveroit le jour de la publication de cet armiſtice. A la premiére attaque les ennemis ſe rendirent maitres de *Pietra-Lavezzara* & de *Langaſco*, s'aprochérent juſqu'au pied de la montagne de *Campomarone*, & forcérent les payſans qui gardoient ces poſtes de ſe retirer, quoiqu'ils le fiſſent en bon ordre & en diſputant le terrain pié à pié; mais ces derniers ayant reçu un renfort

renfort de quelques Compagnies franches Génoiſes commandé par le Capitaine Grondona, les choſes changérent bientot de face. Ce dernier prit ſi bien ſes meſures, qu'ayant attaqué de flanc les Autrichiens, il les obligea à ſon tour de tourner le dos, & les pourſuivit avec avantage même au-delà de la Bocchette juſques aux moulins de Voltagio : mais n'ayant pas reçu ordre de s'avancer davantage, & craignant le nombre des ennemis & les poſtes avantageux qu'ils occupoient dans ces montagnes, il ſe retira dans ſes premiers poſtes, & ſe mit en état de s'oppoſer à tout ce que le Général Nadaſti pourroit dans la ſuite entreprendre de ces côtés-là. Mais enfin il plut au Ciel de mettre fin à tant de calamités.

Depuis quelque tems les Miniſtres des Puiſſances intéreſſées dans la guerre allumée en Europe s'étoient aſſemblés à Aix-la-Chapelle, & cherchoient les moyens d'applanir les difficultés qui ſembloient retarder l'ouverture du Congrès qui devoit ſe tenir dans cette ville pour une paix générale. On diſoit que le Miniſtre de France avoit propoſé

poſé le premier au Miniſtre Autrichien de traiter enſemble & de perfectionner ce grand ouvrage à des conditions avantageuſes pour la Reine de Hongrie, mais que ce dernier n'avoit pas voulu y donner les mains, ſoit qu'il manquat d'inſtruction ſur ce cas particulier, ſoit qu'il crût qu'il étoit plus avantageux pour lors à ſa Souveraine de continuer la guerre que de faire la paix. Mais quoique chacun deſirat la fin des calamités publiques, il n'y avoit cependant pas apparence que les choſes duſſent ſi tôt ſe terminer comme on le deſiroit; lorſque tout à coup on apprit que le Comte de Saint Severin & le Comte de Sandwich Miniſtres Plénipotentiaires de France & d'Angleterre, conjointement avec le Comte de Bentinch, le Baron de Waſſenaer & Mr. de Haſſelaer Plénipotentiaires de Hollande, après bien des conférences particuliéres avoient enfin ſouſcrit le dernier d'Avril les articles préliminaires qui devoient ſervir de baſe & de fondement au Congrès qui devoit donner une paix générale aux Puiſſances belligerantes. Dans le

ſeiziéme article il étoit dit : » que les » hoſtilités par terre ceſſeroient dans » ſix ſemaines à compter du jour de » la ſignature des articles préliminaires, » & que par mer on s'en tiendroit à » l'eſpace de tems marqué dans l'acte » de ſuſpenſion d'armes ſigné à Paris » le dix-neuf Août mil ſept cent douze. Cette heureuſe nouvelle étant arrivée à Gênes, elle parvint en même tems au Duc de Richelieu, qui la communiqua par ſa lettre du dix du mois de Juin au Comte de Broune, qui lui fit réponſe, qu'il lui étoit parvenu de ſemblables avis de la part de ſa Cour; ainſi en exécution de ce ſeiziéme article des préliminaires les deux Généraux s'abouchérent à St. Pierre de Vara, & convinrent d'un Congrès entre leurs Députés. Le Duc de Richelieu y envoya de ſon côté le Marquis de Cruſſol Maréchal de camp, & le Comte de Broune y deſtina le Général Comte de Harſch. Ce ne fut qu'après bien des conteſtations de part & d'autre que l'on y propoſa les conditions de l'armiſtice. Le Marquis de Cruſſol prétendoit que les Eſpagnols & les Gé-

Génois devoient être compris avec les François, & que les Autrichiens devoient entiérement évacuer les Etats de la République du côté de la riviére du Levant, & retirer leurs troupes dans le Parmeſan. Le Comte de Harſch refuſoit d'adhérer à aucune de ces deux conditions, & apportoit pour raiſon que la Cour de Vienne n'avoit pas encore reçu la nouvelle de l'acceſſion de l'Eſpagne & de la République aux préliminaires de la paix, & qu'en tout cas les troupes devoient juſqu'à la concluſion du Traité général demeurer dans les poſtes qu'elles occupoient. Pendant ces conférences, & dans la crainte que quelque nouvelle effuſion de ſang n'en rendit le ſuccès plus difficile, les deux Généraux étoient convenus d'une proviſionnelle & réciproque ſuſpenſion de tout acte d'hoſtilité; ce que le Duc de Richelieu avoit auſſi-tot fait ſçavoir à Dom de Ahumada, afin qu'il eût à donner à ſes troupes des ordres conſéquens à cet arrêté. De là vint que ce Général Eſpagnol ayant fait parvenir au Marquis de Moya la nouvelle de cette ſuſpenſion

ſion proviſionnelle, il lui avoit en même tems envoyé ordre de ſuſpendre toute hoſtilité, & conſéquemment de ne pas pouſſer plus loin ſes avantages, quelque facilité qu'il y rencontrat.

Les conférences dont nous venons de parler entre le Marquis de Cruſſol & le Comte de Harſch n'ayant pas eu lieu par les raiſons que nous avons rapportées, on en fixa d'autres dans le même lieu de St. Pierre de Vara, auxquelles on deſtina du côté des Autrichiens Mr. Plonquet Colonel & Aide Général, & du côté des François Mr. Guyol de Guiran Brigadier. Après s'être aſſemblés pluſieurs fois, ils convinrent enfin le quatorze de Juin d'un armiſtice entre les Autrichiens & les François, qui fut publié le lendemain à la tête des deux armées. Quant aux Eſpagnols & aux Génois, ils convinrent : » que n'y ayant pas lieu de dou» ter que la Cour de Madrid & la » République n'accédaſſent bientot aux » préliminaires de la paix, les troupes » Autrichiennes, Eſpagnoles & Génoiſes » devoient en attendant de nouveaux » ordres éviter toute occaſion d'en ve-

» nir

» nir aux mains. Ce convenu eut bientot ſon entier accompliſſement, car la nouvelle poſitive de l'acceſſion de toute les Puiſſances aux préliminaires étant arrivée peu de jours après, le même armiſtice fut publié avec les formalités ordinaires à la tête des troupes Autrichiennes, Eſpagnoles & Génoiſes. Cependant pour prévenir les deſordres que la proximité de deux armées ennemies pouvoit facilement occaſionner, les mêmes Commiſſaires Autrichien & François convinrent à St. Pierre de Vara le quinze du même mois, » que le fleuve Vara depuis la » ſource de ſa branche gauche juſqu'à » l'endroit où il ſe jette dans le fleu- » ve Magra, ſerviroit de limites aux » troupes des deux armées, & qu'il ne » leur ſeroit pas permis de paſſer ou- » tre : que chaque armée pourroit s'é- » tendre ou changer à ſon gré de quar- » tier dans les poſtes qu'elle occupoit : » que le village de St. Pierre de Vara » demeureroit neutre comme deſtiné » pour le lieu des Conférences préſen- » tes, & de celles que l'on y tien- » droit dans les ſuites ; que le poſte

» de

» de Bocco demeureroit occupé par les
» troupes de l'Imperatrice, qui conſer-
» veroient leur communication avec le
» Parmeſan par le village de Scor-
» tabò : que le territoire qui reſtoit
» entre le mont Bocco & le corps de
» troupes Autrichiennes commandé par
» le Général Nadaſti, demeureroit dans
» l'état où il ſe trouvoit alors. Quant
» aux troupes de la République on con-
» vint qu'elles auroient les mêmes li-
» mites, & qu'aucune des parties ne
» pourroit outrepaſſer les bornes preſ-
» crites ſans l'avis & le conſentement
» du Commandant du parti contraire.
» Enfin on déclara que cette diſpoſi-
» tion & cet arrangement proviſionnel
» n'avoit pour objet que d'obvier à
» tout inconvénient, & prévenir tout
» acte d'hoſtilité juſqu'à la concluſion
» de la paix générale, ſans qu'il pût
» dans la ſuite ſervir d'exemple en au-
» cune maniére. Pour ce qui concernoit
la partie Septentrionale des Etats de la
République occupée par les troupes
Autrichiennes ſous les ordres du Gé-
néral Nadaſti, on convint, » que cha-
» cun des deux partis reſteroit dans la
» mê-

» même poſition où il ſe trouvoit alors, » ſans qu'il fût permis à l'un de rien » entreprendre contre l'autre. Par le moyen de cet arrêté les Autrichiens étoient ſéparés des Génois par le haut de la Bocchette. Enſuite de ces mêmes conventions on étendit le cordon qui ſervoit de limites aux deux partis ; mais les difficultés que le Comte de Broune rencontroit pour l'approviſionnement de ſon armée & les grandes dépenſes qu'il étoit obligé de faire pour tranſporter les vivres dans ces montagnes affreuſes, lui firent prendre le parti de s'approcher de nouveau de ſes anciens quartiers du Parmeſan, du Mantouan & du Crémonois. A la vüe de l'éloignement des Autrichiens, le Duc de Richelieu & Dom de Ahumada crurent qu'il étoit inutile de s'arrêter plus longtems dans ces environs ; ainſi après avoir envoyé devant eux cinq mille hommes aux environs de Gênes, & après avoir diſperſé le reſte de l'armée le long de la Riviére du Levant dans les terres voiſines du Golfe de la Spezia & du Sarzaneſe, ils retournérent tous les deux à la capitale

le ſuivis des premiers Officiers de l'armée. Le Commiſſaire Général Grimaldi & les autres Patrices Génois que la République avoit envoyés de ces côtés-là, après avoir rempli leurs commiſſions reſpectives, ſe rendirent auſſi à leur patrie, auſſi-bien que les payſans, qui après avoir ſervi en qualité de miliciens pendant cette campagne avec beaucoup d'exactitude & de courage eurent de même la liberté de retourner chez eux.

On termina auſſi les hoſtilités dans la Riviére du Ponant. Les Députés François & Piémontois s'étant aſſemblés à Varaggine, convinrent dans un Traité diviſé en neuf articles : » que »l'armiſtice rélatif aux préliminaires de »paix ſeroit publié le même jour en»tre les troupes du Roi Très Chrétien »deſtinées au ſecours de la Républi»que de Gênes & celles du Roi de »Sardaigne : que les troupes d'Eſpa»gne auſſi-bien que celles de la Ré»publique ſeroient compriſes dans cet ar»miſtice : que les poſtes occupés ré»ciproquement par les deux armées »dans la Riviére du Ponant reſteroient

»dans

» dans le même état où ils ſe trou-
» voient alors, c'eſt-à-dire que les trou-
» pes Françoiſes reſteroient à Arenzano,
» & celles du Roi de Sardaigne à Al-
» bizzola, & depuis Albizzola juſqu'à
» Sazello dans les poſtes qu'elles occu-
» poient ſur le grand chemin, ſça-
» voir à Sanda, Gameragna, Stella;
» Ste. Juſtine, le joug de Sazello & à
» Palo, de façon qu'aucune des deux
» armées ne pourroit dans la ſuite éta-
» blir des poſtes plus avancés que ceux
» que l'on avoit marqués : que la bar-
» riére entre les poſtes reſpectifs des
» deux partis ſeroit en partie le Teiro,
» torrent de Varaggine, en remontant
» depuis ſon embouchure juſqu'au-deſ-
» ſous d'Alpicella, laiſſant cependant
» ce village hors de la ligne du côté
» de Savone; & en partie le grand
» chemin en commençant depuis le vil-
» lage d'Alpicella juſqu'à la cime du
» mont Fajallo, & que les hauteurs des
» montagnes depuis le mont Fajallo juſ-
» qu'à la montagne du Dente, & de-
» puis le Dente par Montecalvo juſ-
» qu'à Campofreddo ſerviroient auſſi
» de barriére entre les poſtes de Saſ-
» ſello,

» ſello, Arenzano & Voltri : que le
» bourg de Varaggine demeureroit neu-
» tre entre les deux armées pour dans
» la ſuite y tenir les conférences aux-
» quelles chacun pourroit ſe rendre
» avec eſcorte aux jours marqués : qu'à
» compter du jour de la publication de
» l'armiſtice les bâtimens avec pavillons
» François, Eſpagnol & Génois, au-
» roient la liberté d'entrer dans tous
» les ports, Places & Golfes ou autres
» lieux maritimes occupés pour lors par
» les troupes du Roi de Sardaigne dans
» la Riviére du Ponant, & que réci-
» proquement les bâtimens du Roi de
» Sardaigne pourroient de même entrer
» dans tous les endroits occupés par les
» troupes du Roi Très Chrétien & de
» ſes Alliés dans les Riviéres du Ponant
» & du Levant, de maniére qu'il ſe-
» roit libre à tous vaiſſeaux avec pa-
» villons François, Eſpagnol, Génois
» & du Roi de Sardaigne, d'entrer li-
» brement dans tous les ports, places
» ou golfes alors reſpectivement occu-
» pés par les troupes des Puiſſances dé-
» nommées, & que par-tout on don-
» neroit à tous les bâtimens le ſecours

» &

» & l'assistance qu'ils demanderoient,
» pourvû cependant que les Comman-
» dants des bâtimens fussent munis d'un
» passeport du Général de leur nation:
» que le commerce seroit libre par-ter-
» re entre les mêmes Puissances sous la
» même condition : que les voituriers
» & voyageurs seroient munis d'un pas-
» seport de leurs Généraux respectifs :
» que tous ceux tant natifs des Etats
» de Gênes que des pays circonvoisins
» qui avoient pris parti dans les Com-
» pagnies franches des Puissances bel-
» ligerantes, ne seroient point inquié-
» tés à ce sujet, & qu'il leur seroit
» permis de retourner librement chez
» eux, pourvû qu'ils fussent munis de
» passeports : que cependant cet article
» seroit regardé comme nul au cas que
» Milord Rochez s'y opposat dans l'es-
» pace de quatre jours à compter du
» jour de la datte du Traité, & que
» ce terme expiré cet article auroit son
» entiére vigueur. Enfin l'on concluoit,
» que cette convention étoit purement
» & simplement une disposition mili-
» taire qui convenoit aux parties inté-
» ressées rélativement à la position où
» les

»les troupes ſe trouvoient ce jour là, »mais qu'elle ne donnoit aucun droit »& ne dérogeoit rien à tout ce que »les préliminaires diſpoſeroient & ar»rêteroient dans la ſuite.

Les hoſtilités ſur terre étant ainſi terminées, chacun croyoit que celles qui ſe commettoient encore ſur mer finiroient bientôt, & qu'ainſi la navigation ſeroit libre & ne rencontreroit plus les difficultés que les vaiſſeaux Anglois y avoient apportées juſqu'alors; mais quoique la nouvelle ſe fût répandüe que dans peu ces hoſtilités ceſſeroient, cependant l'on voyoit toujours les eſpérances qu'on en avoit conçûes trompées ou retardées par les difficultés qui s'élevérent ſur l'explication du ſeiziéme article des préliminaires d'Aix-la-Chapelle. Le contenu de cet article ayant été examiné à Hanovre ſur ces paroles: »qu'à l'égard de la »ceſſation des hoſtilités ſur mer on »ſuivroit le même eſpace de tems con»tenu dans l'acte de ſuſpenſion d'ar»mes ſigné à Paris le dix neuf du mois »d'Août mil ſept cent douze. Les Anglois prétendirent que les ſix ſemaines

preſcrites dans les préliminaires pour la ceſſation des hoſtilités ne devoient commencer pour eux qu'au jour où l'armiſtice avoit été conclu & ſigné à St. Pierre de Vara entre les Autrichiens, les Eſpagnols & les Génois. Ainſi ce ne fut que le vingt-quatre Juillet que ceſſérent les hoſtilités ſur mer, & que la liberté du commerce fut rétablie. Le Vice-Amiral Binghs en donna la nouvelle à la République quelques jours auparavant par un Officier qu'il envoya à Gênes ſur le vaiſſeau de guerre le Phénix pour complimenter le Doge de ſa part. L'Officier parla avec les termes les plus moderés, & ſur-tout s'étendit ſur l'eſtime que ſon Vice-Amiral faiſoit des galéres de la République, dont il avoit admiré avec étonnement l'adreſſe & le courage pendant tout le cours de cette guerre.

A peine l'armiſtice, dont nous venons de parler, eut-il mis fin à la campagne dans la Riviére du Levant, que le Roi d'Eſpagne informé combien le Maréchal de Camp Dom de Ahumada & le Marquis de Moya s'étoient

toient attiré d'applaudiſſemens dans toutes leurs entrepriſes, voulut les récompenſer tous les deux ſelon leurs mérites : pour cela dans une promotion particuliére il éleva le premier au rang de Lieutenant Général, & le ſecond à celui de Maréchal de Camp de ſes armées, & cette nouvelle fut reçüe dans Gênes avec une joye & une ſatisfaction univerſelles.

Tandis que conſéquemment aux préliminaires de paix dont nous avons parlé on prenoit à Aix-la-Chapelle les meſures convenables pour commencer & pour pourſuivre les Conférences où l'on devoit mettre la derniére main à la paix générale, & qu'on y étoit occupé à cette importante affaire, la République de Gênes empreſſée de donner à la Mére de Dieu des marques publiques de ſon humble reconnoiſſance, & d'apprendre à la poſtérité combien elle étoit pénétrée des faveurs qu'elle en avoit reçües le dix Décembre de l'année 1746. jour auquel les Autrichiens avoient été chaſſés de Gênes, ordonna par un décret datté du quatorze Novembre de l'année dont

nous écrivons, qu'à l'avenir les Colléges chaque année le dix Décembre, jour dédié à la fête de Notre Dame de Lorette, ſe tranſporteroient & iroient entendre une Meſſe ſolemnelle dans l'Egliſe d'Oregina des Cordeliers Obſervantins ſituée ſur une haute montagne hors la porte St. Thomas. Il fut encore arrêté le jour ſuivant par un même décret, que ſi le mauvais tems empêchoit de ſatisfaire au jour marqué à cette dévotion, on chanteroit ce jour-là une Meſſe ſolemnelle dans l'Egliſe Métropolitaine, indépendamment de laquelle les Colléges ne ſeroient pas moins obligés de ſe tranſporter une des fêtes de Pâque dans l'égliſe d'Oregina pour remplir l'acte public de reconnoiſſance & d'actions de graces des faveurs reçües du Ciel. On ordonna auſſi que tous les ans le même jour on chanteroit dans chaque égliſe après la grande Meſſe l'hymne d'actions de graces pour la délivrance de la ville, que l'on ſonneroit toutes les cloches, & que cette ſolemnité ſeroit accompagnée d'une décharge de toute l'artillerie.

Pen-

Pendant ce tems-là la République n'oublioit rien pour donner aux premiers Officiers des deux Couronnes qui s'étoient donné tant de peines & de ſoins, & qui avoient ſi glorieuſement contribué à ſa défenſe, des marques ſenſibles de la reconnoiſſance publique: à cet effet le grand Conſeil s'étant aſſemblé extraordinairement le dix-ſept Octobre, décreta, au milieu des applaudiſſemens univerſels, que le Duc de Richelieu & le Duc de Fronſac ſon fils & tous leurs deſcendans mâles légitimes & naturels, ſeroient à perpétuité inſcrits au Livre d'or de la Nobleſſe Génoiſe; ce qui fut extrémement agréable à ce Duc, comme il le témoigna par des marques ſenſibles & publiques. La République conſidérant auſſi qu'il y avoit une ſeconde branche dans la famille du même Duc de Richelieu qui lui étoit unie par de nouvelles alliances, le grand Conſeil ordonna dans la même ſéance que le Duc d'Aiguillon & le Duc d'Agenois pére & fils ſeroient inſcrits au même Livre d'or avec tous leurs deſcendans nés & à naitre d'un légitime mariage. Pour donner enſuite au

Duc de Richelieu un témoignage particulier de la reconnoiſſance publique, & conſerver à la poſtérité l'effigie d'un Patrice ſi agréable à la République, on ordonna qu'il lui ſeroit érigé une ſtatüe de marbre dans la ſalle du grand Conſeil, avec une inſcription honorable qui perpétueroit le ſouvenir de ſes glorieuſes actions. On accorda auſſi une marque de diſtinction à toute ſa famille, en lui permettant dès-lors de mettre au-deſſus de ſes armes celles de la République, de la même maniére qu'on l'avoit accordé au feu Duc de Boufflers. Ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt que le même jour que l'on s'efforçoit à Gênes de récompenſer les ſervices & le mérite du Duc de Richelieu, il reçut la nouvelle que ſon Souverain l'avoit élevé au rang de Maréchal de France, honneur que la voix du public lui avoit annoncé depuis long-tems, & que les vœux de tous les Génois en particulier paroiſſoient lui déſigner.

Ces devoirs remplis envers le Maréchal de Richelieu Commandant en Chef les troupes Françoiſes & Eſpagnoles envoyées au ſecours de la République,

publique, le Gouvernement voulut donner des preuves particuliéres de reconnoiſſance à Dom de Ahumada Commandant des troupes Eſpagnoles. Outre les preuves peu communes de courage & de capacité que ce Commandant avoit données par le paſſé dans l'art de la guerre qu'il profeſſoit depuis ſa tendre jeuneſſe, il s'étoit encore acquis une eſtime & une réputation ſinguliére depuis qu'il étoit à Gênes, dans les conjonctures les plus importantes & les plus délicates. Le grand Conſeil s'étant donc aſſemblé le quatre de Novembre, on déclara qu'il ſeroit inſcrit, avec tous ſes deſcendans mâles nés d'un légitime mariage, au même Livre d'or de la Nobleſſe Génoiſe, & de la même maniére qui avoit été pratiquée dans le régiſtre précédent.

Le Maréchal de Richelieu s'étant acquitté, comme nous l'avons vû, avec autant de gloire que de ſuccès, des emplois dont l'avoit chargé ſon Souverain, partit pour Paris le neuf de Novembre, laiſſant de lui à Gênes un ſouvenir bien cher & bien diſtingué.

Il fut tranſporté en Provence par une galére de la République, & ſalué à la ſortie du port par pluſieurs coups de canon, comme il convenoit à une perſonne de ſon rang: ſon départ laiſſa le commandement des troupes Françoiſes & Eſpagnoles à Dom de Ahumada, juſqu'à-ce qu'il partit auſſi pour Parme, où ſon Souverain l'avoit envoyé précéder l'Infant Dom Philippe, & prendre poſſeſſion au nom de ce Prince des nouveaux Etats qui lui avoient été aſſignés dans le Traité de paix.

Il ne paroit pas hors de propos d'interrompre ici le fil du narré de ce qui ſe paſſa dans la ſuite en Terre-ferme juſqu'à-ce que les Traités de paix eurent leur entiére exécution, pour retourner un peu ſur nos pas, & voir ce qui ſe paſſa dans l'iſle de Corſe pendant le courant de cette année. Nous obſerverons le même ordre que dans les livres précédens (en ſuivant toujours celui des tems) afin que le narré mélangé de faits différens arrivés dans des pays éloignés, ne jette aucune confuſion dans l'eſprit de ceux qui ſe donneront la peine de lire cette hiſtoire.

Après

Après la levée du ſiége de San Fiorenzo, & le retour à Gênes des troupes Françoiſes & Eſpagnoles envoyées en Corſe au ſecours de la Baſtia aſſiégée par les rebelles, comme nous l'avons vû dans le troiſiéme livre, les affaires dans cette Iſle étoient à peu près dans le même état que les années précédentes. Pluſieurs d'entre le peuple las de tant d'effuſion de ſang & de tant de déſolations, & perſuadés d'ailleurs que tous les malheurs qui les avoient accablés ne tournoient qu'à l'avantage de quelques particuliers, qui, pour ſatisfaire leur ambition & accroitre leur fortune, fomentoient & entretenoient depuis ſi longtems la diſcorde, déſiroient la fin de tant de calamités & ſouhaitoient de revoir tout le Royaume retourner ſous la paiſible obéiſſance de la République ſon ancienne & légitime Souveraine. Au contraire les Chefs des Rebelles mettoient tout en œuvre pour éloigner toute ſorte d'accommodement, & empêcher que ceux qui étoient bien intentionnés n'attiraſſent les peuples de leurs Cantons dans leurs ſentimens par des diſcours pacifiques; parce qu'ils

prévoyoient bien qu'auſſi-tôt qu'ils ceſſeroient de ſéduire la populace ils perdroient eux-mêmes l'autorité qu'ils s'étoient arrogée & les avantages qu'ils en retiroient, ce qui n'étoit fondé que ſur la ſimplicité des peuples. On ſéduiſoit ces derniers en leur promettant de puiſſans ſecours de troupes, de munitions & d'argent, que les Alliés de Worms leur devoient fournir pour les mettre en état de terminer heureuſement la guerre qu'ils avoient entrepriſe contre les Génois, & on leur faiſoit entrevoir comme prochains ces ſecours qui leur avoient été promis en mil ſept cent cinquante-cinq de la part de l'Impératrice & du Roi de Sardaigne, lorſque la République eut réuni ſes forces à celles de la maiſon de Bourbon en Italie. Cependant pour entretenir ces peuples dans la rebellion il étoit néceſſaire que les effets répondiſſent au moins en partie aux promeſſes qu'on leur avoit faites; car il s'en trouvoit déja pluſieurs qui ne voyant point paroitre les ſecours dont on les avoit flattés, murmuroient ouvertement contre les Chefs & les ſoupçonnoient de trahiſon. A

ce

ce ſujet Dominique Rivarola avec quelques autres Chefs des rebelles s'étoient tranſportés depuis quelques mois à la Cour de Turin, où après avoir expoſé l'état des affaires du Royaume de Corſe, ils ſollicitoient inſtamment les ſecours qu'on leur avoit promis, & groſſiſſoient les avantages qui devoient en revenir au Roi de Sardaigne bien plus qu'aux habitans mêmes de cette Iſle. Ils promettoient beaucoup de la part de ces inſulaires, & ſe montroient prêts à entrer en traité, inſinuant aux Miniſtres de cette Cour qu'ils étoient chargés pour cet effet d'une ample procuration. Les Corſes ayant apris confuſément ces diverſes intrigues en conçurent beaucoup de ſoupçon, & chacun s'aperçut bien que les Chefs rebelles n'écoutoient que leurs intérêts particuliers en ſacrifiant ceux du peuple. Ce même peuple étoit d'ailleurs tous les jours expoſé à de nouvelles véxations, & particuliérement dans l'adminiſtration de la juſtice dans laquelle on ne gardoit d'autre régle que celle du caprice ou de l'intérêt de celui qui avoit été prépoſé pour cela par les

Chefs rebelles. Une grande partie des perſonnes les moins entêtées & les moins fanatiques ébranlées par ces conſidérations, on commença à apercevoir partout un déſir ſincére pour la paix, & déja on commençoit à chercher les moyens convenables pour l'obtenir, lorſque Rivarola informé dans Turin des diſpoſitions pacifiques de la plupart des Corſes, crut qu'il étoit néceſſaire pour ſes projets de les faire changer avant qu'elles fuſſent plus affermies. Ayant choiſi pour cet effet Jean-Thomas Juliani un des Chefs qui l'avoient ſuivi à Turin, il l'envoya en diligence dans l'iſle de Corſe, après avoir concerté tout ce qu'il devoit faire pour éloigner ces peuples des ſages réſolutions qu'ils avoient priſes. Juliani étant arrivé en Corſe y répandit bientot le bruit que les Alliés de Worms étoient ſur le point d'envoyer dans ce Royaume de puiſſans ſecours en faveur de ceux qui cherchoient à ſecoüer le joug de la République : & pour animer davantage le peuple, il indiqua une aſſemblée générale, qui devoit ſe tenir dans un endroit de la province de Nebbio,

bio, à laquelle il invita les principaux de chaque canton & tous ceux qu'il croyoit avoir le plus de partisans : il promettoit de faire connoitre dans cette assemblée ses intrigues & celles de ses compagnons à la Cour de Turin, les promesses qu'ils en avoient obtenues aussi-bien que de celle de Vienne, & les avantages qui devoient en résulter pour les Corses. Le jour fixé pour cette assemblée étant arrivé, le nombre de ceux qui s'y rendirent fut assez considérable, soit qu'ils y fussent conduits par la seule curiosité d'entendre Juliani, soit pour voir quelle tournure les affaires prendroient pour la paix ou pour la guerre. L'assemblée fut cependant trompée en partie dans ses espérances : Juliani à la vérité parla longtems, & fit beaucoup valoir les secours que les Anglois, les Autrichiens & les Piémontois devoient bientot envoyer ; mais quant aux engagemens pris au nom de la Nation Corse par lui & par ses Compagnons, il laissa tout le monde dans l'incertitude, craignant peut-être d'irriter les esprits en faisant connoitre ce qui auroit infailliblement déplu

plu au plus grand nombre. Il ſçut néanmoins ſi bien profiter du crédit de ſes partiſans, qu'il vint à bout d'éloigner toute propoſition de paix & de rompre l'aſſemblée d'une maniére favorable à ſes intentions. On y détermina de continuer d'interrompre tout commerce avec les Génois & avec tous les lieux ſoumis à la République : & pour parvenir à cette fin il fut arrêté que Alric François Matra à la tête d'un Corps de ſes partiſans réſideroit à S. Fiorenzo, pour garder cette tour & pour infeſter de là le territoire de ceux qui n'adhéroient pas à la rebellion. Les Chefs rebelles ne croyoient cependant pas par ces précautions avoir ſuffiſamment aſſuré le ſuccès de leurs projets, ils avoient trop à cœur de continuer la guerre & de s'en rendre les arbitres pour diſpoſer à leur gré des affaires publiques : c'eſt pour cela qu'à la fin de l'aſſemblée ils firent arrêter & conduire priſonniers à la Tour de S. Fiorenzo pluſieurs de ceux qui étoient ſoupçonnés de vouloir la paix, & qui par-là ne leur paroiſſoient pas aſſez ennemis de la République.

Les

Les Rebelles étant donc animés par l'eſpérance des ſecours puiſſans que Juliani leur avoit promis, commencérent à faire des courſes juſques aux portes de la Baſtia, dont ils diſoient vouloir ſe rendre maitres quoi qu'il leur en dût couter, & menaçoient les habitans des traitemens les plus ſévéres. Leurs eſpérances n'étoient fondées que ſur le ſecours qu'ils attendoient de la part de quelques habitans de la Baſtia, avec leſquels ils avoient de ſecrettes intelligences; mais quoique ces derniers fiſſent tous leurs efforts pour venir à bout de leurs deſſeins & pour introduire les rebelles dans la ville, ils ne purent jamais y réuſſir; & s'étant bientot aperçus qu'ils étoient découverts, ils prirent le parti de s'enfuir à la Campagne, où ils ſe joignirent aux autres rebelles contre leur propre patrie. Mais tandis que tout cela ſe paſſoit, le parti de ceux qui panchoient pour la paix paroiſſoit devoir bientot prendre le deſſus, pour peu que les ſecours que l'on avoit promis, & que Juliani avoit ſi fort vantés dans la derniére aſſemblée, tardaſſent de paroitre, lorſque pour fomenter

menter la rebellion arriva le trois de Mai dans le Golfe de S. Fiorenzo un convoi de quatorze bâtimens qui portoient deux Régimens de troupes Autrichiennes & Piémontoiſes, avec quelque artillerie & quelques proviſions; eſcortés par un vaiſſeau de guerre Anglois. Ce convoi s'étant aproché de terre, il fut ſalué par pluſieurs décharges de l'artillerie qui étoit dans cette Tour dont Matra avoit le gouvernement en chef. Celui-ci ſe tranſporta auſſitot avec quelques-uns de ſes compagnons à bord du Commandant Anglois, où étoit le Chevalier de Cumiana, qui commandoit toute cette troupe, & concerta avec eux les opérations ultérieures. Le jour ſuivant la troupe débarqua, & une partie ſe logea comme elle put dans ces environs, autant que la petiteſſe du lieu & la groſſiéreté de ces habitans put le lui permettre; une autre partie occupa les fortifications qui ſont aux environs de cette Tour, qui reſta toujours entre les mains de Matra, parce qu'on ne voulut pas en diſpoſer autrement avant l'arrivée des autres Chefs. Enfin le reſte de la troupe

pe ſe logea dans l'égliſe cathédrale & dans le palais épiſcopal. La nouvelle de l'arrivée de ce ſecours, ſi ſouvent promis & depuis ſi longtems attendu, s'étant répandüe dans un moment, on vit les rebelles accourir en foule de toutes parts, flattés par leurs Chefs d'un ſuccès prochain & complet, & la plupart ſe perſuadoient deja de pouvoir bientot ſe rendre maitres des villes & des places qui tenoient encore pour les Génois. Cependant ce premier accès de joye s'étant un peu rallenti, il y en eut parmi les rebelles qui conclurent, du petit nombre de troupes que l'on envoyoit à leur ſecours, l'impoſſibilité de faire des progrès importans & rapides : les autres comparant les amples promeſſes qui leur avoient été faites par Juliani avec les effets qu'ils voyoient en réſulter, en inferoient que ce peu de troupes Autrichiennes & Piémontoiſes n'avoit pas été envoyé dans cette Iſle pour ſeconder les deſſeins des Corſes, mais ſeulement pour fomenter la rebellion, & par-là entretenir dans la République le trouble qui pouvoit favoriſer les vües de l'Impératrice &

du Roi de Sardaigne ſur les Etats de terre-ferme. Ainſi la plupart ſe plaignoient d'avoir été trompés par l'Envoyé Giuliani. Ces ſoupçons rallentiſſoient l'ardeur que les rebelles avoient témoignée dès le commencement, & l'on vit bientot quelques payſans s'en retourner chez eux, & le reſte paroitre diſpoſé à ſuivre l'exemple des premiers. Ces diſpoſitions ſi contraires à tout ce que Rivarola & ſes Compagnons avoient repréſenté à la Cour de Turin, donnoient de l'inquiétude au Chevalier de Cumiana, qui prévoyoit bien la mauvaiſe réuſſite de l'entrepriſe qui lui avoit été confiée, & le peu de fondement qu'il y avoit à faire ſur le ſecours & le nombre des habitans de la Corſe qu'on avoit ſi fort exageré au Roi de Sardaigne. Cependant il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit encourager les Chefs rebelles, auſſi-bien que leurs partiſans, & dans tous ſes diſcours il leur donnoit à entendre que le ſecours qu'il avoit amené en Corſe n'étoit que le prélude de ceux qui devoient bientot y arriver. Pour donner plus de crédit à ſes promeſſes, & ne pas laiſſer

au

au peuple le tems de raiſonner, le Chevalier de Cumiana & les autres Officiers Autrichiens & Piémontois, auſſi-bien que Matra & les autres Chefs rebelles, jugérent qu'il faloit ſans perdre du tems commencer par fraper quelque coup d'éclat qui pût donner du crédit à leurs troupes, & pour s'attacher davantage le peuple, ils réſolurent de tenir à S. Fiorenzo même un Conſeil de guerre, où l'on invita non-ſeulement Matra, Giuliani, & Gafforio, mais encore les autres Chefs rebelles qui avoient le plus de crédit & de partiſans dans le pays. Etant donc tous accourus à cette invitation, & le Conſeil étant aſſemblé, on y délibera par quelle entrepriſe on devoit commencer, & on y convint qu'avant toute autre choſe il faloit entreprendre le ſiége de la Baſtia. L'état de la place mal fortifiée leur faiſoit eſpérer de s'en rendre facilement les maitres, & ils croyoient que par cette conquête les affaires des Génois recevroient un coup d'autant plus funeſte que la chute de la Capitale jetteroit plus de conſternation dans les autres places de ce Royaume. Les Chefs

Chefs rebelles embraſſérent avec empreſſement ce parti, autant par la haine qu'ils portoient aux habitans de la Baſtia que par le deſir de ſe venger des pertes qu'ils avoient eſſuiées toutes les fois qu'ils avoient entrepris le ſiége de cette ville. Les Autrichiens & les Piémontois adhéroient à cette propoſition, moins pour ſatisfaire les deſirs des rebelles, que parce qu'ils jugeoient cette entrepriſe plus facile que toute autre, & par là plus propre à maintenir leurs affaires & à donner de la réputation à leurs armes. Le ſiége de la Baſtia étant donc réſolu, on dépêcha auſſi-tot un Corps de payſans pour s'emparer des poſtes les plus importans des environs de cette ville. On y envoya auſſi pluſieurs Ingénieurs & pluſieurs Officiers Autrichiens & Piémontois, pour reconnoitre les chemins, & un Pilote Anglois pour marquer un endroit propre à débarquer l'artillerie.

Le Patrice Pierre-Antoine de Paſſano, qui faiſoit ſa réſidence à Calvi, avoit ſuccédé au Patrice de Mari dans la Charge de Commiſſaire-Général; & quoique la garniſon de cette derniére pla-

place fût peu nombreuſe, cependant le Chevalier de Cumiana jugea néceſſaire d'empêcher qu'on en détachat une partie pour l'envoyer au ſecours de la Baſtia. Pour cela il réſolut de reſſerrer davantage la ville de Calvi, qui en partie étoit déja bloquée par terre, & y envoya Giuliani, qui s'étoit offert pour cette expédition, avec un bon nombre de ſes partiſans. Le Patrice Jean-Ange Spinola, dont nous avons eu occaſion de parler avec diſtinction dans les livres précédens, continuoit de faire ſa réſidence à la Baſtia en qualité de Vice-gérent extraordinaire: il veilloit depuis longtems à la ſûreté de cette place confiée à ſes ſoins, dans laquelle dès l'année précédente il avoit ſignalé ſa valeur & ſa capacité. Ayant donc apris l'arrivée des troupes Autrichiennes & Piémontoiſes à S. Fiorenzo, & prévoyant que les premiers efforts des ennemis tomberoient ſur la Baſtia, il donna d'abord les ordres convenables pour la plus vigoureuſe défenſe: mais avant toutes choſes il voulut s'aſſurer des diſpoſitions & des ſentimens des citoyens; à cet effet il convoqua une aſ-

aſſemblée pour le cinq du même mois, & y invita les principaux citoyens, les Conſuls, les maitres ouvriers & les Chefs des différens poſtes de la ville. Il chargea le Docteur Gaſpar Coſtantini qui y réſidoit avec la qualité d'Auditeur de la République, d'y préſider en ſa place, & ſon Chancelier pour recevoir un nouveau ſerment de fidélité que toute l'aſſemblée prêta avec des marques ſenſibles de joye & de ſincérité. Pendant ce tems-là le Vice-gérent accompagné du Colonel Grimaldi & de quelques autres Officiers étoit deſcendu pour viſiter les poſtes de Terre-vieille & encourager le peuple, qui à la vüe de ſon maintien aſſuré éclatoit à chaque inſtant par des cris de joye, & proteſtoit qu'il étoit diſpoſé à ſe défendre & à conſerver la place à ſon légitime Souverain juſqu'aux derniéres extrémités, pourvû cependant qu'il ne l'abandonnat le premier. La nouvelle étant arrivée dans le même tems que les ſentimens des principaux citoyens qui s'étoient aſſemblés par ſon ordre, comme nous venons de le dire, étoient conformes à ceux du bas peuple, le

Vice-gérent s'apliqua auſſi-tot à donner ſes ordres & à faire les préparatifs néceſſaires. Il fit d'abord démolir un Fort qui étoit ſur la montagne de la Croix; il fit abandonner le Couvent des Capucins, abbattre la petite Tour des Religieuſes de Sainte Urſule comme étant trop proche du Couvent de St. François, & envoya à Calvi au Commiſſaire Général pour l'informer de tout ce qui ſe paſſoit, de même qu'à Gênes où il députa au Gouvernement le Pére Maſſone Recteur du Collége des Jéſuites de la Baſtia, en le chargeant de ſes lettres & du ſoin de repréſenter qu'on eût à lui envoyer au plûtôt des munitions de bouche & de guerre dont il avoit un extrême beſoin. Ce Patrice avoit auſſi remarqué le pitoyable état où le ſiége de l'année précédente avoit réduit cette partie de la ville que l'on apelle Terre-neuve, & que l'on peut conſidérer comme la citadelle de la ville, comme nous l'avons remarqué ailleurs, & il n'eſpéroit pas dans le peu de tems qui lui reſtoit de pouvoir la rétablir & la mettre en état de pouvoir s'y maintenir lui-

lui-même. Ainſi ayant donné toute ſon attention à fortifier Terre-vieille, qui comprend la plus grande partie de la ville, il fit creneller les maiſons qui donnoient ſur la campagne, pratiquer des meurtriéres dans les endroits qui en étoient ſuſceptibles, & environner d'une paliſſade toute l'enceinte qui étoit la plus expoſée aux inſultes des ennemis. Il ſe confioit cependant & comptoit plus ſur la bravoure & la fidélité des citoyens & du peu de troupes Génoiſes qu'il avoit avec lui, que ſur la force de la place & ſur les travaux qu'il avoit faits pour ſa défenſe, étant d'ailleurs bien réſolu de tenir juſqu'à l'extrémité & de vendre cher aux ennemis chaque eſpace de terrain qu'ils tenteroient de lui enlever.

Matra de ſon côté ne perdoit point de tems pour faire les préparatifs néceſſaires pour l'entrepriſe que l'on avoit réſolue, & à cet effet il avoit ordonné aux payſans de Nebbio de reparer inceſſamment les chemins qui conduiſent de S. Fiorenzo à la Baſtia. Gaffori un des Chefs rebelles étoit auſſi arrivé au camp, & quoiqu'il n'amenat

nat pas avec lui le nombre de partiſans qu'il avoit promis, cependant le renfort qu'il conduiſoit ne laiſſoit pas que d'être fort conſidérable & fort utile dans ces circonſtances, outre qu'il en devoit venir pluſieurs autres pour ſe joindre aux troupes Autrichiennes & Piémontoiſes, & qui alleguoient différentes excuſes de leur retard. Cependant il parut aux Rebelles que le tems étoit venu de commencer les opérations, & deja un de leurs détachemens s'étoit avancé juſqu'au Fort de la Croix que les Génois venoient de démolir, & avoit commencé à y élever quelques retranchemens qui furent gardés par un nombre conſidérable de payſans. Un plus grand nombre ſe fit voir vers les poſtes du Montſerrat & des Capucins, & paroiſſoit vouloir bloquer cette partie de la ville. Matra lui-même parut de ce côté-là avec un piquet de troupes réglées & un gros corps de ſes partiſans, & s'approcha pour s'emparer du Couvent de St. François; mais le Capitaine Patrimonio qui y commandoit, fit une ſortie ſur eux & les attaqua avec tant

d'impétuoſité & de bravoure qu'il les obligea de ſe retirer & les pourſuivit juſqu'au mont de Ricipello où les payſans de leur parti avoient élevé quelques retranchemens. Les habitans de la Baſtia firent auſſi une ſortie ſur les ennemis du côté de St. Nicolas juſqu'à un endroit appellé les petites cabanes, d'où ils furent encore obligés de ſe retirer. A la vüe de ces différens arrangemens, & de crainte qu'un plus long délai ne vint à refroidir l'ardeur des Rebelles, le Chevalier de Cumiana ſe mit en mouvement avec toute ſa troupe, ſuivi des Chefs rebelles & d'environ cinq mille Corſes, & le dix de Mai au matin il parut aux environs de la Baſtia, qui ſe trouva ainſi bloquée de toutes parts. Dans le même tems Matra envoya dans la ville deux Religieux Capucins, qui ayant été conduits au Vice-gérent Spinola & interrogés ſur le ſujet de leur arrivée, répondirent, qu'ils avoient été forcés par Matra de venir ſe préſenter devant lui & de lui remettre un billet; mais le Vice-gérent ne l'ayant pas voulu recevoir, & leur ayant ſeulement

ment demandé ce qu'il contenoit, ces Religieux repliquérent que Matra demandoit la reddition de la place. Le Vice-gérent irrité d'une propoſition auſſi téméraire, répondit dans les termes que méritoit un rebelle, & après avoir congédié les deux Religieux, il les fit accompagner juſqu'au dehors de la ville. Le Chevalier de Cumiana informé de la réponſe faite à Matra, crut que peut-être le Patrice Spinola répugnoit de traiter avec un rebelle, & qu'il ne feroit pas la même difficulté de traiter avec lui de la reddition d'une place qu'il croyoit hors d'état de pouvoir ſe défendre; ainſi le jour ſuivant au matin il envoya deux Officiers qu'il chargea de faire la même intimation au Commandant Génois : étant arrivés à la premiére barriére ils demandérent à être introduits dans la ville; mais ſur le refus qu'on leur en fit ils expoſérent auſſi-tot le ſujet de leur ambaſſade, qui contenoit : »que le Chevalier de Cumiana intimoit »à la ville l'ordre de ſe rendre, & »qu'il faiſoit cette intimation au nom »des Puiſſances Alliées : que dans le

» cas qu'on reçût ſa propoſition il ac-
» corderoit une capitulation honorable ;
» que ſi on la rejettoit, la ville ſeroit
» bientot battüe par mer & par terre
» & éprouveroit les derniers malheurs.
Le Colonel Grimaldi & le Capitaine Coſſo, qui s'étoient tranſportés à la barricade, inſtruits des intentions du Vice-gérent, répondirent en ſon nom:
» que quoique la place ne fût pas con-
» ſidérable par elle-même, elle avoit
» cependant des baſtions capables de
» quelque réſiſtance, & que les trou-
» pes Génoiſes auſſi-bien que les habi-
» tans étoient déterminés à ſe défen-
» dre juſqu'à la derniére extrémité. A cette réponſe le peuple qui y étoit accouru en foule fit de grandes acclamations de joye, & cria pluſieurs fois: *Vive la République, vive notre Souveraine*: ainſi les Officiers Autrichiens connurent bien, par ces démonſtrations de joye & par la réponſe ferme qu'on leur avoit faite, qu'il étoit inutile d'inſiſter davantage; ils s'en retournérent donc dans leur camp. L'eſpérance que le Chevalier de Cumiana & les autres Chefs rebelles avoient conçûe de ſe rendre maitres de la ville par la ſeule

terreur des menaces, s'étant évanoüie, ils s'appliquérent à la reſſerrer davantage de toutes parts, & le douze du même mois ils commencérent à la battre avec quelques petites piéces d'artillerie qu'ils avoient amenées avec eux. Pendant ce tems-là il y avoit de petits combats preſque continuels entre les aggreſſeurs & les aſſiégés, & tandis que les premiers s'efforçoient de ſe retrancher & de rétablir les poſtes qu'ils occupoient au dehors, & que les défenſeurs avoient ruinés, ces derniers n'oublioient rien pour empêcher ou du moins retarder les travaux de leurs ennemis. Parmi les différentes attaques que les Autrichiens & les Piémontois donnérent à divers endroits, on ne doit pas paſſer ſous ſilence celles qu'ils recommencérent pluſieurs fois contre le Couvent de St. François dont ils vouloient ſe rendre maitres, & d'où ils furent toujours repouſſés avec perte par les aſſiégés. Dans cet intervalle toute l'artillerie de S. Fiorenzo arriva, & le ſeize les aggreſſeurs renouvellérent leurs efforts. Pour venir plûtôt à bout de leur entrepriſe ils atta-

quérent les poſtes avançés de pluſieurs côtés à la fois, mais ils furent également repouſſés par-tout; ainſi le Chevalier de Cumiana, s'apercevant qu'il rencontroit plus de difficultés qu'il ne s'étoit imaginé, commença le même ſoir à faire jetter dans la ville quelques bombes avec deux mortiers qu'il avoit fait placer derriére la Tour des Jéſuites, & fit un feu preſque continuel juſqu'au déclin du jour ſuivant. Quoique les bombes cauſaſſent quelques dommages aux maiſons, le Vice-gérent n'en parut point effrayé, comptant toujours ſur le courage des citoyens qui augmentoit avec le danger; mais ce qui l'agitoit le plus, c'étoit le peu de balles à fuſil qui lui reſtoient, dont la plus grande partie avoit été conſumée dans les attaques qu'il avoit ſoutenues, & dont il prévoyoit avoir encore plus de beſoin dans la ſuite, ſans qu'il vit arriver de Gênes les proviſions qu'il avoit demandées. Pour pourvoir donc à un beſoin auſſi preſſant, il fit prendre tout le plomb que l'on put trouver dans les boutiques, & ne le trouvant pas encore ſuffiſant, il

fit

fit déterrer celui des canaux qui depuis quelque tems ne conduiſoient plus de l'eau à la ville, & le convertit à cet uſage. Il ne ſouffroit pas moins de la diſette des autres munitions de guerre & de bouche, lorſque deux Gondoles venant de l'Iſle de Capraja arrivérent à propos dans le port, & y débarquérent des vivres & quelques barils de poudre.

A la premiére nouvelle que l'on reçut à Gênes du danger où la Baſtia ſe trouvoit de nouveau expoſée, le Gouvernement conjointement avec le Duc de Richelieu avoit auſſi-tot penſé aux moyens de lui donner du ſecours autant que les conjonctures préſentes pouvoient le permettre, & de la délivrer du péril urgent qui la menaçoit. Déja on faiſoit embarquer des troupes Françoiſes pour les y envoyer, & l'on préparoit des vivres & des munitions en abondance; mais afin que les habitans de la Baſtia dans l'incertitude de ce qui ſe paſſoit à Gênes ne perdiſſent pas courage, le Duc de Richelieu crut qu'il étoit à propos d'y envoyer promptement Monſieur de Pédé-

mont Colonel pour apprendre aux assiégés les secours que l'on préparoit sans relâche pour leur délivrance. Cet Officier étant arrivé à la Bastia la nuit du dix-neuf, il fut aussi-tot saluer le Vice-gérent, & de-là fut visiter tous les postes, approuvant tout ce que l'on avoit fait jusqu'alors. Son arrivée & les nouvelles qu'il apportoit n'occasionnérent pas peu de joye parmi les assiégés, entre lesquels les femmes mêmes & les enfans s'aidoient en ce qu'ils pouvoient pour la défense de la place, & se montroient disposés à tout entreprendre pour le bien commun. Les assiégés pendant ce tems-là avoient ranimé le feu de leur artillerie, & continuoient de tirer sans relâche; ils faisoient aussi de tout côté des tentatives presques continuelles pour s'emparer de quelque poste, & ils avoient particuliérement à cœur le Couvent de St. François que le Capitaine Patrimonio défendoit & sur lequel tomboient presque tous leurs efforts & toutes leurs attaques; mais rencontrant partout dans les assiégés une nouvelle bravoure, ils furent par-tout repoussés & ne

ne purent jamais gagner du terrain. Ils pourſuivirent ainſi le ſiége juſqu'au vingt-trois du même mois, jour auquel ils firent tout à coup ceſſer le feu de leur artillerie ; & un moment après on vit un Officier Piémontois précédé d'un tambour qui s'avança vers le poſte de St. Nicolas, & qui demanda à parlementer. Le Capitaine Galeazzini ayant été envoyé pour entendre ce que cet Officier demandoit, celui-ci lui remit un écrit ſigné du Chevalier de Cumiana & datté du vingt-deux, qui contenoit : »que l'on intimoit à celui qui com»mandoit dans la Baſtia la reddition »de la place, puiſque les Alliés n'a»voient voulu la battre que pour »l'honneur des armes des aſſiégés & »pour épargner le ſang ſans en venir »à de plus grandes violences : que »la Terre-vieille en particulier n'ayant »plus de défenſe, il ſembloit que celui »qui y commandoit n'écoutoit ni les »avantages de la République ni ceux »du peuple, puiſque cette partie de »la ville étant ſans murailles & ou»verte de toutes parts, c'étoit vouloir »l'expoſer à une entiére deſtruction : »que

» que l'on accordoit au Commandant de » la ville trois heures de tems pour ſe dé- » terminer à ſe rendre, qu'en ce cas on » lui accorderoit une capitulation honora- » ble qui ſeroit religieuſement obſervée. Le Vice-gérent Spinola ayant reçu ce billet, y répondit par un autre ſigné de ſa main, qui contenoit : » que celui » qui commandoit dans la Baſtia ré- » pondoit à l'intimation qui lui avoit » été faite, qu'il ne devoit remettre » cette place à perſonne autre qu'à ſon » Souverain de qui il l'avoit reçüe, & » qu'ainſi il prétendoit ſe défendre juſ- » qu'à la derniére extrémité.

Cette réponſe étant parvenüe au Chevalier de Cumiana, il perdit bien-tot toute eſpérance de pouvoir réuſſir dans le ſiége qu'il avoit entrepris; il continua pourtant pendant quelques jours de battre la ville avec ſon artillerie, quoiqu'il en connût l'inutilité. Il voyoit cette même artillerie preſque hors d'état de pouvoir ſervir, & ſes munitions de guerre bien inférieures au beſoin qu'il en avoit pour réduire une place qui faiſoit une ſi vigoureuſe réſiſtance. Il ſçavoit que les habi-

tans

tans de la Baſtia offroient au-Vicegérent ce qu'ils avoient de plus précieux pour envoyer en Terre-ferme chercher les proviſions néceſſaires, & il n'ignoroit pas les préparatifs que l'on faiſoit à Gênes pour donner à cette place un prompt ſecours, qui ne devoit pas même tarder d'arriver. Ayant donc convoqué un Conſeil de guerre, & y ayant expoſé l'état des choſes, il démontra la néceſſité qu'il y avoit d'abandonner cette entrepriſe. Les Chefs rebelles s'élevérent contre cette propoſition avec beaucoup de force; ils repréſentérent que la partie appellée Terre-vieille ſi foible par elle-même, l'étoit encore davantage par les dommages qu'elle avoit ſoufferts les jours précédens; qu'il y avoit tout lieu d'eſpérer qu'elle ne pourroit pas ſe défendre contre le premier aſſaut qu'on lui donneroit; que le Couvent de St. François qui étoit le poſte le plus important pour les aſſiégés & qu'ils avoient juſqu'alors défendu avec tant de ſoin, étoit preſqu'entiérement ruiné, & qu'ils ne pouvoient plus s'y maintenir. Ils propoſérent enſuite d'attaquer ſans délai & dans le même tems & la Terre-

vieille & le Couvent de St. François, l'aſſurant d'une victoire entiére & complette. Mais ces repréſentations ne purent jamais faire changer de ſentiment au Chevalier de Cumiana & aux autres Officiers Autrichiens & Piémontois, ſur l'avis deſquels on réſolut de lever le ſiége & de ſe retirer aux environs de S. Fiorenzo. En conſéquence de cette réſolution le feu des aſſiégeans commença à diminuer, & le vingt-cinq ſur le ſoir il ceſſa entiérement. A peine eurent-ils embarqué leur artillerie, que les habitans de la Baſtia s'étant aperçus de leur prochaine retraite, firent ſur eux une nombreuſe ſortie, & tombérent avec tant d'impétuoſité ſur le poſte de la Torreta gardé par un détachement de Grenadiers, qu'aprés une ſeule décharge ils furent obligés de s'enfuir; mais tout le reſte de la troupe Autrichienne & Piémontoiſe étant accouru à ſon ſecours conjointement avec un corps de rebelles, les habitans furent contraints de ſe retirer dans leur ville. Aprés cette action les aſſiégeans diſparurent entiérement des environs de la

la Baſtia, & ſe retirérent à S. Fiorenzo la nuit du vingt-huit de Mai. Ce ſiége dans lequel ils conſumérent inutilement près de quatre mille boulets de canon & cinq cent bombes, leur couta cher par la perte du monde qu'ils firent dans différentes rencontres & dans les attaques qu'ils donnérent à différens poſtes d'où ils furent toujours vigoureuſement repouſſés par les aſſiégés. Le Vice-gérent ne s'acquit pas peu de gloire dans cette occaſion, autant par les ſages précautions qu'il prit, que par le courage & la promptitude avec laquelle il pourvut à tout ce qui étoit néceſſaire; & la troupe Génoiſe auſſi-bien que les habitans ne méritérent pas peu de loüanges pour la défenſe qu'ils firent dans une place ouverte qui ne paroiſſoit pas pouvoir tenir contre une troupe réglée qui étoit pourvüe d'artillerie & de tout ce qui étoit néceſſaire pour venir à bout d'un ſemblable ſiége.

Les aſſiégeans s'étant donc retirés à S. Fiorenzo, il s'éleva pluſieurs querelles entre les Corſes & les Autrichiens, chacune des parties attribuant

à

à l'autre le malheureux ſuccès de ce ſiége, qui avoit été entrepris avec tant de confiance. Les Corſes ſe plaignoient des Autrichiens, en ce que, diſoient-ils, ils avoient abſolument voulu ſe retirer dans le moment que l'on étoit près de recueillir les fruits de tant de travaux & de tant de fatigues; au contraire le Chevalier de Cumiana & les autres Officiers jettoient la faute ſur les Corſes, parce qu'ils n'étoient pas venus en auſſi grand nombre qu'ils l'avoient promis, & qu'ils avoient laiſſé manquer les vivres, de ſorte que pour ſe procurer une ſubſiſtance quotidienne les payſans étoient obligés de quitter leurs poſtes, ce qui préjudicioit infiniment au ſervice. Ils ſe plaignoient de plus de l'inexpérience des Chefs rebelles & du peu de ſecours que l'on devoit attendre de leurs partiſans, qui étoient beaucoup plus occupés au pillage qu'à faire la guerre; de ſorte qu'il avoit falu continuellement employer une bonne partie des troupes à garder les munitions & les équipages, qui ſans cette précaution auroient ſans doute été enlevés.

Ce-

Cependant il étoit de l'intérêt du Chevalier de Cumiana de ne pas irriter ces peuples au milieu desquels il se trouvoit avec très peu de troupes, obligé d'ailleurs de tirer du pays tout ce qui lui étoit nécessaire; c'est pourquoi il n'oublioit rien pour les rassurer, les flattant de recevoir bientot de nouveaux secours & plus puissants que le premier, à l'aide desquels on entreprendroit de plus grandes choses; & pour donner plus de crédit à ces flateuses espérances il approuva que les Chefs rebelles envoyassent à Turin pour solliciter & presser ces prétendus secours: on choisit pour cet effet Jean Pierre Gafforio, qui s'embarqua le même jour pour Savone, & de-là passa à la Cour du Roi de Sardaigne.

A peine la Bastia venoit-elle d'être délivrée, que l'on vit paroitre quelques bâtimens chargés de troupes Françoises, & escortés par deux galéres de la République. Ces bâtimens étant entrés dans le port le vingt-neuf, les troupes qu'ils portoient descendirent aussi-tôt à terre, & avec elles le Marquis de Curzay qui les commandoit.

Ce

Ce dernier s'étant abouché avec le Vice-gérent, & après avoir donné beaucoup de loüanges à tout ce qu'il avoit fait pour la défenſe de la place, il lui communiqua les inſtructions qu'il avoit reçues du Gouvernement de concert avec le Duc de Richelieu. Il s'appliqua enſuite à reparer les dommages que la Terre-vieille avoit ſoufferts, à relever les anciennes fortifications, à en élever de nouvelles, & à faire tout ce qui pouvoit garantir la ville d'une nouvelle inſulte. Pour en éloigner davantage les ennemis, il crut qu'il étoit néceſſaire de les déloger de la Tour appellée de la *Padulella*, qui étoit gardée par un corps de rebelles commandés par Dominique François Battiſti. Pour cet effet ayant fait embarquer cinq cent hommes ſur les galéres & ſur quelques autres moindres bâtimens, il partit pour aller ſurprendre cette Tour : mais les Payſans de Mariani s'en étant aperçus y accoururent en ſi grand nombre & avec tant de promptitude, que les troupes qui étoient déja débarquées furent obligées de regagner leurs bords. L'eſpérance de

de la ſurpriſe s'étant donc ainſi évanouïe, le Marquis de Curzay voulut tenter la voie de la force, & fit joüer l'artillerie des galéres contre cette Tour; mais s'étant bientot aperçu que l'éloignement empêchoit qu'elle ne fit ſon effet, il voulut encore eſſayer ſi par la voie des traités il viendroit plus heureuſement à bout de ſon deſſein: pour cela ayant envoyé deux Officiers en qualité d'otages, il obtint que Battiſti viendroit s'aboucher avec lui; & dans la longue conférence qu'ils eurent enſemble le Marquis de Curzay s'efforça de le perſuader de remettre ce petit Fort entre ſes mains ſous des conditions honorables; mais voyant que ſes diſcours étoient inutiles, il rompit la conférence, renvoya Battiſti à la Tour, d'où revinrent les deux Officiers qui s'y étoient rendus, & retourna de nouveau à la Baſtia. L'heureuſe réuſſite de Battiſti dans cette occurrence lui fit croire qu'il ne lui reſtoit plus rien à craindre; ainſi plein de lui-même & de ſon petit ſuccès, il fut trouver Matra pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé.

Le

Le Marquis de Curzay informé de ſon abſence envoya ſecrettement du côté de cette Tour un détachement, qui y étant arrivé s'en rendit maitre après fort peu de réſiſtance; & preſque dans le même tems il détacha un autre corps de troupes partie Françoiſes & partie des habitans de la Baſtia, qui s'empara d'un endroit appellé Nonza. La nouvelle de ce déſavantage étant parvenüe à Matra & aux autres Chefs rebelles, ils raſſemblérent à la hâte le plus grand nombre de Payſans qu'ils purent, & s'approchérent de la Tour de Padulella, dans l'eſpérance de la recouvrer; mais l'ayant trouvée en état de défenſe, & jugeant inutile toute tentative ultérieure, ils en abandonnérent le projet & ſe retirérent.

Le Marquis de Curzay encouragé par ces petits avantages cherchoit avec ſoin les moyens les plus propres à prémunir la Baſtia contre de nouveaux dangers. Il ſçavoit que quelques habitans de cette derniére ville, qui dans le tems du dernier ſiége s'étoient retirés dans le village de Barbaggio éloigné de deux lieües de cette capitale, favori-

voriſoient la rebellion, conjointement avec les habitans de ces cantons; il y envoya un détachement compoſé de deux piquets de troupes Françoiſes, de deux Compagnies franches de la Baſtia & d'un corps de payſans affectionnés à la République, qui en tout ſe montoient à cent quatre-vingts hommes, dont il donna le Commandement à Mr. de Pedemont, avec ordre de faire priſonniers ou de tuer les rebelles qu'il trouveroit, ou tout au moins de mettre le feu à ce village & à ſes environs. Cet endroit étoit compoſé de trois hameaux appellés l'un le *Poggio*, le ſecond *le Piazze*, & le troiſiéme *Purcaggia*. Le Capitaine Galleazzini étant arrivé le huit Juillet à la pointe du jour avec ſa Compagnie franche aux environs de *le Piazze*, hameau ſitué au milieu des deux autres, il envoya auſſi-tôt un Lieutenant avec vingt hommes qui entrérent dans ce petit endroit ſans que les habitans qui étoient encore plongés dans le ſommeil s'en aperçuſſent, ce qui réuſſit auſſi à un piquet de troupes Françoiſes. Ces derniers impatiens commen-

mencérent auſſi-tôt à rompre les portes des maiſons avec des pieux, ce qui ayant éveillé les payſans & les habitans rebelles de la Baſtia, ils commencérent, dirigés par un de leurs Chefs appellé *Antoine Lupo* ſurnommé *Zaninetto*, à faire un feu très vif contre les aggreſſeurs. Mr. de Pedemont étoit alors un peu au-deſſus de Barbaggio avec la Compagnie franche du Capitaine Lombardi & avec un autre piquet de ſes troupes. Au premier bruit il étoit accouru, & étoit auſſi entré dans ce hameau; mais après une attaque aſſez vive ayant reconnu la poſition déſavantageuſe de ſa troupe, pour ne pas l'expoſer inutilement il ordonna la retraite, qui ne s'exécuta pas ſans danger, puiſque les aggreſſeurs perdirent dans cette occaſion un Capitaine François, neuf ſoldats & ſept bleſſés, outre quelques déſerteurs, & que cette action ne couta que peu aux Rebelles.

A ce deſavantage en ſuccéda un autre quelque tems après. Nous avons vû que le Marquis de Curzay s'étoit emparé d'un endroit appellé Non-

za,

za, & y avoit poſté un corps mêlé de troupes Françoiſes & d'habitans de la Baſtia, comme dans un endroit propre à couvrir les poſtes les plus importans de la province du Cap de Corſe, lorſque le vingt-trois Juillet ces troupes ſe virent environnées par un détachement de quinze cent hommes, compoſé en partie de troupes Autrichiennes & Piémontoiſes & en partie de payſans rebelles, qui les attaquérent auſſi-tôt. Les François & les habitans de la Baſtia ſoutinrent pendant l'eſpace de trente-ſix heures le feu continuel des ennemis du côté de terre, & d'un vaiſſeau Anglois qui étoit venu au ſecours des Autrichiens & des Piémontois, & qui les foudroyoit du côté de la mer avec ſon canon. Les aſſiégés ne voyant plus aucun moyen d'échaper furent enfin obligés de demander à capituler. Un Officier Piémontois étant venu à l'appel, il traita avec le Commandant François, qui demanda de ſortir du poſte qu'il occupoit avec toute ſa troupe, ſes armes, & tambour battant, & de demeurer enſuite priſonnier de guerre. L'Officier Piémontois ne voulut rien

rien conclurre ſeul; il ſe tranſporta donc à bord du vaiſſeau Anglois pour en informer les principaux Officiers & les Chefs rebelles qui s'y trouvoient. Après avoir déliberé entr'eux ils envoyérent leur réponſe, par laquelle ils paroiſſoient diſpoſés d'accorder à la troupe réglée tout ce que le Commandant avoit demandé, mais ils refuſérent d'accorder aucune capitulation aux habitans de la Baſtia qu'ils vouloient à diſcrétion. Le Commandant François irrité d'une ſemblable propoſition répondit, qu'il étoit encore en état de ſe défendre, & qu'il ſacrifieroit plûtôt juſqu'au dernier homme de ſa troupe avant que de ſouſcrire à un ſemblable traité. En effet il fit faire de nouveaux travaux, & prit toutes les meſures poſſibles pour faire une vigoureuſe défenſe. Tandis qu'il s'attendoit d'un moment à l'autre d'être attaqué de nouveau, l'Officier Piémontois reparut, qui aporta la capitulation telle qu'elle avoit été d'abord demandée: en conſéquence les Compagnies franches & les Officiers de la Baſtia furent peu de tems après envoyés à Savone, & de là à Pignerol,

rol, où ils reſtérent priſonniers de guerre juſqu'à la paix, & la troupe réglée retenüe d'abord à S. Fiorenzo avec ſes Officiers fut quelque tems après miſe en liberté.

On étoit cependant ſurpris que l'armiſtice entre les Puiſſances belligerantes ayant été publié par-tout, l'Iſle de Corſe fût la ſeule à n'en point reſſentir les effets, lorſque l'ordre des Généraux reſpectifs de ſuſpendre toute hoſtilité y étant parvenu, le Marquis de Curzay & le Chevalier de Cumiana s'aſſemblérent dans un lieu apellé *Patrimonio*, & le douze de Septembre ils y convinrent d'un armiſtice qui fut bientot après publié à la tête de toutes les troupes: il contenoit: » que la publication » en ſeroit faite le quinze du même mois » dans la ville de la Baſtia, dans S. » Fiorenzo, & dans les autres endroits » de l'Iſle le plûtôt qu'il ſeroit poſſible: » que l'on enjoindroit à toutes les trou- » pes & milices reſpectives de ne plus » commettre aucune hoſtilité ſous quel- » que prétexte que ce pût être, & que » l'on ordonneroit pareillement à tous » les autres habitans de la Corſe de l'un

» &

» & de l'autre parti de ne plus exciter
» de troubles ſous aucun prétexte, beau-
» coup moins ſous celui de quelque ini-
» mitié particuliére, les Commandans
» promettant de ſe conſigner récipro-
» quement ceux qui contreviendroient
» aux articles convenus, & de s'aider
» mutuellement pour les arrêter au cas
» qu'il ſurvint quelques difficultés au
» ſujet de l'immunité & de l'azile: que
» les limites entre la ville de la Baſtia &
» S. Fiorenzo ſeroient pour les troupes
» du Roi Très-Chrétien & celles de ſes
» alliés depuis la Baſtia juſqu'au fleuve
» Teggine, & pour celles du Roi de
» Sardaigne & de ſes alliés depuis S.
» Fiorenzo juſqu'au même fleuve: que
» les Commandans n'ayant pû conve-
» nir des autres limites pour les difficul-
» tés dont ils rendroient compte, l'ar-
» miſtice ne laiſſeroit pas que d'être pu-
» blié, & que les troupes réglées reſte-
» roient dans l'état où elles ſe trouvoient,
» ſans que les habitans de l'Iſle, de quel-
» que qualité qu'ils fuſſent, puſſent s'en
» prévaloir pour troubler la tranquillité
» dans quelque partie que ce fût: &
» enfin, que les Commandans promet-
» toient

»toient de ne plus envoyer de détache»mens nulle part.« Le Patrice Auguſtin Speroni ayant ſuccédé depuis quelques jours au Patrice Jean-Ange Spinola dans la Charge de Vice-gérent extraordinaire, & ayant reçu les articles de l'armiſtice, il ordonna le quinze du même mois qu'on les publieroit auſſi-tot à toutes les troupes & aux milices qui étoient au ſervice de la République dans cette place, & ſucceſſivement dans toutes les autres villes, avec ordre de les obſerver fidélement.

A la nouvelle de la concluſion de l'armiſtice la conſternation fut grande parmi les Chefs rebelles, qui prévoyoient la perte d'une autorité qu'ils avoient conſervée juſqu'alors au milieu du trouble & de la confuſion; ils réſolurent donc de convoquer une aſſemblée ſous le prétexte ſpécieux de reſſerrer les nœuds d'une véritable union qui devoit contribuer au bonheur commun du Royaume, mais au vrai pour pourvoir à leur ſûreté & ſe prémunir contre les incidens que pouvoit faire naitre l'abandon de la plupart de leurs partiſans; & afin de ne rien oublier pour troubler la

paix, dont la concluſion leur paroiſſoit prochaine, ils envoyérent un député à Aix-la-Chapelle, qui s'étant rendu au Congrès préſenta au nom des Corſes en général un écrit rempli de fauſſetés & de calomnies contre le Gouvernement Génois, & dont la concluſion étoit une ſupplique aux Plénipotentiaires de vouloir bien les ſouſtraire à la domination de la République : mais ces ſages Miniſtres perſuadés de la mauvaiſe diſpoſition de ces peuples toujours rebelles à leur légitime Souverain, & des impoſtures que contenoit cet écrit, refuſérent ſans héſiter d'admettre le Député & d'écouter ſes repréſentations.

Cependant le mois de Novembre étant arrivé, & le Traité définitif de paix ayant été conclu à Aix-la-Chapelle, comme nous le dirons bientôt, les troupes Autrichiennes & Piémontoiſes eurent ordre en conſéquence de partir de la Corſe; les premiéres paſſérent à Savone & les ſecondes en Sardaigne, eſcortées dans ce trajet par un vaiſſeau Anglois. Le Chevalier de Cumiana ſe rendit à Turin, & avec lui paſſérent à cette Cour pluſieurs Corſes qui

ne

ne voyoient plus d'eſpérance d'améliorer leur fortune dans leur patrie. Matra fut du nombre, & dans cette occaſion il fut déclaré Lieutenant-Colonel du Régiment Corſe au ſervice du Roi de Sardaigne, & l'on crut même qu'il ſuccéderoit dans le poſte de Colonel à Rivarola qui venoit de finir ſes jours à Turin. Il ne reſta dans la Baſtia ou aux environs qu'un corps de troupes Françoiſes commandé par le Marquis de Curzay, qui bientot après ſe rendit maitre de la Tour de S. Fiorenzo. Quoique Matra n'eût pas voulu y recevoir les Autrichiens & les Piémontois lorſqu'ils y débarquérent, malgré les inſtances du Chevalier de Cumiana, cependant il les y avoit enſuite reçus du conſentement des autres Chefs, dans le tems que ces troupes conjointement avec les rebelles étoient allées faire le ſiége de la Baſtia; mais ces mêmes troupes ayant enſuite reçû ordre de ſortir de la Corſe, le Marquis de Curzay demandoit que ce Fort fût conſigné aux François par le Commandant Piémontois qui y étoit reſté & qui ne vouloit le remettre qu'entre les mains

des Corſes. Le Commandant François fit donc inſtance à ces derniers, & après bien des difficultés il obtint que l'on admettroit dans ce Fort cinq ſoldats François, qui avec huit payſans Corſes devoient en former la garniſon; mais peu de tems après trois de ces payſans étant ſortis, les autres furent arrêtés par les cinq ſoldats François, qui ſe rendirent ainſi maitres de cette Tour. Les rebelles ſe plaignirent beaucoup de cette manœuvre; mais ayant obtenu la liberté de leurs compagnons, & craignant d'irriter le Marquis de Curzay, ils ceſſérent leurs plaintes, & ce Fort ne fut plus gardé que par les ſeuls François.

Le Duc de Richelieu étant parti de Gênes pour retourner en France, comme nous l'avons dit, le Roi Très-Chrétien donna au Chevalier de Chauvelin le commandement en chef de ſes troupes dans l'Iſle de Corſe, & le déſigna pour ſon Miniſtre-Plénipotentiaire auprès de la République pour les affaires de ce Royaume. La deſtination de ce Chef, qui joignoit à la valeur & à une parfaite connoiſſance de l'art de la guerre,

re, beaucoup de capacité & une profonde érudition, fit eſpérer que par ſes ſoins on verroit bientôt les Corſes repaſſer ſous la paiſible domination de la République, & la tranquillité rendüe à cette Iſle devenüe depuis longtems le joüet de la révolte la plus obſtinée.

Repaſſons en Terre-ferme, & voyons d'abord quelle fut l'iſſüe du Congrès d'Aix-la-Chapelle. La Cour de Vienne avoit d'abord fait naître des difficultés ſur cette aſſemblée, & s'opoſoit à ce que les Miniſtres de la République de Gênes & ceux du Duc de Modéne fuſſent admis à l'aſſemblée, prétendant que ces Princes n'ayant pris d'autre parti dans la guerre que celui d'auxiliaire à la Maiſon de Bourbon, leurs Miniſtres ne devoient point prendre place dans ce Congrès, mais ſeulement recommander leur intérêts aux Plénipotentiaires de France & d'Eſpagne, qui ſe chargeroient d'alleguer leurs raiſons & de pacifier leurs différends; mais comme les Miniſtres de Londres & de Hollande ne firent pas la même difficulté, ceux de l'Impératrice furent obligés de céder, & après bien des dé-

bats il fut arrêté que les Miniſtres de ces deux Puiſſances ſeroient admis à ce Congrès auſſi-bien que ceux des autres Princes. Ces difficultés aplanies, les Miniſtres Plénipotentiaires de toutes les Puiſſances intéreſſées dans cette guerre, ſe raſſemblérent à Aix-la-Chapelle, & le Patrice François Marie Doria, dont nous avons deja parlé avec diſtinction, y intervint pour la République de Gênes. Là après bien des conteſtations les Miniſtres des mêmes Puiſſances qui avoient concerté les préliminaires, convinrent d'un Traité définitif de paix diviſé en vingt-quatre articles, auxquels on en ajouta deux autres ſéparément, & le ſouſcrivirent le dix-huit Octobre. Quoique quelques Puiſſances ne paruſſent pas entiérement ſatisfaites du contenu de ce Traité, elles y adhérérent cependant bientot après; ainſi ce grand ouvrage reçut peu de tems après ſon entiére perfection. Comme juſqu'à préſent je n'ai point écrit l'hiſtoire de cette guerre en général, mais ſeulement la partie qui concerne la République de Gênes, je me diſpenſe de raporter ici les articles du Traité de paix qui ſont hors de mon

ſujet;

ſujet ; je ne raporterai donc que ceux qui la regardent directement, ou qui touchent ſes intérêts, & dont le contenu peut donner du jour à ce qui nous reſte à dire.

Le ſecond article du Traité portoit: »que l'on oublieroit entiérement dans »la ſuite tout ce qui s'étoit paſſé ou »commis pendant la guerre, & que le »jour de l'échange des ratifications cha»cune des Parties ſeroit conſervée & »remiſe en poſſeſſion de tous les biens, »dignités, bénéfices eccléſiaſtiques, »honneurs & revenus dont elle joüiſſoit »ou dont elle devoit joüir au commen»cement de cette guerre, nonobſtant »toutes les privations ou confiſcations »occaſionnées par cette même guerre. Le huitiéme article ordonnoit: »que »les Députés des Puiſſances contractan»tes s'aſſembleroient à Bruxelles & à »Nice pour concerter & convenir des »moyens de paſſer aux reſtitutions & »aux actes de poſſeſſion, comme auſſi »à l'exécution de tout ce dont on étoit »convenu.« Dans le dixiéme article il étoit dit: »que les revenus ordinai»res des pays que l'on devoit rendre

» ou céder reſpectivement, & que les
» impoſitions qu'on y avoit faites pour
» l'entretien & pour les quartiers d'hy-
» ver des troupes, apartiendroient aux
» Puiſſances qui en étoient alors en
» poſſeſſion, juſqu'au jour de l'échan-
» ge des ratifications de ce Traité, ſans
» cependant qu'il fût permis d'en venir
» à aucune voye d'exécution, pourvû
» que l'on donnât une caution ſuffiſante
» pour le payement: que l'on fourniroit
» aux troupes les fourrages & les uten-
» ciles juſqu'au tems de l'évacuation;
» que pour cela toutes les Puiſſances
» promettoient & s'engageoient à ne
» rien demander, ni à exiger les impo-
» ſitions ou contributions qui auroient
» été miſes ſur les territoires, villes &
» places dont on s'étoit emparé pendant
» la guerre, & qui n'auroient pas été
» payées dans le tems, que par les évé-
» nemens de la guerre on avoit été con-
» traint d'abandonner leſdits territoires,
» villes & places, toute prétention de
» ſemblable nature demeurant annihilée
» par le préſent Traité de paix. « On
déclaroit dans le quatorziéme article:
» que la République de Gênes en con-
» ſé-

» séquence du présent Traité, autant
» que par ses droits, prérogatives &
» dignités, retourneroit en possession
» dans l'espace de six semaines, ou plu-
» tot si faire se pouvoit, après l'échan-
» ge des ratifications du présent Traité,
» de tous les Etats, Forts, Places, Pays
» de quelque nature qu'ils pussent être,
» de tous les biens & revenus dont el-
» le joüissoit avant la guerre, & par-
» ticuliérement de ceux dont tous &
» chaque membre de cette République
» joüissoient, devant dans le même
» tems rentrer en possession, joüissance
» & liberté de disposer de tous les fonds
» qu'ils avoient sur les Banques de Vien-
» ne en Autriche, en Bohême & en
» toute autre partie des Etats de l'Im-
» peratrice Reine de Hongrie & ceux
» du Roi de Sardaigne, qu'on leur en
» payeroit ponctuellement & réguliére-
» ment les intérêts à commencer du jour
» de l'échange des ratifications de ce
» Traité.

Les choses ainsi arrêtées, les Puis-sances contractantes ordonnérent l'as-semblée d'un Congrès à Nice, que l'on y devoit tenir en conséquence du hui-

tiéme article du Traité de paix, afin d'y concerter les moyens les plus propres à rendre à l'Italie une entiére tranquillité. Cependant les ſujets de la République encore ſoumis à un joug étranger, bien loin de voir diminuer leurs malheurs, en éprouvoient tous les jours de nouveaux: oprimés par le paſſé ſous le poids de tant de calamités, ils étoient encore accablés par de nouvelles contributions que leur impoſoient les Autrichiens & les Piémontois par repréſailles de celles que les François & les Eſpagnols exigeoient de la Flandre & de la Savoye. Mais enfin le Ciel voulut bien que des peuples innocens commençaſſent à goûter les effets d'une tranquillité qu'ils déſiroient depuis ſi longtems. Tous les Députés des Puiſſances intereſſées dans la derniére guerre s'étant aſſemblés dans la ville de Nice au mois de Novembre, les deux Patrices Conſtantin Pinelli & Jerôme Curli, ſujets doüés de beaucoup de prudence & de capacité, y intervinrent de la part de la République, & avec eux l'Avocat Auguſtin Frontelli, qui par le paſſé avoit ſouvent été employé dans le

le maniement des affaires publiques, & qu'il avoit toûjours gérées avec applaudiſſement. Le Comte de Broune Général d'artillerie y intervint pour la Reine de Hongrie, avec deux Miniſtres ſubalternes, dont le premier étoit le Comte Verri Sénateur, ſur lequel rouloit tout ce qui devoit s'y traiter en matiére de Juriſprudence; le Maréchal de Belliſle pour la France, le Marquis de La Mina pour l'Eſpagne, le Comte de Breglio pour le Roi de Sardaigne, & le Comte de Sabbatini pour le Duc de Modéne; chacun de ces Miniſtres avoit des adjoints ſubalternes, & il ſe trouva même dans ce Congrès deux Commiſſaires Anglois. Ces Miniſtres en conſéquence de leurs Commiſſions ayant ouvert leurs Conférences, après quelques aſſemblées ils convinrent le quatre Décembre de ce qui ſuit: »que le quinze du même mois »les Piémontois évacueroient totale»ment la riviére Occidentale de Gê»nes, excepté les Châteaux de Savo»ne & de Final: que le même jour »quatre bataillons de troupes Françoi»ſes partiroient de Gênes & ſeroient

» ſucceſſivement ſuivis du reſte de la
» troupe, de façon que le dernier dé-
» tachement en ſortiroit le quatre Jan-
» vier de l'année ſuivante 1749. & re-
» tourneroit en Provence par le che-
» min de Savone & de Final: qu'a-
» près que les François auroient ou-
» trepaſſé Savone & Final, les Piémon-
» tois ſortiroient des Châteaux de ces
» deux places, & les conſigneroient
» aux troupes de la République: que
» les Duchés de Parme, de Plaiſance,
» de Guaſtalla & de Modéne, la Forte-
» reſſe de Gavi avec tout le territoire
» apartenant à la République de Gê-
» nes, & le Duché de Savoye avec ſes
» dépendances, ſeroient le même jour
» quatriéme Janvier rendus aux Puiſſan-
» ces reſpectives qui devoient les poſ-
» ſéder en vertu du Traité définitif de
» paix: que le ſeize du même mois
» les troupes Françoiſes évacueroient
» totalement Ville-franche & le Com-
» té de Nice en repaſſant le Var le mê-
» me jour: que les ſujets de la Répu-
» blique de Gênes priſonniers de guer-
» re dans les Etats du Roi de Sardai-
» gne ſeroient conduits à Varraggine
» le

» le dix-huit Décembre, & y ſeroient » conſignés aux Officiers que la Répu- » que deſtineroit pour les y recevoir : » que l'échange des priſonniers Autri- » chiens, François, Eſpagnols, & Gé- » nois, celui des quatre otages rete- » nus juſqu'alors à Milan, & celui des » autres Patrices Génois qui ſe trou- » voient au pouvoir de l'Imperatrice » Reine de Hongrie, ſe feroit à Pietra » Lavezzara en deux détachemens, le » premier le dix-huit Décembre, & le » ſecond le vingt du même mois.

On ne fit point dans ce Congrès de mention particuliére du départ des trou- pes Eſpagnoles, parce que, tandis que les Députés s'aſſembloient à Nice, une partie s'étoit déja embarquée & avoit pris le chemin de la Catalogne, & l'au- tre qui étoit encore à Gênes devoit bien- tot s'embarquer, à l'exception de deux bataillons deſtinés à prendre poſſeſſion des Etats aſſignés à l'Infant Dom Phi- lippe, & paſſer au ſervice de ce Prin- ce.

Ces conventions étant ſignées, on commença bientot à les exécuter. Les priſonniers qui juſqu'alors avoient été dé-

détenus dans les villes du Piémont furent consignés à Varragine, & les troupes du Roi de Sardaigne étant sorties de la ville de Savone, il n'en étoit resté que trois bataillons dans le Château, qui attendoient pour en sortir que le jour fixé par les conventions fût arrivé. Entre les Autrichiens & les Génois on avoit aussi commencé à exécuter les articles du Traité, en rendant les prisonniers à Pietra Lavezzara, & en laissant retourner à Gênes les Patrices qui avoient été retenus en otage à Milan pendant plus de deux ans. Deja les troupes Françoises qui se trouvoient encore sur le territoire de Gênes commençoient à marcher du côté de la Provence par la riviére Occidentale, & tout sembloit toucher au point que l'on désiroit, lors qu'au grand étonnement de tout le monde on apprit qu'il étoit arrivé à Nice un ordre aux troupes Françoises de suspendre leur marche dans l'endroit où elles se trouveroient; & l'on vit en même tems les troupes Piémontoises retourner dans les postes qu'elles occupoient auparavant & qu'elles venoient à peine

ne d'abandonner. Un changement ſi peu attendu occaſionna d'abord bien de l'agitation dans l'eſprit de ceux qui craignirent que l'on ne commençat une nouvelle campagne, & que l'on ne rouvrît l'abîme des malheurs dans lequel l'Italie avoit été ſi longtems enſevelie. On découvrit pourtant bientot la cauſe de cette nouveauté, que j'expoſerai le plus clairement qu'il me ſera poſſible, comme une choſe qui intéreſſa beaucoup & fixa la curioſité de tout le monde. Pour bien entendre ce que nous allons dire à ce ſujet il faut ſe rapeller la demande exorbitante de trois millions de Génuines faite à titre de contributions par le Comte de Cotek Commiſſaire de guerre Autrichien, la diſpoſition où il ſe montra après avoir reçu le premier million, d'accepter, en concurrence des deux autres, les fonds que les particuliers Génois poſſédoient ſur la Banque de Vienne ou dans les autres Etats de l'Impératrice; le refus abſolu qu'il en avoit fait peu de tems après lorſque la République offroit de faire tous ſes efforts pour que les particuliers cédaſſent ces

fonds

fonds à l'Impératrice, ſes inſtances & ſes menaces pour avoir en eſpéces la ſomme qu'il demandoit, & enfin les Autrichiens chaſſés de Gênes préciſément dans ce tems-là, comme nous l'avons dit en ſa place; tout cela jettera du jour ſur la diſpute qui s'éleva à Nice entre les Miniſtres Autrichiens & Génois, comme nous allons le dire en reprenant le fil de ce qui ſe paſſa dans ce Congrès.

Les Miniſtres Plénipotentiaires avoient promis dans le cinquiéme article de la convention ſignée à Nice le quatre Décembre de cette même année, de travailler au plûtôt à l'exécution du Traité définitif de paix pour ce qui concernoit les biens, fonds, & revenus que les membres & les ſujets de la République de Gênes avoient ſur la Banque de Vienne en Autriche, ſur celle de Bohême & en quelque autre part que ce fût des Etats de l'Impératrice où ils devoient être remis en pleine poſſeſſion de tout ce dont ils joüiſſoient avant la guerre. On devoit auſſi ſelon la teneur du treiziéme article du Traité définitif rendre au

Duc

Duc de Modéne non-ſeulement tous ſes Etats, Places, Forts, biens & revenus qu'il poſſédoit auparavant, les archives, documens, écritures & meubles de quelque nature qu'ils puſſent être, l'artillerie, les équipages, les munitions de guerre que l'on avoit trouvées dans les Places dans le tems qu'on s'en étoit rendu maitre, mais encore tout ce qu'on s'apercevroit qui manqueroit ou qui auroit été dénaturé devoit être rendu ou payé en argent ſelon ſa juſte valeur. Le même article portoit, que ſi le prix ou l'équivalent des fiefs que le Duc de Modéne poſſédoit en Hongrie ne lui étoient pas conſignés, ils ſeroient évalués & arrêtés par les Généraux ou par les Commiſſaires reſpectifs, qui devoient, ſelon le huitiéme article du Traité de paix, s'aſſembler à Nice quinze jours après la ſignature pour concerter les moyens d'exécuter les reſtitutions & les actes réciproques de poſſeſſion, de façon que dans le même tems & au même jour que le Duc de Modéne prendroit poſſeſſion de tous ſes Etats, il entreroit en même tems dans la joüiſſance

ce de ſes fiefs en Hongrie ou dudit équivalent, & recevroit le prix des choſes que l'on ne pourroit pas lui rendre. Ce même article finiſſoit ainſi : » que l'on » rendroit auſſi juſtice à ce même Sou» verain dans l'eſpace de ſix ſemaines a» près l'échange des ratifications au ſu» jet des biens allodiaux qui apartenoient » auparavant à la maiſon de Guaſtal» la.

Cependant lorſqu'il fut queſtion à Nice d'exécuter ces articles, les Miniſtres Autrichiens élevérent de nouvelles difficultés. Je me diſpenſe de raporter ici les raiſons alleguées pour & contre les intérêts du Duc de Modéne comme étrangéres à mon ſujet; il me ſuffit, pour donner plus de jour à cette hiſtoire, de dire qu'il fut compris dans ces diſcuſſions & dans ces diſputes. Pour ce qui concernoit la République, il s'éleva entre ſes Miniſtres & ceux de l'Impératrice de très grandes conteſtations. Les Génois demandoient: » qu'en vertu des ſecond & quator» ziéme articles du Traité définitif de » paix ſigné à Aix-la-Chapelle, leurs » concitoyens fuſſent remis dans la poſ-

» ſeſſion,

» ſeſſion, joüiſſance & liberté de diſpo-
» ſer de tous les fonds, biens & ren-
» tes dont ils joüiſſoient ou devoient
» joüir avant cette guerre, nonobſtant
» toutes les privations & confiſcations
» occaſionnées par cette même guerre.
Les Autrichiens refuſoient de faire cette reſtitution en entier, & répondoient:
» que lorſque l'Impératrice avoit ordon-
» né la confiſcation de ces biens, fonds
» & rentes, elle y étoit autoriſée par
» le droit des gens, & qu'une partie
» de ces fonds devoit reſter au bénéfice
» de cette Souveraine qui les avoit dé-
» ja convertis en d'autres uſages, & ſe
» les étoit appropriés pour ſe rembour-
» ſer la ſomme d'un million & cent-
» cinquante Génuines de contribution
» qui reſtoient à payer pour complet-
» ter la ſomme de trois millions de Gé-
» nuines qu'elle avoit impoſée ſur les
» Génois, & que la République n'avoit
» pas entiérement payée lorſque les trou-
» pes Autrichiennes furent chaſſées de
» Gênes. Ils apuyoient ces prétentions
» ſur ce que la République avoit ac-
» cepté ces contributions, & qu'elle a-
» voit promis de les payer, qu'ainſi il
» n'étoit

» n'étoit pas douteux qu'elles ne fuſſent
» dües : que la République avoit of-
» fert les fonds que pluſieurs de ſes ſu-
» jets poſſédoient ſur la Banque de Vien-
» ne pour payement de ces mêmes con-
» tributions, d'où il s'enſuivoit que
» l'Imperatrice étoit en droit de s'em-
» parer de la ſomme qui manquoit pour
» achever le payement des contributions
» qu'elle n'a pas pû exiger dans le tems:
» que ces contributions ayant été impo-
» ſées ſur tout le corps de la Républi-
» que, chaque membre & chaque ſujet
» étoit ſolidairement obligé au paye-
» ment, & que le droit qu'avoit l'Im-
» pératrice de ſe payer elle-même, com-
» me elle avoit fait, naiſſoit de celui
» que la République avoit ſur chacun
» de ſes membres & de ſes ſujets : qu'il
» étoit bien vrai que les troupes Au-
» trichiennes n'étoient plus dans la ville
» de Gênes lorſque l'Impératrice s'étoit
» payée elle-même du reſte des contri-
» butions, mais qu'elles étoient cepen-
» dant encore ſur le territoire de la
» République, & qu'ainſi elles n'avoient
» pas abandonné le pays ſur lequel ces
» contributions avoient été impoſées;
» d'où

» d'où ils concluoient que le dixiéme
» article du Traité d'Aix-la-Chapelle
» n'étoit point contraire aux prétentions
» de l'Impératrice. Ils ajoutoient en-
» core, qu'en ſupoſant même que l'on
» eût refuſé dès le commencement au
» nom de l'Impératrice de rendre les
» fonds des particuliers exiſtâns ſur la
» Banque de Vienne ou quelque autre
» part de ſes Etats, & que la Répu-
» blique avoit offert pour payement des
» contributions qui lui avoient été impo-
» ſées, les Génois ne pouvoient plus
» pour le préſent alléguer ce refus,
» puis qu'après que les troupes Autri-
» chiennes furent chaſſées de Gênes, l'Im-
» pératrice n'ayant point d'autres moyens
» de s'aſſurer le payement de ces mêmes
» contributions, elle avoit pû dans la
» ſuite ſe contenter de l'offre qui lui a-
» voit été faite précédemment, & en
» conſéquence ſe ſaiſir des fonds que
» les particuliers Génois avoient ſur la
» Banque de Vienne & dans les autres
» parties de ſes Etats. Enfin ils con-
» cluoient que ſi l'on eût prétendu dans
» le Congrès d'Aix-la-Chapelle que
» l'Impératrice rendit les fonds dont el-

» le

» le s'étoit ſaiſie, on auroit dû expreſ-
» ſément le marquer dans le quator-
» ziéme article, puiſqu'il s'agiſſoit d'un
» fait public & notoire ; que le ſilence
» qu'on avoit gardé dans le Congrès
» ſur cette matiére prouvoit ſuffiſam-
» ment que la République ne pouvoit
» exiger qu'on lui rendit des fonds dont
» l'Imperatrice s'étoit ſaiſie pour ſe
» payer du reſtant des contributions que
» les accidens de la guerre ne lui avoit
» pas permis d'exiger.

A ces raiſons que les Miniſtres Autrichiens avoient expoſées dans différentes Conférences de vive voix, & par écrit dans un Mémoire qu'ils avoient préſenté, les Génois répondirent dans les termes ſuivans : » qu'en vertu tant
» du ſecond que du quatorziéme article
» du Traité d'Aix-la-Chapelle, tous
» les membres & les ſujets de la Ré-
» publique de Gênes devoient rentrer &
» être remis & conſervés en poſſeſſion,
» joüiſſance & liberté de diſpoſer de
» tous les fonds, biens & rentes dont
» ils joüiſſoient ou devoient joüir avant
» la guerre, nonobſtant toutes repre-
» ſailles, privations & confiſcations oc-
» ca-

» caſionnées par cette même guerre,
» & qu'en conſéquence de l'arrêté des
» mêmes articles les Génois devoient
» être remis dans l'entiére poſſeſſion &
» joüiſſance de tout ce qui leur appar-
» tenoit avant la guerre à l'égard des
» biens, des fonds ou des rentes qu'ils
» avoient dans les Etats de l'Impéra-
» trice: ils ſoutenoient que l'on ne de-
» voit pas même examiner ſi lorſque
» l'Imperatrice avoit ordonné la con-
» fiſcation des biens, fonds & rentes
» dont on vient de parler, elle y étoit
» ou n'y étoit pas autoriſée par le
» droit des gens pour ſe payer du reſ-
» te des contributions impoſées à la
» ville ou à la République de Gênes,
» puiſque ce même Traité pour éviter
» une ſemblable diſcuſſion avoit expreſ-
» ſément ordonné que chaque particu-
» lier ſeroit conſervé & remis en poſſeſ-
» ſion & joüiſſance de tout ce qu'il poſ-
» ſédoit avant la guerre, & y avoit
» même ajouté cette clauſe: non obſ-
» tant toutes privations ou confiſcations
» occaſionnées par là guerre. Si donc
» les membres & les ſujets de cette
» République avoient été privés & dé-
» pouil-

» pouillés de leurs biens, fonds & ren-
» tes à titre de repréſailles ou de con-
» fiſcations occaſionnées par cette guer-
» re, ils devoient être remis & con-
» ſervés dans leurs anciens droits &
» poſſeſſions, même dans le cas que
» l'Imperatrice pût prouver d'avoir or-
» donné ces confiſcations ſelon les ré-
» gles du droit des gens. « Les Miniſ-
tres Génois inſiſtant ſur cette preu-
ve ajoutoient : » que les Plénipoten-
» tiaires qui avoient ſouſcrit la paix à
» Aix-la-Chapelle, ne devoient jamais
» ſuppoſer qu'aucune des Puiſſances
» qui avoient pris part dans la der-
» niére guerre, eût fait aucune repre-
» ſaille ni aucune confiſcation contre
» le droit des gens; & que malgré cela
» ils avoient arrêté & ſtipulé la reſ-
» titution des biens, fonds & revenus
» confiſqués ou pris à l'occaſion de
» cette guerre; qu'il ne convenoit donc
» pas d'examiner ſi les ſuſdites confiſ-
» cations étoient ou n'étoient pas fon-
» dées ſur le droit des gens, puiſqu'el-
» les avoient été annullées, ſoit dans
» le cas qu'elles fuſſent fondées ſur un
» bon droit, ſoit dans le cas contraire.

On

On répondoit enſuite aux autres raiſons alleguées par les Autrichiens : »que la République ne nioit pas que »ces contributions, quoique très exor»bitantes, n'euſſent été impoſées, & »qu'elle n'eût fait eſpérer de les payer; »mais que la révolution étant ſurve»nüe avant le payement, on n'avoit »pas pû dans la ſuite les exiger, & »par conſéquent l'Impératrice ne pou»voit pas s'en payer par elle-même, »puiſque dans le dixiéme article du »Traité de paix toutes les Puiſſances »intéreſſées promettoient expreſſément »de ne rien repéter des contributions »qui n'avoient pas été payées dans le »tems que les événemens de cette »guerre les avoient obligés d'abandon»ner les pays, villes ou places ſur leſ»quelles elles avoient été impoſées. Les Miniſtres Génois convenoient, »que les Députés de la République »deſtinés à traiter avec le Comte de »Cotek au ſujet des contributions, dans »le tems que les troupes de l'Impéra»trice occupoient deux des portes »de Gênes, offrirent à la vérité de »faire tous leurs efforts pour enga-

» ger les particuliers Génois à ceder les
» fonds qu'ils poſſedoient ſur la Ban-
» que de Vienne & dans les autres
» Etats de cette Cour ; mais ils ſoute-
» noient que cette offre, outre que le
» Comte de Cotek ne l'avoit pas pour
» lors acceptée, n'autoriſoit point l'Im-
» peratrice à s'en emparer ; premiére-
» ment parce que la République n'a-
» voit offert autre choſe que de faire
» ſes diligences pour engager les par-
» ticuliers à ceder leurs fonds, & que
» cette offre ne donnoit à l'Imperatri-
» ce aucun droit légitime juſqu'à-ce qu'il
» conſtât que les particuliers y avoient
» conſenti : en ſecond lieu, que le
» conſentement des particuliers étoit d'au-
» tant plus néceſſaire dans cette occaſion,
» que cette condition venant à manquer,
» tout acte paſſé de la part de la Républi-
» que devenoit nul & de nulle valeur,
» quand même elle eût purement &
» ſimplement offert les fonds des par-
» ticuliers, au lieu de s'offrir à enga-
» ger, comme elle l'avoit ſimplement
» fait, ces mêmes ſujets à donner leur
» conſentement, & que l'Imperatrice
» ne pouvoit acquerir aucun droit par
» l'of-

» l'offre que lui avoit faite la Répu-
» blique, puiſque cette derniére n'en
» avoit aucun ſur les fonds ſitués hors
» de ſa juriſdiction & de ſon territoi-
» re: ils convenoient encore, que cha-
» que membre de la République devoit
» contribuer par les biens qu'il poſſé-
» doit au payement de ce qui avoit été
» impoſé ſur cette même République,
» mais ils n'étoient pas tenus d'y con-
» tribuer par les biens qui ſe trouvoient
» hors de ſon territoire, comme les
» fonds de la Banque de Vienne ou
» de ſemblables, ſur leſquels on avoit
» déja démontré que la République n'a-
» voit aucune eſpéce de droit, & par
» conſéquent envers laquelle ils n'é-
» toient tenus à rien: que les contri-
» butions dont on parloit avoient été
» impoſées ſur la ville de Gênes, &
» non pas ſur toute l'étenduë du Do-
» maine de la République, comme le
» prouvoient clairement les exceſſives
» contributions que les Autrichiens,
» après qu'ils furent obligés d'aban-
» donner la Capitale, impoſérent ſur
» la petite partie du Genoueſat qui reſ-
» toit en leur pouvoir, apportant pour
 » raiſons

» raiſons que ces impoſitions n'étoient
» que pour ſe dédommager des contri-
» butions qu'ils n'avoient pas eu le tems
» d'exiger de la Capitale : que la Cour
» de Vienne étoit dans l'impoſſibilité
» d'établir un droit légitime, comme
» elle le prétendoit, ſur les fonds ap-
» partenans aux particuliers Génois pour
» ſe payer du reſtant des contributions ;
» que la République n'avoit jamais pû
» lui accorder ce droit, ne l'ayant pas
» elle-même, comme on l'avoit déja
» prouvé ; & que ſuppoſé même que
» la République eût été en droit de le
» faire, on ne prouveroit jamais qu'elle
» l'eût en effet tranſmis à l'Imperatri-
» ce : que la Cour de Vienne n'avoit
» donc employé dans cette occaſion
» que la force & la violence, qu'elle
» avoit pouſſée à une extrémité juſ-
» qu'alors inoüie, puiſque le droit de
» la guerre quoique le plus dur per-
» mettoit bien aux Puiſſances de con-
» fiſquer les biens & les revenus des
» particuliers ſujets d'une autre Puiſ-
» ſance ennemie, lorſqu'ils ſe trou-
» voient ſitués dans leurs Etats ; mais
» qu'il n'avoit jamais été permis de les

» alié-

» aliéner. » Les Miniſtres Génois ajoutoient encore : » que le quatorziéme » article du Traité de paix étoit con» çu en des termes ſi clairs & ſi pré» cis en faveur des particuliers Génois » qui avoient des fonds dans les Etats » de l'Imperatice, & ſi contraires aux » prétentions de la Cour de Vienne, » qu'il faloit que cette derniére pro» duiſit une exception en ſa faveur & » contraire aux Génois ; que cependant » une ſemblable exception n'étoit point » exprimée dans le Traité de paix, » au contraire les articles qu'il conte» noit y étoient diamétralement oppo» ſés ; d'où il s'enſuivoit qu'en vertu » de ce Traité la Cour de Vienne étoit » obligée de reſtituer ces fonds. Enfin ils concluoient : » que le même ar» ticle quatorziéme ſi ſouvent cité or» donnoit clairement que tous les fonds » de quelque nature qu'ils fuſſent ſeroient » reſtitués ſans avoir égard à la juſtice ou » à l'injuſtice des motifs qui avoient » engagé la Cour de Vienne à les alié» ner, d'où il étoit aiſé de conclure » que toutes les raiſons, que les Mi» niſtres Autrichiens pouvoient appor-

»ter pour prouver le droit de l'Impe-
»ratrice ſur les biens & fonds mention-
»nés, devoient être regardées comme
»nulles & de nulle valeur, puiſque le
»Traité d'Aix-la-Chapelle ſans s'y ar-
»rêter décidoit & vouloit poſitivement
»que ces fonds & ces biens fuſſent reſ-
»titués en entier.

Cette diſpute imprévüe fit craindre avec raiſon au Maréchal de Belliſle & au Marquis de la Mina, que ſi les pays conquis pendant cette guerre venoient à être entiérement évacués, les Génois ne couruſſent le danger de ne pas obtenir de la Cour de Vienne ce qui leur revenoit en vertu du Traité d'Aix-la-Chapelle, ils en envoyérent auſſi-tôt à leurs Cours reſpectives un détail circonſtancié, & les informérent exactement des raiſons que les Autrichiens alleguoient pour appüier leurs prétentions, & des réponſes des Génois. Le Roi de France étant informé des différends ſurvenus dans les Conférences de Nice, ordonna auſſitôt que ſoit en Flandres ſoit en Italie on ſuſpendit les évacuations que l'on avoit déja commencées, juſqu'à-ce que ce diffé-

différend fût entiérement terminé ; & comme bien des perſonnes ignoroient le motif de ce changement imprévû, on craignit avec raiſon de voir la guerre ſe rallumer en Europe dans le tems même qu'elle étoit ſur le point d'être entiérement éteinte. Mais le terme que la Providence avoit marqué aux calamités publiques étoit enfin arrivé, & les Souverains les plus puiſſans deſiroient ſérieuſement de perfectionner un ouvrage qui étoit déja ſi fort avancé. Le Comte de Kaunitz & Mr. du Theil Miniſtres de l'Imperatrice & du Roi de France s'étant aſſemblés de nouveau à Aix-la-Chapelle, ſouſcrivirent le vingt-ſix de Décembre une convention particuliére à l'égard des évacuations en Flandre & en Italie : ils convinrent dans le premier article, que la France ne rendroit à l'Imperatrice Reine de Hongrie les villes de Mons, St. Julien, Charleroy & Ath que le jour d'après que l'on auroit reçu la nouvelle dans les Pays-Bas de l'entiére exécution des articles dixiéme, treiziéme & quatorziéme du Traité définitif de paix, à la ſatisfaction des parties intéreſſées.

* L'Imperatrice informée du convenu à Aix-la-Chapelle entre le Comte de Kaunitz & Mr. du Theil, ſouſcrivit le huit Janvier ſuivant un écrit en langue Françoiſe, qui terminoit les différends qui venoient de s'élever. Cette Souveraine y déclaroit, pour ce qui regardoit les Génois: »qu'étant ſurvenu quelques difficultés touchant le »véritable ſens du dixiéme & du quatorziéme article du Traité définitif »ſouſcrit à Aix-la-Chapelle le dix-huit »Octobre précédent, auquel elle avoit »accédé, & que ſon Miniſtre conjointement avec celui du Roi Très »Chrétien ayant ſtipulé une ſeconde »convention le vingt-ſix Décembre de »la même année précédente qu'elle »avoit pleinement ratifié; n'ayant rien »plus à cœur que de ſatisfaire aux »engagemens pris ou qu'elle avoit approuvés auſſi-tot qu'elle avoit eu »connoiſſance de cette convention, elle »avoit voulu certifier la République »de Gênes comme elle le faiſoit par »le moyen de cet acte ſolemnel, qu'en »vertu de la convention ſtipulée ni elle »ni ſes ſujets ne préjudicieroient en

» aucune maniére aux droits de la Ré-
» publique & de ſes citoyens ou ſu-
» jets ; mais que ſelon la teneur du
» quatorziéme article du Traité de paix
» & de la convention ſignée à Aix-la-
» Chapelle le vingt-ſix Décembre pré-
» cédent, on ſatisferoit à tout ce que
» contenoit cet article touchant les
» droits dont nous venons de parler ;
» de maniére qu'à commencer du tems
» de la ſouſcription les créanciers pour-
» ront & devront recevoir ſans empê-
» chement & ſans délai tout ce qu'ils
» pouvoient ou avoient droit d'exiger
» avant la guerre, tant à l'égard des
» capitaux que des intérêts ; anéantiſ-
» ſant par cet écrit tout ce qui avoit
» été fait en ſon nom & dans ſes Etats
» à l'égard de la ſaiſie des biens ap-
» partenans à la République de Gênes
» & à ſes ſujets : qu'elle avoit déja
» donné ordre à ceux qui devoient
» payer, & qu'elle leur avoit enjoint
» que ſi les créanciers demandoient de
» nouvelles obligations on eût à les
» leur donner, ſuivant la teneur du mê-
» me article quatorziéme du Traité dé-
» finitif, dans la ferme croyance où

» elle étoit que tout ce qui avoit été » promis en ſa faveur, ſoit dans le mê- » me Traité définitif, ſoit dans la der- » niére convention, ſeroit pareillement » obſervé & exécuté avec exactitude.

En conſéquence de cette déclaration de l'Imperatice le Comte de Grune, le Vicomte du Chayla, & le Baron de Burmania, Miniſtres d'Autriche, de France & de Hollande, ſignérent à Bruxelles le onze Janvier une nouvelle convention diviſée en douze articles, qui concernoient les évacuations des Villes des Pays-Bas encore occupées par les troupes Françoiſes. On convint dans le neuviéme article, que les villes de Mons, St. Julien, Charleroy & Ath ſeroient évacuées le treize Février, pourvû que le jour précédent on eût reçu dans les Pays Bas la nouvelle de l'exécution des dixiéme, treiziéme & quatorziéme articles du Traité définitif à la ſatisfaction des parties intéreſſées, & que par conſéquent la reſtitution de ces Places ne s'effectueroit que le jour d'après celui où l'on auroit reçu cette nouvelle; & cela conſéquenment au quatriéme article de la con-

convention ſignée à Aix-la-Chapelle le vingt-ſix du précédent mois de Décembre par les Miniſtres d'Autriche & de France.

Les Miniſtres Autrichiens aſſemblés à Nice ayant eu connoiſſance de ce que l'on avoit conclu à Aix-la-Chapelle & à Bruxelles, comme auſſi de la déclaration de l'Imperatrice que nous venons de rapporter, ils ſe déſiſtérent des prétentions & des droits qu'ils avoient ſoutenus avec tant de chaleur. Il reſtoit encore un point à terminer au ſujet de ce que les Miniſtres Génois prétendoient que les fruits ou intérêts échus avant la guerre, devoient, ſelon la teneur du Traité définitif, être payés aux particuliers Génois juſqu'au jour que l'Imperatrice les avoit confiſqués; & les Miniſtres Autrichiens au contraire croyoient que ſelon la teneur du même Traité les intérêts devoient ſeulement commencer à courir du jour de l'échange des ratifications du même Traité. Ce petit différend ne retarda cependant pas la concluſion de l'affaire principale, puiſque les Miniſtres reſpectifs n'ayant pû s'accorder ſur ce

point, ils convinrent d'en remettre la déciſion au Comte de Kaunitz & à Mr. du Theil, comme leur appartenant plus qu'à tout autre d'expliquer le véritable ſens de la convention qu'ils avoient ſignée à Aix-la-Chapelle le vingt-ſix du mois de Décembre précédent.

Toutes ces difficultés étant ainſi applanies, les Miniſtres Autrichiens & Génois dreſſérent une nouvelle convention diviſée en ſept articles, que le Comte de Broune ſigna le dix-huit Janvier. Dans le préambule il étoit dit : » que comme on avoit promis, dans le » cinquiéme article de la convention ſi» gnée à Nice le quatre Décembre » précédent, de travailler ſans délai à » l'exécution du quatorziéme article du » Traité définitif ſigné à Aix-la-Cha» pelle le dix-huit Octobre précédent, » au ſujet des biens & des fonds que » les membres & les ſujets de la Ré» publique avoient ſur les Banques de » Vienne, de Milan, de Bohême ou » quelqu'autre part que ce fût des Etats » de l'Imperatrice Reine, les Miniſtres » de cette Souveraine & ceux de la Ré» publique de Gênes aſſemblés à Nice » étoient

» étoient convenus des articles ſuivans.
» Dans le premier article: que l'Imperatri-
» ce Reine feroit expédier dans l'eſpa-
» ce de trois ſemaines, à commencer
» du jour de la ſignature de la préſen-
» te convention, ou plutôt ſi faire ſe
» pouvoit, tous les ordres & actes né-
» ceſſaires, pour que tous & chacun
» des membres ou ſujets de la Répu-
» blique fuſſent immédiatement remis
» en poſſeſſion, joüiſſance & liberté de
» diſpoſer de tous les fonds ſans au-
» cune exception qu'ils avoient ſoit ſur
» les Banques de Vienne en Autriche
» & de Milan, ſoit en Bohême & en
» Moravie ou en quelqu'autre part que
» ce fût des Etats de l'Impératrice Rei-
» ne, & dont ils joüiſſoient avant la guer-
» re; ſoit dans le cas que ces dits fonds
» euſſent été ſeulement ſequeſtrés, ſoit
» dans celui qu'ils euſſent été confiſqués,
» aliénés & même anéantis; de manié-
» re qu'en vertu deſdits ordres & dé-
» crets on ne pût alleguer ni ſequeſtre
» ni privation ou confiſcation à l'égard
» des fonds qui ſe trouvoient dans le
» cas, & qu'il fût pourvû au rétabliſ-
» ſement des fonds alienés ou anéantis,
» s'il

» s'il y en avoit quelques-uns, par les
» moyens dont la nature de ces fonds
» ſeroit ſuſceptible, c'eſt-à-dire en re-
» mettant dans les Regiſtres des Ban-
» ques à leur même place & ſous les
» mêmes noms les fonds appartenans
» aux membres & aux ſujets de la Ré-
» publique, en leur reſtituant les con-
» trats, actions, obligations ou livrets
» qui leur auroient été enlevés; & com-
» me il ſe pourroit faire que quelques
» papiers n'exiſtaſſent plus ou qu'il ne
» fût plus poſſible de les rendre, en ce
» cas on les renouvelleroit dans la même
» forme que les premiers: que l'on don-
» neroit avis de l'expédition deſdits ac-
» tes ou decrets à celui que la Républi-
» que enverroit à Vienne muni des pou-
» voirs néceſſaires, & à qui on conſi-
» gneroit une copie deſdits actes ou dé-
» crets que l'on jugeroit néceſſaires.
» Dans le ſecond article il étoit dit:
» que quant aux fonds & aux capitaux
» qui devoient être ſucceſſivement rem-
» bourſés dans différens termes ou dans
» le même tems auquel on devoit payer
» les intérêts deſdits fonds & capitaux
» dont le terme étoit déja échû, dans
» lequel

» lequel cas ſe trouvoient les fonds de
» Bohême & de Moravie, comme l'aſ-
» ſuroient les Miniſtres de la Républi-
» que, & pour leſquels les Etats de ce
» Royaume & de cette Province s'é-
» toient obligés, l'Impératrice Reine
» s'engageoit de payer leſdits fonds en
» cinq termes & en cinq payemens égaux,
» dont le premier ſe feroit dans l'eſpa-
» ce d'un an à compter du jour de l'é-
» change des ratifications du Traité
» d'Aix-la-Chapelle ſigné le dix-huit
» Octobre précédent, & les autres paye-
» mens ſe feroient d'année en année
» juſqu'à l'entiére extinction deſdits ca-
» pitaux & intérêts : que l'Impératrice
» Reine donneroit dans l'eſpace de trois
» ſemaines, ou plutôt s'il étoit poſſible,
» les ordres néceſſaires pour aſſurer aux
» membres ou ſujets de la République
» leſdits fonds, capitaux & intérêts de
» la même maniére qu'ils étoient avant
» la guerre. Dans le troiſiéme article on
» régloit, que les fonds prêtés au Duc
» de Parme & de Plaiſance, & pour leſ-
» quels ces deux villes s'étoient égale-
» ment obligées, & dont le rembourſe-
» ment devoit ſe faire avec le payement
» des

» des intérêts ; l'Impératrice Reine (au
» cas que l'on prouvât que ces ca-
» pitaux avoient été enlevés par ſon
» ordre) s'engageoit de payer la por-
» tion de la ville de Parme & celle
» de la partie du Plaiſantin qui lui avoit
» appartenu juſqu'alors. Le quatriéme
» article rouloit ſur la prétention que
» les Génois avoient élevée & que nous
» avons rapportée, & portoit : que
» comme on n'avoit pas pû demeurer
» d'accord du payement des intérêts
» des fonds énoncés dans les premier,
» ſecond & troiſiéme articles de cette
» convention, les Miniſtres Plénipoten-
» tiaires de l'Imperatrice Reine pré-
» tendant qu'on ne devoit commencer
» à payer les intérêts de quelque na-
» ture qu'ils fuſſent que depuis le jour
» de l'échange des ratifications du
» Traité définitif, comme le prouvoit
» le quatorziéme article du même Trai-
» té ; & au contraire les Miniſtres Plé-
» nipotentiaires de la République ſou-
» tenant qu'en vertu du même Traité
» les intérêts échûs avant la guerre
» devoient être également payés aux
» proprietaires Génois juſqu'au jour au-
» queli

» quel ils avoient été confiſqués par
» l'Imperatrice Reine; qu'à ce ſujet les
» Miniſtres reſpectifs étoient convenus
» de s'en raporter à la déciſion des
» Miniſtres qui avoient ſigné à Aix-la-
» Chapelle la convention du vingt-ſix
» Décembre précédent. Le cinquiéme
» article vouloit, que les membres &
» ſujets de la République, en rentrant
» en poſſeſſion & joüiſſance deſdits
» fonds, ne ſouffriſſent dans le paye-
» ment des intérêts pas plus de dimi-
» nution & de retardement qu'on avoit
» coutume de pratiquer avec tous les
» autres particuliers, de quelque état
» qu'ils fuſſent, qui poſſedoient de ſem-
» blables fonds, la condition devant
» être égale & la même pour tous les
» intéreſſés. Le ſixiéme article ordon-
» noit, que les membres & ſujets de
» la République, dans l'eſpace de trois
» ſemaines ou plûtôt s'il étoit poſſi-
» ble, ſeroient remis en paiſible poſſeſ-
» ſion & joüiſſance des biens féodaux,
» allodiaux & autres de quelque natu-
» qu'ils fuſſent, que les Génois poſſe-
» doient dans les Etats de l'Imperatri-
» ce Reine, & qu'ils en joüiroient dans
» la

»la ſuite comme ils en avoient joüi »avant la guerre. Enfin le ſeptiéme »article déclaroit, que dans les ſecond »& ſixiéme articles de cette conven»tion on avoit fixé l'eſpace de trois »ſemaines comme un terme ſuffiſant »pour les meſures qu'il y avoit à pren»dre pour aſſurer l'entiére exécution »des articles du Traité définitif qui »regardoient la République & ſes »ſujets.

Tous les différends étant ainſi terminés, il ne reſtoit plus qu'à fixer le tems précis pour les évacuations des Places & des Etats d'Italie, puiſque ces diſputes avoient ſuſpendu l'exécution du Traité que l'on avoit ſigné à ce ſujet le quatre Décembre précédent, & que le tems que l'on y avoit fixé pour le départ des troupes & pour effectuer les autres articles dont on étoit convenu étoit deja écoulé; les mêmes Miniſtres s'étant donc raſſemblés ſignérent le vingt-un Janvier la derniére convention, qui devoit enfin faire joüir des effets & gouter les fruits de la paix ſi longtems deſirée. Cette convention portoit: »que le vingt-neuf de Jan»vier

» vier on céderoit aux troupes de l'In-
» fant Dom Philippe Campiano, Bar-
» di, Borgotaro, & toutes les monta-
» gnes du Parmeſan; que le trois de
» Fevrier on céderoit aux troupes du
» même Prince tout le Duché de Parme,
» & à celles du Roi de Sardaigne le
» Comté de Maurienne: que le cinq on
» conſigneroit aux troupes du même
» Infant tout le Duché de Plaiſance;
» que le ſept tout le Duché de la Mi-
» randole ſeroit remis aux troupes du
» Duc de Modéne; que le même jour
» on rendroit Savone aux Génois, &
» la partie du Comté de Nice apellée
» le haut Var aux Piémontois: que le
» dix les troupes du Duc de Modéne
» rentreroient dans tout le Duché de
» Reggio, & le onze dans celui de Mo-
» déne & dans Garfagnana: que le mê-
» me jour les Autrichiens rendroient
» aux Génois Campofreddo, Ovada &
» la partie du Ponant qu'ils occupoient,
» comme on rendroit auſſi aux troupes
» Piémontoiſes Ville-Franche, Mon-
» talban, Chamberi & toute la Savoye
» excepté Montmelian: que Final avec
» toute la riviére du Ponant occupée
» en-

» encore par les troupes du Roi de Sar-
» daigne, ſeroient remis à celles de la
» République: que le treize tout le Du-
» ché de Guaſtalla ſeroit conſigné aux
» troupes de l'Infant Dom Philippe;
» Gavi, Novi, & le reſte de cette Pro-
» vince aux troupes Génoiſes, & Mont-
» melian le même jour aux Piémontoi-
» ſes; & enfin que le vingt-quatre &
» le vingt-cinq la ville de Nice & tout
» le reſte du Comté ſeroient conſignés
» aux troupes du Roi de Sardaigne.

Chaque parti exécuta ponctuellement cette convention. Les François pourſuivirent leur route vers la Provence, & les Piémontois remirent aux troupes de la République avec les formalités ordinaires la ville & la fortereſſe de Savone & les châteaux de Final; le Patrice Conſtantin Pinelli, qui à cet effet venoit d'être élevé au rang de Commiſſaire-Général, prit poſſeſſion le onze de tout le reſte de la riviére du Ponant, qui juſqu'alors avoit été occupée par les Piémontois. Le Gouvernement déſigna le Patrice Auguſtin Pinelli pour aller prendre poſſeſſion de tout ce que les Autrichiens occupoient encore. Après

près être rentré dans Campofreddo, Ovada, & Voltagio, d'où les troupes de l'Impératrice s'étoient retirées, ce Patrice arriva aux environs de Gavi le treize de Fevrier avec la troupe qu'il commandoit; mais comme le Commandant Autrichien qui y étoit ne voulut pas lui permettre le paſſage par le territoire de cette Place, ni uſer envers lui de la politeſſe accoutumée entre des Officiers qui ont été auparavant d'un parti contraire, ce Patrice fut obligé de ſe rendre à cette Fortereſſe par le chemin de Montemoro. Lorſqu'il y fut arrivé, le piquet Autrichien qui y étoit ſe retira, & il n'y reſta que le Capitaine de garde qui en ſortit auſſi après avoir pris une notte des clefs de chaque quartier; mais comme on s'aperçut que les magazins avoient été mal entretenus, les Génois ne jugérent pas à propos d'en recevoir la conſigne qu'en offroit le Capitaine d'artillerie Autrichien; on les ferma donc & on convint d'en remettre l'examen à l'arrivée d'un autre Officier de l'Impératrice deſtiné à faire la reſtitution de l'artillerie. Le Patrice Pinelli étant

ainſi

ainſi entré dans la Fortereſſe de *Gavi*, la République rentra dans l'entiére poſſeſſion de tous ſes Etats au grand contentement des peuples, qui par des cris de joye répetés & par d'autres marques d'allégreſſe donnérent par-tout des preuves de l'amour & de l'attachement qu'ils conſervoient pour leur ancienne Souveraine, chacun en particulier cherchant à l'envi à ſe diſtinguer dans cette occaſion, comme s'il eût totalement oublié les miſéres & les malheurs qu'il avoit eſſuiés.

La République jouïſſant enfin glorieuſement d'une tranquillité qu'elle déſiroit depuis ſi long-tems, le Gouvernement ordonna auſſi-tôt que dans tout ſon territoire on rendit les plus humbles actions de graces au Dieu des armées pour un ſi grand bienfait; pour cela après trois jours de priéres publiques que l'on fit dans l'Egliſe Métropolitaine, on choiſit le vingt-cinq de Mars, jour de l'Annonciation de la Vierge, pour la cloture de cette ſolemnité. Ce jour-là le Clergé ſéculier & régulier s'étant aſſemblé, on fit une Proceſſion générale, à laquelle le Doge & les Collé-

ges

ges assistérent suivis d'une nombreuse Noblesse. La Procession étant rentrée dans la même Eglise Métropolitaine, on y chanta solemnellement le *Te Deum* au bruit d'une triple décharge de l'artillerie de la place & de la mousquetterie des milices vétues à l'uniforme & rangées sur la place, & de toutes les troupes réglées qui y étoient encore en garnison. On vit ensuite pendant la nuit une illumination générale dans la ville, & un peuple nombreux qui donnoit par-tout des marques de la joye la plus vive & la plus sincère. On ordonna aussi des priéres en action de graces dans toute l'étendüe du territoire de la République ; & dans toutes les places où il y avoit garnison de troupes réglées on observa le même cérémonial que dans la Capitale. Par-tout enfin les habitans donnérent des marques de leur joye par des actes répétés de réjouïssance & d'allégresse.

Telle fut la fin d'une guerre aussi longue que fatale, dont les tristes effets & le cruel souvenir subsisteront dans les siécles avenir. On ne pourra disconvenir que les malheurs que la République de

de Gênes eut à eſſuïer, & qui l'accablérent preſque, n'ayent été innombrables & ſans adouciſſement ; mais on ſera forcé en même tems d'avoüer qu'elle en remporta une véritable gloire, ſoit par ſa prudence & par la ſage prévoyance qu'elle fit d'abord paroitre en cherchant à éviter la néceſſité de prendre les armes, ſoit par ſon intrépidité & ſa conſtance héroique à ſoutenir les engagemens qu'elle avoit pris, ſoit par la valeur avec laquelle elle ſçut éloigner les derniers malheurs qui la menaçoient avec le ſeul ſecours de ſes généreux citoyens, ſoit enfin par le courage prodigieux avec lequel elle ſçut ſoutenir les menaces effrayantes & les aſſauts réiterés d'un puiſſant ennemi, diſſiper les calamités & les malheurs qui l'environnoient de toutes parts, conduire ſes deſſeins & ſes projets à une fin glorieuſe contre l'attente de tout le monde, & enfin conſerver en ſon entier l'ineſtimable tréſor de ſon ancienne liberté.

FIN du Quatriéme & dernier Livre.

de la Figure A.

S'étoient Retranchés
Manago et Redoute
Tamaldules
Valpura ou étoit le
de quezzi
anchements des Génois
sella et à Overo
nchements des Génois
Scoffara
nchem.ts des Autrich.ns
tuja et la M.t Castelluzzo
is Carrega ou étoit
iquet Génois
..Rues
..Campements
Palus

de deux mille
dont trois font
ie commune de

NAPOLI